

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01952346 3

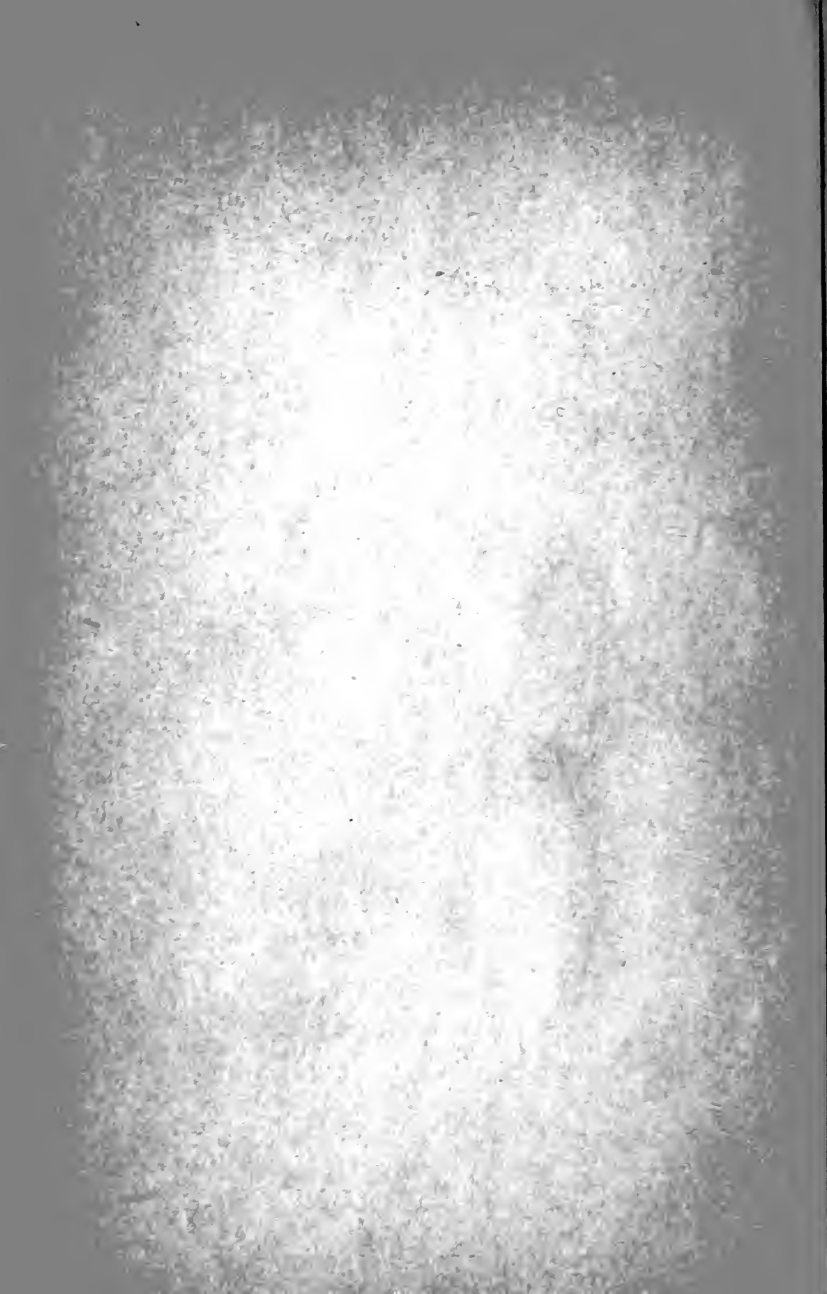


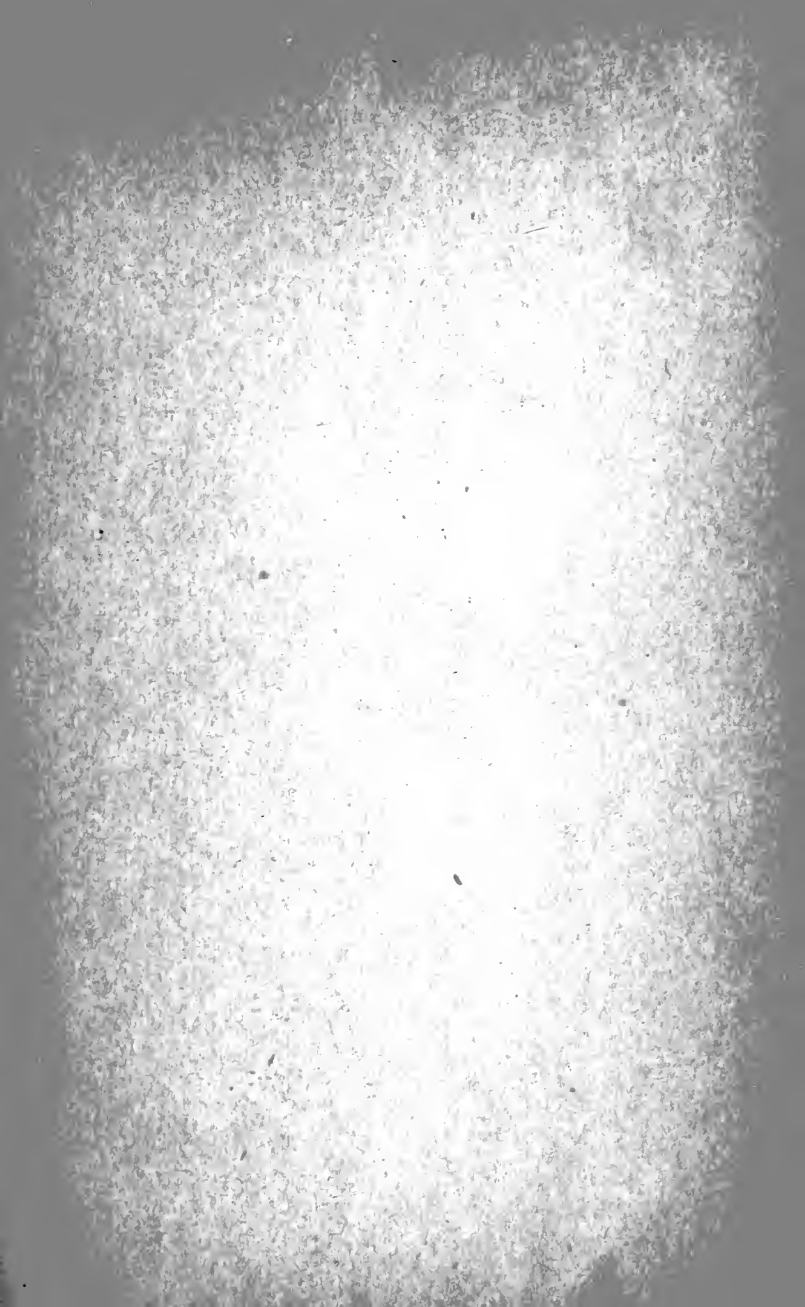


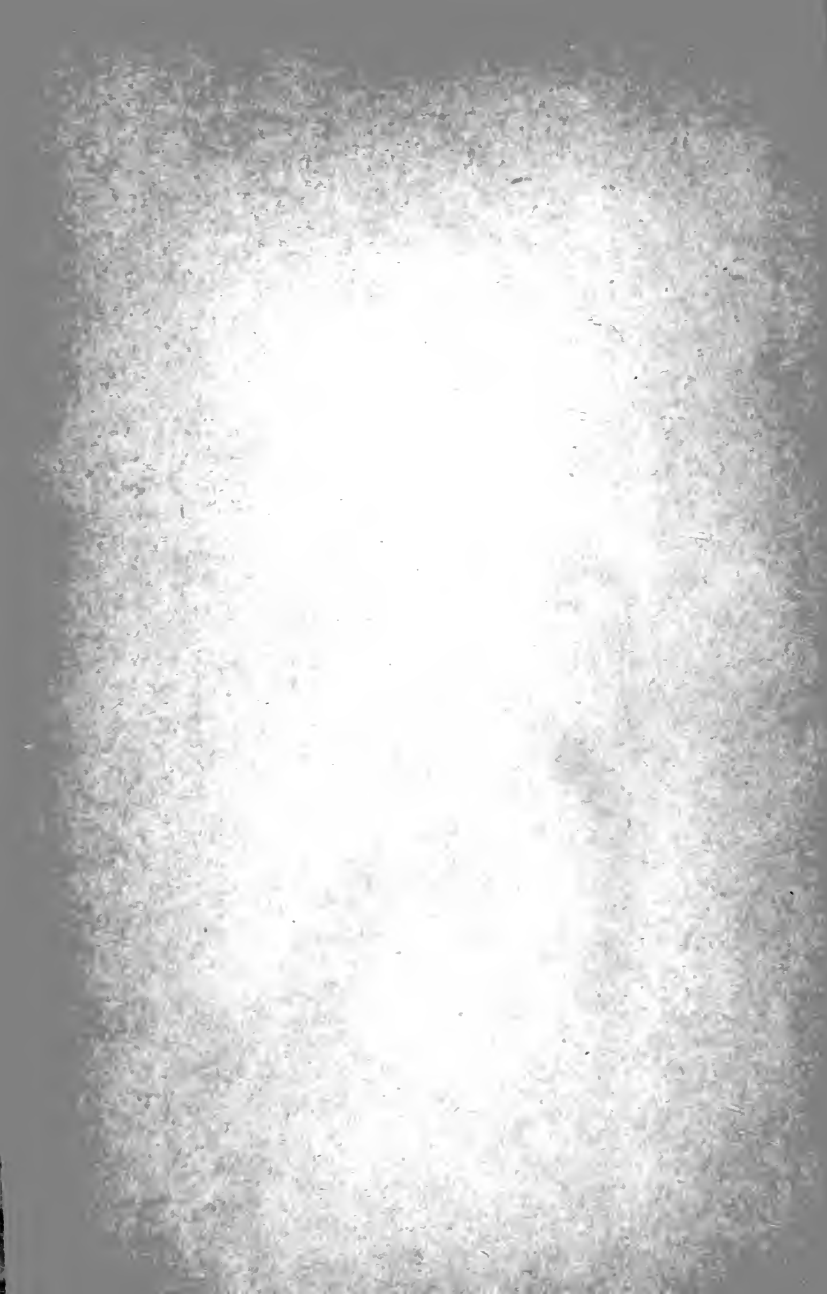




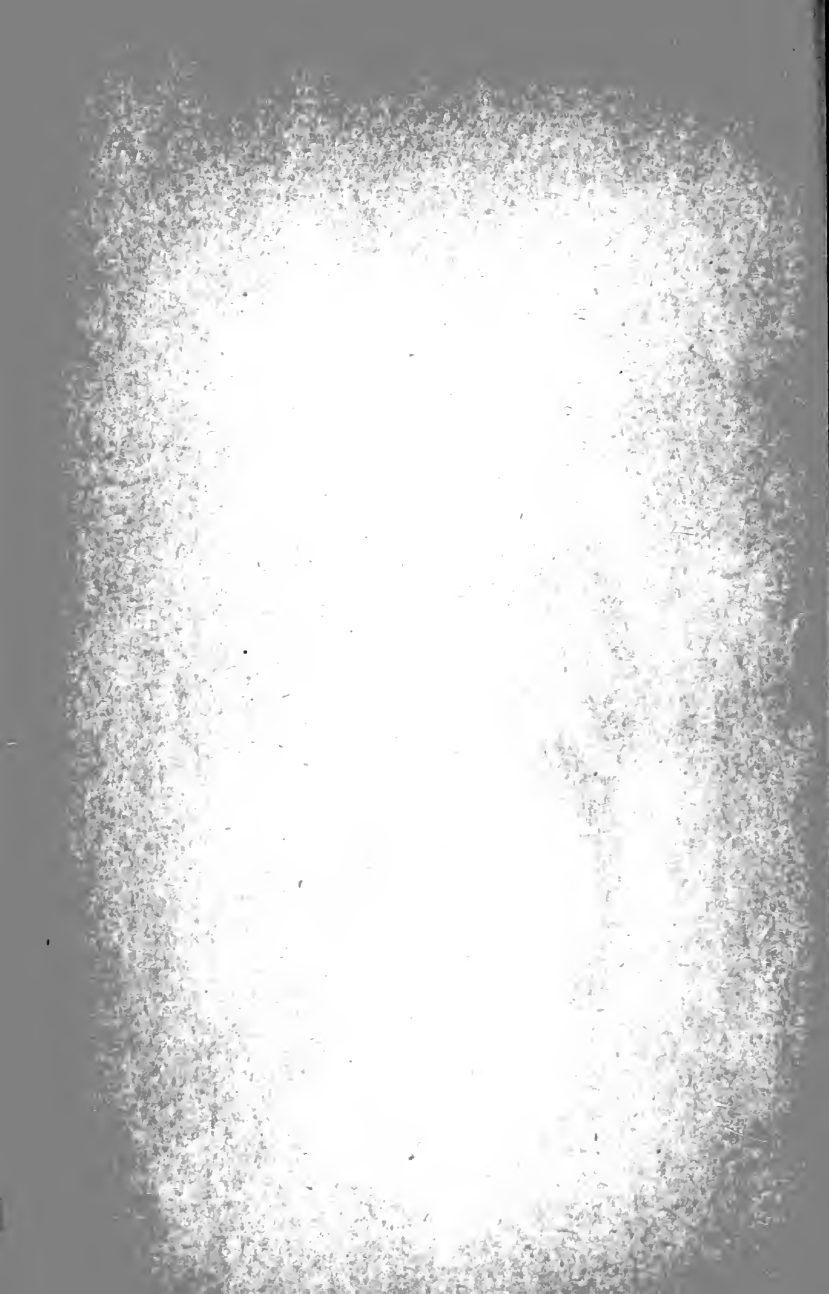












L'INTRUS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

Format in-18.

ÉPISCOPO ET Cie.	1 vol.
FORSE CHE SI FORSE CHE NO	1 —

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ.	1 vol.
L'INTRUS.	1 —
LE TRIOMPHE DE LA MORT.	1 —

LES ROMANS DU LYS

LES VIERGES AUX ROCHERS	1 vol.
LA GRACE (<i>en préparation</i>).	1 —
L'ANNONCIATION (<i>en préparation</i>)	1 —

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU.	1 vol.
LA VICTOIRE DE L'HOMME (<i>en préparation</i>).	1 —
TRIOMPHE DE LA VIE (<i>en préparation</i>).	1 —

THÉÂTRE

LES VICTOIRES MUTILÉES (<i>La Gioconda. — La Ville morte. — La Gloire</i>).	1 vol.
LA VILLE MORTE, tragédie en 5 actes.	1 —
LA FILLE DE JORIO, tragédie en 3 actes	1 —

Pour paraître prochainement :

CHOIX DE POÉSIES.	3 vol.
LAUS VITAE, poème.	1 —
LES PANTHÈRES AUX TACHES DE FEU (<i>Phaedra. — Bisliola. — Francesca du Rimini</i>), trois tragédies	1 —
PLUS QUE L'AMOUR, drame.	1 —
L'OMBRE D'ANTIGONE, drame.	1 —
LA MÈRE FOLLE, roman	1 —
AMARANTE, roman	1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande.

LES ROMANS DE LA ROSE

L'INTRUS

PAR

G. D'ANNUNZIO

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

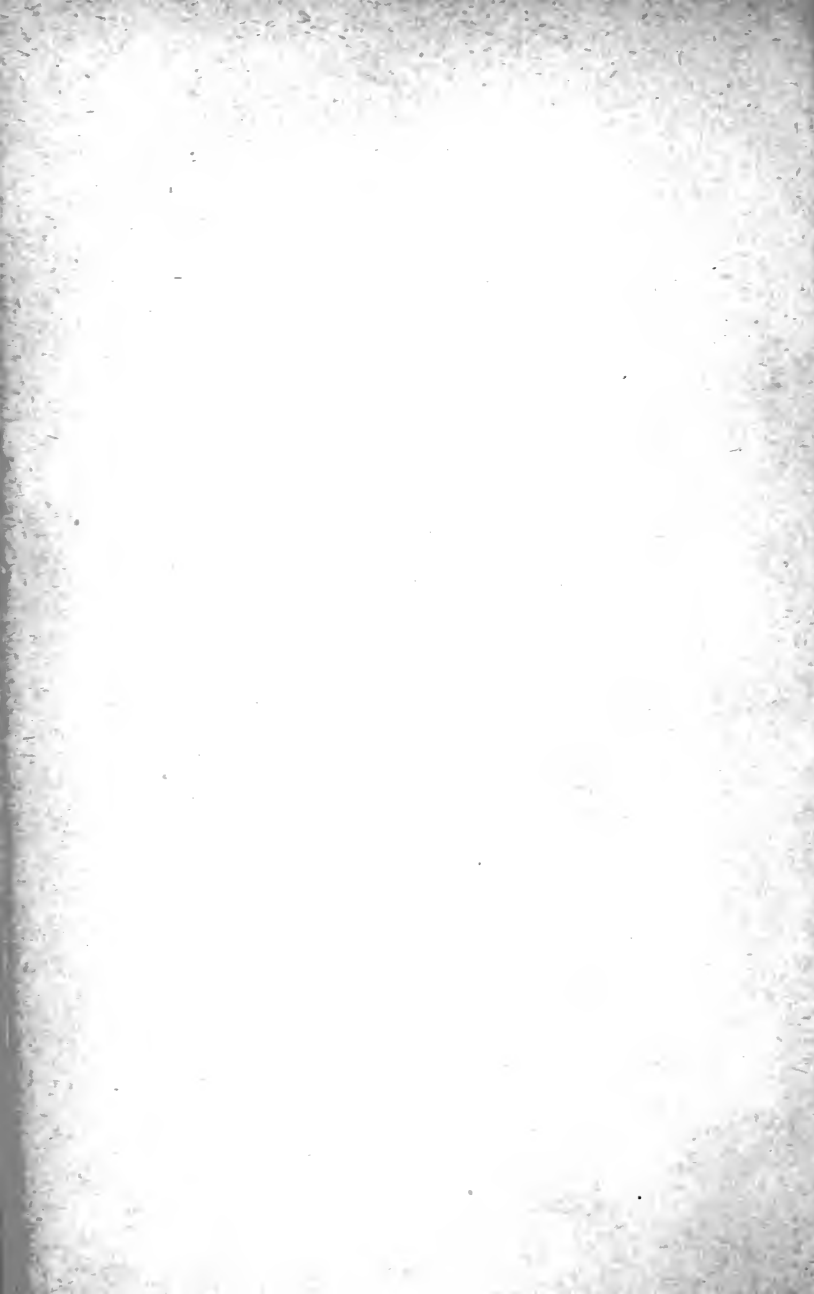
Beati immaculati...



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



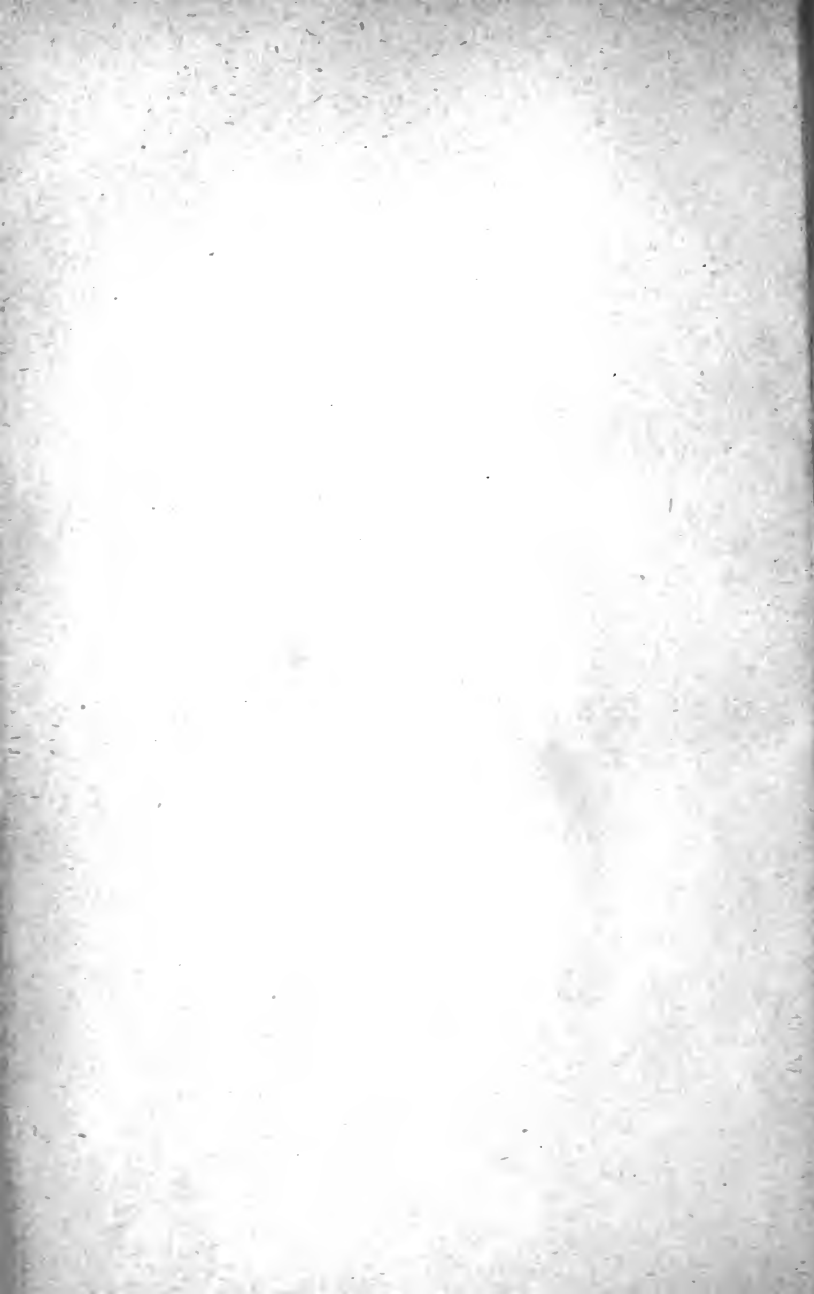
A MADAME LA COMTESSE

MARIA ANGUISSOLA

GRAVINA CRUYLLAS DI RAMACCA

Ce livre est dédié.

Naples, le 11 mars 1892.



L'INTRUS'

Aller devant le juge et lui dire : « J'ai commis un crime. Cette créature ne serait pas morte si je ne l'avais pas tuée. C'est moi, Tullio Hermil, moi qui suis son assassin. J'ai prémédité cet assassinat dans ma maison. Je l'ai commis avec une parfaite lucidité de conscience, méthodiquement, en toute sécurité. Puis j'ai continué à vivre dans ma maison avec mon secret, durant une année entière, jusqu'à aujourd'hui. C'est aujourd'hui l'anniversaire. Je me livre entre vos mains. Ecoutez-moi, jugez-moi. »

Puis-je aller devant le juge ? Puis-je lui parler ainsi ?

Je ne le puis ni ne le veux. La justice des hommes ne s'étend point à moi. Il n'y a pas sur terre de tribunal qui saurait me juger.

Et pourtant j'ai besoin de m'accuser moi-même, de me confesser. J'ai besoin de révéler à quelqu'un mon secret.

A QUI ?

1. Dans l'original italien, édité à Naples par F. Bideri, le roman *L'Intrus* est intitulé *L'Innocente*.

Mon premier souvenir, le voici :

C'était en avril. Depuis plusieurs jours, à l'occasion des fêtes de Pâques, nous étions en province, Juliane, moi et nos deux fillettes, Marie et Nathalie, dans la maison de ma mère, une grande et vieille maison de campagne appelée *la Badiola*. C'était la septième année de notre mariage.

Trois ans déjà s'étaient passés depuis un autre jour de Pâques qui m'avait paru une vraie fête de pardon, de paix et d'amour, dans cette villa blanche et isolée comme un monastère, embaumée de touffes de violettes. Alors Nathalie, la seconde de mes fillettes, à peine sortie des langes comme une fleur de son enveloppe, essayait ses premiers pas ; et Juliane se montrait pour moi pleine d'indulgence, bien qu'il y eût un peu de mélancolie dans son sourire. J'étais revenu à elle, repentant et soumis,

après la première infidélité grave. Ma mère, qui ignorait tout, avait, de ses chères mains, attaché à la tête de notre lit un brin d'olivier et rempli le petit bénitier d'argent pendu à la muraille.

Mais, en trois ans, que de changements survenus ! Entre Juliane et moi, la séparation désormais était définitive, irréparable. Je n'avais fait qu'accumuler les torts envers elle ; je l'avais offensée de la manière la plus outrageante, sans égards, sans retenue, entraîné par l'appétit avide de plaisir, par le vertige de mes passions, par la curiosité de mon esprit corrompu. J'avais eu pour maîtresses deux de ses amies intimes ; j'avais passé plusieurs semaines à Florence avec Thérèse Raffo, imprudemment ; j'avais eu avec le faux comte Raffo un duel où mon malheureux adversaire s'était couvert de ridicule par suite de certaines circonstances bizarres. Et rien de tout cela n'était resté inconnu de Juliane, et elle avait souffert, mais avec beaucoup de fierté et presque sans rien dire.

Nous n'avions eu ensemble sur ce sujet que quelques entretiens fort courts, pendant lesquels je n'avais pas fait un seul mensonge : il me semblait que ma sincérité atténuerait ma faute aux yeux de cette femme douce et noble, que je savais être une intelligence.

Je savais aussi qu'elle reconnaissait ma supériorité intellectuelle et qu'elle excusait en partie les désordres de ma conduite par les théories spécieuses que, plus d'une fois, j'avais exposées devant elle, au grand dommage des doctrines morales que professe en apparence la majorité des hommes. La certitude qu'elle ne me jugerait pas comme un homme ordinaire allégeait pour ma conscience le poids de mes erreurs. « Elle comprend

proféré les grands mots illusoires : *toujours ! jamais !* Nous avons fini par croire à l'affinité de notre chair, à cette affinité si rare, si mystérieuse, qui lie l'une à l'autre deux créatures humaines par le lien effrayant de l'insatiable désir ; nous y avons cru parce que l'acuité de nos sensations n'avait pas diminué, même après que, par la création d'un être nouveau, l'obscur Génie de l'Espèce eût atteint au moyen de nos personnes son unique objet.

Puis l'illusion était tombée ; la flamme s'était éteinte. Mon âme — je le jure — avait sincèrement pleuré sur cette catastrophe. Mais comment empêcher un phénomène nécessaire ? Comment éviter l'inévitable ?

C'était donc un grand bonheur qu'après la mort de l'amour, causée par la fatale nécessité des phénomènes, et par conséquent sans faute de personne, nous puissions encore vivre dans la même maison, attachés par un sentiment nouveau, qui n'était peut-être pas moins profond que l'ancien et qui, à coup sûr, était plus haut et plus singulier. C'était un grand bonheur qu'une illusion nouvelle puisse remplacer l'ancienne et établir entre nos âmes un échange d'affections pures, d'émotions délicates, de tristesses exquises.

Mais, en réalité, à quoi devait aboutir cette espèce de rhétorique platonicienne ? A obtenir qu'une victime consentit en souriant à sa propre immolation.

En réalité, notre vie nouvelle, fraternelle désormais et non plus conjugale, reposait tout entière sur cette hypothèse : que la *sœur* ferait complète abnégation d'elle-même. Moi, je reprenais ma liberté, je pouvais me mettre en quête des sensations affinées dont mes nerfs avaient besoin, je pouvais me passionner pour une autre

femme, consacrer à ma maîtresse toutes les heures qu'il me plairait, vivre hors de chez moi une vie étrange et ardente, puis rentrer à la maison, y retrouver la *sœur* qui m'attendait, rencontrer partout dans mon appartement la trace visible de ses soins : sur ma table, une coupe pleine de roses que ses mains auraient disposées ; partout l'ordre, l'élégance, la propreté radieuse d'un lieu où habite une Grâce. N'était-ce point pour moi une condition enviable ? Et n'était-elle point pour moi une femme extraordinairement précieuse, celle qui consentait à me sacrifier sa jeunesse et qui se croyait payée si seulement je posais un baiser reconnaissant et presque religieux sur son front fier et doux ?

Parfois ma reconnaissance devenait si chaude qu'elle s'épanchait en une infinité de délicatesses et d'empressemens affectueux. J'avais l'art d'être le meilleur des frères. Quand j'étais absent, j'écrivais à Juliane de longues lettres mélancoliques et tendres, qui souvent portaient en même temps que celles adressées à ma maîtresse. Et ma maîtresse n'aurait pu en être jalouse, pas plus qu'elle ne pouvait être jalouse de mon adoration pour la mémoire de Constance.

Tout absorbé que j'étais par l'intensité de ma vie particulière, je ne pouvais me soustraire aux questions qui, par moments, se posaient à ma pensée. Pour que Juliane persistât avec cette force merveilleuse dans son sacrifice, il fallait qu'elle m'aimât d'un souverain amour ; mais puisque, m'aimant, elle ne pouvait être que ma *sœur*, elle devait sans nul doute porter en son âme le secret d'un mortel désespoir. N'était-il donc pas un forcené, l'homme qui, sans remords, immolait à d'autres amours, troublées et chimériques, cette créature si

douloureusement souriante, si simple, si courageuse ? Je me souviens (et je m'étonne aujourd'hui de ma perversité d'alors), je me souviens que, parmi les raisons que je me donnais à moi-même pour me tranquilliser, la plus forte était celle-ci : « Puisque la grandeur morale résulte de la violence des douleurs dont on triomphe, il fallait, pour qu'elle eût occasion d'être héroïque, qu'elle souffrit tout ce que je lui ai fait souffrir. »

Mais, un jour, je m'aperçus qu'elle souffrait aussi dans sa santé ; je m'aperçus que sa pâleur devenait plus blême et s'assombrissait par instants de teintes livides. Plus d'une fois, je surpris sur son visage les contractions d'une douleur réprimée ; plus d'une fois, en ma présence, elle fut assaillie d'un tremblement irrésistible qui la secouait toute et qui faisait s'entre-choquer ses dents comme dans le frisson d'une fièvre soudaine. Un soir, d'une chambre écartée, arriva jusqu'à moi un cri qu'elle avait poussé, un cri déchirant ; je courus et je la trouvai debout, adossée à une armoire, convulsée, se tordant comme si elle eût absorbé un poison. Elle me saisit la main et me la tint serrée comme dans un étou.

— Tullio ! Tullio ! que cela est horrible ! Oh ! que cela est horrible !

Elle me regardait, de très près ; elle tenait fixés sur mes yeux ses yeux dilatés, qui, dans l'ombre, me parurent d'une grandeur extraordinaire. Et je voyais dans ces grands yeux passer comme les ondes d'une souffrance inconnue. Ce regard persistant, intolérable, m'emplit soudain d'une terreur folle. C'était le soir, au crépuscule, et la fenêtre était ouverte, et les rideaux gonflés s'agitaient au souffle du vent, et une bougie

brûlait sur une table, devant une glace. Et, je ne sais pourquoi, l'agitation des rideaux, le vacillement désespéré de cette petite flamme que réfléchissait la pâleur de la glace, prirent pour mon esprit un sens sinistre et accrurent ma terreur. L'idée du poison me vint comme une lueur d'éclair. En cet instant, elle ne put réprimer un nouveau cri, et, hors d'elle-même par l'excès de la douleur, elle se jeta sur ma poitrine, éperdument.

— Oh ! Tullio, Tullio ! A mon aide, à mon aide !

Glacé de terreur, je demeurai une minute sans pouvoir prononcer un mot, sans pouvoir faire un mouvement.

— Qu'as-tu fait, Juliane, qu'as-tu fait ? Parle, parle... Qu'as-tu fait ?

Surprise de la profonde altération de ma voix, elle se recula un peu et me regarda. Je devais avoir la face plus blanche et plus bouleversée que la sienne ; car elle me répondit rapidement, d'un air égaré :

— Rien, rien, Tullio. Ne t'effraye pas. Vois, ce n'est rien... Ce sont mes douleurs habituelles... Tu sais, c'est une de mes crises ordinaires... une crise qui passe... Calme-toi.

Mais, envahi par le terrible soupçon, je doutai de ses paroles. Il me semblait qu'autour de moi tout me révélait l'événement tragique et qu'une voix intérieure m'affirmait : « *C'est pour toi, pour toi qu'elle a voulu mourir ; c'est toi, toi qui l'as poussée à la mort.* » Et je lui pris les mains, et je sentis qu'elles étaient froides, et je vis sur son front couler une goutte de sueur.

— Non, non, m'écriai-je ; tu me trompes. Par pitié, Juliane, ma chère âme, parle, parle ! Dis-moi, tu as donc... ? Oh ! par pitié, dis-moi, tu as... *bu* ?

Et mes yeux épouvantés cherchaient aux alentours, sur les meubles, sur le tapis, partout, un indice.

Alors elle comprit. De nouveau elle se laissa tomber sur ma poitrine et, frissonnant, me faisant frissonner, elle me dit, la bouche contre mon épaule (jamais, jamais je n'oublierai cet accent indéfinissable), elle me dit :

— Non, non, non, Tullio, non !

Ah ! qu'y a-t-il au monde qui puisse égaler l'accélération vertigineuse de notre vie intérieure ? Nous restâmes dans cette attitude, au milieu de la chambre, muets ; et, en un seul moment, l'inconcevable immensité d'un univers de sentiments et de pensées surgit en moi avec une clarté effroyable. « *Et si c'eût été vrai ?* » demandait la voix ; *si c'eût été vrai ?* »

Des sursauts continuels secouaient Juliane contre ma poitrine ; elle tenait toujours son visage caché ; et moi, je savais bien que, malgré les souffrances de sa pauvre chair, elle ne pensait qu'à la *possibilité* du fait dont j'avais eu le soupçon, elle ne pensait qu'à ma folle terreur.

Une question me monta aux lèvres : « En as-tu jamais eu la *tentation* ? » Puis une autre : « Serait-il possible que tu cédasses à la *tentation* ? » Je n'exprimai ni l'une ni l'autre, et cependant il me parut qu'elle comprenait. Dès lors, nous étions tous deux sous l'empire de cette pensée de mort, de cette image de mort ; nous subissions tous deux une sorte d'exaltation tragique, qui nous faisait oublier l'équivoque d'où elle était née et perdre conscience du réel. Tout à coup elle fondit en sanglots, et ses pleurs provoquèrent mes pleurs. Nous mêlâmes nos larmes, si brûlantes, hélas ! et pourtant impuissantes à conjurer notre destin.

Je sus plus tard que, depuis quelques mois déjà, elle était travaillée de maladies compliquées, de ces terribles maladies occultes qui, chez la femme, troublent toutes les fonctions vitales. Le docteur, avec qui je voulus avoir un entretien, me fit entendre que, pour longtemps, je devais renoncer à tous rapports avec la malade, même aux plus légères caresses ; il me déclara que de nouvelles couches pourraient lui être fatales.

Cela m'affligea, et, néanmoins, me soulagea de deux inquiétudes. Je fus persuadé que je n'étais pour rien dans le dépérissement de Juliane, et j'acquis un moyen commode pour justifier aux yeux de ma mère nos lits séparés et tous les autres changements survenus dans notre viedomestique. Précisément, ma mère allait venir à Rome de la province où, depuis la mort de mon père, elle passait la plus grande partie de l'année avec mon frère Frédéric.

Ma mère aimait beaucoup sa jeune bru. Pour elle, Juliane était vraiment l'épouse idéale, la compagne qu'elle avait rêvée pour son fils. Elle ne reconnaissait point au monde de femme plus belle, plus douce, plus noble que Juliane. Elle ne concevait point que je pusse désirer d'autres femmes, m'abandonner dans d'autres bras, dormir sur d'autres cœurs. Comme elle avait été aimée pendant vingt ans par un homme, toujours avec le même dévouement, avec la même fidélité, *jusqu'à la mort*, elle ignorait la lassitude, le dégoût, la trahison, toutes les misères et toutes les hontes qu'abrite l'alcôve conjugale. Elle ignorait les blessures que j'avais faites et que je faisais encore à cette chère âme qui ne les méritait point. Trompée par la dissimulation généreuse

de Juliane, elle croyait toujours à notre félicité. Quel chagrin, si elle avait su !

A cette époque, j'étais encore sous la domination de Thérèse Raffo, dont les charmes violents et empoisonnés évoquaient pour moi l'image de l'amante de Ménippe. Vous rappelez-vous ce qu'Apollonius dit à Ménippe dans le poème enchanteur : « *O beau jeune homme, tu caresses un serpent ; un serpent te caresse !* »

Le hasard me favorisa. La mort d'une tante obligea Thérèse à s'éloigner de Rome et à rester absente quelque temps. Je pus alors, par une assiduité peu ordinaire auprès de ma femme, remplir le grand vide que le départ de la *Biondissima* laissait dans mes journées. Le trouble qui m'avait saisi ce soir-là n'était pas encore dissipé ; depuis ce soir-là, il flottait entre Juliane et moi quelque chose de nouveau, d'indéfinissable.

Comme ses souffrances physiques augmentaient, nous pûmes, ma mère et moi, non sans beaucoup de peine, obtenir qu'elle se soumit à l'opération chirurgicale exigée par son état. Après l'opération, il faudrait s'astreindre à trente ou quarante jours de repos absolu dans le lit et prendre de grandes précautions durant la convalescence. Déjà la pauvre malade avait les nerfs extrêmement affaiblis et irritables. Les préparatifs, longs et ennuyeux, l'exténuèrent et l'exaspérèrent au point que, plus d'une fois, elle essaya de se jeter à bas de son lit, de se révolter, de se soustraire à ce supplice brutal, qui la violait, l'humiliait, l'avilissait...

— Dis, me demanda-t-elle un jour avec amertume, quand tu y penses, n'as-tu point pour moi du dégoût ? Oh ! la vilaine chose !

Et elle fit un geste de répugnance sur elle-même, fronça les sourcils, puis se tut.

Un autre jour, comme j'entrais dans sa chambre, elle s'aperçut que j'avais été frappé d'une odeur désagréable. Et, hors de soi, pâle comme sa chemise, elle s'écria :

— Va-t'en, va-t'en, Tullio ! Je t'en prie, éloigne-toi ! Tu reviendras quand je serai guérie. Si tu restes, tu finiras par me prendre en haine. Maintenant je suis odieuse, odieuse... Ne me regarde pas.

Et les sanglots la suffoquèrent. Dans la même journée, quelques heures plus tard, tandis que je me tenais silencieux auprès d'elle parce que je croyais qu'elle allait s'assoupir, elle laissa échapper ces paroles obscures, prononcées avec l'accent étrange de quelqu'un qui parle en songe :

— *Ah ! si, vraiment, je l'avais fait ! L'idée était bonne...*

— Que dis-tu, Juliane ?

Elle ne répondit point.

— A quoi penses-tu, Juliane ?

Elle ne répondit que par une contraction de la bouche dont elle voulait faire un sourire, mais elle n'y réussit pas.

Je crus comprendre. Et un flot tumultueux de regret, de tendresse et de pitié m'assaillit. J'aurais tout donné pour qu'en ce moment elle pût lire dans mon âme, pour qu'elle pût y observer dans sa plénitude mon émotion intraduisible, inexprimable et, par conséquent, vaine. « Pardon ! pardon ! Dis-moi ce que je dois faire pour obtenir de toi mon pardon, pour te faire oublier toutes les choses mauvaises... Je reviendrai à toi, je serai tout à toi, pour toujours. C'est toi, toi seule que j'ai vrai-

ment aimée ; tu es le seul amour de ma vie. Sans cesse mon âme se tourne vers toi, et te cherche, et te regrette. Je te le jure ; loin de toi, je n'ai jamais éprouvé de joie sincère, je n'ai jamais eu un instant de complet oubli. Jamais, jamais, je te le jure ! Toi seule, au monde, tu as la bonté et la douceur. Tu es la meilleure et la plus douce créature que j'aie jamais rêvée ; tu es l'Unique ! Et j'ai pu t'offenser, j'ai pu te faire souffrir, j'ai pu te faire penser à la mort comme à une chose désirable ! Oh ! toi, tu me pardonneras ; mais moi, je ne pourrai jamais me pardonner. Toi, tu oublieras ; mais moi, je n'oublierai point. Toujours il me semblera que je suis un être indigne, et le dévouement de toute ma vie ne me semblera pas une suffisante réparation. Dorénavant, comme autrefois, tu seras ma maîtresse, mon amie, ma sœur ; comme autrefois, tu seras ma gardienne et ma conseillère. Je te dirai tout, je te révélerai tout. Tu seras mon âme. Et tu guériras. C'est moi, moi qui te guérirai. Tu verras de quelles tendresses ton médecin sera capable... Oh ! déjà tu les connais. Souviens-toi, souviens-toi ! Alors aussi tu as été malade, et tu n'as pas voulu d'autre médecin que moi, et je n'ai quitté ton chevet ni le jour ni la nuit. Et tu disais : — Toujours Juliane *s'en souviendra*, toujours ! — Et tu avais des larmes dans les yeux, et je les buvais en tremblant. Sainte ! Sainte ! Rappelle-toi. Quand tu seras sur pieds, quand tu entreras en convalescence, nous irons là-bas, nous retournerons aux Lilas. Tu seras encore un peu faible, mais tu te sentiras si bien ! Et moi, je retrouverai ma gaieté de jadis, et je te ferai sourire, je te ferai rire. Toi, tu retrouveras tes beaux éclats de joie qui me rafraichissaient le cœur, tu retrouveras

es délicieux airs de fillette et tu porteras encore sur tes épaules cette tresse qui me plaisait tant. Nous sommes jeunes. Nous pourrons, si tu veux, reconquérir le bonheur. Nous vivrons, va, nous vivrons... » Voilà comme je parlais intérieurement ; mais les mots ne sortaient point de mes lèvres. J'avais beau être ému et avoir les yeux humides ; je savais que mon émotion était fugitive, que ces promesses étaient trompeuses. Je savais aussi que Juliane ne se ferait point illusion et qu'elle me répondrait par ce faible sourire sans confiance que, d'autres fois, j'avais déjà surpris sur ses lèvres. Ce sourire signifiait : « Oui, je sais, tu es bon et tu voudrais m'épargner des souffrances ; mais tu n'es pas maître de toi, tu ne peux résister aux fatalités qui t'entraînent. Pourquoi veux-tu que je m'illusionne ? »

Ce jour-là, je ne dis rien ; et, les jours qui suivirent, malgré le fréquent retour des mêmes mouvements confus de repentir, d'intentions et de songes vagues, je n'osai point parler. « Pour revenir à elle, il te faut abandonner ces choses où tu te complais, cette femme qui te corrompt. En auras-tu la force ? » Je me répondais à moi-même : « Qui sait ? » Et j'attendais de jour en jour cette force qui ne venait pas, j'attendais de jour en jour un événement, sans savoir lequel, qui fût capable de déterminer ma résolution, de me la rendre inévitable. Je m'attardais à imaginer, à rêver notre vie nouvelle, la lente renaissance de notre amour légitime, la saveur étrange de certaines sensations renouvelées. « Nous irions donc là-bas, aux Lilas, dans la maison qui conserve nos plus beaux souvenirs ; nous y serions seuls, tout seuls, parce que Marie et Nathalie resteraient avec ma mère à la Badiola. Et la saison serait tiède,

et la convalescente ne quitterait point l'appui de mon bras, dans ces sentiers bien connus où chacun de nos pas réveillerait un souvenir. Par instants, je verrais sa pâleur s'animer soudain d'une flamme légère, et nous éprouverions tous deux, l'un vis-à-vis de l'autre, un peu de timidité ; parfois, nous semblerions préoccupés ; parfois, nous éviterions de nous regarder dans les yeux. Pourquoi ? Un jour enfin, la suggestion des lieux deviendrait la plus forte, et je serais assez hardi pour lui parler de nos plus folles ivresses des premiers temps. — Te souviens-tu ? Te souviens-tu ? — Et, peu à peu, nous sentirions l'un et l'autre le trouble croître, devenir insoutenable ; l'un et l'autre, en même temps, nous nous serrerions dans une étreinte éperdue, nous nous baiserions sur la bouche, nous croirions défaillir. Elle, oui, défaillirait ; et moi je la soutiendrais dans mes bras, je l'appellerais des noms que me suggérerait une tendresse suprême. Ses yeux se rouvriraient, tous les voiles de son regard s'écarteraient, et, pendant un instant, son âme même se fixerait sur moi : elle me semblerait transfigurée. Alors nous serions repris de l'ancienne ardeur, nous rentrerions dans la grande illusion. Tous deux nous n'aurions plus qu'une pensée unique, incessante ; nous serions tourmentés d'une inquiétude inexprimable. Je lui demanderais en tremblant : *Es-tu guérie ?* Et, au son de ma voix, elle comprendrait la question que cette question recèle ; et elle répondrait, sans parvenir à me dissimuler un frémissement : *Pas encore !* Et, le soir, en nous quittant, en rentrant chacun dans nos chambres séparées, nous nous sentirions mourir d'angoisse. Mais, un matin, par un regard imprévu, ses yeux me diraient : *Aujourd'hui, aujourd'hui...*

Et, dans l'effroi de ce moment divin et terrible, elle prendrait quelque prétexte enfantin pour me fuir, prolongerait notre torture. Elle me dirait : *Sortons, sortons...* Nous sortirions, par une après-midi voilée, toute blanche, un peu énervante, un peu oppressante. La promenade nous fatiguerait. Sur nos mains, sur notre visage commenceraient à tomber des gouttes de pluie, tièdes comme des larmes. Je lui dirais d'une voix altérée : *Revenons*. Et, sur le seuil, à l'improviste, je la saisirais dans mes bras, je la sentirais s'abandonner presque évanouie, je l'emporterais en haut sans m'apercevoir de son poids. Depuis si longtemps ! Depuis si longtemps ! La violence de mon désir serait contenue par la peur de lui faire mal, de lui arracher un cri de douleur. Depuis si longtemps ! Et nos êtres, sous le choc d'une sensation divine et terrible, jamais éprouvée, jamais imaginée, s'anéantiraient. Et, ensuite, elle m'apparaîtrait presque mourante, la face toute mouillée de larmes, aussi pâle que son oreiller. »

Ah ! c'est ainsi qu'elle m'apparut, c'est mourante que je la vis, le matin où les docteurs l'endormirent avec du chloroforme ; et elle, sentant qu'elle s'abîmait dans l'insensibilité de la mort, essaya à deux ou trois reprises de tendre les bras vers moi, essaya de m'appeler. Je sortis de la chambre, bouleversé ; j'entrevis les instruments du chirurgien : une sorte de cuiller tranchante, des bandages, de la charpie, de la glace, d'autres objets préparés sur une table. Pendant deux longues heures, des heures sans fin, j'attendis, exaspérant ma souffrance par d'excessives imaginations. Et mes entrailles d'homme se serrèrent d'une pitié désespérée pour cette pauvre créature que les fers du chirurgien violaient, non pas

seulement dans sa chair misérable, mais dans le plus intime de son âme, dans le sentiment le plus délicat qu'une femme puisse défendre : pitié pour elle, et aussi pour les autres, pour toutes celles qu'inquiètent des aspirations indéfinies vers les idéalités de l'amour; qu'abuse le songe captieux dont les entoure le désir viril, insensément éprises d'une vie plus haute, mais si faibles, si malades, si imparfaites, irrémédiablement égalées aux femelles des bêtes par les lois de la Nature qui leur impose le droit de l'Espèce, qui violente leurs matrices, les travaille d'horribles maladies, les laisse exposées à toutes sortes de dégénérescences. Et alors, frissonnant de toutes mes fibres, je vis en elles, je vis en toutes, je vis avec une épouvantable lucidité la plaie originelle, la honteuse blessure toujours ouverte « qui saigne et qui pue... »

Quand je rentrai dans la chambre de Juliane, elle était encore sous l'action de l'anesthésique, sans connaissance, sans voix, toujours pareille à une mourante. Ma mère était très pâle, tout effarée. Mais il semblait que l'opération eût réussi : les docteurs paraissaient contents. L'odeur de l'iodoforme imprégnait l'air; dans un coin, la religieuse, une Anglaise, remplissait une vessie de glace; l'aide roulait une bandelette. Les choses commençaient à rentrer dans l'ordre et le calme, petit à petit.

La malade demeura longtemps dans son engourdissement; une fièvre légère se déclara. Dans la nuit, elle fut prise de spasmes à l'estomac et de vomissements incoercibles; le laudanum ne la calmait point. J'étais tirs de moi; le spectacle de ces douleurs déchirantes me faisait croire qu'elle allait mourir. Je ne sais plus

ni ce que je dis ni ce que je fis. J'agonisai avec elle.

Le jour suivant, l'état de la malade s'améliora ; puis, de jour en jour, il continua de s'améliorer. Les forces revenaient très lentement.

Je ne quittai point son chevet. Je mettais une sorte d'ostentation à lui rappeler, par mes actes, l'infirmier de jadis ; mais mon sentiment actuel était bien différent : ce n'était toujours que le sentiment d'un frère. Il m'arrivait souvent d'avoir l'esprit préoccupé d'une phrase écrite par ma maîtresse, au moment même où je lui lisais quelque page d'un de ses livres préférés. Je ne parvenais pas à oublier l'Absente. Néanmoins, lorsqu'en répondant à une lettre je me sentais un peu détaché et presque ennuyé, pendant ces étranges répits que nous laisse encore une passion forte dont l'objet est loin de nous, je m'imaginai à ce signe reconnaître que je n'aimais plus et je me répétais à moi-même : « Qui sait ? »

Un jour, en ma présence, ma mère dit à Juliane :

— Quand tu seras debout, quand tu pourras marcher, nous irons tous ensemble à la Badiola. N'est-ce pas, Tullio ?

Juliane me regarda.

— Oui, mère, répondis-je, sans hésitation, sans réflexion. Mais d'abord, Juliane et moi, nous irons aux Lilas.

Et elle me regarda de nouveau, et elle sourit, d'un sourire imprévu, indescriptible, avec une expression de crédulité presque enfantine : on aurait dit le sourire d'un bébé malade à qui on a fait une grande promesse qu'il n'espérait pas. Et elle baissa les paupières ; mais elle continuait de sourire, et ses yeux mi-clos semblaient

contempler quelque chose, très loin, très loin. Et le sourire s'atténuait, s'atténuait, sans disparaître.

Combien elle me plut alors ! Comme je l'adorai en ce moment-là ! Comme je sentis que rien au monde ne vaut la simple émotion de la bonté !

Une bonté infinie émanait de cette créature, pénétrait tout mon être, me comblait le cœur. Elle était couchée sur le lit, soutenue par deux ou trois oreillers ; son visage, dans le flot des cheveux châains dénoués, prenait une finesse extraordinaire, une sorte d'immatérialité visible. Elle avait une chemise serrée autour du cou, serrée autour des poignets, et ses mains reposaient à plat sur le drap, si pâles qu'elles ne se distinguaient du lin que par l'azur de leurs veines.

Je pris une de ces mains (ma mère venait de quitter la chambre) et je dis à voix basse :

— Ainsi nous y retournerons... aux Lilas ?

— Oui, répondit la convalescente.

Et nous nous tûmes, pour prolonger notre émotion, pour conserver notre illusion. Nous savions l'un et l'autre le sens profond que cachait ce peu de paroles échangées tout bas. Un instinct sagace nous avertissait de ne pas insister, de ne rien définir, de ne point aller outre. Si nous avions dit un mot de plus, nous nous serions trouvés face à face avec des réalités exclusives de l'illusion dont se nourrissaient nos âmes et où, insensiblement, elles s'engourdisaient avec délices.

Cet engourdissement favorisait les rêves, favorisait l'oubli. Une après-midi, nous fûmes presque toujours seuls ; nous lisions, avec des interruptions dans notre lecture, penchés ensemble sur la même page, suivant la même ligne des yeux. C'était un livre de poésie, et

nous donnions aux vers une intensité de sens qu'ils n'avaient pas. Muets, nous nous parlions par la bouche de cet aimable poète. Moi, je marquais de l'ongle les strophes qui paraissaient répondre à mon secret sentiment :

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;
Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie...

Et elle, après avoir lu, s'abandonnait un instant sur les oreillers, les yeux clos, avec un sourire presque imperceptible.

Toi la bonté, toi le sourire,
N'es-tu pas le conseil aussi,
Le bon conseil loyal et brave...

Mais je voyais sur sa poitrine la batiste suivre le rythme de la respiration avec une grâce molle qui commençait à me troubler, comme aussi le faible parfum d'iris qui s'exhalait des draps et des oreillers. Je souhaitai et j'attendis que, prise d'une subite langueur, elle mit son bras autour de mon cou et rapprochât sa joue de la mienne, si bien que je me sentisse effleuré par le coin de sa bouche. Elle posa son index effilé sur le livre et fit de l'ongle un signe à la marge, guidant ma lecture émue :

La voix vous fut connue (et chère ?)
Mais, à présent, elle est voilée
Comme une veuve désolée...
Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté, c'est notre vie...
Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,

Et de nocés d'or, et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

• Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste !

Je lui saisis le poignet, et, lentement, je courbai la tête jusqu'à effleurer de mes lèvres le creux de sa main ; et je murmurai :

— *Toi...* tu pourrais donc oublier ?

Elle me ferma la bouche et prononça son grand mot :

— Silence !

En ce moment ma mère rentra pour annoncer la visite de madame Talice. Je lus l'ennui sur le visage de Juliane, et moi-même je fus pris d'une irritation sourde contre l'importune. Juliane soupira :

— Oh ! mon Dieu !

— Dis-lui que Juliane repose, insinuai-je à ma mère sur un ton presque suppliant.

Elle me fit signe que la visiteuse attendait dans une chambre voisine. Il fallut la recevoir.

Cette dame Talice était une bavarde méchante et fastidieuse. A chaque instant elle me regardait avec curiosité. Comme, au cours de la conversation, ma mère vint par hasard à dire que je tenais compagnie à la convalescente du matin au soir presque sans interruption, madame Talice s'écria sur un ton d'ironie manifeste et en m'observant :

— Quel mari parfait !

Mon irritation s'accrut au point que, sous un prétexte quelconque, je résolus de m'en aller.

Je sortis de la maison. Dans l'escalier, je rencontrai

Marie et Nathalie, qui revenaient accompagnées de leur gouvernante. Comme d'habitude, elles m'assillèrent d'une infinité de caresses et Marie, la plus grande, me remit quelques lettres qu'elle avait prises chez le portier. Parmi elles, je reconnus soudain la lettre de l'Absente. Et alors je me dérobaï aux caresses avec une sorte d'impatience. Dès que je fus dans la rue, je m'arrêtai pour lire.

C'était une lettre courte, mais passionnée, avec deux ou trois de ces phrases singulièrement incisives que Thérèse savait trouver pour m'émouvoir. Elle m'annonçait son retour à Florence du 20 au 26 de ce mois, et disait qu'elle souhaitait de m'y rencontrer « comme la fois précédente ». Elle me promettait des indications plus précises pour le rendez-vous.

En une seconde, tous les fantômes des illusions et des émotions récentes se détachèrent de mon esprit comme les fleurs d'un arbre secoué par un coup de vent. Et, de même que les fleurs tombées sont à jamais perdues pour l'arbre, ainsi le furent pour moi ces choses de l'âme : elles devinrent étrangères à mon être. Je fis un effort, j'essayai de me reprendre ; je n'y réussis pas du tout. Je me mis à marcher par les rues, sans but ; j'entrai chez un confiseur, j'entrai chez un libraire ; j'achetai des bonbons et des livres, machinalement. Le crépuscule tombait ; les becs de gaz s'allumaient ; les trottoirs étaient encombrés ; deux ou trois dames, de leurs voitures, répondirent à mon salut ; un de mes amis, au côté de sa maîtresse qui tenait entre ses mains une touffe de roses, passa d'un pas rapide, en parlant et en riant. Le souffle maléfique de la vie mondaine me pénétra, réveilla mes curiosités, mes convoitises, mes

jalousies. Mon sang, rendu plus riche par des semaines de continence, eut comme un embrasement soudain. Certaines images, extraordinairement nettes, passèrent en moi comme un éclair. L'Absente me ressaisit par les expressions de sa lettre, et tous mes désirs se portèrent vers elle, effrénés.

Mais, quand le premier tumulte fut apaisé, tandis que je remontais l'escalier de ma maison, je compris toute la gravité de ce qui avait eu lieu, de ce que j'avais fait; je compris que, quelques heures auparavant, j'avais effectivement resserré le lien, j'avais engagé ma foi, j'avais donné une promesse, une promesse tacite mais solennelle, à une créature encore faible et malade. Je ne pouvais y manquer sans infamie, et je le compris. Alors j'eus regret de ne m'être point défié de cet attendrissement trompeur, j'eus regret de m'être trop attardé à cette langueur sentimentale ! Et j'examinai minutieusement mes actes, mes paroles de ce jour-là, avec la froide subtilité d'un marchand malhonnête qui cherche une chicane pour se soustraire aux obligations du contrat qu'il a conclu. Ah ! mes derniers mots avaient été trop graves. Ce « Tu pourrais oublier ? » prononcé avec cet accent, après la lecture de ces vers, avait eu la valeur d'un accord définitif. Et ce « Silence ! » de Julianne avait été le sceau du contrat.

« Mais, pensai-je, a-t-elle vraiment cru, cette fois, à mon repentir ? N'a-t-elle point toujours été un peu sceptique à l'égard de mes bons mouvements ? » Et je revis ce faible sourire sans confiance que, d'autres fois, j'avais déjà surpris sur ses lèvres. « Si, dans le secret de son cœur, elle n'avait pas cru, ou encore si son illusion s'était subitement dissipée, alors peut-être

ma rétractation serait moins grave, ne la blesserait ni ne l'indignerait outre mesure : il n'y aurait eu qu'un épisode sans conséquence, et je reprendrais ma liberté première. Les Lilas resteraient pour elle un rêve. » Mais je revis l'autre sourire, ce sourire nouveau, inattendu, crédule, qui avait paru sur ses lèvres au nom des Lilas. « Que faire ? Que résoudre ? Quelle attitude prendre ? » La lettre de Thérèse Raffo me faisait l'effet d'une violente brûlure.

Quand je rentrai dans la chambre de Juliane, je m'aperçus au premier coup d'œil qu'elle *m'attendait*. Elle me sembla contente, avec les yeux brillants, d'une pâleur plus animée et plus fraîche.

— D'où viens-tu donc ? me demanda-t-elle en riant. Je répondis :

— C'est madame Talice qui m'a mis en fuite.

Elle rit encore, d'un rire limpide et jeune qui la transfigurait. Je lui tendis les livres et la boîte de bonbons.

— Pour moi ? s'écria-t-elle, toute joyeuse, comme une gamine gourmande.

Et elle se dépêcha d'ouvrir la boîte avec de petits gestes gracieux, qui soulevaient dans mon esprit des lambeaux de lointains souvenirs.

— Pour moi ?

Elle prit un bonbon, fit le mouvement de le porter à sa bouche, hésita un peu, le laissa retomber, écarta la boîte et dit :

— Plus tard, plus tard...

— Tu sais, Tullio, m'expliqua ma mère, elle n'a rien mangé encore. Elle a voulu t'attendre.

— Oh ! je ne t'ai pas encore dit, interrompit Juliane en devenant toute rose, je ne t'ai pas encore dit que le

docteur est venu pendant ton absence. Il m'a trouvée beaucoup mieux. Je pourrai me lever jeudi. Tu comprends, Tullio ? Je pourrai me lever jeudi...

Elle ajouta :

— Dans dix, dans quinze jours au plus, je pourrai même voyager en chemin de fer.

Après un moment de rêverie, elle ajouta d'une voix plus basse :

— Les Lilas !

Voilà donc quel avait été l'unique objet de sa pensée, l'unique objet de ses rêves ! Elle *avait cru*, elle *croyait*. J'avais peine à dissimuler mon angoisse. Je m'occupais, avec un empressement excessif peut-être, des préparatifs de son petit diner. Ce fut moi qui mis la tablette sur ses genoux.

Elle suivait tous mes mouvements d'un regard caressant qui me faisait mal. « Ah ! si elle pouvait deviner ! » Tout à coup, ma mère s'écria naïvement :

— Comme tu es belle, ce soir, Juliane !

En effet, une animation extraordinaire avivait les traits de son visage, éclairait ses yeux, la rajeunissait tout entière. L'exclamation de ma mère la fit rougir, et, pendant toute la soirée, ses joues gardèrent un reflet de cette rougeur. Elle répétait :

— Jeudi je me lèverai. Jeudi, dans trois jours ! Je ne saurai plus marcher...

Elle parlait avec insistance de sa guérison, de notre prochain départ. Elle demanda à ma mère des nouvelles de la villa, du jardin.

— J'ai planté une branche de saule près du bassin, à notre dernier voyage. Te rappelles-tu, Tullio ? Qui sait si nous la retrouverons...

— Oui, répliqua ma mère, toute rayonnante; oui, tu la retrouveras. Elle a grandi, elle est un arbre. Demande à Frédéric.

— Vrai? vrai? Dis donc, mère...

Il semblait qu'en ce moment cette menue particularité eût pour elle une importance incalculable. Elle se mit à babiller. Et moi, je m'étonnais qu'elle fût aussi profondément engagée dans l'illusion, je m'étonnais de la transfiguration qui lui venait de son rêve. « Pourquoi, cette fois-ci, *a-t-elle cru?* D'où vient qu'elle se laisse aller à ce transport? Qui lui donne cette confiance inaccoutumée? » Et la pensée de mon infamie prochaine, peut-être inévitable, me glaçait. « Pourquoi inévitable? Ne saurai-je donc jamais m'affranchir? *Je dois, je dois* tenir ma promesse. Ma mère a été témoin de ma promesse. A tout prix, je la tiendrai. » Et, avec un effort intérieur, je pourrais dire avec une secousse de conscience, je sortis du tumulte de mes incertitudes et je revins vers Juliane par une brusque conversion de l'âme.

Je la trouvai toujours charmante, animée comme elle l'était, pleine de vie et de jeunesse. Elle me rappelait la Juliane d'autrefois, celle que, si souvent, dans le calme de la vie domestique, j'avais, à l'improviste, enlevée dans mes bras, comme en un accès de folie soudaine, pour l'emporter en courant dans l'alcôve.

— Non, non, mère, ne me fais plus boire, pria-t-elle en arrêtant ma mère qui lui versait du vin. Sans faire attention, j'ai déjà trop bu. Ah! quel bon chablis! Te souviens-tu, Tullio?

Et elle rit en me regardant au fond des yeux, tandis qu'elle évoquait le souvenir d'amour sur lequel flottait

la vapeur délicate de ce vin blond et un peu amer, son vin préféré.

— Oui, je me souviens, répondis-je.

Elle ferma les paupières à demi, avec un léger tremblement des cils. Puis elle dit :

— Il fait chaud, n'est-ce pas ? J'ai les oreilles qui me brûlent.

Et elle se prit la tête dans les mains, pour en sentir la chaleur. La lampe, posée près du lit, jetait une vive clarté sur son long profil et faisait briller dans l'épaisseur de ses cheveux châtain l'éclat de quelques fils d'or, à l'endroit où l'oreille fine et menue, rougie à l'extrémité supérieure, se laissait entrevoir. Pendant que j'aidais à desservir (ma mère et la servante venaient de sortir pour un instant et se trouvaient dans la chambre voisine), elle m'appela à voix basse :

— Tullio !

Et, m'attirant d'un geste furtif, elle mit un baiser sur ma joue.

Par ce baiser, n'entendait-elle pas me reprendre entièrement, corps et âme, pour toujours ? Un tel acte, venant d'elle si réservée et si fière, ne signifiait-il pas qu'elle voulait oublier tout, que déjà elle avait oublié tout, pour revivre avec moi une vie nouvelle ? Comment aurait-elle pu se rendre à mon amour avec plus de grâce, avec plus de confiance ? En un instant, la sœur redevenait l'amante. La sœur impeccable avait conservé dans le sang et au fond des veines la mémoire de mes caresses, cette mémoire organique des sensations, si vive et si tenace chez la femme. En y repensant quand je me trouvai seul, j'eus la vision fragmentaire de jours lointains, de soirées lointaines. « Un

crépuscule de juin, chaud, tout rose, où voguent de mystérieux parfums, redoutable aux solitaires, à ceux qui regrettent ou à ceux qui désirent. J'entre dans la chambre. Elle est assise près de la fenêtre avec un livre sur les genoux, tout alanguie, très pâle, dans l'attitude de quelqu'un qui va défaillir. — Juliane ! — Elle tressaille, elle se redresse. — Que fais-tu ? — Rien, répond-elle. Mais une altération indéfinissable, comme si elle se faisait violence pour étouffer quelque chose, passe dans ses yeux trop noirs. » Ces tortures, que de fois elle avait dû les souffrir dans sa pauvre chair depuis le jour du triste renoncement ! Ma pensée s'attarda autour des images suscitées par le petit fait récent. La singulière excitation manifestée par Juliane me remit en mémoire divers exemples de sa sensibilité physique, extraordinairement aiguë. Peut-être la maladie avait-elle augmenté, exaspéré cette sensibilité. Et moi, curieux et pervers, je pensai que j'aurais pu voir la vie fragile de la convalescente s'enflammer et se dissoudre sous mes caresses ; je pensai encore que cette volupté aurait eu comme une saveur d'inceste. « Si elle en mourait ? » pensai-je. Certains mots du chirurgien me revinrent à l'esprit, sinistres. Et, en raison de cette cruauté qui est au fond de tout homme sensuel, le péril, au lieu de m'épouvanter, m'attira. Je m'attardai à examiner mon sentiment avec cette espèce d'amère complaisance mêlée de dégoût que j'apportais à l'analyse de toutes les manifestations intérieures où je croyais trouver une preuve de la méchanceté foncière de l'homme. Pourquoi la nature humaine comporte-t-elle cette horrible faculté de ressentir une jouissance plus aiguë quand on a conscience de nuire à la créature dont on reçoit la jouissance ? Pourquoi

le germe de cette perversion sadique, si fort exécrée, se retrouve-t-il en tout homme qui aime et qui désire ?

Ces réflexions, plus encore que le premier mouvement instinctif de bonté et de pitié, ces réflexions malsaines m'amènèrent, pendant la nuit, à raffermir mes projets en faveur de l'abusée. Même de loin, l'Absente m'empoisonnait encore. Pour vaincre la résistance de mon égoïsme, j'eus besoin d'opposer à l'image de la délicieuse dépravation de cette femme l'image d'une dépravation nouvelle, très rare, que je me promettais de cultiver à loisir dans l'honnête sécurité de ma maison. Alors, avec ce talent d'alchimiste que j'avais pour combiner les divers *produits* de mon esprit, j'analysai la série des états d'âme caractéristiques déterminés en moi par Juliane aux diverses époques de notre vie commune, et j'en tirai certains éléments qui me servirent à construire un état nouveau, artificiel, singulièrement propre à accroître l'intensité des sensations que je voulais expérimenter. Ainsi, par exemple, dans le but de rendre plus âpre cette saveur *d'inceste* qui m'attirait en exaltant ma fantaisie scélérate, je tâchai de me représenter les instants où plus profond avait été en moi le « sentiment fraternel », où plus sincère m'était apparue Juliane dans son rôle de sœur.

Et celui qui s'arrêtait à ces misérables subtilités de maniaque, c'était le même homme qui, quelques heures auparavant, avait senti son cœur palpiter d'une naïve émotion de bonté à la lueur d'un sourire imprévu ! Ces crises contradictoires composaient sa vie, une vie illogique, fragmentée, incohérente. Il y avait en lui toutes sortes de tendances, la possibilité de tous les contraires, et, entre ces contraires, une infinité de de-

grés intermédiaires, et, entre ces tendances, une infinité de combinaisons. Selon les temps et selon les lieux, selon le heurt accidentel des circonstances, d'un fait insignifiant, d'un mot, selon des influences internes beaucoup plus obscures encore, le fond permanent de son être revêtait les aspects les plus changeants, les plus fugitifs, les plus étranges. En lui, un état organique spécial correspondait à chaque tendance spéciale en la renforçant, et cette tendance devenait un centre d'attraction où convergeaient les états et les tendances directement associés, et l'association se propageait de proche en proche. Alors son centre de gravité se trouvait déplacé; sa personnalité devenait une autre personnalité. Des ondes silencieuses de sang et d'idées faisaient fleurir sur le fond permanent de son être, soit graduellement, soit tout d'un coup, des âmes nouvelles. Il était *multanime*.

J'insiste sur cet épisode parce que, vraiment, il marque le point décisif.

Le lendemain matin, au réveil, je ne gardais qu'une notion confuse de tout ce qui était arrivé. La lâcheté et l'angoisse me reprirent aussitôt que j'eus sous les yeux une seconde lettre de Thérèse Raffo, qui fixait pour le 21 notre rendez-vous à Florence et me donnait des instructions précises. Le 21 était un dimanche, et, le jeudi 18, Juliane se levait pour la première fois. Je discutai longuement avec moi-même toutes les possibilités, et, en discutant, je commençai à transiger. « Certes, il n'y a pas de doute; la rupture est nécessaire, inévitable. Mais comment rompre? Sous quel prétexte? Puis-je annoncer ma décision à Thérèse par une simple lettre? Ma dernière réponse était encore chaude de passion, délirante de désir. Comment justifier ce change-

ment soudain ? Mérite-t-elle, la pauvre amie, un coup si imprévu et si brutal ? Elle m'a beaucoup aimé, elle m'aime, et un temps fut où elle affronta pour moi des dangers. Et je l'ai aimée, moi aussi, ... je l'aime. Notre passion, puissante et étrange, est connue ; elle est enviée aussi, elle est épiée aussi... Combien d'hommes aspirent à prendre ma place ! Trop nombreux pour les rompter. » En faisant une revue rapide de mes rivaux les plus redoutables, de mes successeurs les plus probables, je me représentais leurs figures en imagination. « Y a-t-il à Rome une femme plus blonde, plus fascinante, plus désirable qu'elle ? » Le même feu subit dont mon sang s'était embrasé la veille au soir me courut par toutes les veines, et l'idée de renoncer volontairement à elle me parut absurde, inadmissible. « Non, non ; jamais je n'en aurai la force ; jamais je ne le voudrai ni ne le pourrai. »

Ce tumulte calmé, je poursuivis mon vain débat, tout en gardant au fond de moi-même la certitude que, quand viendrait l'heure, il me serait impossible de ne point partir. J'eus pourtant le courage, lorsque je quittai la chambre de la convalescente, encore tout vibrant d'émotion, j'eus le suprême courage d'écrire à celle qui me réclamait : « Je ne viendrai pas. » J'inventai un prétexte ; et, j'en ai le souvenir clair, une sorte d'instinct me le fit choisir tel qu'il ne devait pas lui paraître très grave. « Tu espères donc qu'elle ne se souciera point du prétexte et qu'elle t'ordonnera de partir ? » me demanda une voix intérieure. Je me trouvai sans ressource contre ce sarcasme, et une irritation, une anxiété atroces s'emparèrent de moi, ne me laissèrent plus de trêve. Je faisais des efforts inouïs pour dissimuler en

présence de Juliane et de ma mère ; j'évitais soigneusement de rester seul avec la pauvre abusée ; à chaque instant, je croyais lire dans ses doux yeux humides l'apparition d'un doute, je croyais voir une ombre passer sur son front pur.

Le mercredi, je reçus un télégramme impérieux et menaçant. Ne l'attendais-je point un peu ? « Ou tu viendras, ou tu ne me reverras plus. Réponds. » Je répondis : « Je viendrai. »

Aussitôt que je l'eus fait, sous l'impulsion de cette espèce de surexcitation inconsciente qui, dans la vie, accompagne tous les actes décisifs, je me trouvai singulièrement soulagé par la vue de la tournure déterminée que prenaient les événements. Le sentiment de ma propre irresponsabilité, de la nécessité de ce qui arrivait et de ce qui allait arriver encore, devint en moi très profond. « Si, tout en connaissant le mal que je fais, tout en me condamnant moi-même, je ne puis agir d'une autre manière, c'est un signe que j'obéis à une force supérieure inconnue. Je suis la victime d'un destin cruel, ironique et irrésistible. »

Néanmoins, j'eus à peine mis le pied sur le seuil de la chambre de Juliane que je sentis s'appesantir sur mon cœur un poids énorme, et je m'arrêtai, chancelant, entre les portières qui me cachaient. « Il lui suffira d'un regard pour deviner tout, » pensai-je, éperdu. Et je fus sur le point de retourner en arrière. Mais elle, d'une voix qui ne m'avait jamais paru aussi douce, me dit :

— C'est toi, Tullio ?

Alors j'avançai d'un pas. Elle s'écria en me voyant :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu te sens mal ?

— Un étourdissement... C'est déjà passé, répondis-je.

Et je me rassurai en pensant : « Elle n'a pas deviné. »

En effet elle ne se doutait de rien ; et il me paraissait étrange qu'il en fût ainsi. Devais-je la préparer au coup brutal ? Devais-je parler franchement, ou combiner quelque mensonge par pitié pour elle ? Ou bien ne valait-il pas mieux partir à l'improviste, sans l'avertir et en lui laissant une lettre où je ferais ma confession ? Quel était le meilleur moyen pour rendre mon effort moins pénible, pour rendre sa surprise moins cruelle ?

Hélas ! dans ce débat difficile, un fâcheux instinct m'inclinait à m'occuper plutôt de mon propre soulagement que du sien. Et, sans nul doute, j'aurais choisi le moyen du départ imprévu et de la lettre explicative, si je n'en avais pas été empêché par égard pour ma mère ; il fallait absolument épargner ma mère, toujours, à tout prix. Cette fois encore, je ne pus me dérober au sarcasme intérieur. « A tout prix ? Quelle générosité ! Mais va, il est très commode aussi pour toi de revenir aux anciennes conventions, et, de plus, très sûr. Cette fois encore, si tu l'exiges, la victime s'efforcera de sourire en sentant qu'elle meurt. Compte donc sur elle et ne te préoccupe point du reste, ô cœur généreux ! »

Parfois, vraiment, l'homme trouve dans un sincère et suprême mépris de lui-même une joie singulière.

— Tullio, à quoi penses-tu ? me demanda Juliane avec un geste naïf, en me touchant du bout du doigt entre les deux sourcils, comme pour arrêter ma pensée.

Je pris sa main sans répondre. Et mon silence même, qui me parut grave, suffit pour modifier de nouveau

l'état de mon esprit. Il y avait tant de douceur dans la voix, dans le geste de la pauvre ignorante, que je m'attendris et que je sentis poindre cette énervante émotion qui fait jaillir les larmes et qui s'appelle la *pitié pour soi-même*. J'éprouvai le besoin aigu qu'on me plaigne. En même temps, une voix intérieure me chuchotait : « Profite de cette disposition d'âme ; mais, pour l'heure, ne révèle rien. En exagérant un peu, tu parviendras sans peine à pleurer. Tu sais bien le prodigieux effet qu'ont sur une femme les larmes de l'homme qu'elle aime. Juliane en sera bouleversée ; et toi, tu paraîtra être sous le coup d'une terrible douleur. Puis, demain, quand tu lui annonceras la vérité, le souvenir de tes larmes te rehaussera dans son esprit. Elle pourra penser : — Voilà donc la raison pour laquelle il pleurait hier à sanglots ! Pauvre ami ! — Et tu y gagneras qu'on ne te prendra point pour un odieux égoïste ; au contraire, on supposera que tu as vainement lutté de toutes tes forces contre je ne sais quelle puissance funeste, que tu es possédé de je ne sais quelle maladie incurable, que tu portes dans la poitrine un cœur déchiré. Profite donc, profite de l'occasion ! »

— Tu as quelque chose *sur le cœur* ? me demanda Juliane, d'une voix basse, câline, pleine de confiance.

Moi, je penchais la tête, et, assurément, j'étais ému. Mais la préoccupation de ces larmes *utiles* faisait diversion à mon sentiment, en entravait la spontanéité, et, par suite, retardait le phénomène physiologique des larmes. « Si je ne pouvais pas pleurer ? Si les larmes *ne me venaient pas* ? » pensai-je avec un effroi ridicule et puéril, comme si mon sort eût dépendu de ce petit fait matériel que ma volonté ne suffisait point à produire

Et cependant une voix, toujours la même, me soufflait : « Quelle faute ! Quelle faute ! L'occasion ne pourrait pas être plus propice. Dans cette chambre, on se voit à peine. Quel effet, un sanglot dans l'ombre ! »

— Tu ne me réponds pas, Tullio ? reprit Juliane après un court silence, en me passant la main sur le front et sur les cheveux pour me forcer à relever le visage. A moi, tu peux tout dire, tu sais.

Ah ! en vérité, depuis lors, je n'ai jamais plus ouï voix humaine d'une telle douceur. Ma mère même n'a jamais su me parler comme cela.

Mes yeux se mouillèrent, et je sentis entre mes cils la tiédeur des larmes. « Vite, c'est le moment, il faut éclater. » Mais ce ne fut qu'une larme unique. Et (ferai-je cet aveu humiliant ? mais c'est à la comédie de semblables petites choses que se rabaisse la manifestation de la majeure partie des émotions humaines) et je relevai le visage pour permettre à Juliane de la remarquer, et j'éprouvai pendant un instant une anxiété folle, parce que j'avais peur que, dans l'ombre, elle ne la vit point luire. Pour lui donner une sorte d'avertissement, je fis une aspiration forte et profonde, comme on fait quand on veut réprimer un sanglot. Et elle, approchant son visage du mien pour m'examiner de plus près, inquiète de mon silence prolongé, répéta :

— Tu ne me réponds point ?

Alors elle entrevit ; et, pour être plus certaine, elle me saisit la tête, me la renversa d'un geste presque brutal.

— Tu pleures.

Sa voix était changée.

Moi, je me délivrai par surprise, je me levai pour

fuir, comme quelqu'un qui n'est plus maître d'un chagrin qui déborde.

— Adieu, adieu. Laisse-moi partir. Adieu, Juliane.

Et je quittai la chambre précipitamment.

Quand je fus seul, j'eus un dégoût de moi-même.

C'était la veille de la fête qu'on donnait en l'honneur de la convalescente. Quelques heures plus tard, quand je revins près d'elle pour assister comme d'habitude à son petit repas, je la retrouvai en compagnie de ma mère. Ma mère s'écria aussitôt qu'elle m'aperçut :

— Ainsi, Tullio, c'est fête demain.

Juliane et moi, nous nous regardâmes, anxieux l'un et l'autre. Puis nous parlâmes du lendemain, de l'heure où elle pourrait se lever, de mille petits détails, mais avec une sorte d'effort. Nous étions préoccupés. Moi, je souhaitais intérieurement que ma mère ne nous laissât point seuls.

J'eus de la chance ; ma mère ne sortit qu'une fois et rentra presque immédiatement. Dans l'intervalle, Juliane me fit cette question rapide :

— Qu'avais-tu tout à l'heure ? Tu ne veux pas me le dire ?

— Rien, rien...

— Vois comme tu me gâtes cette fête !

— Non, non... je te dirai, je te dirai... plus tard. Oublie cela pour le moment, je t'en prie.

— Sois bon !

Ma mère rentrait avec Marie et Nathalie. Mais l'accent avec lequel Juliane avait prononcé ces quelques mots suffit pour me convaincre qu'elle ne soupçonnait point la vérité. Peut-être supposait-elle que cette tristesse m'était venue d'une sombre image de mon passé inf-

façable et inexpiable, supposait-elle que j'étais torturé par le remords de lui avoir fait tant de mal et par la crainte de ne pas mériter un plein pardon.

La matinée suivante, j'eus encore une forte émotion. Pour obéir à son désir, j'attendais dans une chambre voisine, lorsque je l'entendis m'appeler de sa voix limpide :

— Viens, Tullio !

J'entrai, je la vis debout ; et elle paraissait plus grande, plus svelte, plus fragile. Vêtue d'une sorte de tunique ample et flottante, à longs plis droits, elle souriait, indécise, à peine capable de se tenir sur pieds, avec les bras écartés du corps comme pour maintenir l'équilibre, se tournant tour à tour vers ma mère et vers moi.

Ma mère la contemplait avec une indicible expression de tendresse, prête à la soutenir. Moi aussi, je tendais les mains, prêt à la soutenir.

— Non, non, je vous en prie, dit-elle ; laissez-moi, laissez-moi. Je suis solide ; je veux aller toute seule jusqu'au fauteuil.

Elle avança un pied, fit un pas, lentement. Son visage s'éclairait d'une joie enfantine.

— Fais attention, Juliane !

Elle fit encore deux ou trois pas ; puis, saisie d'une peur soudaine, d'une crainte folle de tomber, elle hésita un instant entre ma mère et moi, et finit par se jeter dans mes bras, sur ma poitrine, s'abandonnant de tout son poids, tressaillant comme si elle eût sangloté. Au contraire elle riait, un peu oppressée par la frayeur ; et, comme elle ne portait point de corset, mes mains à travers l'étoffe, la sentirent toute maigre et frêle, ma

poitrine la sentit toute palpitante et malade, mes narines respirèrent le parfum de ses cheveux, mes yeux reconnurent sur son cou le petit signe brun.

— J'ai eu peur, disait-elle d'une voix entrecoupée, riieuse et haletante, j'ai eu peur de tomber.

Et tandis que, pour regarder ma mère, elle renversait la tête sans se détacher de moi, j'aperçus un peu de ses gencives exsangues, et le blanc de ses yeux, et quelque chose de convulsé dans tout son visage. Et j'eus conscience de tenir entre mes bras une pauvre créature malade, profondément troublée par son mal, avec des nerfs débilités, avec des veines appauvries, peut-être incurable. Mais je repensai aussi à sa transfiguration, le soir du baiser inattendu ; et l'œuvre de charité, d'amour et de réforme à laquelle je renonçais me parut encore une fois être une œuvre souverainement belle.

— Tullio, conduis-moi au fauteuil, dit-elle.

La soutenant de mon bras passé autour de sa taille, je la conduisis doucement, doucement ; je l'aidai à s'installer, j'arrangeai sur le dossier les coussins de duvet, et je me rappelle que je choisis celui du ton le plus exquis pour qu'elle y appuyât la tête. Puis, pour glisser un coussin sous ses pieds, je me mis à genoux et j'aperçus son bras gris de lin, sa petite pantoufle qui ne cachait guère que le bout du pied. Comme ce *soir-là*, elle suivait tous mes mouvements d'un regard câlin. Et moi, je trainais en longueur. J'approchai une petite table à thé, j'y pesai un vase de fleurs fraîches, un livre, un coupe-papier d'ivoire. Sans l'avoir prémédité, je mettais dans mes soins une nuance d'affectation.

La voix ironique reprit : « Très habile, très habile !

Cela te servira beaucoup, d'agir ainsi sous les yeux de ta mère. Comment aurait-elle des soupçons, après avoir été témoin d'une pareille scène de tendresse ? D'ailleurs cette nuance d'affectation ne gâte rien : l'excellente femme a la vue un peu courte. Continue. continue. Tout marche à merveille. Courage ! »

— Oh ! comme on est bien ici ! s'écria Juliane, avec un soupir de soulagement et en fermant à demi les paupières. Merci, Tullio !

Quelques minutes après, quand ma mère sortit et que nous demeurâmes seuls, elle répéta avec un accent plus profond :

— Merci !

Et elle leva une main vers moi pour que je la prisse dans les miennes. Comme elle avait une large manche, son geste découvrit le bras presque jusqu'au coude. Et cette main blanche et fidèle, qui me présentait l'amour, l'indulgence, la paix, le rêve, l'oubli, tout ce qu'il y a de beau et tout ce qu'il y a de bon, trembla en l'air une seconde, étendue vers moi comme pour la suprême offrande.

Je crois qu'à l'heure de la mort, à l'instant précis où mes souffrances prendront fin, c'est ce geste, lui seul, que je reverrai ; parmi toutes les images de la vie passée, innombrables, je ne reverrai que ce geste-là.

Quand j'y repense, je ne réussis pas à reconstruire avec exactitude l'état d'âme où je me trouvais. Ce que je puis affirmer, c'est qu'en ce moment encore je comprenais l'extrême gravité de la situation et l'importance capitale des actes qui s'accomplissaient ou qui allaient s'accomplir. J'avais ou je croyais avoir une lucidité parfaite. Deux processus de conscience se développaient

en moi sans se confondre, nettement distincts, parallèles. En l'un deux prédominait, joint à la pitié pour la pauvre créature que j'étais sur le point de frapper, un sentiment amer de regret pour l'offrande que j'étais sur le point de repousser. En l'autre prédominait, joint à la convoitise profonde de la maîtresse absente, un sentiment égoïste qui s'exerçait à examiner froidement les circonstances propres à favoriser mon impunité. Ce parallélisme donnait à ma vie interne une intensité et une accélération incroyables.

L'heure décisive était venue. Devant partir le lendemain, je ne pouvais temporiser davantage. Pour que l'affaire ne parût point louche et par trop soudaine, il fallait nécessairement, ce matin même, au déjeuner, prévenir ma mère de mon départ et alléguer un prétexte plausible. Il fallait nécessairement aussi, avant de prévenir ma mère, annoncer la chose à Juliane, pour empêcher qu'il ne survint quelque contretemps fâcheux. « Et si Juliane éclate, à la fin ? Si, dans l'emportement de la douleur et de l'indignation, elle révèle la vérité à ma mère ? Comment obtenir d'elle une promesse de silence, un nouvel acte d'abnégation ? » Jusqu'au dernier moment, je discutai en moi-même. « Comprendra-t-elle tout de suite, au premier mot ? Et si elle ne comprenait pas ? Si elle me demandait ingénûment la raison de mon voyage ? Que répondrais-je ? Mais elle comprendra. Il est impossible qu'elle n'ait point appris déjà de quelqu'une de ses amies, de madame Talice, par exemple, que Thérèse Raffo a quitté Rome. »

Mes forces commençaient à fléchir. Je n'aurais pu soutenir plus longtemps la crise qui s'exaspérait de

minute en minute. Avec un raidissement de tous mes nerfs, je me décidai ; et, puisqu'elle parlait, je voulus qu'elle-même m'offrit l'occasion de porter le coup.

Elle parlait de mille choses, et surtout de l'avenir, avec une volubilité inaccoutumée. Ce je ne sais quoi de convulsé, que j'avais déjà remarqué en elle, me semblait plus apparent. J'étais toujours debout derrière le fauteuil ; jusqu'alors, j'avais évité ses regards par des évolutions adroites dans la chambre, attentif à rester derrière le fauteuil, occupé, soit à rattacher les rideaux de la fenêtre, soit à ranger les livres dans la petite bibliothèque, soit à ramasser sur le tapis les pétales tombés d'un bouquet de roses qui s'effeuillait. Debout, j'observais la raie de ses cheveux, ses cils longs et recourbés, la légère palpitation de sa poitrine, et ses mains, ses belles mains étendues sur les bras du fauteuil, posées à plat comme en ce jour, pâles comme en ce jour « où elles ne se distinguaient du lin que par l'azur de leurs veines ».

Oh ! ce jour-là ! Il n'y avait pas même encore une semaine écoulée. Pourquoi me paraissait-il donc si lointain ?

Debout derrière elle, dans cet état de tension extrême et pour ainsi dire aux aguets, je m'imaginai que peut-être elle sentait par instinct le danger sur sa tête, je crus deviner en elle une sorte de vague malaise. Une fois encore mon cœur se serra intolérablement.

Elle finit par me dire :

— *Demain*, si je vais mieux, tu me conduiras sur la terrasse, au grand air...

Je l'interrompis.

— *Demain*, je ne serai pas ici.

Elle tressaillit au son étrange de ma voix. J'ajoutai sans attendre :

— Je partirai...

J'ajoutai encore, en faisant un effort violent pour délier ma langue, épouvanté comme un homme qui doit frapper un second coup pour achever sa victime :

— Je partirai pour Florence.

— Ah !

Subitement, elle avait compris. D'un geste rapide elle se retourna, elle se tordit sur les coussins pour me dévisager ; et, dans cette pose tragique, je revis le blanc de ses yeux, sa gencive exsangue.

— Juliane ! balbutiai-je, sans rien trouver de plus à lui dire, me penchant vers elle, redoutant qu'elle ne s'évanouît.

Mais elle baissa les paupières, se réinstalla, se retira, se replia sur elle-même, comme si un grand froid l'eût transie. Elle demeura ainsi quelques minutes, les yeux clos, la bouche serrée, immobile. Seules les pulsations de l'artère carotide, visibles au cou, et quelques contractions convulsives dans les mains indiquaient encore la vie.

Cela ne fut-il point un crime ? Oui, ce fut le *premier* de mes crimes, et non pas le moindre, sans doute.

Je partis dans des conditions terribles. Mon absence dura plus d'une semaine. A mon retour et pendant les jours qui suivirent, je m'étonnais moi-même de mon impudence presque cynique. J'étais ensorcelé par une espèce de maléfice qui abolissait en moi tout sens moral et qui me rendait capable des pires injustices, des pires cruautés. Cette fois encore, Juliane montrait une force prodigieuse ; cette fois encore, elle avait su se taire.

Elle m'apparaissait enfermée dans son silence comme dans une impénétrable armure de diamant.

Elle se rendit à la Badiola avec ses filles et avec ma mère. Mon frère les accompagnait. Moi, je restai à Rome.

C'est alors que commença pour moi une affreuse période de sombre misère, dont le souvenir suffit pour m'emplir de dégoût et d'humiliation. Obsédé par un sentiment qui, mieux que tout autre, remue en l'homme la fange de son être, je souffris toutes les tortures qu'une femme peut faire souffrir à une âme faible, passionnée et toujours en éveil. Le feu d'une terrible jalousie sensuelle, allumé par un soupçon, dessécha en moi toutes les sources honnêtes, s'alimenta de toute la lie déposée dans les régions basses de ma nature animale.

Jamais Thérèse Raffo ne m'avait paru aussi désirable que depuis le jour où je l'associais indissolublement à une image ignoble et à une souillure. Et elle se faisait une arme de mon mépris même pour irriter ma convoitise. D'atroces agonies, des joies abjectes, des soumissions déshonorantes, de lâches accommodements proposés et acceptés sans rougir, des larmes plus âcres que tous les poisons, des frénésies soudaines qui me poussaient jusqu'aux frontières de la démence, des chutes si violentes dans l'abîme de la luxure que, pendant de longs jours, j'en demeurais abruti, toutes les misères, toutes les ignominies de la passion charnelle exaspérée par la jalousie, tout, oui, j'ai tout connu. Je devins un étranger dans ma propre maison ; la présence de Juliane ne fut plus pour moi qu'un ennui. Parfois, des semaines entières passaient sans que je lui adressasse la parole ; absorbé dans mon supplice intérieur, je ne la voyais pas,

je ne l'écoutais pas. A certains moments, lorsque je levais les yeux sur elle, je restais surpris de sa pâleur de l'expression de sa physionomie, de tel ou tel détail de son visage, comme si ce fussent choses nouvelles, inattendues, étranges ; je ne parvenais pas à reconquérir entièrement la notion de la réalité. Tous les actes de sa vie m'étaient inconnus ; je n'éprouvais aucun besoin de l'interroger, de savoir ; je n'éprouvais à son égard ni préoccupation, ni intérêt, ni crainte. Une inexplicable dureté me faisait contre elle une cuirasse. Bien plus : il m'arrivait de ressentir contre elle une sorte de vague et inexplicable rancune. Un jour, je la vis rire, et ce rire m'irrita, me mit presque en colère.

Un autre jour, j'eus un saisissement en entendant qu'elle chantait dans une chambre écartée. Elle chantait l'air d'Orphée :

Que ferai-je sans Eurydice ?...

C'était, depuis longtemps, la première fois qu'elle chantait ainsi en circulant dans la maison ; depuis très longtemps, c'était la première fois que je l'entendais. « Pourquoi chantait-elle ? Elle était donc joyeuse ? A quel état de son âme correspondait cette effusion insolite ? » Un trouble inexplicable s'empara de moi. Sans réfléchir, j'allai vers elle en l'appelant par son nom.

Quand elle me vit entrer dans sa chambre, elle fut surprise et demeura un instant interdite ; évidemment, elle était toute saisie.

— Tu chantes ? dis-je, pour dire quelque chose, embarrassé, étonné moi-même de la bizarrerie de ce que je faisais.

Elle sourit d'un sourire indécis, ne sachant quoi

répondre, ne sachant quel maintien prendre vis-à-vis de moi. Et je crus lire dans ses yeux une curiosité chagrine, dont j'avais remarqué plus d'une fois déjà l'expression fugitive : la curiosité comparissante avec laquelle on regarde une personne soupçonnée de folie, un maniaque. Effectivement, mon image m'apparut en face de moi dans une glace, et je me vis ce visage décharné, ces yeux cernés et creux, cette bouche bouffie, cet aspect fiévreux que j'avais depuis un mois.

— Tu t'habillais pour sortir ? demandai-je, encore gêné, presque honteux, sans trouver d'autre question à lui faire, préoccupé seulement d'éviter le silence.

— Oui.

C'était au matin, en novembre. Elle se tenait debout, près d'une table garnie de dentelles, où brillaient épars les innombrables petits objets qui servent aujourd'hui à l'entretien de la beauté féminine. Elle portait un vêtement de vigogne, de couleur sombre, et tenait encore dans la main un peigne d'écaille blonde monté en argent. Le vêtement, de coupe très simple, faisait valoir la svelte élégance de sa personne. Un grand bouquet de chrysanthèmes blancs, posé sur la table, s'élevait jusqu'à son épaule. Le soleil de l'été de la Saint-Martin entraît par la fenêtre, et, dans la lumière, il courait un parfum de chypre ou d'une autre essence que je ne pus reconnaître.

— Quel est maintenant ton parfum ? demandai-je.

Elle répondit :

— Du *crab-apple*.

J'ajoutai :

— Il me plaît.

Elle prit sur la table une fiole et me la tendit. Je la

respirai longuement, pour faire quelque chose, pour me donner le temps de préparer une autre phrase quelconque. Je ne réussissais pas à dissiper ma confusion, à reprendre mon assurance. Je sentais que toute intimité entre nous était finie. Elle me paraissait être *une autre femme*. Et cependant l'air d'Orphée ondulait encore sur mon âme, m'inquiétait encore :

Que ferai-je sans Eurydice ?...

Dans cette lumière tiède et dorée, dans ce parfum si suave, parmi ces objets empreints de grâce féminine, l'écho de la mélodie ancienne semblait mettre la palpitation d'une vie secrète, répandre l'ombre de je ne sais quel mystère.

— Il est bien beau, l'air que tu chantaient tout à l'heure, dis-je, obéissant à l'impulsion qui me venait de mon inquiétude.

— Oui, bien beau ! s'écria-t-elle.

Une question me montait aux lèvres : « Pourquoi chantaient-tu ? » Mais je la retins, et je me mis à chercher en moi-même les raisons de la curiosité qui me tourmentait.

Il y eut un intervalle de silence. Elle faisait courir l'ongle de son doigt sur les dents du peigne, qui produisait un léger grincement. Ce grincement est une circonstance que je me rappelle avec une parfaite netteté.

— Tu t'habillais pour sortir. Eh bien, continue, dis-je.

— Je n'ai plus à mettre que mon manteau et mon chapeau. Quelle heure est-il ?

— Onze heures moins un quart.

— Comment ! déjà si tard ?

Elle prit son chapeau et son voile, s'assit devant la glace. Je la regardais. Une autre question me monta aux lèvres : « Où vas-tu ? » Mais, bien qu'elle pût paraître naturelle, je la retins encore et je continuai à considérer Juliane avec attention.

Elle me réapparut ce qu'elle était en réalité : une jeune dame très élégante, une douce et noble figure, pleine d'une délicatesse physique raffinée, rayonnante d'une intense expression morale ; une femme adorable, en somme, et qui aurait pu être une maîtresse aussi délicieuse pour la chair que pour l'esprit. « Si, vraiment, elle était la maîtresse de quelqu'un ? pensai-je alors. Certes, il est impossible que bien des galants n'aient pas souvent rôdé autour d'elle : on connaît trop l'abandon où je la laisse, on connaît trop mes torts. Et si elle avait cédé, ou si elle était sur le point de céder ? Si, à la fin, elle jugeait inutile et injuste le sacrifice de sa jeunesse ? Si, à la fin, elle était lasse de son abnégation ? Si elle avait fait la connaissance d'un homme supérieur à moi, d'un séducteur délicat et profond, qui lui aurait inspiré la curiosité du nouveau, qui lui aurait fait oublier l'infidèle ? Si j'avais déjà perdu son cœur, que j'ai trop souvent piétiné sans pitié et sans remords ? » Un effroi soudain m'envahit, et l'étreinte de l'angoisse fut si forte que je pensai : « C'est cela ; je confesserai mon doute à Juliane. Je la regarderai dans le fond des yeux en lui disant : — Es-tu encore *fidèle* ? — Et je saurai la vérité. Elle n'est pas capable de mentir. »

« Pas capable de mentir ? Ah ! ah ! ah ! Une femme !... Qu'en sais-tu ? Une femme est capable de tout. Ne l'oublie jamais. Quelquefois, le grand manteau de l'héroïsme ne sert qu'à cacher une demi-douzaine d'amants. »

Sacrifice ! Abnégation ! Ce sont des apparences, des mots. Qui pourra jamais savoir la vérité ? Jure, si tu l'oses, que ta femme t'est fidèle ; et je parle, non pas de la fidélité de maintenant, mais seulement de celle qui a précédé l'épisode de la maladie. Jure donc en parfaite assurance, si tu l'oses. » Et la voix méchante (ah ! Thérèse Raffo, comme votre poison agissait !) la voix perfide me fit frissonner.

— Ne t'impatiente pas, Tullio, me dit Juliane presque timidement. Veux-tu piquer cette épingle dans mon voile, ici ?

Elle tenait les bras levés et recourbés vers le haut de la tête pour mettre le voile, et ses doigts blancs cherchaient en vain à l'attacher. Sa pose était pleine de grâce. Les doigts blancs me firent penser : « Depuis quand ne nous sommes-nous plus serré la main ? Oh ! les franches et chaudes étreintes que sa main me donnait autrefois, comme pour m'assurer qu'elle ne me gardait rancune de nulle offense ! Maintenant, cette main est peut-être impure. » Et, pendant que j'attachais le voile, j'éprouvai une répulsion subite en songeant à l'impureté possible.

Elle se leva, et je l'aidai encore à endosser son manteau. Deux ou trois fois nos regards se rencontrèrent à la dérobée, et, de nouveau, je vis dans les siens une sorte de curiosité inquiète. Peut-être se demandait-elle à elle-même : « Pourquoi est-il entré ici ? Pourquoi s'y attarde-t-il ? Que signifie cet air égaré ? Que veut-il de moi ? Que lui arrive-t-il ? »

— Permets, une minute, dit-elle.

Et elle sortit de la chambre.

J'entendis qu'elle appelait miss Edith, la gouvernante.

Lorsque je fus seul, mes yeux se tournèrent involontairement vers le petit bureau encombré de lettres, de cartes, de livres. Je m'approchai, et mes yeux parcoururent un instant les papiers, comme s'ils cherchaient à découvrir... « quoi ? la *preuve*, peut-être ? » Je chassai cette tentation basse et sotte. Je regardai un livre couvert d'une étoffe antique, avec un petit poignard passé entre les feuillets. Elle n'en avait pas fini la lecture, ne l'avait coupé qu'à moitié. C'était un roman tout récent de Philippe Arborio, *le Secret*. Je lus sur le frontispice une dédicace autographe de l'auteur :

A VOUS,

JULIANE HERMIL, TURRIS EBURNEA

J'offre cet indigne hommage.

PH. ARBORIO.

Jour de la Toussaint 85.

Juliane connaissait donc le romancier ? Dans quelles dispositions d'esprit se trouvait Juliane à son égard ? Et j'évoquai la figure fine et séduisante de l'écrivain, telle que je l'avais vue quelquefois en public. Certes, il avait bien ce qu'il fallait pour plaire à Juliane. Selon les bruits qui avaient couru, il plaisait aux femmes. Ses romans, pleins d'une psychologie compliquée, parfois très subtile, souvent fausse, troublaient les âmes sentimentales, allumaient les imaginations inquiètes, enseignaient avec une suprême élégance le dédain de la vie commune. *Une Agonie, la Vraie Catholique, Angelica Doni, George Aliora, le Secret*, suggéraient une vision intense de la vie, comme si la vie eût été un vaste embrasement d'innombrables figures ardentes. Chacun de ses

personnages combattait pour sa chimère, dans un duel désespéré contre le réel.

Cet extraordinaire artiste qui, dans ses livres, apparaissait pour ainsi dire comme une quintessence volatilisée d'esprit pur, n'avait-il pas exercé sa fascination sur moi-même ? N'avais-je pas dit de son *George Aliora* que c'était un livre « fraternel » ? N'avais-je pas retrouvé en certaines de ses créations littéraires des ressemblances étranges avec mon être intérieur ? « Et si, précisément, l'étrange affinité qu'il y a entre nous lui facilitait l'œuvre de séduction, déjà entreprise peut-être ? Si Juliane s'abandonnait à lui, justement parce qu'elle aurait reconnu en lui quelque'une de ces attractions par lesquelles, autrefois, je me fis adorer d'elle ? » pensai-je avec un nouvel effroi.

Elle rentra dans la chambre. En me voyant ce livre entre les mains, elle me dit avec un sourire embarrassé et en rougissant un peu :

— Que regardes-tu ?

— Tu connais Philippe Arborio ? lui demandai-je immédiatement, mais sans aucune altération dans la voix, sur le ton le plus calme et le plus naturel que je sus prendre.

— Oui, répliqua-t-elle avec franchise. On me l'a présenté chez les Monterisi. Il est même venu ici quelquefois ; mais tu n'as pas eu l'occasion de le rencontrer.

Une question me monta aux lèvres : « Et pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de lui ? » Mais je la retins. Comment aurait-elle pu m'en parler, puisque, par mon attitude, j'avais interrompu depuis longtemps entre nous tout échange amical de nouvelles et de confidences ?

— Il est de beaucoup plus simple que ses ouvrages, continua-t-elle d'un air dégagé, en mettant ses gants avec lenteur. As-tu lu *le Secret* ?

— Oui, je l'ai lu.

— Et il t'a plu ?

Sans réflexion, par un instinctif besoin d'affirmer ma supériorité aux yeux de Juliane, je répondis :

— Non, cela est médiocre.

Enfin elle dit :

— Je m'en vais.

Et elle fit un mouvement pour sortir. Je la suivis jusqu'à l'antichambre, marchant dans le sillon du parfum qu'elle laissait derrière elle, très subtil, à peine perceptible. Devant le domestique, elle me dit seulement :

— Au revoir.

Et, d'un pas alerte, elle franchit le seuil.

Je remontai dans mon appartement, j'ouvris la fenêtre, j'avançai la tête pour la suivre des yeux dans la rue.

Elle allait de son pas alerte, sur le trottoir exposé au soleil, droite, sans jamais tourner la tête de côté ni d'autre. L'été de la Saint-Martin répandait sur le cristal du ciel une délicate dorure ; une tiédeur calme adoucissait l'air et évoquait le parfum des violettes absentes. Une immense tristesse s'appesantit sur moi, m'abattit sur l'appui de la fenêtre ; peu à peu, elle devint intolérable.

Rarement dans ma vie j'avais souffert autant que de ce doute, qui faisait crouler d'un coup ma foi en Juliane, une foi qui durait depuis tant d'années. Rarement la fuite d'une illusion avait arraché à mon âme de pareils cris d'angoisse. Mais quoi ! était-il vrai que l'illusion eût fui et que le mal fût sans remède ? Je ne pouvais pas,

je ne voulais pas me le persuader. Cette grande illusion avait été la compagne de toute ma vie d'erreurs ; elle répondait, non pas seulement aux exigences de mon égoïsme, mais aussi à mon rêve esthétique de grandeur morale. « Puisque la grandeur morale résulte de la violence des douleurs dont on triomphe, il fallait, pour qu'elle eût occasion d'être héroïque, qu'elle souffrit tout ce que je lui ai fait souffrir. » Cet axiome, qui avait souvent réussi à calmer mes remords, s'était profondément enraciné dans mon esprit et y avait fait surgir de la meilleure partie de moi-même un fantôme idéal auquel j'avais voué une sorte de culte platonique. Débauché, coupable, las, je me plaisais à reconnaître dans le rayon de ma propre existence une âme sévère, droite et forte, une âme incorruptible, et je me plaisais à être l'objet de son amour, d'un amour éternel. Tout mon vice, toute ma misère, toute ma faiblesse trouvaient un appui dans cette illusion. Je croyais que, pour moi, il y avait une réalisation possible du rêve de tous les hommes intellectuels : être constamment infidèle à une femme constamment fidèle.

« Que cherches-tu ? Toutes les ivresses de la vie ? Eh bien ! va, cours, enivre-toi. Dans ta maison, pareille à une image voilée dans un sanctuaire, une créature muette se souvient et attend. La lampe où tu ne verses plus une seule goutte d'huile brûle sans jamais s'éteindre. » N'est-ce point là le rêve de tous les hommes intellectuels ?

Et encore : « N'importe à quelle heure, n'importe après quelle aventure, tu la retrouveras au retour. Elle attendait ton retour avec confiance, mais elle ne te racontera pas son attente. Tu reposeras ta tête sur ses genoux,

et elle caressera tes tempes de l'extrémité de ses doigts, pour magnétiser ta douleur. »

J'avais bien le pressentiment qu'un jour je reviendrais ainsi ; je finirais par revenir, après une de ces catastrophes intimes qui métamorphosent un homme. Tous mes désespoirs s'adouçissaient par la secrète conviction que ce refuge ne pouvait me manquer, et, dans la profondeur de mon abjection, un peu de lumière me venait de cette femme qui, par amour de moi et *par mon œuvre*, s'était élevée au faite de la grandeur et avait parfaitement réalisé la forme de mon idéal.

Un doute suffisait-il pour détruire tout cela en un moment ?

Je repassai d'un bout à l'autre la scène qui avait eu lieu entre Juliane et moi, depuis l'instant où j'étais entré dans la chambre jusqu'à l'instant où elle en était sortie. Et j'eus beau attribuer une grande partie de mon trouble intérieur à un état nerveux spécial et passager ; je ne parvins pas à dissiper l'étrange impression traduite exactement par ces mots : « Elle me paraissait être *une autre femme*. » Certainement, il y avait en elle quelque chose de nouveau. Mais quoi ? La dédicace de Philippe Arborio n'avait-elle pas plutôt un sens rassurant ? N'affirmait-t-elle pas précisément que la *Turris Eburnea* était imprenable ? Cette qualification glorieuse avait été suggérée à l'auteur, soit tout simplement par la réputation de pureté qui entourait le nom de Juliane Hermil, soit encore par l'insuccès d'un assaut tenté et peut-être par l'abandon d'un siège entrepris. Par conséquent, La Tour d'ivoire devait être encore sans tache.

En raisonnant ainsi pour calmer les morsures de

soupçon, je ne laissais pas d'éprouver au fond de moi-même une anxiété confuse, comme si j'avais craint l'apparition soudaine de quelque objection ironique. « Tu sais : Juliane a la peau d'une extraordinaire blancheur. Elle est *pâle comme sa chemise*, littéralement. La qualification pieuse pourrait bien cacher un sens profane... » Mais le mot *indigne* ? « Oh ! Oh ! que de subtilités ! »

Un accès d'impatience et de colère coupa court à ce débat humiliant et vain. Je me retirai de la fenêtre, haussai les épaules, fis deux ou trois tours dans la chambre, ouvris un livre machinalement, le repoussai. Mais mon angoisse ne diminuait pas. « En somme, pensai-je, en m'arrêtant comme pour affronter un adversaire invisible, à quoi tout cela me conduit-il ? Ou bien elle est déjà tombée, et la perte est irréparable ; ou bien elle est en danger, et, dans mon état actuel, je ne puis intervenir pour la sauver ; ou bien elle est pure et assez forte pour se garder pure, et alors il n'y a rien de changé. De toute façon, je n'ai point, moi, à *agir*. Ce qui existe existe nécessairement ; ce qui arrivera arrivera nécessairement. Cette crise de souffrance passera. Il faut attendre. Comme ils étaient beaux, tout à l'heure, les chrysanthèmes blancs sur la table de Juliane ! J'irai en acheter de semblables, un monceau. Mon rendez-vous avec Thérèse est aujourd'hui à deux heures. J'ai encore presque trois heures devant moi. Ne m'a-t-elle pas dit, la dernière fois, qu'elle voulait trouver le feu flambant ? Ce sera le premier feu d'hiver, par une journée si tiède. Elle est, ce me semble, dans une semaine de bonté. Pourvu que cela dure ! Mais, à la première occasion, je provoquerai Eugène Egano. »

Ma pensée suivit un nouveau cours, avec des arrêts soudains, avec des déviations imprévues. Au milieu même des images de la volupté prochaine passa comme un éclair une autre image impure, celle que je redoutais, celle que je voulais fuir. Certaines pages audacieuses et ardentes de *la Vraie Catholique* me revinrent à la mémoire. L'une de ces passions faisait surgir l'autre, et, tout en souffrant des douleurs distinctes, je confondais les deux femmes dans la même souillure, Philippe Arborio et Eugène Egano dans la même haine.

La crise passa, me laissant dans l'âme une sorte de vague mépris mêlé de rancune contre la *sœur*. Je m'éloignai d'elle davantage encore, je me fis de plus en plus dur, de plus en plus négligent, de plus en plus fermé. Ma triste passion pour Thérèse Raffo devint plus exclusive, occupa toutes mes facultés, ne me laissa pas de répit. J'étais vraiment un possédé, un homme envahi d'une folie diabolique, rongé par une maladie inconnue et effroyable. Mon esprit n'a gardé de cet hiver que des souvenirs confus, incohérents, coupés d'étranges obscurités, rares.

Cet hiver-là, je ne rencontrai jamais chez moi Philippe Arborio ; quelquefois seulement je le vis dans des lieux publics. Mais, un soir, je me trouvai avec lui dans une salle d'armes ; et nous y fîmes connaissance, nous fûmes présentés l'un à l'autre par le maître, nous échangeâmes quelques paroles. La lumière du gaz, le résonnement du plancher, le cliquetis et l'éclair des épées, les poses maladroites ou élégantes des escrimeurs, la détente rapide de toutes ces jambes arquées, l'exhalaison chaude et âcre de tous ces corps, les cris gutturaux, les rudes interjections, les éclats de

rire, telles sont les données que me fournit ma mémoire pour reconstruire avec une netteté singulière la scène qui se déroulait autour de nous, pendant que nous étions l'un en face de l'autre et que le maître prononçait nos noms. Je revois le geste par lequel Philippe Arborio, levant son masque, découvrit un visage allumé, tout baigné de sueur. Le masque d'une main et le fleuret de l'autre, il s'inclina. Il était haletant de fatigue et un peu convulsionné, comme un homme qui n'a pas l'habitude de l'exercice musculaire. Instinctivement, je pensai qu'il ne devait pas être redoutable sur le terrain. J'affectai aussi une certaine hauteur ; je fis exprès de ne pas lui dire un mot qui eût trait à sa célébrité ou à mon admiration ; je pris l'attitude que j'aurais prise vis-à-vis d'un inconnu quelconque.

— Ainsi, me demanda le maître d'armes en souriant, c'est pour demain ?

— Oui, à dix heures.

— Vous vous battez ? dit Arborio avec une curiosité évidente.

— Oui.

Il hésita un peu, puis ajouta :

— Avec qui, s'il y a pas d'indiscrétion ?

— Avec Eugène Egano.

Je m'aperçus bien qu'il aurait désiré apprendre quelque chose de plus, mais qu'il était retenu par la froideur de mon maintien et par mon inattention apparente.

— Maître, dis je, un assaut de cinq minutes.

Et je tournai le dos pour aller au vestiaire. Sur la porte, je m'arrêtai en jetant un regard derrière moi et je vis qu'Arborio avait recommencé à escrimer. Un coup

d'œil me suffit pour comprendre qu'à ce jeu-là il était des plus médiocres.

Lorsque, sous les yeux de toutes les personnes présentes, j'engageai l'assaut avec le maître, une singulière excitation nerveuse s'empara de moi et redoubla mon énergie. Je sentais sur moi le regard fixe d'Arborio.

Plus tard, je le revis encore au vestiaire. La salle, trop basse, était déjà pleine de fumée et d'une odeur d'homme aigre et écœurante. Tous ceux qui s'y trouvaient, nus dans leurs larges peignoirs blancs, se frottaient la poitrine, les bras, les épaules, avec lenteur, en fumant, en plaisantant à haute voix, en donnant carrière à leur bestialité par de sales conversations. Le bouillonnement de la douche alternait avec de gros rires. Deux ou trois fois, avec un indéfinissable mouvement de répulsion, avec un sursaut pareil à celui que m'aurait causé un violent heurt physique, j'entrevis le corps fluet d'Arborio, que mes yeux cherchaient involontairement. Et, de nouveau, l'image odieuse se forma.

Depuis lors, je n'eus pas d'autre occasion de l'approcher ni même de le rencontrer. Je cessai de m'occuper de lui, et, par la suite, je ne remarquai aucune apparence suspecte dans la conduite de Juliane. Au delà du cercle toujours plus étroit où je m'agitais, il n'y avait plus pour moi rien de clair, rien de sensible, rien d'intelligible. Toutes les impressions extérieures passaient sur moi comme des gouttes d'eau sur un fer rouge, en rebondissant ou en s'évaporant.

Les événements se précipitèrent. Vers la fin de février, après une dernière preuve d'infamie, il y eut,

entre Thérèse Raffo et moi, une rupture définitive. Je partis pour Venise, seul.

J'y demeurai un mois environ, dans un état de malaise incompréhensible, dans une sorte de stupeur que rendaient plus lourde les brouillards et le silence de la lagune. Il ne me restait que le sentiment intime de mon propre isolement parmi les fantômes inertes de toutes choses. Pendant de longues heures, je n'avais pas d'autre sensation que celle du poids continu et écrasant de la vie et celle du petit battement d'une artère dans la tête. Pendant de longues heures, je subissais cette fascination étrange qu'exerce sur l'âme comme sur les sens le frôlement ininterrompu et monotone de quelque chose d'indistinct. Il bruinaut ; sur l'eau, les brouillards prenaient parfois des formes lugubres, cheminant comme des spectres, d'un pas lent et solennel. Souvent, dans une gondole comme dans un cercueil, je trouvais une sorte de mort imaginaire. Quand le rameur me demandait où il devait me conduire, je répondais presque toujours par un geste vague, et je comprenais intérieurement la sincérité désespérée de cette parole : *N'importe où, hors du monde.*

Je revins à Rome dans les derniers jours de mars. J'avais un sentiment nouveau de la réalité, comme après une longue éclipse de conscience. Quelquefois, à l'improviste, une timidité, un trouble, une peur sans raison m'envahissaient, et je me sentais faible comme un enfant. Je regardais sans cesse autour de moi avec une attention inaccoutumée, pour ressaisir le véritable sens des choses, pour en retrouver les justes rapports, pour me rendre compte de ce qui était changé, de ce qui avait disparu. Et, à mesure que je rentrais tout douce-

ment dans l'existence commune, l'équilibre se rétablissait en mon esprit, l'espérance se réveillait, je recommençais à me préoccuper de l'avenir.

Je trouvai les forces de Juliane très abattues, sa santé très altérée ; elle était plus triste que jamais. Nous parlâmes peu et sans nous regarder au fond des yeux, sans ouvrir nos cœurs. Nous recherchions l'un et l'autre la compagnie de nos deux fillettes, et, avec leur ignorance heureuse, Marie et Nathalie remplissaient nos longs silences de leur frais babillage.

Un jour, Marie demanda :

— Maman, cette année, irons-nous pour Pâques à la Badiola ?

Je répondis au lieu de la mère, sans hésiter :

— Oui, nous irons.

Alors Marie se mit à sauter par la chambre en signe de joie, trainant sa sœur avec elle. Je regardai Juliane.

— Te plaît-il que nous y allions ? demandai-je craintivement, presque humblement.

Elle consentit de la tête.

— Je vois que tu n'es pas bien, ajoutai-je ; et je ne suis pas bien non plus. Peut-être la campagne... le printemps...

Elle était allongée sur un fauteuil dont les bras soutenaient ses blanches mains, et cette attitude me rappela une autre attitude : celle de la convalescente le matin de son premier lever, après que je l'eus avertie.

Le départ fut résolu. Nous fîmes nos préparatifs. Un espoir brillait dans la profondeur de mon âme, mais je n'osais pas le regarder en face.

Mon premier souvenir, le voici.

Par là j'entendais, en commençant ce récit :
« Voici, parmi mes souvenirs, le premier qui se rapporte à l'effroyable chose. »

Donc, c'était en avril. Depuis quelques jours, nous étions à la Badiola.

— Oh ! mes enfants, avait dit ma mère avec sa grande franchise sans façon, quelle mine vous avez ! Oh ! cette Rome, cette Rome ! Pour vous remettre, il faut que vous restiez à la campagne, près de moi, longtemps, longtemps.

— Oui, avait répondu Juliane avec un sourire ; oui, mère, nous resterons tant que tu voudras.

Ce sourire reparut souvent sur les lèvres de Juliane, quand ma mère était présente. Et, quoique ses yeux gardassent invariablement leur mélancolie, ce sourire était si doux, si profondément bon que je m'y laissai

tromper moi-même. Alors, j'osai regarder en face mon espoir.

Dans les premiers jours, ma mère ne pouvait pas se séparer de ses chères visiteuses : on eût dit qu'elle voulait les rassasier de tendresse. Je la vis deux ou trois fois, sous le coup d'une indéfinissable émotion, je la vis caresser de sa main bénie les cheveux de Juliane. Une fois, j'entendis qu'elle lui demandait :

— Il est toujours aussi bon pour toi ?

— Oui, le pauvre Tullio ! répliqua l'autre voix.

— Ainsi ce n'est pas vrai...

— Quoi ?

— On m'avait rapporté que...

— Et que t'avait-on rapporté ?

— Rien, rien... Je croyais que Tullio t'avait causé quelque déplaisir.

Elles parlaient dans l'embrasement d'une fenêtre, derrière les rideaux ondulants, tandis qu'au dehors le vent faisait gémir les ormes. Je m'avançai avant qu'elles se fussent aperçues de ma présence, et, soulevant une portière, je me fis voir.

— Ah ! Tullio ! s'écria ma mère.

Et elles échangèrent un regard, un peu confuses.

— Nous parlions de toi, reprit ma mère.

— De moi ? Et en mal ? demandai-je d'un air gai.

— Non, en bien, répliqua Juliane, très vite.

Et je surpris dans sa voix l'intention que certainement elle avait eue de me rassurer.

Le soleil d'avril tombait sur le rebord de la fenêtre, éclairait les cheveux gris de ma mère, mettait de fines touches de clarté aux tempes de Juliane. Les rideaux, très blancs, ondulaient, se reflétaient dans les vitres

lumineuses. Les grands ormes de la pelouse, couverts de petites feuilles nouvelles, produisaient un murmure tantôt fort et tantôt léger, sur lequel les ombres plus ou moins mobiles réglaient leur balancement. Du mur même de la maison, tapissé de milliers de touffes de violettes, montait un parfum pascal, comme une invincible vapeur d'encens.

— Que cette odeur est pénétrante ! murmura Juliane en passant la main sur ses sourcils et en fermant à demi les paupières. On en est étourdi.

Je me tenais entre elle et ma mère, un peu en arrière. L'envie me prit de me pencher à la fenêtre en entourant l'une et l'autre de mes bras. Dans cet acte d'une simplicité familière, j'aurais voulu mettre toute la tendresse qui me gonflait le cœur, faire entendre à Juliane une multitude de choses inexprimables et, par ce seul geste, la reconquérir tout entière. Mais j'étais retenu encore par un sentiment de timidité presque enfantin.

— Regarde, Juliane, dit ma mère en indiquant un point de la colline, regarde tes chers Lilas. Les distingues-tu ?

— Oui, oui.

Et, se protégeant contre le soleil avec sa main ouverte, elle faisait effort pour mieux voir. Moi, qui l'observais, je remarquai un petit tremblement de sa lèvre inférieure.

— Distingues-tu le cyprès ? lui demandai-je, dans l'intention d'accroître son trouble par cette question suggestive.

Et je le revoyais, moi, en imagination, le vieux cyprès vénérable, dont le pied s'élevait d'un buisson de roses et dont la cime abritait un nid de rossignols.

— Oui, oui, je le distingue... mais à peine.

Les Lilas blanchissaient à mi-côte, très loin, sur un plateau. La chaîne des collines déroulait devant nous sa ligne noble et tranquille, où les plantations d'oliviers avaient une apparence de légèreté extraordinaire, pareilles à un brouillard verdâtre qui s'amoncellerait en formes immobiles. Les arbres en fleur, bouquets blancs et bouquets roses, en rompaient l'uniformité. Le ciel semblait pâlir de minute en minute, comme si dans son atmosphère fluide se fût continuellement répandu et délayé un ruisseau de lait.

— Nous irons aux Lilas après Pâques ; tout y sera fleuri, dis-je, en tâchant de faire revivre dans cette âme le rêve que je lui avais brutalement arraché.

Et j'osai me rapprocher, entourer de mes bras Juliane et ma mère, me pencher sur le devant de la fenêtre en avançant ma tête entre leurs deux têtes, de sorte que les cheveux de l'une et de l'autre me frôlaient. Le printemps, la pureté de l'air, la noblesse du paysage, la paisible transfiguration de toutes les créatures par l'influence maternelle de la saison, et ce ciel, ce ciel d'une divine pâleur, plus divin à mesure qu'il se faisait plus pâle, tout éveillait en moi un sentiment de vie si nouveau que je pensai avec un tremblement intérieur : « Est-il donc possible ? Est-il donc possible ? Après tout ce qui est arrivé, après tout ce que j'ai souffert, après tant de fautes, je puis donc encore trouver cette saveur à la vie ? Je puis donc encore *espérer*, je puis encore avoir le pressentiment du bonheur ? D'où me vient cette bénédiction ? » Il me semblait que tout mon être s'allégeait, s'épanouissait, se dilatait au delà de ses limites, avec une vibration subtile, rapide et continue.

Rien ne peut donner idée de ce que devenait en moi la sensation imperceptible d'un cheveu qui m'effleurait la joue.

Nous restâmes quelques minutes dans cette attitude, sans parler. Les ormes gémissaient. Le frémissément infini des milliers de fleurs jaunes et violettes qui tapisaient le mur sous la fenêtre enchantait ma vue. Un parfum lourd et chaud montait dans le soleil avec le rythme d'une haleine.

Tout à coup Juliane se redressa, se recula, blémisante, avec un trouble dans les yeux, avec une contraction de la bouche pareille à une nausée, disant :

— Cette odeur est terrible. Elle fait tourner la tête. N'en es-tu point gênée, toi aussi, mère ?

Et elle se retourna pour sortir, fit quelques pas incertains et chancelants, et se hâta de quitter la chambre. Ma mère la suivit.

Je les regardai qui s'éloignaient dans l'enfilade des portes, dominé encore par un reste de mes sensations antérieures, perdu dans le rêve.

Ma confiance dans l'avenir augmentait de jour en jour. C'était comme si j'avais tout oublié. Mon âme, trop fatiguée, ne se souvenait plus de souffrir. A certaines heures de complet abandon, tout se désagrégeait, se diluait, se fondait, se perdait dans la fluidité originelle, devenait méconnaissable. Puis, après ces étranges décompositions intérieures, il me semblait qu'un nouveau principe de vie entrait en moi, qu'une force nouvelle me pénétrait.

Une multitude de sensations involontaires, spontanées, inconscientes, instinctives, composaient mon existence réelle. Entre l'extérieur et l'intérieur, il s'établissait un jeu de petites actions et de petites réactions instantanées qui vibraient en répercussions infinies, et chacune de ces incalculables répercussions se convertissait en un phénomène psychique étonnant. Tout mon être était modifié par le moindre effluve de l'air ambiant, par un soufle, par une ombre, par une lueur.

Les grandes maladies de l'âme, comme celles du corps, renouvellent un homme, et les convalescences de l'esprit ne sont ni moins charmantes ni moins miraculeuses que les convalescences physiques. Devant un arbuste fleuri, devant un rameau couvert de petits bourgeons, devant un rejet vigoureux poussé sur un vieux tronc presque mort, devant la plus modeste des métamorphoses qu'accomplit le printemps, je m'arrêtais, naïf, ingénu, stupéfait.

Souvent, dans la matinée, je sortais avec mon frère. A cette heure, tout était frais, gracieux, sans contrainte. La compagnie de Frédéric me purifiait et me fortifiait non moins que la bonne brise rustique. Frédéric avait alors vingt-sept ans ; il avait presque toujours vécu à la campagne, d'une vie sobre et laborieuse, et on eût dit que la terre lui avait communiqué sa sincérité clémente. Il était en possession de la Règle de la vie. Léon Tolstoï, en mettant un baiser sur son beau front serein, l'aurait appelé : « Mon fils. »

Nous allions à travers champs, sans but, n'échangeant que de rares paroles. Il louait la fertilité de nos domaines, m'expliquait les innovations introduites dans les cultures, me faisait voir les progrès réalisés. Les maisons de nos paysans étaient larges, aérées, coquettement tenues. Nos étables étaient pleines d'un bétail sain et bien nourri. Nos laiteries étaient parfaitement aménagées. Souvent, en chemin, il s'arrêtait pour examiner une plante, et ses mains viriles avaient des délicatesses extrêmes pour toucher les petites feuilles vertes au bout d'une pousse nouvelle. Parfois, nous traversions un verger. Les pêchers, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pruniers, les abricotiers portaient sur leurs branches

des millions de fleurs, et, par-dessous, la transparence des pétales roses et argentés métamorphosait la lumière en une sorte d'atmosphère humide, en une chose indescriptiblement, divinement gracieuse et hospitalière. A travers les petits intervalles de ces guirlandes légères, le ciel avait la vivante douceur d'un regard.

Lui, pendant que j'admirais les fleurs, prévoyait déjà le futur trésor pendu aux branches et disait :

— Tu verras, tu verras les fruits.

« Oui, je les verrai, répétais-je intérieurement. Je verrai les fleurs tomber, les feuilles naître, les fruits croître, se colorer, mûrir et se détacher. » C'est d'abord de la bouche de mon frère que cette affirmation était sortie, et elle prenait pour moi une importance grave, comme s'il se fût agi de je ne sais quel bonheur promis et attendu, qui dût précisément arriver pendant la période de l'enfancement végétal, à l'époque qui sépare la fleur du fruit. « Avant même que j'aie manifesté mon intention, il semble déjà naturel à mon frère que, dorénavant, je demeure ici, à la campagne, près de lui et de notre mère ; car il dit que je verrai les fruits de ses arbres. Il est sûr que je les verrai. C'est donc bien vrai qu'une vie nouvelle a recommencé pour moi et que mon sentiment intérieur ne me trompe point. En fait, tout, maintenant, s'effectue avec une facilité étrange, insolite, avec une abondance d'amour. Comme j'aime Frédéric ! Jamais je ne l'ai tant aimé. » Tels étaient les propos que je me tenais tout bas à moi-même, propos un peu décousus, incohérents, parfois puérils, à cause de la singulière disposition d'âme qui me portait à voir dans n'importe quel fait insignifiant un signe favorable, un pronostic heureux.

Ma joie la plus vive était de me savoir loin de mon passé, loin de certains lieux et de certaines personnes, affranchi à jamais. Quelquefois, pour mieux goûter la paix de cette campagne printanière, je me représentais l'espace qui me séparait maintenant du monde ténébreux où j'avais tant souffert et de si coupables souffrances. Quelquefois aussi, une peur confuse m'étreignait encore, me faisait chercher avec inquiétude autour de moi les motifs de ma sécurité présente, me poussait à mettre mon bras au bras de mon frère, à lire dans ses yeux l'affection indubitable et tutélaire.

J'avais en Frédéric une confiance aveugle. J'aurais voulu, non pas seulement qu'il m'aimât, mais qu'il me dominât ; j'aurais voulu lui céder mon droit d'aînesse parce qu'il en était plus digne, me soumettre à ses conseils, le prendre pour guide, lui obéir. A son côté, je n'aurais plus couru le péril de me perdre, puisqu'il connaissait la droite voie et y cheminait d'un pas infailible. Et, de plus, il avait le bras fort, il m'aurait défendu. C'était l'homme exemplaire : bon, énergique, avisé. Pour moi, rien n'égalait en noblesse le spectacle de sa jeunesse dévouée à la religion du « bien agir en conscience », consacrée à l'amour de la Terre. On eût dit que ses yeux, dans la contemplation continuelle de la nature verdoyante, lui avaient emprunté quelque chose de sa limpide couleur végétale.

— Jésus de la glèbe, l'appelai-je un jour en souriant.

C'était par une matinée imprégnée d'innocence, une de ces matinées qui évoquent des images d'aubes primordiales à l'enfance du monde. Sur la limite d'un champ, mon frère parlait à un groupe de laboureurs. Il parlait debout, dépassant de toute la tête ceux qui l'en

touraient, et son geste calme annonçait la simplicité de ses paroles. Des hommes vieux, blanchis dans la sagesse, des hommes mûrs déjà sur la frontière de la vieillesse écoutaient ce jeune homme. Tous portaient sur leurs corps nouveaux la marque de la grande œuvre commune. Comme il n'y avait point d'arbres dans le voisinage, comme le blé était bas dans les sillons, leurs attitudes se détachaient en plein dans la sainteté de la lumière. Quand il s'aperçut que je me dirigeais vers lui, mon frère congédia ses hommes pour venir à ma rencontre. Et alors sortit spontanément de mes lèvres cette salutation :

— Jésus de la glèbe, hosanna !

Il avait pour tous les êtres végétaux des attentions infinies. Rien n'échappait à ses regards perçants et, pour ainsi dire, omnivoyants. Dans nos courses matinales, il s'arrêtait à chaque pas pour délivrer quelque petite feuille d'un limaçon, d'une chenille, d'une fourmi. Un jour, en me promenant, sans y prendre garde, je frappais les herbes du bout de mon bâton et, à tous coups, s'envolait la pointe tranchée des tiges verdoyantes. Cela le faisait souffrir, puisqu'il m'ôta le bâton des mains, mais avec un geste gentil, et il rougit en pensant peut-être que cette pitié m'avait paru une exagération de sentimentalité malade. Oh ! cette rougeur sur ce visage si mâle !

Un autre jour, tandis que je cassais à un pommier une branche fleurie, je surpris dans les yeux de Frédéric une ombre de chagrin. Je cessai aussitôt, je retirai les mains en disant :

— Si cela te déplait...

Il éclata de rire.

— Mais non, mais non... Tu peux dépouiller tout l'arbre.

Cependant le rameau cassé, retenu par quelques fibres vivés, pendillait le long du tronc, et, véritablement, cette blessure humide de sève avait un aspect de chose qui souffre; ces fleurs frêles, aux tons de chair avec des pâleurs, pareilles à des touffes de roses simples, grosses d'un germe désormais condamné, continuaient à frissonner sous la brise.

Je dis alors, comme pour excuser la cruauté de mon agression :

— C'est pour Juliane.

Et, arrachant les dernières fibres vivés, je détachai le rameau rompu.

Je portai ce rameau à Juliane, et beaucoup d'autres encore. Je ne revenais jamais à la Badiola sans une charge de présents fleuris. Un matin que j'avais sur les bras une botte d'aubépines, je rencontrai ma mère dans le vestibule. J'étais un peu haletant, échauffé, troublé d'une légère ivresse. Je demandai :

— Où est Juliane ?

— En haut, dans sa chambre, me répondit-elle en riant.

Je montai l'escalier à la course, je traversai le corridor, j'entrai tout droit dans l'appartement, je criai :

— Juliane, Juliane, où es-tu ?

Marie et Nathalie s'élançèrent à ma rencontre en me faisant fête, réjouies par la vue des fleurs, remuantes, comme des folles.

-- Viens, viens, criaient-elles. Maman est ici, dans la chambre à coucher. Viens.

En franchissant le seuil, mon cœur battit plus fort. Je me trouvai devant Juliane, souriante et confuse. Je jetai la botte à ses pieds.

— Vois !

— Oh ! que c'est beau ! s'exclama-t-elle en se penchant sur le frais trésor embaumé.

Elle portait un de ses vêtements de prédilection, ample, d'un vert semblable au vert d'une feuille d'aloès. Elle n'était pas encore coiffée, et ses cheveux, mal retenus par les épingles, lui couvraient la nuque et lui-cachaient les oreilles de leurs masses épaisses. Les effluves de l'aubépine, cette odeur où le thym se mélange à l'amande amère, l'enveloppaient toute, inondaient la chambre.

— Prends garde de te piquer, lui dis-je. Vois-tu mes mains ?

Et je lui montrai les écorchures encore sanglantes, comme pour donner plus de prix à mon offrande. « Oh ! si, maintenant, elle me prenait les mains ! » pensai-je. Et dans mon esprit passa confusément le souvenir d'un jour très lointain où elle avait baisé mes mains écorchées par les épines, où elle avait voulu sucer les gouttes de sang qu'on voyait poindre l'une après l'autre. « Si, maintenant, elle me prenait les mains et si, par ce seul geste, elle m'accordait mon plein pardon et s'abandonnait tout entière ! »

En ce temps-là, j'étais dans l'attente continuelle d'un semblable moment. Certes, je n'aurais pu dire d'où me venait une telle confiance ; mais j'étais sûr que Juliane se redonnerait à moi de cette façon, tôt ou tard, d'un seul geste simple et muet par lequel elle saurait « m'accorder mon plein pardon et s'abandonner tout entière »

Elle sourit. Un nuage de souffrance passa sur son visage trop blanc, dans ses yeux trop creusés.

— Ne te sens-tu pas un peu mieux depuis que tu es ici? lui demandai-je en m'approchant.

— Oui, oui, mieux, répondit-elle.

Puis, après une pause :

— Et toi ?

— Oh ! moi, je suis guéri. Tu ne vois pas ?

— Oui, c'est vrai.

En ce temps-là, quand elle me parlait, sa parole avait une hésitation bizarre qui me semblait pleine de grâce, mais qu'à présent il m'est impossible de définir. On aurait dit qu'elle était continuellement occupée à retenir le mot qui lui montait aux lèvres, pour prononcer un autre mot. De plus, sa voix était, si l'on peut dire ainsi, plus *féminine* ; elle avait perdu sa fermeté d'autrefois et une partie de sa sonorité ; elle s'était voilée, comme un instrument qu'on joue en sourdine. Mais, puisqu'elle n'avait pour moi que de tendres accents, quel obstacle nous empêchait donc encore de nous étreindre ? Quel obstacle maintenait entre elle et moi la séparation ?

Durant cette période qui, dans l'histoire de mon âme, restera à jamais mystérieuse, ma perspicacité naturelle paraissait absolument abolie. Toutes mes terribles facultés analytiques, celles-là même qui m'avaient tant fait souffrir, paraissaient épuisées ; la puissance de ces facultés inquiètes semblait être anéantie. D'innombrables sensations, d'innombrables sentiments relatifs à cette époque sont aujourd'hui devenus pour moi incompréhensibles, inexplicables, parce que je n'ai aucun indice qui m'aide à m'en retracer l'origine, à en déterminer le

caractère. Il y a solution de continuité, défaut de soudure entre cette période de ma vie psychique et les autres.

Jadis, j'ai entendu narrer un conte fabuleux où un jeune prince, après les aventures d'un long pèlerinage, parvenait enfin à rejoindre la dame qu'il avait poursuivie de son ardent amour. Le jeune homme tremblait d'espérance, et la dame lui souriait, toute proche. Mais un voile rendait intangible cette dame souriante, un voile de matière inconnue, si subtil qu'il se confondait avec l'air ; et pourtant ce voile était une barrière qui interdisait au jeune homme d'atteindre celle qu'il aimait.

Cette fable m'aide un peu à me représenter l'état singulier où je me trouvais alors vis-à-vis de Juliane. Je sentais qu'entre elle et moi une chose inconnaissable maintenait toujours l'intervalle. Mais, en même temps, j'avais confiance que, tôt ou tard, le « geste simple et muet » détruirait l'obstacle et me rendrait le bonheur.

En attendant, combien me plaisait la chambre de Juliane ! Elle était tapissée d'une étoffe claire, un peu passée, avec des fleurs très pâlies, et il y avait une alcôve profonde. De quel parfum l'emplissaient les aubépines !

Elle dit, trop blanche :

— Cette odeur est pénétrante. Elle entête. Ne le sens-tu point ?

Et elle alla ouvrir une fenêtre.

Puis elle ajouta :

— Marie, appelle miss Edith.

La gouvernante parut.

— Edith, je vous prie, portez ces fleurs dans la

chambre du piano ; mettez-les dans des vases. Prenez garde de vous piquer.

Marie et Nathalie voulurent porter une partie de la botte. Nous restâmes seuls. Elle revint de nouveau près de la fenêtre et s'y adossa les épaules tournées à la lumière.

Je dis :

— Tu as quelque chose à faire ? Veux-tu que je m'en aille ?

— Non, non ; reste, assieds-toi. Raconte-moi ta promenade de ce matin. Jusqu'où es-tu allé ?

Elle prononça ces phrases avec un peu de précipitation. Comme l'appui était à la hauteur des reins, elle y avait posé les coudes, et son buste s'inclinait en arrière, encadré par le rectangle de la fenêtre. Le visage, tourné de face vers moi, était plein d'ombre, surtout dans la cavité des yeux ; mais la chevelure, dont le sommet recevait la lumière, formait une mince auréole ; il y avait aussi de la lumière au sommet des épaules. Un des pieds, celui qui supportait le poids du corps, soulevait l'extrémité de la robe, en montrant un peu du bas cendré et la pantoufle luisante. Dans cette attitude, dans cette lumière, toute sa personne avait une extraordinaire puissance de séduction. Une bande de paysage bleuâtre et voluptueux, découpée entre les deux montants, faisait un fond lointain derrière sa tête.

Et alors, instantanément, comme par une révélation foudroyante, je revis en elle la femme désirable ; et tout mon sang s'embrasa du souvenir et du désir des caresses.

Je lui parlais, les yeux fixés sur elle. Et, plus je la regardais, plus je me sentais troublé. Elle aussi, sans

nul doute, devait lire dans mes regards, puisque son inquiétude devint manifeste. Je pensai avec une poignante anxiété intérieure : « Si j'osais ? Si je m'avançais jusqu'à elle ? Si je la prenais dans mes bras ? » L'assurance apparente que je cherchais à mettre dans mes discours frivoles ne tarda point à m'abandonner. Je me troublai. Mon embarras devint insupportable.

Des chambres voisines, les voix de Marie, de Nathalie et d'Edith arrivaient, indistinctes.

Je me levai, je m'approchai de la fenêtre, je me mis à côté de Juliane. Je fus sur le point de me pencher vers elle pour proférer enfin les paroles que j'avais tant de fois redites intérieurement dans des conversations imaginaires. Mais la crainte d'une interruption probable m'arrêta. Je pensai que peut-être le moment était mal choisi, que peut-être je n'aurais pas le temps de tout dire, de lui ouvrir tout mon cœur, de lui raconter ma vie intime pendant les dernières semaines, la mystérieuse convalescence de mon âme, le réveil de mes fibres les plus tendres, le refleurissement de mes rêves les plus délicats, la profondeur de mon sentiment nouveau, la ténacité de mon espérance. Je pensai que je n'aurais pas le temps de lui raconter le détail des épisodes récents, de lui faire ces petites confessions ingénues, délicieuses à l'oreille de la femme qui aime, fraîches de sincérité, plus persuasives que toute éloquence. En fait, il me fallait réussir à la convaincre d'une grande vérité, peut-être incroyable pour elle après tant de désillusions ; réussir à la convaincre qu'aujourd'hui mon retour était, non plus mensonger, mais sincère, définitif, nécessité par un besoin vital de tout mon être. Certainement elle se défiait encore ; certaine-

ment sa défiance était cause de sa réserve. Entre nous s'interposait toujours l'ombre d'un atroce souvenir. C'était à moi de chasser cette ombre, de rapprocher mon âme de la sienne assez étroitement pour que rien ne pût plus s'interposer. Mais, pour cela, il fallait l'occasion d'une heure favorable, dans un lieu secret et silencieux, habitée seulement par les souvenirs. Il fallait les Lilas.

Cependant, nous nous taisions tous deux, dans l'embrasure de la fenêtre, aux côtés l'un de l'autre. Des chambres voisines, les voix de Marie, de Nathalie et d'Edith arrivaient, indistinctes. Le parfum des épines blanches s'était dissipé. Les rideaux qui pendaient du cintre de l'alcôve laissaient entrevoir le lit dans le fond, et mes yeux y allaient sans cesse, curieux de la pénombre, presque concupiscent.

Juliane avait baissé la tête, peut-être parce qu'elle sentait aussi le poids délicieux et angoissant du silence. La brise légère faisait remuer sur sa tempe une boucle restée libre. L'agitation inquiète de cette boucle sombre, un peu fauve, où la lumière mettait quelques fils d'or, sur cette tempe pâle comme une hostie, me causait une langueur. Et, en la regardant, je revis sur son cou le petit signe brun d'où, en d'autres temps, avait maintes fois jailli l'étincelle de la tentation.

Alors, incapable de me contenir, avec un mélange d'appréhension et de hardiesse, je levai la main pour rajuster cette boucle; et mes doigts tremblèrent sur les cheveux, et ils effleurèrent l'oreille, le cou, mais à peine, à peine, de la plus furtive des caresses.

— Que fais-tu ? dit Juliane, secouée d'un sursaut, tournant vers moi un regard égaré, tremblant peut-être plus que moi-même.

Et elle s'écarta de la fenêtre. Puis, sentant que je la suivais, elle fit quelques pas comme pour fuir, éperdue.

— Oh ! Juliane, pourquoi, pourquoi ? m'écriai-je en m'arrêtant.

Mais aussitôt :

— C'est vrai. Je suis encore indigne. Pardon !

En ce moment, les deux cloches de la chapelle commencèrent à carillonner. Et Marie et Nathalie, se précipitant dans la chambre, coururent à leur mère avec des cris de joie, se pendirent à son cou l'une après l'autre, lui couvrirent le visage de baisers ; puis, laissant leur mère, elles vinrent à moi, et je les soulevai dans mes bras l'une après l'autre.

Les deux cloches carillonnaient avec furie ; toute la Badiolà semblait envahie par le frémissement du bronze. C'était le Samedi-Saint, l'heure de la Résurrection.

Dans l'après-midi de ce même samedi, j'eus un étrange accès de tristesse.

La poste était arrivée à la Badiola, et je me trouvais avec mon frère dans la salle de billard, jetant un coup d'œil sur les journaux. Mes yeux tombèrent par hasard sur le nom de Philippe Arborio, cité dans une chronique. Un trouble subit s'empara de moi. C'est ainsi qu'un faible heurt soulève la lie d'un liquide reposé.

Je me souviens. C'était une après-midi brumeuse, éclairée comme par la réverbération lasse d'une lumière blanchâtre. Dehors, devant le vitrage qui donnait sur la pelouse, Juliane passa avec ma mère, l'une au bras de l'autre, causant. Juliane portait un livre et marchait d'un air fatigué.

Avec l'incohérence des images qui se déroulent en songe, il remonta dans mon esprit quelques lambeaux de ma vie passée : Juliane devant la glace, en ce jour

de novembre ; le bouquet de chrysanthèmes blancs ; mon anxiété en entendant l'air d'Orphée ; les mots écrits sur la garde du *Secret* ; la couleur du vêtement de Juliane ; mon débat à la fenêtre ; le visage de Philippe Arborio, ruisselant de sueur ; la scène du vestiaire dans la salle d'armes. Je pensai avec un frisson de peur, comme un homme qui, à l'improviste, se voit penché sur le bord d'un gouffre : « Il serait donc possible que je fusse perdu ? »

Dompté par l'angoisse, pressé du besoin d'être seul pour regarder en moi-même, pour regarder ma peur en face, je dis au revoir à mon frère, sortis de la salle, rentraï dans mon appartement.

Mon trouble était mêlé d'impatience et de colère. J'étais comme un homme qui, au milieu du bien-être d'une guérison illusoire, en pleine assurance d'avoir recouvré la vie, sentirait tout à coup la morsure du mal ancien, s'apercevrait qu'il porte encore dans sa chair ce mal inextirpable, et serait contraint de s'observer, de se surveiller, pour se convaincre de l'horrible vérité. « Il se pourrait donc que je fusse perdu ? Et pourquoi ? »

Dans l'étrange oubli où tout le passé avait sombré, dans cette espèce d'obscurcissement qui semblait avoir envahi toute une couche de ma conscience, le doute contre Juliane, ce doute odieux, s'était aussi évanoui, dissous. Mon âme avait un si grand besoin de se bercer d'illusions, de croire et d'espérer ! La main sainte de ma mère, en caressant les cheveux de Juliane, avait rallumé pour moi l'auréole autour de cette tête. Par une de ces méprises sentimentales fréquentes dans les périodes de faiblesse, quand j'avais vu les deux femmes vivre de la même vie en une concorde si douce, je

les avais confondues dans une même irradiation de pureté.

Mais, aujourd'hui, un petit fait accidentel, un simple nom lu par hasard dans un journal, le réveil d'un souvenir trouble avaient suffi pour me bouleverser, pour m'épouvanter, pour ouvrir sous mes pieds un abîme ; et je n'osais pas en sonder les profondeurs d'un regard résolu, parce que mon rêve de bonheur me retenait, **me** retirait en arrière, se cramponnait à moi obstinément. Je flottai d'abord dans une angoisse obscure, indéfinissable, traversée par instants des lueurs redoutées. « Il se peut qu'elle ne soit pas pure. Et alors?... Philippe Arborio ou un autre... Qui sait ? Si j'étais certain de la faute, pourrai-je pardonner?... Quelle faute ? Quel pardon ? Tu n'as point le droit de la juger ; tu n'as point le droit d'élever la voix. Elle a gardé trop souvent le silence. Maintenant, ton devoir serait de te taire... Et le bonheur ? Mais le bonheur que tu rêves, est-ce le tien ou celui de tous les deux ? Celui de tous les deux, à coup sûr ; car l'ombre de *sa* tristesse suffirait pour obscurcir toutes tes joies. Tu supposes que, toi content, elle sera contente aussi : toi avec ton passé de continuelle inconduite, elle avec son passé de continuel martyre. Le bonheur que tu rêves a pour fondement unique l'abolition du passé. Pourquoi, donc, si vraiment elle avait cessé d'être pure, te serait-il impossible de jeter un voile ou de poser une pierre sur sa faute comme sur la tienne ? Pourquoi, prétendant qu'elle oublie, n'oublierais-tu pas toi-même ? Pourquoi, prétendant être un homme nouveau et complètement affranchi de son passé, ne pourrais-tu pas la considérer, elle aussi, comme une femme nouvelle dans le même état ? Une telle inégalité serait peut-

être la pire de tes injustices... Mais l'Idéal? Mais l'Idéal? Ma propre félicité ne serait possible qu'à la condition de reconnaître en Juliane une créature absolument supérieure, impeccable, digne de toute adoration; et c'est précisément aussi dans le sentiment intime de cette supériorité, dans la conscience de sa grandeur morale personnelle, qu'elle trouverait les plus précieux éléments de sa propre félicité. Je ne parviendrais à faire abstraction ni de mon passé ni du sien, parce que l'existence de ce bonheur spécial présuppose et la scélératesse de ma vie antérieure et cet héroïsme vaincu, presque surhumain, dont l'image a toujours contraint mon esprit à s'incliner... Mais te rends-tu compte de la proportion d'égoïsme et de haute idéalité qui entre dans ton rêve? Crois-tu peut-être mériter ce prix suprême, le bonheur? Par quel privilège? Ainsi, tes longs égarements t'auraient conduit, non pas à l'expiation, mais à la récompense?... »

Je me secouai, pour couper court à ce débat. « Somme toute, il ne s'agit que d'un soupçon ancien, très vague, ressuscité par hasard. Ce trouble déraisonnable se dissipera. Je donne un corps à une ombre. Dans deux, dans trois jours, après Pâques, nous irons aux Lilas, et alors je saurai, je *sentirai* indubitablement le vrai... Mais cette profonde et immuable mélancolie qu'elle porte dans les yeux, n'est-elle point *suspecte*? Cet air égaré, cette espèce de préoccupation continuelle qui lui pèse entre les sourcils, cette immense fatigue qui se révèle par certaines attitudes, cette angoisse qu'elle ne réussit pas à dissimuler quand tu t'approches, tout cela n'est-il point *suspect*? » L'ambiguïté de tels indices comportait aussi une interprétation favorable. Alors, submergé par

un flot de douleur plus violent, je me levai et m'approchai de la fenêtre, avec le désir instinctif de me plonger dans le spectacle du monde extérieur pour y découvrir quelque chose qui répondit à l'état de mon âme : ou une révélation ou un apaisement.

Le ciel était tout blanc, pareil à un échafaudage de voiles superposés entre lesquels l'air circulerait en produisant de larges plis mobiles. Un de ces voiles semblait par moments se détacher, s'approcher de terre, raser la cime des arbres, se déchirer, se réduire en lambeaux tombants, onduler à fleur de sol, s'évanouir. A l'horizon, les lignes des hauteurs avaient des enroulements confus, se décomposaient, se recomposaient en des lointains fantastiques, comme un paysage aperçu en rêve, sans réalité. Une ombre de plomb couvrait la vallée, et l'Assoro, dont les rives étaient invisibles, l'animait de ses lueurs. Cette rivière tortueuse, luisante dans ce golfe d'ombre, sous cette désagrégation lente et continue du ciel, attirait le regard, avait pour l'esprit la fascination des choses symboliques, semblait porter en soi le sens occulte de ce spectacle indéfini.

Ma douleur perdit peu à peu son amertume, s'apaisa, se calma. « Pourquoi aspirer avec tant d'avidité à un bonheur dont tu n'es pas digne ? Pourquoi baser tout l'édifice de ta vie future sur une illusion ? Pourquoi croire avec cette foi aveugle à un privilège qui n'existe pas ? Tous les hommes peut-être, au cours de la vie, rencontrent un point décisif où il est donné aux plus perspicaces de comprendre *ce que leur vie devrait être*. Ce point, tu l'as déjà rencontré. Rappelle-toi l'instant où la main blanche et fidèle qui te présentait l'amour, l'indulgence, la paix, le rêve, l'oubli, tout ce qu'il y a

de beau et tout ce qu'il y a de bon, trembla en l'air, étendue vers toi *comme pour la suprême offrande...* »

Une amertume me gonfla le cœur de larmes. Je posai mes coudes sur l'appui, je me pris la tête dans les mains, et, les yeux fixés sur les méandres de la rivière au fond de la vallée de plomb, tandis que l'échafaudage du ciel se désagrégeait sans cesse, je restai quelques minutes sous la menace d'un châtement imminent, je sentis qu'un désastre inconnu était suspendu sur moi.

Mais, à l'improviste, de la chambre inférieure, monta le son du piano ; et, instantanément, cette lourde oppression disparut, et je fus saisi d'une anxiété confuse où tous les songes, tous les désirs, tous les espoirs, tous les regrets, tous les remords, toutes les terreurs se mêlèrent de nouveau avec une rapidité inconcevable, suffocante.

Je reconnus la musique. C'était une *Romance sans paroles* pour laquelle Juliane avait une prédilection et que miss Edith jouait souvent ; c'était une de ces mélodies voilées mais profondes, où il semble que l'Âme adresse à la Vie, avec des accents toujours divers, cette question unique : « Pourquoi as-tu trompé mon attente ? »

Cédant à une sorte de poussée instinctive, je sortis avec agitation, traversai le corridor, descendis l'escalier, m'arrêtai devant la porte d'où venaient les sons. La porte était entr'ouverte ; je me glissai sans faire de bruit, je regardai par l'entre-bâillement des portières. Était-ce Juliane ? D'abord, mes yeux, imprégnés de lumière, furent incapables de rien distinguer avant de s'être adaptés à la pénombre ; mais je fus frappé du parfum pénétrant des épines blanches, cette odeur où le thym se mélange à l'amande amère, fraîche comme un lait rustique. Je

regardai. La chambre était à peine éclairée d'une lueur verdâtre qui glissait entre les lames des persiennes. Miss Edith était seule devant le clavier, et elle continuait à jouer sans s'apercevoir de ma présence. La caisse de l'instrument reluisait dans l'ombre; les rameaux des épines faisaient une tache blanche. Dans le calme de cette retraite, dans ce parfum émané de rameaux qui me rappelaient et la bonne ivresse matinale et le sourire de Juliane et mon propre effroi, la romance me parut plus désolée que jamais.

Où était Juliane? Remontée? Restée dehors?... Je me retirai; je descendis l'autre étage; je traversai le vestibule sans rencontrer personne. J'avais un indomptable besoin de la chercher, de la voir: je pensais que, peut-être, il m'aurait suffi d'être près d'elle pour recouvrer le calme, pour reprendre confiance. En sortant sur la pelouse, je l'aperçus sous les ormes en compagnie de Frédéric.

Tous deux me sourirent. Quand je me fus approché, mon frère me dit en souriant:

— Nous parlions de toi. Juliane croit que tu te fatigueras vite de la Badiola... Et alors, que deviendront nos projets?

— Non, Juliane *ne sait pas*, répliquai-je en faisant effort pour retrouver mon aisance habituelle. Mais tu verras. C'est de Rome, au contraire, que je suis fatigué... et *de tout le reste*.

Je regardais Juliane. Et un changement merveilleux se produisit dans mon âme. Les tristes choses qui, jusqu'à cette minute, m'avaient oppressé, coulaient à fond maintenant, s'obscurcissaient, se dissipaient, cédaient la place au sentiment salutaire que la seule vue d'elle

et de mon frère suffisait à éveiller en moi. Elle était assise, dans une pose abandonnée et nonchalante, tenant sur ses genoux un livre que je reconnus, le livre que je lui avais donné quelques jours auparavant, *La Guerre et la Paix*. Vraiment tout en elle, son attitude, son regard, respirait la douceur et la bonté. Et en moi naquit une émotion semblable à celle que j'aurais sans doute éprouvée si, dans le même lieu, sous les ormes familiers qui perdaient leurs fleurs mortes, j'avais vu Constance jeune fille, la pauvre sœur, au côté de Frédéric.

Les ormes faisaient pleuvoir des milliers de fleurs à chaque souffle du vent. C'était, dans la lumière blanche, une chute continuelle et très lente de pellicules diaphanes, presque impalpables, qui s'attardaient en l'air, hésitaient, tremblotaient comme des ailes de libellule, d'une couleur indécise entre le vert et le blond, et dont l'incessante tombée donnait une sensation de vertige. Juliane les recevait sur les genoux, sur les épaules ; de temps en temps, elle faisait un geste pour en ôter quelqu'une qui s'était prise dans ses cheveux.

— Ah ! si Tullio reste à la Badiola, disait Frédéric en s'adressant à elle, nous ferons de grandes choses. Nous promulguerons les nouvelles lois agraires ; nous jetterons les bases de la nouvelle constitution agricole... Tu souris ? Va, tu auras aussi ta part dans notre œuvre ; nous te confierons l'exécution de deux ou trois préceptes de notre Décalogue. Tu travailleras comme les autres. A propos, Tullio, quand commencerons-nous ce noviciat ? Tu as les mains trop blanches. Eh ! ce n'est pas assez de se piquer à certaines épines...

Il parlait gaiement, de sa voix limpide et forte, qui

inspirait aussitôt à quiconque l'entendait un sentiment de sécurité et de confiance. Il parlait de ses projets anciens et nouveaux relativement à l'interprétation de la loi chrétienne primitive sur le travail alimentaire, avec une gravité de pensée et d'émotion que tempérait cette gaieté badine dont il se protégeait lui-même comme d'un voile de modestie contre l'admiration et l'éloge de ses auditeurs. En lui, tout paraissait simple, facile, spontané. Ce jeune homme, par la seule force d'un esprit qu'illuminait sa bonté native, avait eu, depuis plusieurs années déjà, l'intuition de la théorie sociale que le moujick Timothée Bondareff inspira à Léon Tolstoï. En ce temps-là, il n'avait pas la moindre connaissance de *La Guerre et la Paix*, le grand livre qui venait à peine de paraître en Occident.

— Voici un livre pour toi, lui dis-je en prenant le volume sur les genoux de Juliane.

— Bien ; tu me le donneras. Je le lirai.

— Te plaît-il ? demandai-je à Juliane.

— Oui, beaucoup. Il est triste et consolant tout ensemble. J'aime déjà Marie Bolkonsky, et aussi Pierre Besoukhov...

Je m'assis près d'elle, sur un banc. Il me semblait que je ne pensais à rien, que je n'avais aucune pensée précise ; mais mon âme veillait et méditait. Il y avait un contraste manifeste entre le sentiment qui naissait de la circonstance, des objets voisins, et celui qui correspondait aux discours de Frédéric, à ce livre, aux noms des personnages que Juliane aimait. Le temps s'écoulait lent et doux, presque paresseux, dans cette brume diffuse et blanchâtre où les ormes, petit à petit, perdaient leurs fleurs. Le son du piano arrivait jusqu'à nous,

étouffé, inintelligible, rendant la lumière plus mélancolique, berçant pour ainsi dire l'atmosphère assoupie.

Absorbé, n'écoutant plus, j'ouvris ce livre, je le feuilletai par endroits, je parcourus le commencement de quelques pages. Je m'avisai qu'il y avait plusieurs pages pliées à l'angle, comme pour les marquer ; sur d'autres, il y avait en marge un trait fait d'un coup d'ongle, selon l'habitude de la lectrice. Alors, je voulus lire à mon tour, curieux, presque anxieux. Dans la scène entre Pierre Bésoukhov et le vieillard inconnu, à la poste de Torjok, beaucoup de passages étaient signalés.

« Que ton regard spirituel se replie sur ton être intérieur. Demande-toi si tu es content de toi-même. A quel résultat es-tu arrivé, n'ayant pour guide que ton intelligence ? Vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes intelligent. Qu'avez-vous fait de tous ces dons ? Êtes-vous content de vous-même et de votre existence ?

» — Non, j'en ai horreur !

» — Si tu en as horreur, change-la, purifie-toi. Et, à mesure que tu te transformeras, tu apprendras à connaître la sagesse. Cette existence, comment l'avez-vous passée ? En orgies, en débauches, en dépravations, recevant tout de la société sans rien lui rendre. Les biens reçus de la fortune, quel usage en avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait pour votre prochain ? Avez-vous pensé à vos dizaines de milliers de serfs ? Les avez-vous aidés moralement ou matériellement ? Non, n'est-ce pas ? Vous avez profité de leur labour pour vivre une vie de corruption. Avez-vous cherché à vous employer au service de votre prochain ? Non. Vous avez vécu dans l'oisiveté. Et puis vous vous êtes marié ; vous avez accepté la respon-

sabilité de servir de guide à une jeune femme. Et alors ? Au lieu de l'aider à trouver la voie de la vérité, vous l'avez jetée dans l'abîme du mensonge et de la misère... »

De nouveau le poids insoutenable s'appesantit sur moi, m'écrasa ; et ce fut une torture plus atroce que celle que j'avais déjà soufferte, parce que la présence de Juliane exaspérait la crise. Sur le feuillet, le passage transcrit était indiqué d'un seul trait. Sans aucun doute, Juliane l'avait marqué en pensant à moi, à mes égarements. Mais la dernière ligne ? A qui se rapportait-elle ? A moi ? A nous ? L'avais-je jetée, était-elle tombée « dans l'abîme du mensonge et de la misère » ?

Je craignais qu'elle et Frédéric n'entendissent les battements de mon cœur.

Il y avait une autre page pliée, avec un trait fort visible : celle sur la mort de la princesse Lisa à Lissy-Gory.

« ... Les yeux de la morte étaient clos ; mais son petit visage n'était pas changé, et elle semblait toujours dire : — Qu'avez-vous fait de moi ? — Le prince André ne pleurerait pas ; mais il sentit son cœur se déchirer en pensant qu'il était coupable de torts désormais irréparables et inoubliables. Le vieux prince vint aussi et baisa une des frêles mains de cire qui reposaient croisées l'une sur l'autre. Et l'on aurait cru que le pauvre petit visage lui répétait encore : — Qu'avez-vous fait de moi ?... »

Cette douce et terrible question me frappa comme un poignard. « Qu'avez-vous fait de moi ? » Je tenais les yeux fixés sur la page, n'osant pas faire un mouvement pour regarder Juliane, angoissé pourtant du désir

de la regarder ; et j'avais peur qu'elle et Frédéric n'entendissent les battements de mon cœur, qu'ils ne se tournassent vers moi pour m'observer et qu'ils ne découvrirent mon trouble. Mon trouble était si grand qu'il me semblait que j'avais le visage décomposé, que j'étais incapable de me lever, incapable d'articuler une syllabe. Je jetai sur Julianø un seul regard, rapide, dérobé ; et son profil s'imprima en moi si fortement qu'il me parut que je continuais de le voir sur le feuillet, à côté du « pauvre petit visage » de la princesse morte. C'était un profil pensif, rendu plus grave par l'attention, ombré de longs cils ; et les lèvres, serrées, un peu tombantes aux angles, avaient l'air de faire l'involontaire aveu d'une fatigue et d'une tristesse immenses. Elle écoutait mon frère. Et la voix de mon frère résonnait confusément à mes oreilles, me paraissait lointaine, quoiqu'il fût très près. Et toutes ces fleurs d'orme qui pleuvaient, pleuvaient sans trêve, toutes ces fleurs mortes, presque irréelles, presque dépourvues d'être, me donnaient une sensation inexprimable, comme si cette vision physique se fût transformée pour moi en un étrange phénomène interne, comme si j'eusse assisté au passage continu de ces milliers d'ombres impalpables dans un ciel intérieur, au fond de mon âme. « Qu'avez-vous fait de moi ? » répétaient la morte et la vivante, l'une et l'autre sans remuer les lèvres. « Qu'avez-vous fait de moi ? »

— Mais que lis-tu donc, Tullio ? dit Julianø en se retournant et en m'ôtant des mains le livre qu'elle ferma et remit sur ses genoux avec une sorte d'impatience nerveuse.

Et aussitôt, sans aucun intervalle, comme pour ôter à son acte toute signification :

— Pourquoi n'allons-nous pas rejoindre miss Edith et faire un peu de musique ? Vous entendez ? Elle joue, je crois, la *Marche funèbre pour la mort d'un Héros*, celle qui te plait, Frédéric...

Et elle tendit l'oreille. Nous écoutâmes tous les trois. Des groupes de notes parvenaient jusqu'à nous, dans le silence. Elle ne s'était point trompée. Elle ajouta en se levant :

— Eh bien, allons. Vous venez ?

Je me levai le dernier, pour la voir devant moi. Elle ne prit pas la peine de secouer de son vêtement les fleurs d'orme qui, aux alentours, avaient formé sur le sol un tapis moelleux en pleuvant, pleuvant sans trêve. Une fois debout, elle s'arrêta une minute, la tête penchée, regardant la couche de fleurs qu'elle creusait et amoncelait de la pointe fine de son escarpin, tandis que sur elle, d'autres fleurs et d'autres fleurs encore continuaient à pleuvoir, à pleuvoir sans trêve. Je ne lui voyais point le visage. Était-elle, en effet, attentive à cette action oiseuse ? Ou bien était-elle absorbée dans une perplexité ?

Le matin suivant, parmi ceux qui apportaient les présents de Pâques, vint à la Badiola Calixte, le vieux Calixte, le gardien des Lilas, avec un énorme bouquet de lilas frais et embaumés. Il voulut, lui-même et de ses propres mains, l'offrir à Juliane, en lui rappelant le beau temps de notre séjour, en réclamant d'elle une visite, une petite visite. — Madame semblait si gaie, si contente là-bas. Pourquoi n'y retournait-elle point ? La maison était restée intacte ; on n'y avait rien changé. Le jardin était devenu plus touffu. Les plants de lilas, une vraie forêt ! étaient en pleine floraison. Le parfum n'en venait-il point jusqu'à la Badiola, vers le soir ? Vraiment, le jardin, la maison attendaient cette visite. Sous la corniche, tous les vieux nids étaient pleins d'hirondelles. Selon le désir de Madame, on avait respecté ces nids comme des choses sacrées. Mais, pour sûr, il y en avait trop maintenant. Chaque semaine, on était obligé de nettoyer à

la pelle les balcons et le devant des fenêtres. Et quel ramage du matin au soir ! Quand donc Madame se déciderait-elle à venir ? Bientôt ?

Je demandai à Juliane :

— Veux-tu que nous y allions mardi ?

Après un peu d'hésitation, en soutenant à grand'peine le lourd souci qui lui courbait la tête, elle répondit :

— Allons-y donc mardi, si tu veux.

— Eh bien, à mardi, Calixte, dis-je au vieillard avec un si vif accent d'allégresse que j'en fus surpris moi-même, tant l'élan de mon âme avait été spontané et subit. Attends-nous mardi matin. Nous emporterons le déjeuner. Ne fais aucun préparatif. As-tu compris ? Laisse la maison close. Je veux ouvrir moi-même la porte, ouvrir moi-même les fenêtres l'une après l'autre. Tu entends ?

Une allégresse étrange, tout irréfléchie, m'agitait, me poussait à des actes et à des discours puérils, presque fous, que j'avais peine à retenir. J'aurais voulu embrasser Calixte, caresser sa belle barbe blanche, le prendre dans mes bras, lui parler des Lilas, du passé, du « bon temps », en paroles prolixes, sous ce grand soleil de Pâques. « Voici donc encore devant moi un homme simple, sincère, tout d'une pièce, un cœur fidèle ! » pensais-je en le regardant. Et encore une fois je retrouvai la sécurité, comme si l'affection de ce vieillard eût été pour moi un second talisman contre les coups du sort.

Encore une fois, depuis la chute du jour précédent, mon âme se redressait, stimulée par l'abondance de joie qui imprégnait l'atmosphère, qui rayonnait dans tous les yeux, qui émanait de tous les êtres. Ce matin

là, on eût dit que la Badiola était un but de pèlerinage. Aucun paysan n'avait manqué d'apporter son cadeau et ses souhaits. Ma mère recevait sur ses mains bénies mille baisers d'hommes, de femmes et d'enfants. A la messe qui fut célébrée dans la chapelle assistait une foule pressée qui débordait du porche et se répandait sur la pelouse, religieuse sous la voûte d'azur. Les cloches argentines carillonnaient avec une harmonie joyeuse, presque mélodique, dans l'air immobile. Sur la tour, l'inscription du cadran solaire disait : *Hora est benefaciendi*. Et, dans cette matinée glorieuse, où on sentait pour ainsi dire monter vers la douce maison maternelle toute la reconnaissance due à un long bienfait, ces trois mots étaient un chant.

Comment donc aurais-je pu garder en moi-même la perfidie des doutes, des soupçons, des souvenirs troubles ? Qui aurais-je pu craindre après avoir vu ma mère presser de ses lèvres le front de Juliane souriante, après avoir vu mon frère serrer dans sa main fière et loyale la main fluette et pâle de celle qui était pour lui une seconde incarnation de Constance ?

La pensée de l'excursion aux Lilas m'occupa toute cette journée et encore le jour suivant, sans interruption. Jamais, je crois, l'attente de l'heure convenue pour un premier rendez-vous d'amour ne m'avait donné une aussi ardente impatience. « De vilains rêves, de vilains rêves, effets ordinaires de l'hallucination ! » Voilà comme je jugeais la détresse de mon triste samedi, avec une extraordinaire légèreté de cœur, avec une mobilité oublieuse, tout entier sous l'empire de l'illusion opiniâtre qui revenait quand je l'avais chassée, qui renaissait quand je l'avais détruite.

Le trouble sensuel du désir contribuait aussi à m'obscurcir, à m'émousser la conscience. Je songeais à reconquérir, non pas l'âme seulement, mais aussi le corps de Juliane: et, dans mon impatience, il entraît une part d'appétit physique. Le nom des Lilas réveillait en moi des souvenirs voluptueux, des souvenirs, non pas de

suave idylle mais de passion ardente, non pas de soupirs mais de cris. Sans m'en apercevoir, j'avais peut-être aiguisé et corrompu mon désir par les inévitables images que le soupçon engendre ; c'était un poison latent que je portais en moi. Jusqu'alors, en effet, il m'avait semblé que mon émotion dominante était toute spirituelle, et, dans l'attente du grand jour, je m'étais complu seulement à imaginer les discours que je devais tenir à la femme dont je voulais obtenir le pardon. Maintenant, au contraire, ce que je voyais, c'était moins la scène pathétique qui aurait lieu entre nous que la scène qui devait en être la conséquence immédiate. Le pardon aboutissait à l'abandon, le baiser timide sur le front au baiser passionné sur la bouche... dans mon rêve. Les sens triomphaient de l'esprit. Et, peu à peu, par une élimination rapide et irrésistible, une image unique exclut toutes les autres, m'envahit, me maîtrise, fixe, lucide, précise dans ses moindres particularités. « C'est après déjeuner. Un petit verre de chablis a suffi pour troubler Juliane, qui ne boit pour ainsi dire pas de vin. L'après-midi se fait de plus en plus chaude ; l'odeur des roses, des glaïeuls, des lilas devient violente ; les hirondelles passent et repassent avec un gazouillement qui assourdit. Nous sommes seuls, envahis tous deux par un insoutenable tremblement intérieur. Et, tout à coup, je lui dis : — Veux-tu que nous allions revoir notre chambre ? — C'est l'ancienne chambre nuptiale, qu'intentionnellement j'ai omis d'ouvrir pendant notre promenade à travers la villa. Nous entrons. Il y a là comme un bourdonnement sourd, le même bourdonnement qu'on croit entendre dans les replis profonds de certains coquillages ; mais ce n'est que le mur-

mure de mes artères. Elle aussi, sans doute, entend ce bourdonnement ; et ce n'est que le murmure de ses artères. Tout le reste est silencieux ; on dirait que les hirondelles ne gazouillent plus. Je veux parler, et, à mon premier mot, qui s'étrangle dans ma gorge, elle tombe entre mes bras, presque évanouie...

Ce tableau imaginaire s'enrichissait sans cesse, se compliquait, simulait la réalité, atteignait une incroyable évidence. Je ne parvenais pas à lui disputer l'empire absolu sur mon esprit. On eût dit que renaissait en moi le libertin de jadis, tant j'éprouvais une jouissance profonde à contempler et à caresser l'image voluptueuse. La chasteté que j'avais gardée pendant quelques semaines, en ce chaud printemps, produisait son effet sur mon organisme régénéré. Un simple phénomène physiologique modifiait complètement l'état de ma conscience, donnait un pli tout différent à mes pensées, faisait de moi un autre homme.

Marie et Nathalie avaient exprimé le désir de nous accompagner dans cette excursion. Juliane aurait voulu le leur permettre ; mais je m'y opposai, et j'usai de toute mon habileté, de toutes mes cajoleries pour atteindre le but.

Frédéric avait fait cette proposition : « Il faut que j'aille mardi à Casal Caldore. Je vous accompagnerai en voiture jusqu'aux Lilas, où vous vous arrêterez, et moi je continuerai ma route. Puis, le soir, en repassant, je vous reprendrai avec la voiture, et nous reviendrons ensemble à la Badiola. » Juliane, en ma présence, avait accepté.

Je réfléchissais que la compagnie de Frédéric, du moins à l'aller, ne nous incommoderait pas ; bien plus,

elle m'épargnerait une certaine gêne. En effet, de quoi aurions-nous causé, Juliane et moi, si nous avions été seuls durant ces deux ou trois heures de voyage ? Quelle attitude aurais-je prise vis-à-vis d'elle ? Qui sait même si je n'aurais pas gâté la situation, compromis le succès, ou, du moins, enlevé à notre émotion sa fraîcheur ? Mon rêve n'était-il point de me retrouver soudain avec elle aux Lilas, comme par un coup de magie, et, là, de lui adresser ma première parole de tendresse et de soumission ? La présence de Frédéric me procurerait l'avantage d'éviter les préliminaires incertains, les longs silences pénibles, les phrases prononcées bas à cause des oreilles du cocher, en un mot, toutes les petites irritations et toutes les petites tortures. Nous descendrions aux Lilas, et alors, alors seulement, nous nous retrouverions enfin aux côtés l'un de l'autre, devant la porte du paradis perdu.

VII

C'est ce qui eut lieu. Je ne trouve point de paroles pour décrire la sensation que j'éprouvai lorsque j'entendis le son des grelots et le bruit de la voiture qui s'éloignait en emportant Frédéric vers Casal Caldore. Je dis à Calixte, en prenant les clefs de ses mains avec une impatience manifeste :

— Maintenant, tu peux t'en aller. Je t'appellerai plus tard.

Et je refermai moi-même la grille derrière le vieillard, qui me parut un peu surpris et mécontent d'un si brusque congé.

— Nous y sommes donc, enfin ! m'écriai-je dès que je fus seul avec Juliane. Et tout le flot de bonheur qui m'avait envahi passa dans ma voix.

J'étais heureux, heureux, indiciblement heureux ; j'étais comme fasciné par une immense hallucination de bonheur inattendu, inespéré, qui transfigurait tout mon



être, réveillait et multipliait tout ce qu'il y avait encore en moi de bon et de jeune, m'isolait du monde, concentrait instantanément ma vie dans le cercle des murailles qui enfermaient ce jardin. Les mots se pressaient sur mes lèvres, sans suite, inexprimables ; ma raison se perdait dans une fulguration flamboyante de pensées.

Comment Juliane n'aurait-elle point deviné ce qui se passait en moi ? Comment ne m'aurait-elle point compris ? Comment n'aurait-elle point reçu en plein cœur le contre-coup de ma joie impétueuse ?

Nous nous regardâmes. Je vois encore l'expression anxieuse de son visage, où errait un sourire indécis. Elle dit, de cette voix voilée, faible, toujours hésitante de l'hésitation singulière que j'avais déjà remarquée en d'autres circonstances et qui la faisait paraître préoccupée sans cesse de retenir la phrase qui montait à ses lèvres pour lui substituer une autre phrase, elle dit :

— Faisons un tour dans le jardin avant d'ouvrir la maison. Comme il y a longtemps que je ne l'ai vu aussi fleuri ! La dernière fois que nous y sommes venus, il y a trois ans, tu te rappelles ? c'était aussi en avril, pendant la semaine de Pâques...

Sans doute elle voulait dominer son trouble, mais elle n'y parvenait point ; sans doute elle voulait réprimer l'effusion de sa tendresse, mais elle ne le pouvait point. En ce lieu, les premiers mots sortis de sa propre bouche avaient commencé à évoquer des souvenirs. Après quelques pas, elle s'arrêta, et nous nous regardâmes. Une altération indéfinissable, comme si elle s'était fait violence pour étouffer quelque chose, traversa ses yeux noirs.

— Juliane ! m'écriai-je, incapable de me maîtriser,

sentant sourdre du plus profond de mon cœur un afflux de paroles passionnées et tendres, saisi d'une folle envie de m'agenouiller devant elle sur le sable, d'embrasser ses genoux, de baiser sa robe, ses mains, ses poignets, furieusement, indéfiniment.

D'un geste suppliant, elle me fit signe de me taire. Et elle continua à s'avancer dans l'allée, en hâtant le pas.

Elle portait un vêtement de drap gris clair garni de soutaches plus sombres, un chapeau de feutre gris, une ombrelle de soie grise à petits trèfles blancs. Je la vois encore, si élégante dans ce costume aux teintes fines et discrètes, marcher entre les masses touffues des lilas qui inclinaient vers elle leurs milliers de grappes d'un bleu violet.

Il n'était guère que onze heures. La matinée était chaude, d'une chaleur précoce ; dans l'azur voguaient quelques vapeurs floconneuses. Les arbustes charmants qui avaient donné leur nom à cette maison de campagne fleurissaient de tous côtés, étaient maîtres du jardin, formaient un bois coupé seulement çà et là par des buissons de roses-thé et par des touffes de glaïeuls. Çà et là les roses grimpaient aux tiges, se glissaient entre les rameaux, retombaient pêle-mêle en chaînes, en guirlandes, en festons, en bouquets ; au pied des tiges, les iris de Florence faisaient jaillir d'entre leurs feuilles, pareilles à de longues épées verdâtres, des fleurs d'un dessin large et noble. Les trois parfums s'harmonisaient en un accord profond que je *reconnaisais*, parce que, depuis l'époque lointaine, il était resté dans ma mémoire aussi précis que l'accord musical de trois notes. Dans le silence, on n'entendait que le gazouillement des hiron-

delles. A peine entrevoyait-on la maison entre les cônes des cyprès, et les hirondelles s'y pressaient aussi nombreuses que les abeilles autour d'une ruche.

Bientôt Juliane ralentit le pas. Je marchais à son côté, si près que de temps en temps nos coudes se touchaient. Elle promenait autour d'elle des regards attentifs, comme si elle eût craint que quelque chose ne lui échappât. Deux ou trois fois, je surpris sur ses lèvres un mouvement pour parler ; c'était comme la première esquisse d'un mot qu'elle ne prononçait point.

Je lui dis à voix basse, aussi timide qu'avec une maîtresse :

— A quoi penses-tu ?

— Je pense que jamais nous n'aurions dû partir d'ici.

— Tu as raison, Juliane.

Parfois, les hirondelles nous rasaient presque, avec un cri, rapides et luisantes comme des flèches ailées.

— Combien j'ai désiré cette journée, Juliane ! Ah ! tu ne sauras jamais combien je l'ai désirée ! m'écriai-je, en proie à une émotion si forte que ma voix devait être méconnaissable. Jamais, tu m'entends, jamais je n'ai ressenti d'anxiété égale à celle qui me dévore depuis avant-hier, depuis le moment où tu as consenti à venir. Te rappelles-tu le jour où, pour la première fois, nous nous sommes vus en secret, sur la terrasse de Villa Oggéri, et où nous nous sommes embrassés ? J'étais fou de toi, tu te le rappelles. Eh bien, l'attente de la nuit dernière n'est rien en comparaison... Tu ne me crois pas, et tu as raison de ne pas me croire, de te défier. Mais je veux te dire tout, te raconter mes souffrances, mes craintes, mon espoir. Oh ! je sais, mes souffrances sont

sans doute peu de chose auprès de ce que j'é t'ai fait souffrir. Je sais, je sais ; toutes mes douleurs ne valent pas ta douleur, ne valent pas tes larmes. Je n'ai pas expié ma faute et je ne suis pas digne d'être pardonné. Mais dis-moi, dis-moi ce que je dois faire pour que tu me pardonnes... Tu ne me crois pas ; mais je veux te dire tout. C'est toi, toi seule que j'ai vraiment aimée dans ma vie ; c'est toi seule que j'aime. Je sais, je sais : ces choses-là, les hommes les disent pour obtenir leur pardon, et tu as raison de ne pas me croire. Mais vois, pourtant : si tu réfléchis à notre amour de jadis, si tu réfléchis à nos trois premières années de tendresse jamais défaillante, si tu te souviens, si tu te souviens, vois, il n'est pas possible que tu refuses de me croire. Même dans mes pires abaissements, tu devais être pour moi inoubliable ; et mon âme devait se tourner vers toi, devait te chercher, devait te regretter, toujours, entends-tu ? toujours. Toi-même, ne t'en apercevais-tu point ? Quand tu étais pour moi une sœur, ne t'arrivait-il point quelquefois de t'apercevoir que je mourais de tristesse ? Je te le jure, loin de toi, je n'ai jamais éprouvé une joie sincère, je n'ai jamais eu une heure de complet oubli. Jamais, jamais, je te le jure. Tu étais mon adoration constante, profonde, secrète. La meilleure partie de moi-même a toujours été tienne, et il y a une espérance qui en moi ne s'est jamais éteinte : celle de me délivrer de mon mal et de retrouver intact mon premier, mon unique amour... Ah ! Juliane, dis-moi que je n'ai pas espéré en vain !

Elle cheminait avec une extrême lenteur, sans plus regarder devant elle, la tête baissée, excessivement pâle. Une petite contraction douloureuse apparaissait

par moments à l'angle de sa bouche. Et, parce qu'elle gardait le silence, je commençai à sentir au fond de moi-même le remuement d'une vague inquiétude. Un malaise oppressant commença à me venir de ce soleil, de ces fleurs, des cris de ces hirondelles, de toute cette allégresse étalée du printemps triomphant.

— Tu ne me réponds point ? continuai-je, en prenant la main qu'elle laissait pendre à son côté. Tu ne me crois point ; tu as perdu toute confiance en moi ; tu crains encore que je ne te trompe ; tu n'oses point te redonner, parce que tu penses toujours à *l'autre fois*... Oui, c'est vrai, ce fut la plus brutale de mes infamies. Je m'en repens comme d'un crime, et, quand même tu me pardonnerais, jamais, moi, je ne pourrai me pardonner à moi-même. Mais ne t'es-tu pas aperçue que j'étais malade, que j'étais en démence ? Une malédiction me poursuivait, et, depuis ce jour-là, je n'ai plus eu une minute de répit, je n'ai plus eu un intervalle de lucidité. Ne te souviens-tu pas ? Ne te souviens-tu pas ? Certainement, tu savais que j'étais hors de moi, dans un état de folie ; car tu me regardais comme on regarde un aliéné. Combien de fois j'ai surpris dans tes regards une compassion chagrine, une curiosité et une crainte ! Ne te souviens-tu pas de ce que j'étais devenu ? J'étais méconnaissable.. Eh bien, je suis guéri, je me suis sauvé pour toi. J'ai réussi à ouvrir les yeux, j'ai réussi à voir la lumière. Enfin la lumière s'est faite. C'est toi, toi seule que j'ai vraiment aimée dans ma vie, c'est toi seule que j'aime. Entends-tu ?

Je prononçai les derniers mots d'une voix plus ferme et plus lente, comme pour les imprimer un à un dans l'âme de cette femme, et je serrai fortement sa main que

déjà je tenais dans la mienne. Elle s'arrêta de l'air de quelqu'un qui va se laisser tomber, haletante. Plus tard, plus tard seulement, pendant les heures qui suivirent, je compris l'excès d'angoisse mortelle qui s'exhalait en ce halètement. Mais, alors, je ne compris que ceci : « Le souvenir de l'horrible trahison, évoqué par moi, ravive sa souffrance. J'ai touché des plaies encore ouvertes. Ah ! si je pouvais lui persuader de me croire ! Si je pouvais vaincre la défiance qui la possède ! Elle ne sent donc point dans ma voix que je dis la vérité ? »

Nous étions arrivés au croisement de deux allées. Il y avait un banc. Elle murmura :

— Asseyons-nous un peu.

Nous nous assimes. Je ne sais si elle reconnut l'endroit. Mais moi, je ne le reconnus point tout d'abord, désorienté comme un homme qui a eu les yeux bandés pendant quelque temps. Tous deux nous regardâmes autour de nous, puis nous nous regardâmes, et nous avions dans les yeux la même pensée. Une foule de souvenirs tendres étaient liés à ce vieux banc de pierre. Mon cœur se gonfla, non de regret, mais d'une convoitise inquiète, d'une sorte de fureur de vivre qui, dans un éclair, me donna une vision chimérique et éblouissante de l'avenir. « Ah ! elle ignore de quelles tendresses nouvelles je suis capable ! Il y a dans mon âme un paradis pour elle. » Et le flamboiement de cet idéal d'amour fut si fort que je m'exaltai.

— Tu t'affliges ? Mais quelle créature au monde fut jamais aimée comme je t'aime ? A quelle femme a-t-il été donné d'obtenir une preuve d'amour qui vaille celle que je te donne ? Tu disais tout à l'heure : « Nous n'aurions jamais dû partir d'ici. » Sans doute, nous y aurions

été heureux ; tu n'aurais pas souffert le martyre, tu n'aurais pas versé tant de larmes, tu n'aurais pas perdu tant d'années de vie ; mais tu n'aurais pas connu mon amour, tout mon amour...

Elle avait la tête penchée sur la poitrine et les paupières mi-closes, et elle écoutait, immobile. Les cils lui mettaient en haut des joues une ombre qui me troublait plus qu'un regard.

— Et moi, moi-même, je n'aurais pas non plus connu mon amour. La première fois que je m'éloignai de toi, ne croyais-je point que tout était fini ? Je cherchais une autre passion, une autre fièvre, une autre ivresse ; je voulais embrasser la vie d'une seule étreinte. Tu ne me suffisais pas. Et, pendant des années je me suis exténué à un atroce labeur, oh ! si atroce, que je l'ai en horreur, comme un forçat a en horreur le bagne où il a vécu *en mourant un peu tous les jours*. Et j'ai dû errer de ténèbres en ténèbres pendant des années, avant que la lumière se fasse dans mon âme, avant que cette grande vérité m'apparaisse. Je n'ai aimé qu'une femme, et c'est toi. Seule au monde, tu as la bonté et la douceur ; tu es la meilleure et la plus douce créature que j'aie jamais rêvée ; tu es l'Unique. Et tu étais dans ma maison, pendant que je te cherchais au loin... Comprends-tu, maintenant ? Comprends-tu ? *Tu étais dans ma maison, pendant que je te cherchais au loin*. Oh ! dis-moi, cet aveu ne vaut-il point toutes tes larmes ? Ne souhaiterais-tu point d'en avoir versé davantage, davantage encore pour acheter cette certitude ?

— Oui, davantage encore, dit-elle, si bas que je l'entendis à peine.

Ce fut un souffle sur ces lèvres blêmes. Et les larmes

jaillirent d'entre les cils, sillonnèrent les joues, mouillèrent la bouche convulsée, tombèrent sur la poitrine palpitante.

— Juliane, mon amour, ô mon amour ! m'écriai-je avec un frisson de félicité suprême, en me jetant à genoux devant elle.

Et je l'entourai de mes bras, je posai la tête sur son sein, je ressentis par tout le corps cette tension frénétique à laquelle aboutit un effort inutile pour exprimer par un acte, par un geste, par une caresse, l'indicible passion intérieure. Ses larmes tombèrent sur ma joue. Si l'effet matériel de ces gouttes chaudes de vie avait égalé la sensation que j'en reçus, je porterais sur la peau une marque indélébile.

— Oh ! laisse-moi boire, suppliai-je.

Et, me relevant, j'appuyai mes lèvres sur ses paupières et je les baignai de ses pleurs, tandis que mes mains lui prodiguaient des caresses éperdues. Mes membres avaient acquis une flexibilité extraordinaire, une sorte de fluidité illusoire qui m'empêchait de remarquer l'obstacle des vêtements. Il me semblait que j'avais le pouvoir d'enserrer, d'envelopper toute la personne aimée.

— Révais-tu, lui disais-je, avec, dans la bouche, la saveur salée qui m'imprégnait jusqu'au cœur (plus tard, pendant les heures qui suivirent, je fus étonné de n'avoir pas trouvé à ces larmes une intolérable amertume), révais-tu d'être autant aimée ? Révais-tu un semblable bonheur ? C'est moi, regarde, c'est moi qui te parle ainsi ; regarde bien : c'est moi... Si tu savais comme tout cela me paraît étrange ! Si je pouvais te dire !... Je sais que je ne te connais pas d'aujourd'hui, je sais

que je ne t'aime pas d'aujourd'hui, je sais que je t'ai retrouvée. Et cependant il me semble que je viens de te trouver tout à l'heure, il n'y a qu'un moment, quand tu as dit : « Oui, davantage encore... » C'est bien ce que tu as dit, n'est-ce pas ? Trois mots seulement... un souffle... Et je renaissais, et tu renaissais, et nous voici heureux, heureux pour toujours.

Je lui disais ces choses d'une voix pareille à celle qui vient de loin, entrecoupée, indéfinissable ; d'une de ces voix dont les intonations semblent monter au bord de nos lèvres, non pas de nos organes matériels, mais des dernières profondeurs de notre âme. Et elle, qui jusqu'alors avait versé des pleurs silencieux, éclata en sanglots.

Violents, trop violents étaient ses sanglots, non pas comme lorsqu'on succombe à une joie sans limites, mais comme lorsqu'on exhale un désespoir inconsolable. Elle sanglotait si violemment que, pendant quelques secondes, je restai saisi de cette stupeur que provoquent les manifestations excessives, les suprêmes paroxysmes des émotions humaines. Inconsciemment je m'écartai un peu ; mais, aussitôt, je remarquai l'intervalle qui s'était ouvert entre elle et moi ; aussitôt je remarquai, non seulement qu'il n'y avait plus de contact physique, mais encore que le sentiment de communion morale s'était dissipé en un clin d'œil. Nous étions toujours deux êtres distincts, isolés, extérieurs l'un à l'autre. La différence même de nos attitudes accusait cette désunion. Repliée sur elle-même, pressant de ses deux mains son mouchoir sur sa bouche, elle sanglotait ; et chacun de ses sanglots la secouait tout entière, mettait pour ainsi dire en évidence sa fragilité. Moi, sans la toucher, j'étais

encore à genoux devant elle, et je la regardais : stupéfait et néanmoins étrangement lucide, attentif à surveiller tout ce qui allait se passer en moi et néanmoins avec tous les sens ouverts à la perception des objets environnants. J'entendais son sanglot et le gazouillement des hirondelles ; j'avais une notion exacte du temps et du lieu. Et ces fleurs, et ces parfums, et cette splendeur immobile de l'atmosphère, et toute cette allégresse étalée du printemps m'inspirèrent un effroi qui grandit, grandit, devint une sorte de peur panique, une terreur instinctive et aveugle contre laquelle la raison fut impuissante. Et, telle la foudre qui fait explosion dans un amas de nuages, une pensée jaillit du milieu de cette épouvante tumultueuse, m'illumina, me frappa au cœur.

« Elle est impure ! »

Ah ! pourquoi ne tombai-je point alors foudroyé Pourquoi l'un de mes organes vitaux ne se rompit-il point ? Pourquoi ne restai-je point là sur le sable, aux pieds de la femme qui, en quelques courts instants, m'avait élevé au comble du bonheur et m'avait précipité dans un abîme de misère ?

— Réponds !

Je lui saisis les poignets, je lui découvris le visage, je lui parlai de tout près ; et ma voix était si sourde qu'à peine l'entendais-je moi-même dans le fracas de mon cerveau.

— Réponds ! Que signifient ces pleurs ?

Elle cessa de sangloter et me regarda ; et ses yeux, tout brûlés qu'ils étaient par les larmes, se dilatèrent avec une expression d'angoisse suprême, comme s'ils m'avaient vu mourir. En effet, je devais avoir complètement perdu les couleurs de la vie.

— *Il est trop tard, peut-être ? Est-il trop tard ?* ajoutai-je, en révélant ma terrible pensée par cette question obscure.

— Non, non, Tullio ! non... ce n'est... rien. Tu as pu penser !... Non, non... Je suis si faible, tu vois. Je ne suis plus comme jadis... Je n'ai plus d'énergie... Je suis malade, tu sais ; je suis si malade ! Je n'ai pas eu la force de résister... à tes paroles. Tu comprends... Cette crise m'est venue à l'improviste... C'est la faute des nerfs... une espèce de convulsion. On a un spasme ; on ne distingue plus si on pleure de joie ou de douleur... Oh ! mon Dieu !... Vois, cela se passe... Lève-toi, Tullio ; viens ici, à mon côté.

Elle me parlait d'une voix encore étouffée par les larmes, encore coupée de quelques sanglots ; elle me regardait avec une expression qui m'était bien connue, l'expression que déjà elle avait prise souvent à l'aspect de ma souffrance. A une époque, elle ne supportait pas de me voir souffrir. Sa sensibilité à cet endroit était si exagérée que je pouvais tout obtenir d'elle en montrant que j'avais du chagrin. Elle aurait tout fait pour éloigner de moi une peine, la moindre peine. Souvent alors je feignais la douleur, par jeu, pour l'inquiéter, pour être consolé comme un enfant, pour obtenir certaines caresses qui me plaisaient, pour éveiller certaines de ses grâces que j'adorais. N'était-ce pas la même expression tendre et alarmée qui reparaisait maintenant dans ses yeux ?

— Viens ici, à mon côté ; assieds-toi. Ou bien préfères-tu continuer la promenade dans le jardin ? Nous n'avons encore rien vu... Allons vers le bassin. Je veux me laver les yeux... Pourquoi me regarder ainsi ? A quoi

penses-tu ? Ne sommes-nous pas heureux ? Vois, je commence à me sentir bien, très bien. Mais j'aurais besoin de me laver les yeux, le visage... Quelle heure est-il ? Midi, peut-être ? Frédéric repassera vers six heures. Nous avons le temps... Veux-tu venir ?

Elle parlait d'une voix entrecoupée, encore un peu convulsive, avec un effort manifeste, essayant de se remettre, de reconquérir le commandement de ses nerfs, de dissiper en moi l'ombre d'une appréhension, de m'apparaître confiante et heureuse. Le sourire qui tremblait dans ses yeux encore humides et un peu rougis avait une douceur affligée qui m'attendrissait. Je la sentais dans sa parole, dans son attitude, dans toute sa personne, cette douceur qui m'attendrissait, qui m'alanquissait d'une langueur à demi sensuelle. Il m'est impossible de définir la délicate séduction qui, émanant de cette créature, s'insinuait dans mes sens et dans mon esprit, favorisée par l'état indécis et confus de ma conscience. Elle semblait me dire silencieusement : « Il me serait impossible d'être plus douce. Prends-moi donc, puisque tu m'aimes ; prends-moi dans tes bras, mais avec précaution, sans me faire mal, sans me serrer trop fort. Oh ! je brûle d'envie de recevoir tes caresses ! Mais je crois qu'elles pourraient me donner la mort. » Cette imagination m'aide un peu à exprimer l'effet que produisait sur moi son sourire.

Je regardais sa bouche, au moment où elle me demanda : « Pourquoi me regarder ainsi ? » Et, au moment où elle me demanda : « Ne sommes-nous point heureux ? » j'éprouvai l'aveugle besoin d'une sensation voluptueuse où s'amortirait le malaise que m'avait laissé mon récent emportement. Lorsqu'elle se leva, je la

saisis impétueusement dans mes bras et je collai ma bouche sur sa bouche.

Ce fut un baiser d'amant que je lui donnai, un baiser long et profond qui remua toute l'essence de nos deux têtes. Elle se laissa retomber sur le banc, épuisée.

— Oh ! non, non, Tullio, je t'en prie ! Assez, assez ! Laisse-moi reprendre un peu de force, supplia-t-elle en étendant les mains pour m'écartier... Autrement, je ne pourrai plus me tenir debout. Vois, je suis morte

Mais il était survenu en moi un phénomène extraordinaire. Cette sensation avait fait sur mon esprit ce que fait sur le rivage un flot impétueux qui brise tous les obstacles, qui efface toutes les empreintes et qui laisse le sable uni. Tout fut rasé instantanément ; et, soudain, je me trouvai dans un nouvel état déterminé par l'influence immédiate des circonstances, par la poussée du sang qui se rallumait. Je ne connus plus qu'une chose : j'avais là, devant moi, la femme que je désirais, tremblante, terrassée par mon baiser, toute mienne enfin ; autour de nous fleurissait un jardin solitaire, plein de souvenirs, plein de secrets ; une maison discrète nous attendait derrière les arbustes en fleur, sous la garde des hirondelles familières.

— Crois-tu que je ne serais point assez fort pour te porter ? dis-je en lui saisissant les mains, en entrelaçant mes doigts à ses doigts. Autrefois, tu étais légère comme une plume. Maintenant tu dois être plus légère encore... Essayons-nous ?

Une obscurité passa dans ses yeux. Pendant une seconde, elle parut s'absorber dans une pensée, comme quand on délibère et qu'on prend une résolution rapide. Puis elle secoua la tête, et, se renversant en arrière, se

suspendant à moi de ses bras tendus, riant d'un rire qui découvrit un peu de sa gencive exsangue :

— Eh bien, relève-moi ! fit-elle.

A peine debout, elle s'abattit contre ma poitrine ; et alors ce fut elle qui m'embrassa la première, avec une sorte de fureur convulsive, comme en proie à une frénésie subite, comme si elle eût voulu d'un seul coup apaiser une soif atrocement douloureuse.

— Ah ! je suis morte ! répéta-t-elle quand j'eus détaché sa bouche de la mienne.

Et cette bouche humide, un peu saillante, demi-ouverte, devenue plus rouge, animée d'une langueur, dans ce visage si pâle et si frêle, me donna vraiment l'impression indéfinissable que, de tout ce corps pareil à celui d'une morte, les lèvres seules avaient conservé de la vie.

Elle murmura, rêveuse, en levant ses yeux fermés dont les longs cils tremblaient comme si un mince sourire eût filtré de dessous les paupières :

— Es-tu heureux ?

Je la serrai sur mon cœur.

— Eh bien, allons. Porte-moi où tu voudras. Soutiens-moi un peu, Tullio ; je sens que mes genoux fléchissent.....

— A la maison, Juliane ?

— Où tu voudras...

Je la soutenais d'un bras passé autour de sa taille, et je l'entraînais. Elle marchait comme une somnambule. D'abord nous gardâmes le silence ; et, à chaque instant, nous nous tournions ensemble l'un vers l'autre, pour nous regarder. Elle me paraissait vraiment être une *femme nouvelle* ; mon attention s'arrêtait sur des

détails, s'en préoccupait : un petit signe à peine visible sur la peau, une petite fossette à la lèvre inférieure, la courbure des cils, une veine à la tempe, l'ombre qui cernait les yeux, le lobe infiniment délicat de l'oreille. Le signe brun sur le cou était à peine caché par le bord de la dentelle ; à chaque mouvement de tête que Juliane faisait, on le voyait paraître ou disparaître ; et cette petite particularité irritait mon impatience. J'étais enivré, et pourtant j'étais très lucide. J'entendais les cris des hirondelles plus nombreuses, le clapotement des jets d'eau dans le bassin tout proche. J'avais la sensation que la vie courait, que le temps fuyait. Et ce soleil, et ces fleurs, et ces parfums, et ces bruits, et toute cette allégresse étalée du printemps, m'inspirèrent pour la troisième fois une émotion d'anxiété inexplicable.

— Mon saule ! s'écria Juliane, en arrivant près du bassin ; et elle cessa de s'appuyer sur moi, elle marcha plus vite. Regarde, regarde comme il est grand ! Te souviens-tu ? Ce n'était qu'une branche...

Après être demeurée un instant pensive, elle ajouta, sur un ton différent et à voix basse :

— Je l'avais déjà revu... Tu ne sais peut-être point ? J'y suis venue, aux Lilas, *l'autre fois*.

Elle ne put retenir un soupir. Mais aussitôt, comme pour dissiper le nuage que ces paroles avaient mis entre nous, comme pour s'ôter de la bouche une amertume, elle se pencha à l'un des deux robinets, but quelques gorgées, et, se redressant, fit le geste de me demander un baiser. Elle avait le menton mouillé et les lèvres fraîches. Tous deux, sans rien dire, nous décidâmes dans cette étreinte de hâter l'événement désormais nécessaire, le rapprochement suprême que réclamaient

toutes les fibres de nos êtres. Quand nous nous dégageâmes, nos yeux répétèrent la même promesse enivrante. Et combien il fut extraordinaire, le sentiment qu'exprima la physionomie de Juliane ! Mais alors je ne le compris pas. Plus tard seulement, pendant les heures qui suivirent, il me devint intelligible : lorsque je sus qu'une image de mort et une image de volupté avaient en même temps enivré la pauvre créature, et qu'en s'abandonnant aux langueurs de sa chair elle avait fait un vœu funèbre. Je vois comme si je l'avais devant les yeux, je verrai toujours ce visage plein de mystère, dans l'ombre de ce saule qui faisait pleuvoir sur nous sa grande chevelure végétale. Sous le soleil, entre les longues branches au feuillage diaphane, l'eau dardait des rayons qui donnaient à l'ombre une vibration hallucinante. Les échos fondaient en une monotonie sourde et continue les voix sonores des jets d'eau. Toutes ces apparences exaltaient mon esprit hors du monde réel.

Nous allâmes vers la maison sans parler. Mon désir était devenu si intense, la vision de l'événement prochain ravissait mon âme dans un tourbillon de joie si haute, le battement de mes artères était si violent que je pensai : « Est-ce le délire ? Je n'ai point éprouvé cela la première nuit de mon mariage, lorsque j'ai mis le pied sur le seuil de la chambre nuptiale.... » Deux ou trois fois, je fus assailli d'un emportement sauvage, comme d'un accès soudain de folie, et c'est prodige que j'aie pu me contenir : tant était grand mon besoin physique de reprendre possession de cette femme. En elle aussi la crise devait être devenue insupportable ; car elle s'arrêta en soupirant :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! C'est trop !

Suffocante, oppressée, elle me prit la main et la mit sur son cœur.

— Sens, dit-elle.

Je sentis moins les battements de son cœur que l'élasticité de son sein à travers l'étoffe ; et, instinctivement, mes doigts se courbèrent pour envelopper cette rondeur bien connue. Je vis dans les yeux de Juliane l'iris se perdre sous les paupières qui s'abaissaient. Par crainte qu'elle ne s'évanouit, je la soutins ; puis je l'entraînai, je la portai presque jusqu'au cyprès, jusqu'à un banc où nous nous assimes, tous deux exténués.

La maison se dressait devant nous, comme dans un rêve.

Elle dit, en appuyant la tête sur mon épaule :

— Ah ! Tullio, quelle chose terrible ! Ne crois-tu point, toi aussi, que nous pourrions en mourir ?

Elle ajouta, grave, d'une voix qui semblait venir de je ne sais quelles profondeurs de son âme :

— Veux-tu que nous mourions ?

J'eus un frisson étrange, qui me révéla que ces paroles exprimaient un sentiment extraordinaire, peut-être le même sentiment qui lui avait transfiguré le visage sous le saule, après l'étreinte, après la muette résolution. Mais, cette fois encore, je ne sus pas comprendre. Je compris seulement que nous étions tous deux possédés d'une sorte de délire et que nous respirions dans une atmosphère de rêve.

Comme dans un rêve, la maison se dressait devant nous. Sur la façade rustique, à toutes les corniches, à toutes les saillies, le long des gouttières, sur les architraves, sous les rebords des fenêtres, sous les dalles des

balcons, entre les consoles, entre les bossages, partout les hirondelles avaient construit leurs nids. Les nids d'argile, par milliers, vieux et nouveaux, agglomérés comme les cellules d'une ruche, laissaient peu d'intervalles libres. Dans ces intervalles, et sur les lames des persiennes, et sur les ferrures des balustrades, les excréments faisaient des blancheurs semblables à de la chaux délayée. Close et sans habitants, cette maison pourtant vivait ; elle vivait d'une vie affairée, joyeuse et tendre. Les hirondelles fidèles l'entouraient de leurs vols, de leurs cris, de leurs scintillements, de toutes leurs grâces et de toutes leurs tendresses, sans arrêt. Tandis que, dans les airs, des bandes se poursuivaient à tire-d'aile, aussi rapides que des flèches, avec de grandes clameurs alternantes, s'éloignant et se rapprochant en un clin d'œil, rasant les arbres, s'enlevant dans le soleil avec un éclair qui jaillissait par moments de leurs taches blanches, infatigables, il y avait dans les nids et autour des nids une activité d'autre sorte, mais non moins ardente. Parmi les hirondelles couveuses, les unes restaient pendant quelques secondes accrochées aux orifices ; d'autres se soutenaient sur leurs ailes en voletant ; d'autres, entrées à moitié, laissaient passer dehors leur petite queue fourchue, vibrante et agile, noire et blanche sur la boue grisâtre ; d'autres, sorties à moitié, montraient un peu de leur poitrine lustrée et leur gorge fauve ; d'autres, jusqu'alors invisibles, s'envolaient avec un cri perçant, et filaient. Tout ce remuement allègre et réjoui autour de la maison close, toute cette animation des nids autour de notre nid d'autrefois, formait un spectacle si délicieux, un miracle de gentillesse si exquis que, pendant quelques minutes, comme pendant un

répét que nous aurait laissé notre fièvre, nous nous oubliâmes à le contempler.

Je rompis l'enchantement en me levant. Je dis :

— Voici la clef. Qu'attendons-nous ?

— Oh ! Tullio, attendons encore un peu, supplia-t-elle avec une sorte d'effroi.

— Je vais ouvrir.

Et je m'approchai de la porte ; je montai les trois degrés, qui me faisaient l'effet d'être ceux d'un autel. Au moment où j'allais tourner la clef avec le tremblement du dévot qui ouvre un reliquaire, je sentis derrière moi Juliane qui m'avait suivi, furtive, légère comme une ombre. J'eus un sursaut.

— C'est toi ?

— Oui, c'est moi, murmura-t-elle, caressante, m'effleurant l'oreille du souffle de son haleine.

Et, par-dessus mes épaules, elle me passa ses bras autour du cou, de manière que ses poignets délicats se croisèrent sous mon menton.

Cet acte furtif, le rire qui tremblait dans sa voix et qui trahissait sa joie enfantine de m'avoir surpris, cette façon de m'enlacer, toutes ces grâces agiles me rappellèrent la Juliane d'autrefois, la jeune et tendre compagne des années heureuses, la délicieuse créature aux longues tresses, aux rires frais, aux airs de fillette. Un effluve du bonheur de jadis m'envahit, sur le seuil de la maison pleine de souvenirs.

— J'ouvre ? demandai-je.

Et ma main restait sur la clef, prête à la tourner.

— Ouvre, répondit-elle.

Elle ne me lâchait point, et je continuais de sentir dans mon cou son haleine.

Au grincement que fit la clef dans la serrure, ses bras m'étreignirent plus fort ; elle se serra contre moi en me communiquant son frisson. Les hirondelles gazouillaient sur nos têtes, et leurs sifflements légers se détachaient pour ainsi dire sur un fond de silence.

— Entre, murmura-t-elle sans me lâcher. Entre, entre donc.

Cette voix, proférée par des lèvres si voisines mais invisibles, réelle et pourtant mystérieuse, soufflée toute chaude à mon oreille et pourtant si intime qu'elle semblait me parler au centre de mon âme, plus féminine, plus douce qu'aucune voix ne le fût jamais, je l'entends encore, je l'entendrai toujours.

— Entre, entre,

Je poussai la porte. Nous passâmes le seuil ensemble, comme fondus en une seule personne, sans bruit.

Le vestibule était éclairé par une haute fenêtre ronde. Une hirondelle voltigea sur nos têtes en gazouillant. Nous levâmes les yeux avec surprise. Un nid pendait parmi les grotesques de la voûte. Il y avait à la fenêtre un carreau cassé. L'hirondelle s'enfuit par l'ouverture en gazouillant.

— Maintenant, je suis à toi toute, toute, murmura Juliane, sans se détacher de mon cou.

Mais, par un mouvement sinueux, elle vint sur ma poitrine et rencontra ma bouche. Nous nous donnâmes un long baiser. Je lui dis avec ivresse :

— Viens. Montons. Veux-tu que je te porte ?

Malgré l'ivresse, je me sentais dans les muscles la force de la porter d'un trait jusqu'au haut de l'escalier.

Elle répondit :

— Non. Je monterai bien seule.

Mais, à la voir, à l'entendre, ellè ne paraissait point en être capable.

Je l'enlaçai comme j'avais déjà fait dans l'allée, je la soulevai, je la poussai de marche en marche. On eût dit qu'il y avait dans la maison un bourdonnement sourd et lointain, pareil à celui que gardent dans la profondeur de leurs replis certains coquillages ; on eût dit qu'aucun autre bruit n'y pénétrait de l'extérieur.

Quand nous fûmes sur le palier, au lieu d'ouvrir la porte en face de nous, je tournai à droite dans le corridor obscur et je la tirai par la main, sans rien dire. Elle était si haletante qu'elle me faisait peine, qu'elle me communiquait son trouble.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Je répondis :

— Dans *notre* chambre.

On n'y voyait presque pas. J'étais guidé comme par un instinct. Je retrouvai le bouton, j'ouvris ; nous entrâmes.

L'obscurité était coupée par les clartés qui filtraient aux fentes des volets, et on entendait là un bourdonnement plus sourd. J'aurais voulu courir aux fenêtres pour donner aussitôt de la lumière ; mais je ne pouvais quitter Juliane : il me semblait impossible de me détacher d'elle, d'interrompre, fût-ce pour une seconde, le contact de nos mains, comme si à travers la peau les extrémités vives de nos nerfs eussent adhéré magnétiquement. Nous avançâmes ensemble, sans voir. Un obstacle nous arrêta, dans l'ombre. C'était le lit, le grand lit de nos noces et de nos amours...

Jusqu'où fut-il entendu, le cri terrible ?

VIII

Il était deux heures après midi. Trois heures environ s'étaient écoulées depuis notre arrivée aux Lilas.

J'avais laissé Juliane seule pour quelques minutes ; j'étais allé appeler Calixte. Le vieillard avait apporté le panier du déjeuner ; et, en recevant pour la seconde fois un congé un peu brusque, il avait montré, au lieu de surprise, une certaine bonhomie malicieuse.

Juliane et moi, maintenant, nous étions assis à table comme deux amoureux, l'un vis-à-vis de l'autre, échangeant des sourires. Nous avions devant nous des viandes froides, des conserves de fruits, des biscuits, des oranges, une bouteille de chablis. La chambre, avec la décoration rococo de sa voûte, avec ses parois claires, ses pastorales peintes au-dessus des portes, avait une sorte de gaieté démodée, un air du siècle défunt. Par le balcon ouvert entraient une lumière très douce, parce que de longues traînées laiteuses s'étaient répandues sur le

ciel. Dans le rectangle de ciel pâle se dressait « le vieux cyprès vénérable, dont le pied s'élevait d'un buisson de roses et dont la cime abritait un nid de rossignols ». Plus bas, à travers les ferrures courbes de la balustrade, on découvrait la forêt exquise aux tons violet clair, gloire printanière des Lilas. Le triple parfum, âme printanière des Lilas, s'exhalait dans le calme en lentes ondulations harmonieuses.

Juliane disait :

— Te souviens-tu ?

Elle répétait, répétait :

— Te souviens-tu ?

Sur ses lèvres montaient une à une les plus lointaines réminiscences de notre amour, qui, à peine évoquées par une allusion discrète, revivaient néanmoins avec une intensité extraordinaire, en ce lieu qui les avait vu naître, parmi les objets propices. Mais l'inquiétude chagrine et la fureur de vie, qui s'étaient emparées de moi dans le jardin à notre premier arrêt, s'irritaient maintenant jusqu'à l'impatience et me suggéraient d'hyperboliques visions de l'avenir que j'opposais aux fantômes d'un passé importun.

— Demain, dans deux ou trois jours au plus tard, il faut revenir ici pour y rester, mais seuls. Tu vois : il n'y manque rien, tout est encore en place. Si tu voulais, nous pourrions même y rester cette nuit... Tu ne veux pas ? Vrai, tu ne veux pas ?

De la voix, du geste, du regard, je cherchais à la tenter. Mes genoux touchaient ses genoux. Mais elle me regardait fixement, sans répondre.

— T'imagines-tu la *première soirée*, ici, aux Lilas ? Sortir, se promener jusqu'après l'*Ave Maria*, voir de la

lumière aux fenêtres ! Oh ! tu me comprends bien... Les lumières qui s'allument dans une maison, pour la première fois, *le premier soir* ! T'imagines-tu ? Jusqu'à présent tu n'as fait que te souvenir, te souvenir. Et pourtant, vois-tu, tous tes souvenirs ne valent pas pour moi une minute d'aujourd'hui, ne vaudront pas une minute de demain. Douterais-tu par hasard du bonheur qui nous attend ? Je ne t'ai jamais aimée, Juliane, autant que je t'aime à cette heure ; jamais, jamais, entends-tu ? jamais je n'ai été aussi parfaitement tien que maintenant, Juliane... Je te raconterai, je te raconterai mes journées, pour que tu connaisses tes miracles. Après tant de vilaines choses, qui aurait pu rien espérer de semblable ? Je te raconterai... A certaines heures, il me semblait que j'étais revenu au temps de mon adolescence, au temps de ma première jeunesse. Je me sentais *candide* comme alors, bon, tendre, simple. Je ne me souvenais plus de rien. Toutes, toutes mes pensées étaient pour toi ; toutes mes émotions se rapportaient à toi. Quelquefois la vue d'une fleur, d'une petite feuille, suffisait pour faire déborder mon âme, tant elle était pleine. Et tu ne savais rien, tu ne t'apercevais de rien, peut-être. Je te raconterai... L'autre jour, samedi, quand je suis entré dans ta chambre avec les épines blanches ! J'étais timide comme un garçonnet amoureux, et, intérieurement, je me sentais mourir du désir de te prendre entre mes bras... Ne t'en apercevais-tu point ? Je te raconterai tout ; je te ferai rire. Ce jour-là, les rideaux de l'alcôve laissaient entrevoir ton lit. Je ne pouvais en détacher mes yeux, j'étais tout tremblant. Comme je tremblais ! Tu ne peux concevoir... Déjà, deux ou trois fois, j'étais entré dans ta

chambre, seul, à la dérobée, avec une grande palpitation ; et j'avais soulevé les rideaux pour regarder ton lit, pour toucher ton drap, pour enfoncer mon visage dans ton oreiller, comme un amant fanatique. Et certaines nuits, quand tout dormait à la Badiola, je m'aventurais, doucement, doucement, presque jusqu'à ta porte ; je croyais entendre ta respiration... Dis-moi, dis-moi, pourrai-je venir chez toi cette nuit ? Voudras-tu de moi ? Dis, m'attendras-tu ? Cette nuit, est-ce que nous pourrions dormir éloignés l'un de l'autre ? Non, cela n'est pas possible ! Ta joue retrouvera sur ma poitrine sa place accoutumée, ici, tu te souviens ? Comme tu étais légère, quand tu dormais !

— Tais-toi, tais-toi, Tullio ! interrompit-elle, suppliante, comme si mes paroles lui eussent fait mal.

Elle ajouta avec un sourire :

— Il ne faut pas me griser ainsi... Je te le disais tout à l'heure. Je suis si faible ! Je suis une pauvre malade... Tu me donnes le vertige. Je ne tiens plus debout. Vois en quel état tu m'as réduite ? Je ne vis plus qu'à demi.

Elle souriait, d'un sourire fin et lassé. Elle avait les paupières un peu rougies ; mais, malgré la fatigue des paupières, les pupilles brûlaient d'une ardeur fébrile et me regardaient constamment, avec une fixité presque intolérable, à peine adoucie par l'ombre des cils. Dans toute sa manière d'être, il y avait quelque chose de contraint, que mes yeux ne réussissaient point à discerner ni mon esprit à définir. Sa physionomie avait-elle jamais eu un caractère aussi mystérieux et inquiétant ? Il semblait que de minute en minute son expression se compliquât, s'obscurcît jusqu'à devenir énigmatique. Et moi je pen-

sais : « Elle est travaillée par un orage intérieur. Elle ne distingue pas encore clairement dans son esprit ce qui a eu lieu. En elle, sans doute, tout est bouleversé. Un moment n'a-t-il pas suffi pour changer son existence ? » Et cette expression profonde m'attirait, me passionnait toujours davantage. L'ardeur de son regard me pénétrait jusqu'aux moelles d'un feu dévorant. J'avais beau la voir brisée ; j'étais impatient de la reprendre, de l'étreindre encore, de l'entendre pousser un nouveau cri, de lui boire toute l'âme.

— Tu ne manges point, dis-je, en faisant effort pour dissiper les vapeurs qui me montaient rapidement au cerveau.

— Toi non plus.

— Bois au moins une gorgée. Ne reconnais-tu pas ce vin ?

— Oh ! oui, je le reconnais.

— Tu te rappelles ?

Et nous nous regardâmes au fond des yeux, troublés par l'évocation du souvenir d'amour sur lequel flottait la vapeur délicate de ce vin blond et un peu amer, son vin préféré.

— Buvons donc ensemble à notre bonheur !

Nous choquâmes nos verres, et je bus d'un trait, mais elle ne mouilla pas même ses lèvres, arrêtée par une insurmontable répugnance.

— Eh bien ?

— Je ne puis pas, Tullio.

— Pourquoi ?

— Je ne puis pas. Ne me force point. Une seule goutte, je crois, suffirait pour me faire mal.

Elle était devenue aussi pâle qu'une morte.

— Mais, Juliane, tu te trouves mal !

— Un peu. Levons-nous. Allons au balcon.

En l'enlaçant, je sentis la mollesse vivante de son sein ; car, en mon absence, elle s'était débarrassée de son corset. Je lui dis :

— Veux-tu t'étendre sur le lit ? Tu te reposeras et je resterai près de toi.

— Non, Tullio. Tu vois, déjà cela va mieux.

Nous nous arrêtâmes au seuil du balcon, avec le cyprès devant nous. Elle s'appuya au montant et posa une main sur mon épaule.

De la saillie de l'architrave, au-dessous de la cimaise, pendait un groupe de nids. Les hirondelles y accouraient et en repartaient avec une incessante activité. Mais, en bas, le calme du jardin était si profond, la cime du cyprès était si immobile, que ces bruits d'ailes, ces vols, ces cris me déplurent, m'importunèrent. Puisque, dans cette lumière tranquille, tout s'atténuait et se voilait, je souhaitai un repos, un long intervalle de silence, un recueillement, pour savourer dans sa plénitude la suavité de l'heure et de l'isolement.

— Les rossignols y sont-ils toujours ? dis-je en indiquant la cime de l'arbre vénérable.

— Qui sait ? Peut-être.

— C'est au soir qu'ils chantent. N'aimerais-tu point à les entendre encore ?

— Mais à quelle heure Frédéric repassera-t-il ?

— Tard, espérons-le.

— Oh ! oui, tard, très tard, s'écria-t-elle avec une si chaude sincérité d'espérance que j'en eus un frémissement de joie.

— Tu es heureuse ? lui demandai-je, et je cherchais la réponse dans ses yeux.

— Oui, je suis heureuse, répondit-elle en baissant les paupières.

— Tu sais que je n'aime que toi, que je suis à toi pour toujours ?

— Je le sais.

— Et toi... comment m'aimes-tu ?

— Comme tu ne le sauras jamais, mon pauvre Tullio

Et, en prononçant ces paroles, elle s'écarta du montant et s'appuya sur moi de tout son poids, par un de ces mouvements indescriptibles où elle mettait toute la douceur et tout l'abandon que peut montrer à un homme la plus féminine des créatures.

— Que tu es belle ! Que tu es belle !

Belle, en vérité, belle de langueur, de souplesse moelleuse et, comment dirai-je ? si fluide qu'elle me faisait penser à la possibilité de la boire à petites gorgées, de m'abreuver d'elle. Sur la pâleur de son visage la masse de ses cheveux relâchés semblait sur le point de s'épandre comme une vague. Les cils lui mettaient au haut des joues une ombre qui me troublait plus qu'un regard.

— Toi non plus tu ne sauras jamais... Si je te disais les pensées folles qui naissent en moi ! Mon bonheur est si grand qu'il devient angoisse, qu'il me fait souhaiter de mourir.

— Mourir ! répéta-t-elle tout bas, avec un faible sourire. Qui sait, Tullio, si tu ne me verras pas mourir... avant peu ?

— Oh ! Juliane !

Elle se redressa pour me regarder, et ajouta :

— Dis, que ferais-tu, si tu me voyais mourir à l'improviste ?

— Enfant !

— Si demain, par exemple, j'étais morte ?

— Mais tais-toi donc !

Et je lui pris la tête, et je me mis à la baiser sur la bouche, sur les joues, sur les yeux, sur le front, sur les cheveux, avec de petits baisers légers et rapides. Elle ne s'en défendait point ; et même, quand je cessai, elle murmura :

— Encore !

— Retournons dans notre chambre, suppliai-je en l'entraînant.

Elle se laissait entraîner.

Dans notre chambre, le balcon était resté ouvert. Il y entraît, avec la lumière, l'odeur musquée des roses thé qui fleurissaient dans le voisinage. Sur le fond clair des tapisseries, les petites fleurs bleues étaient si passées qu'on les distinguait à peine. Un coin de jardin se reflétait dans la glace d'une armoire, reculé en un lointain chimérique. Les gants, le chapeau, le bracelet de Juliane, posés sur une table, semblaient avoir réveillé dans cet intérieur l'amoureuse vie de jadis, y avoir répandu un renouveau d'intimité.

— Demain, demain, il faudra revenir ici, pas plus tard, disais-je, brûlant d'impatience, sentant que de tous ces objets il me venait une ardeur et une séduction. Demain il faudra coucher ici. Tu veux bien, n'est-ce pas ?

— Demain !

— Recommencer à s'aimer, dans cette maison, dans ce jardin, par ce printemps... Recommencer à s'aimer,

comme si l'oubli avait effacé tout ; rechercher une à une nos caresses d'autrefois, et trouver à chacune une saveur nouvelle, comme si nous ne les avions jamais goûtées ; avoir devant nous des jours, de longs jours...

— Non, non, Tullio; il ne faut point parler de l'avenir... Tu sais que c'est un mauvais présage. Aujourd'hui, aujourd'hui... Pense à aujourd'hui, à l'heure qui passe...

Et elle se serra contre moi, éperdument, avec une incroyable passion, m'écrasant la bouche de baisers furieux.

— Je crois avoir entendu les grelots des chevaux, dit Juliane en se soulevant. C'est Frédéric qui arrive.

Nous écoutâmes. Elle devait s'être trompée.

— N'est-il pas l'heure ? demanda-t-elle.

— Oui, il est presque six heures.

— Oh ! mon Dieu !

Nous écoutâmes encore. Mais aucun bruit n'annonçait l'approche de la voiture.

— Il vaut mieux aller voir, Tullio.

Je sortis de la chambre et descendis l'escalier. Je vacillais un peu ; j'avais un nuage sur les yeux ; il me semblait qu'un brouillard s'élevait de mon cerveau. Par la petite porte latérale qui s'ouvrait dans le mur d'enceinte, j'appelai Calixte, dont l'habitation était proche. Je l'interrogeai. On n'apercevait pas encore la voiture.

Le vieillard aurait voulu me retenir pour causer.

— Sais-tu, Calixte, lui dis-je, que, probablement, nous reviendrons ici demain, pour y rester ?

Il leva les bras au ciel en signe d'allégresse.

— Vraiment ?

— Vraiment. Et nous aurons le loisir de causer. Quand tu verras la voiture, viens m'avertir. Au revoir, Calixte.

Et je le quittai pour rentrer. Le jour tombait et les hirondelles criaient plus fort. L'air paraissait en feu, et leurs troupes rapides sillonnaient l'espace avec des iets d'étincelles.

— Eh bien ? demanda Juliane en se détournant de la glace dont elle s'était approchée pour mettre son chapeau.

— Rien.

— Regarde-moi. Ne suis-je point trop décoiffée ?

— Non.

— Mais quelle figure ! Regarde donc.

Réellement, on aurait pu croire qu'elle venait de sortir du cercueil, tant elle était défaite. Un grand cercle violacé cernait ses yeux.

— Et pourtant je vis encore, ajouta-t-elle en essayant de sourire.

— Tu souffres ?

— Non, Tullio. Mais je ne sais ce que j'ai. Il me semble que je suis toute vide, que j'ai la tête vide, les veines vides, le cœur vide... Tu pourras dire que je t'ai tout donné. Tu vois : je n'ai gardé pour moi qu'une ombre, une ombre de vie...

En prononçant ces paroles singulières, elle souriait d'une façon étrange ; elle souriait d'un sourire subtil et sibyllin, qui me troublait, qui suscitait en moi de confuses inquiétudes. J'étais trop engourdi par la volupté, trop aveuglé par mon ivresse ; l'activité de mon esprit

devenait paresseuse, ma conscience émoussée. Aucun soupçon sinistre ne me pénétrait encore. Cependant je la regardais avec attention, je l'examinais avec anxiété, sans savoir pourquoi.

Elle se retourna vers la glace et mit son chapeau ; puis elle s'approcha de la table et prit son bracelet, ses gants.

— Je suis prête, dit-elle.

Du regard, elle parut chercher encore autre chose et ajouta :

— J'avais une ombrelle, n'est-il pas vrai ?

— Oui, ce me semble.

— Ah ! voici : je dois l'avoir oubliée là-bas, sur le banc, dans l'allée.

— Allons-nous la chercher ensemble ?

— Je suis trop lasse.

— Alors, j'y vais seul.

— Non, envoie Calixte.

— J'y vais moi-même. Je te cueillerai quelques branches de lilas, un bouquet de roses musquées. Veux-tu !

— Non, laisse les fleurs tranquilles...

— Viens, assieds-toi ici, en attendant. Peut-être Frédéric sera-t-il en retard.

J'approchai pour elle un fauteuil du balcon, et elle s'y laissa tomber.

— Puisque tu descends, dit-elle, vois si mon manteau n'est point chez Calixte. Je ne l'ai pas laissé dans la voiture, n'est-ce pas ? J'ai un peu froid.

Et, en effet, elle grelottait.

— Veux-tu que je ferme le balcon ?

— Non, non. Laisse-moi regarder le jardin. Comme il est beau à cette heure ! Vois-tu ? Comme il est beau !

Le jardin, çà et là, prenait de vagues tons d'or. Les cimes fleuries des lilas s'inclinaient dans une lumière d'un violet ardent ; et comme, au-dessous, le reste des rameaux en fleurs formait une masse d'un gris bleuâtre qui ondulait au vent, on aurait dit les reflets d'une moire chatoyante. Sur le bassin, les saules pleureurs inclinaient leur chevelure gracieuse, et l'eau entrevue avait un éclat de nacre. Cet éclat immobile, ces arbres en pleurs, cette délicieuse forêt de fleurs dans cet or mourant composaient un tableau prestigieux, enchanteur, sans réalité.

Pendant quelques minutes, nous gardâmes tous deux le silence, sous l'empire de cette magie. Une mélancolie confuse m'envahissait l'âme ; le sombre désespoir qui est au fond de tout amour humain s'agitait en moi. Devant ce spectacle idéal, ma fatigue physique, la torpeur de mes sens paraissaient devenir plus lourdes. J'étais en proie à un malaise, à un mécontentement, au remords indéfinissable qu'on éprouve après les voluptés trop aiguës ou trop prolongées. Je souffrais.

Juliane me dit, comme dans un rêve :

— Oui, maintenant, je voudrais fermer les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

Elle ajouta avec un frisson :

— Tullio, j'ai froid. Va vite.

Etendue dans le fauteuil, elle se ramassa sur elle-même comme pour résister aux frissons qui l'assaillaient. Son visage, surtout autour du nez, avait la transparence de certains albâtres livides. Elle souffrait.

— Tu te sens mal, pauvre âme ! lui dis-je, pris de

pitié et aussi un peu de frayeur, en la fixant du regard.

— J'ai froid. Va donc. Apporte-moi mon manteau, vite... je t'en prie.

Je courus en bas chez Calixte, je me fis donner le manteau, je remontai immédiatement. Elle avait hâte de le mettre. Je l'aidai. Quand elle se réinstalla dans le fauteuil, elle me dit en cachant ses mains dans les manches :

— Je suis bien ainsi.

— Alers, je vais chercher l'ombrelle où tu l'as oubliée, là-bas.

— Non. Qu'importe ?

J'avais une étrange et folle envie de retourner là-bas, au vieux banc de pierre où nous avons fait notre première pause, où elle avait pleuré, où elle avait prononcé les trois mots divins : « Oui, davantage encore... » Était-ce une attraction sentimentale ? Était-ce la curiosité d'une nouvelle sensation ? Était-ce la fascination qu'exerçait sur moi l'aspect mystérieux du jardin à la dernière heure du jour ?

— Je vais et je reviens en une minute, dis-je.

Je sortis. Quand je fus sous le balcon, je criai :

— Juliane !

Elle se montra. Je garde toujours dans les yeux de l'âme, nette comme un objet perçu, la silencieuse apparition crépusculaire : une haute figure, rendue plus haute encore par la longueur du manteau amarante, et, sur la silhouette sombre, ce visage blanc, si blanc ! Les paroles de Jacques à Amande se sont indissolublement associées dans mon esprit à cette image inaltérable : « *Comme vous êtes blanche ce soir, Amande ! Vous êtes-vous ouvert les veines pour teindre votre robe ?* »

Elle se retira, ou, pour mieux dire, pour traduire la sensation que j'en éprouvai, elle disparut. Je m'avançai rapidement dans l'allée, sans avoir une pleine conscience de ce qui me poussait. J'entendais le bruit de mes pas résonner dans mon cerveau. J'étais si hors de moi que je fus obligé de m'arrêter pour reconnaître le chemin. D'où me venait cette aveugle agitation ? D'une simple cause physique peut-être, d'un état particulier de mes nerfs. C'est ce que je crus. Incapable d'un effort de réflexion, d'un examen méthodique, d'un recueillement, je subissais la tyrannie de mes nerfs, sur lesquels les apparences extérieures se reflétaient en provoquant des phénomènes d'une extraordinaire intensité, comme dans les hallucinations. Mais, semblables à des éclairs, certaines pensées se détachaient en lumière, sur tout le reste et accroissaient le sentiment d'oppression que déjà quelques incidents imprévus avaient fait naître en moi.

Non, Juliane ne m'était point apparue aujourd'hui telle que je l'avais imaginée, telle qu'elle aurait dû m'apparaître si elle avait été encore la créature que je connaissais, « la Juliane d'autrefois ». Elle n'avait pas pris vis-à-vis de moi, en certaines circonstances, les attitudes auxquelles je m'attendais. Un élément étranger, un je ne sais quoi d'obscur, de violent, d'excessif, avait modifié et déformé sa personnalité. Fallait-il attribuer cette altération à l'état maladif de son organisme ? « Je suis malade, je suis très malade, » avait-elle répété souvent, comme pour se justifier. Certes, la maladie produit des altérations profondes, peut rendre un être humain méconnaissable. Mais quelle était sa maladie ? Était-ce l'ancienne, non extirpée par

le fer du chirurgien, compliquée peut-être, peut-être inguérissable ? « Qui sait si tu ne me verras pas mourir *avant peu* ? » avait-elle dit sur un ton singulier, qui aurait pu être prophétique. Elle avait parlé de mort à plusieurs reprises. Elle savait donc qu'elle portait en elle un germe funeste ? Elle était donc dominée par une pensée lugubre ? C'est peut-être une telle pensée qui avait allumé en elle ces ardeurs sombres, presque désespérées, presque démentes, tandis qu'elle était dans mes bras ? C'est peut-être la grande lumière soudaine du bonheur qui lui avait rendu plus visible et plus effroyable le spectre qui la poursuivait ?...

« Il serait donc possible qu'elle mourût ! La mort pourrait donc la frapper jusque dans mes bras, en plein bonheur ! » pensai-je avec une épouvante qui me glaça tout entier, qui pendant quelques instants me cloua sur place, comme si le péril eût été immédiat, comme si Juliane eût fait une prédiction vraie quand elle avait dit : « Si, par exemple, *demain* j'étais morte ? »

Le crépuscule tombait, un peu humide. Des souffles de vent couraient à travers les buissons avec un bruissement pareil à celui qu'y aurait produit le passage d'animaux rapides. Quelques hirondelles dispersées fendaient l'air avec un cri, comme siffle un caillou lancé par une fronde. Au couchant, l'horizon, resté lumineux, avait d'immenses réverbérations de forge sinistre.

J'arrivai au banc et je retrouvai l'ombrelle. Je ne m'attardai pas, malgré les souvenirs récents, encore vifs, encore chauds, qui me troublaient l'âme. C'est là qu'elle s'était laissé tomber, défaillante, vaincue ; c'est là que je lui avais dit les mots suprêmes, que je lui avais fait l'enivrant aveu : « *Tu étais dans ma maison pendant*

que je te cherchais au loin » ; là que j'avais cueilli sur ses lèvres le souffle qui avait ravi mon âme au comble de la joie ; là que j'avais bu ses premières larmes, que j'avais entendu ses sanglots, que j'avais proféré la question obscure : « *Il est trop tard, peut-être ? Est-il trop tard ?* »

Quelques heures seulement avaient passé, et déjà tout cela était si loin ! Quelques heures seulement avaient passé, et déjà le bonheur s'était évanoui ! Maintenant, avec une signification nouvelle mais non moins redoutable, se répétait en moi la question : « *Il est trop tard, peut-être ? Est-il trop tard ?* » Et mon exaltation croissait ; et cette lumière incertaine, et cette muette tombée de la nuit, et ces bruissements suspects dans les buissons déjà ténébreux, et toutes ces fantasmagories trompeuses du crépuscule prirent pour mon esprit un sens funeste. « Si vraiment il était trop tard ? Si vraiment elle se savait condamnée ? Si elle avait conscience de porter déjà la mort dans son sein ? Lasse de vivre, lasse de souffrir, n'espérant plus rien de moi, n'osant pas se tuer d'un seul coup avec une arme ou avec un poison, elle a peut-être cultivé, elle a peut-être secondé son mal, elle l'a tenu caché pour en faciliter les progrès, pour lui permettre de prendre racine, pour le rendre incurable. Elle a voulu arriver tout doucement et en secret à la libération finale. En s'observant, elle a acquis la science de son mal, et maintenant elle sait, elle est sûre qu'elle succombera ; elle sait aussi que l'amour, que la volupté, que mes baisers précipiteront l'œuvre fatale. Je reviens à elle pour toujours ; un bonheur inespéré s'ouvre devant elle ; elle m'aime, elle sait que je l'aime immensément ; en un jour, le

rêve est devenu pour nous une réalité. Et c'est alors que monte à ses lèvres le mot : — Mourir ! — Confusément je vis repasser devant moi les images cruelles qui m'avaient tourmenté pendant deux heures d'attente, le matin de l'opération chirurgicale, alors qu'il me semblait avoir sous les yeux, aussi nets que les figures d'un atlas anatomique, tous les effroyables ravages produits par les maladies dans l'organisme des femmes. Et il me revint un autre souvenir encore plus lointain, avec une escorte d'images précises : la chambre dans l'ombre, la fenêtre ouverte, les rideaux ondulant, la flamme inquiète de la bougie devant la glace blafarde, l'aspect sinistre des choses, et elle, Juliane, debout, adossée à une armoire, convulsée, se tordant comme si elle eût avalé un poison... Et la voix accusatrice, la même voix me répétait aussi : « *C'est pour toi, pour toi qu'elle a voulu mourir. C'est toi, toi qui l'as poussée à la mort.* »

Pris d'une aveugle épouvante, d'une sorte de panique, comme si toutes ces images eussent été d'indubitables réalités, je me mis à courir vers la maison.

En levant les yeux, je vis la maison sans vie, les ouvertures des fenêtres et des balcons pleines de ténèbres.

— Juliane ! criai-je avec une suprême angoisse, en m'élançant dans l'escalier, comme si j'avais craint de ne pas arriver assez tôt pour la revoir.

Qu'avais-je donc ? Quelle était cette démente ?

Je haletais en escaladant les marches dans une demi-obscurité. Je me précipitai dans la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Juliane en se soulevant.

— Rien, rien... Je croyais que tu m'avais appelée. J'ai couru un peu. Comment te trouves-tu, à présent ?

— J'ai si froid, Tullio, si froid ! Sens mes mains
Elle me tendit les mains. Elles étaient de glace.

— Je suis glacée partout comme cela.

— Mon Dieu ! Où as-tu pris ce froid terrible ? Que pourrais-je faire pour te réchauffer ?

— Ne te tourmente pas, Tullio. Ce n'est point la première fois... Cela dure des heures et des heures. Rien n'y fait. Il faut attendre que cela passe... Mais pourquoi Frédéric tarde-t-il si longtemps ? Il est presque nuit.

Et elle se laissa aller sur le dossier, comme si elle eût épuisé toute sa force pour prononcer ces mots.

— Je vais fermer, dis-je en me tournant vers le balcon.

— Non, non ; laisse-le ouvert... Ce n'est pas l'air qui me donne froid. Au contraire, j'ai besoin de respirer.. Viens ici plutôt, près de moi. Prends ce tabouret.

Je m'agenouillai. D'un geste défaillant elle passa sur ma tête sa main glacée et murmura :

— Mon pauvre Tullio !

Je m'écriai, incapable me contenir :

— Oh ! dis-moi, Juliane, mon amour, ma vie ! de grâce, dis-moi la vérité ! Tu me caches quelque chose. Certainement tu as quelque chose que tu ne veux point confesser ; là, au milieu de ton front, il y a une idée fixe, il y a une préoccupation sombre qui ne t'a pas quittée un instant depuis que nous sommes ici, depuis que nous sommes... heureux. Mais sommes-nous vraiment heureux ? Es-tu, peux-tu être heureuse, toi ? Dis la vérité, Juliane ! Pourquoi voudrais-tu me tromper ? Oui, c'est vrai, tu as été malade ; tu es malade encore, c'est vrai. Mais non, ce n'est point cela ! Il y a *autre chose* que je ne comprends point, que je ne connais point... Dis moi

la vérité, même si la vérité doit être pour moi un coup de foudre. Ce matin, quand tu sanglotais, je t'ai demandé : « *Est-il trop tard ?* » Et tu m'as répondu : « Non, non... » Alors j'ai cru tes paroles. Mais ne pourrait-il pas être *trop tard* pour un autre motif ? *Quelque chose* ne pourrait-il pas t'empêcher de jouir du grand bonheur où nous venons d'entrer ? Je veux dire : quelque chose que tu saurais, que tu prévoirais déjà ?... Dis-moi la vérité !

Et je la regardais fixement ; et, comme elle restait muette, je finis par ne plus voir que ses grands yeux, extraordinairement grands, profonds et immobiles. A l'entour, tout disparut. Et je fus contraint de fermer les paupières pour dissiper la sensation de terreur que ces yeux avaient mise en moi. Combien dura ce temps d'arrêt ? Une heure ? Une seconde ?

— Je suis malade, dit-elle enfin, avec une lenteur angoissée.

— Malade ? Mais comment ? balbutiai-je, hors de moi, convaincu que je sentais dans l'accent de cette phrase un aveu qui correspondait à mon soupçon. Comment malade ? *A en mourir ?*

Je ne sais de quelle voix, je ne sais sur quel ton, je ne sais avec quel geste j'articulai la dernière question ; je ne sais pas même si réellement elle sortit tout entière de mes lèvres, si elle l'entendit tout entière.

— Non, non, Tullio ; ce n'est point cela que je voulais dire, non... Je voulais dire que ce n'est pas ma faute si je suis un peu étrange... Ce n'est pas ma faute... Il faut avoir de la patience avec moi ; il faut me prendre maintenant telle que je suis... Crois-moi, il n'y a rien de plus ; je ne te cache rien... Je guérirai peut-être, plus

tard ; oui, je guérirai... Tu seras patient, n'est-ce pas ? Tu seras bon... Viens ici, Tullio, mon âme ! Toi aussi, ce me semble, tu es un peu étrange, un peu soupçonneux. Tu as des peurs soudaines ; tu deviens blanc. Qui sait ce que tu te supposes ?... Viens, viens ici : donne-moi un baiser... Encore un... Encore un... C'est cela... Embrasse-moi, réchauffe-moi... Voici Frédéric qui arrive.

Elle parlait d'une voix entrecoupée, un peu sourde, avec cette expression intraduisible, caressante, tendre, inquiète, qu'elle avait déjà eue avec moi quelques heures plus tôt, sur le banc, pour me calmer, me consoler. Je l'embrassais. Dans le fauteuil large et bas, elle, si mince, me fit une place à son côté, et se serra contre moi en frissonnant, et ramena d'une main le pan de son manteau pour m'en couvrir. Nous étions comme dans une couche, enlacés, poitrine contre poitrine, mêlant nos haleines. Et je pensais : « Si mon haleine, si mon contact pouvaient faire passer en elle tout ce que j'ai de chaleur ! » Et je faisais un illusoire effort de volonté pour opérer cette transfusion.

— Ce soir, chuchotai-je, ce soir, dans ton lit, je te tiendrai mieux ; tu ne trembleras plus...

— Oui, oui.

— Tu verras comme je te tiendrai bien. Je t'endormirai. Toute la nuit tu dormiras sur mon cœur

— Oui.

— Je te veillerai ; je m'abreuverai de ton souffle ; je lirai sur ton visage les rêves que tu rêveras. Tu diras peut-être mon nom en rêvant...

— Oui, oui.

— *En ce temps-là*, certaines nuits, tu parlais en rêve. Comme tu étais charmante ! Oh ! quelle voix ! Tu ne

peux pas savoir... Une voix que, toi, tu n'as jamais pu entendre, que seul je te connais, moi seul... Et je l'entendrai encore. Qui sait ce que tu diras ? Tu diras peut-être mon nom. Comme j'aime le mouvement de ta bouche lorsqu'elle prononce l'*u* de mon nom ! On dirait l'esquisse d'un baiser... Tu sais ? je te soufflerai des mots à l'oreille pour entrer dans ton rêve. Te souviens-tu qu'en ce temps-là, certains matins, je devinais quelque chose de ce que tu avais rêvé ? Oh ! tu verras, ma chère âme ; je serai plus caressant qu'en ce temps-là. Tu verras de quelles tendresses je serai capable pour te guérir. Tu as besoin de tant de tendresses, pauvre âme !...

— Oui, oui, répétait-elle à tout moment, en s'abandonnant, en favorisant ainsi ma dernière illusion, en augmentant cette sorte d'ivresse engourdie qui me venait de ma propre voix et de la croyance que mes paroles la berçaient comme une chanson voluptueuse.

— As-tu entendu ? demandai-je tout à coup ; et je me soulevai un peu pour mieux écouter.

— Quoi ? Frédéric arrive ?

— Non, écoute.

Nous écoutâmes tous deux, les yeux tournés vers le jardin.

Le jardin n'était plus qu'une masse confuse et violacée, déchirée encore par la lueur assombrie du bassin. Une zone de lumière persistait à la limite du ciel, une longue zone tricolore : en bas d'un rouge de sang, puis orange, puis verte, du vert d'un végétal qui se meurt. Dans le silence crépusculaire résonnait une voix forte et limpide, pareille au prélude d'une flûte.

Le rossignol chantait.

— Il est sur le cyprès, murmura Juliane.

Nous écoutâmes tous deux, les yeux tournés vers l'extrême horizon qui pâlisait sous la cendre impalpable du soir. Mon âme était en suspens, comme si elle eût attendu de ce langage quelque haute révélation d'amour. Qu'éprouva-t-elle alors, la pauvre créature qui écoutait à mes côtés ? A quel sommet de désespoir s'éleva cette pauvre âme ?

Le rossignol chantait. D'abord, ce fut comme une explosion d'allégresse mélodieuse, un jet de trilles faciles qui cascadaient avec un son de perles rebondissant sur le cristal d'un harmonica. Première pause. Ensuite s'éleva une roulade d'une agilité merveilleuse, extraordinairement soutenue, où l'on démêlait comme une énergie qui s'essaye, un élan de courage, un défi porté à un rival inconnu. Seconde pause. Puis un thème de trois notes, d'une expression interrogative, déroula la chaîne de ses variations légères, répétant à cinq ou six reprises la mignonne question, modulée comme sur une grêle flûte de roseau, sur un chalumeau de pâtre. Troisième pause. Et le chant se fit élégie, se développa en ton mineur, s'adoucit comme un soupir, s'affaiblit comme une plainte, traduisit la tristesse d'un amant solitaire, le chagrin du désir, l'attente vaine, jeta un appel final, inattendu, perçant comme un cri d'angoisse, et s'éteignit. Nouvelle pause, plus prolongée. Alors ce furent des accents nouveaux, qui ne paraissaient point jaillir de la même gorge, tant ils étaient humbles, timides, éplorés, tant ils ressemblaient au pépiement des oiseaux qui viennent d'éclore, au babil d'un petit moineau ; puis, avec une flexibilité admirable, ces accents naïfs se transformèrent en un tourbillon de notes toujours plus pressées, qui étincelèrent en fusées de trilles, vibrèrent en roulades

éblouissantes, s'assouplirent en périodes hardies, descendirent, montèrent, s'élançèrent à des hauteurs prodigieuses. Le chanteur s'enivrait de son chant. Avec des pauses si brèves qu'elles laissaient à peine aux notes le temps de s'éteindre, il épanchait son ivresse en une mélodie sans cesse variée, passionnée et moelleuse, brisée et vibrante, légère et grave, entrecoupée tantôt de faibles gémissements et de supplications plaintives, tantôt de brusques élans lyriques, de suprêmes adjurations. Le jardin même avait l'air d'écouter; le ciel semblait s'incliner sur l'arbre vénérable dont la cime abritait le poète invisible qui versait ces torrents de poésie. La forêt de fleurs avait une respiration profonde mais silencieuse. Au couchant quelques lueurs jaunes s'attachaient sur l'horizon, et ce dernier regard du jour était triste, presque lugubre. Mais une étoile parut, palpitante et frissonnante comme une goutte de rosée lumineuse.

— Demain ! murmurai-je presque inconsciemment.

Et cette parole, pleine pour moi de tant de promesses, répondait à une supplication intérieure.

Pour écouter, nous nous étions soulevés un peu et nous étions demeurés quelques minutes dans cette attitude, attentifs. Soudain, je sentis s'abattre sur mon épaule la tête de Juliane, lourdement, comme une chose sans vie.

— Juliane ! Juliane ! criai-je avec épouvante.

Et, par le mouvement que je fis, cette tête se renversa en arrière, lourdement, comme une chose sans vie.

— Juliane !

Elle n'entendait pas. Quand je vis la pâleur cadavérique de ce visage qu'éclairaient les dernières lueurs

jaunâtres en face du balcon, je fus frappé de l'idée terrible. Hors de moi, laissant retomber sur le dossier Juliane inerte, l'appelant sans cesse par son nom, je me mis à ouvrir son corsage de mes doigts crispés, anxieux de sentir son cœur...

Et la voix gaie de mon frère appela :

— Où êtes-vous, les amoureux !

Elle avait vite repris connaissance. A peine en état de se soutenir, elle avait voulu monter immédiatement en voiture pour regagner la Badiola.

Et main enant, couverte de nos plaids, elle était immobile à sa place, anéantie, muette. Mon frère et moi, de temps à autre, nous la regardions avec inquiétude. Le cocher pressait les chevaux. Leur trot sec et serré sonnait sur la route, bordée çà et là de buissons fleuris, par une soirée d'avril très douce, sous un ciel pur.

De temps à autre nous demandions, Frédéric et moi :

— Comment te trouves-tu, Juliane ?

Elle répondait :

— Eh ! comme cela... Un peu mieux.

— As-tu froid !

— Oui... un peu.

Elle répondait avec un effort manifeste. On aurait presque dit que nos questions l'irritaient ; tant qu'enfin,

comme Frédéric insistait pour engager la conversation, elle lui dit :

— Excuse-moi, Frédéric... Cela m'ennuie de parler.

La capote était rabattue, et Juliane se trouvait dans l'ombre, invisible, ensevelie sous les couvertures. Vingt fois je me penchai vers elle pour apercevoir son visage, soit avec l'espoir qu'elle se serait assoupie, soit avec la crainte qu'elle ne fût retombée en faiblesse. Mais, chaque fois, j'eus la même sensation de surprise et de frayeur en constatant que, dans l'ombre, elle avait les yeux grands ouverts et fixes.

Il y eut un long silence. Frédéric et moi, nous nous taisions aussi. A mon gré, le trot des chevaux n'était pas assez rapide. J'aurais voulu ordonner au cocher de les mettre au galop.

— Plus vite, Jean !

Il était presque dix heures quand nous arrivâmes à la Badiola.

Ma mère nous attendait, fort en peine de ce retard. Quand elle vit Juliane dans cet état, elle dit :

— Je prévoyais bien, moi, que la fatigue lui ferait du mal...

Juliane voulut la rassurer.

— Ce n'est rien, mère... Tu verras, demain matin il n'y paraîtra plus. Un peu de lassitude...

Mais, en la regardant à la lumière, ma mère s'écria avec épouvante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Tu as une figure qui fait peur... Tu ne tiens plus sur tes jambes... Edith, Christine, vite, courez en haut pour chauffer le lit. Et toi, Tullio, viens ; nous la porterons.

Juliane s'en défendait obstinément.

— Mais non, mais non, mère ; ce n'est rien, ne t'effraye pas...

— Je vais à Tussi avec la voiture pour ramener le médecin, proposa Frédéric. Dans une demi-heure, je serai de retour.

— Non, Frédéric, non ! s'écria Juliane presque avec violence, comme si cette proposition l'eût exaspérée. Je ne veux pas. Le médecin n'y peut rien faire. Je sais ce que je dois prendre. J'ai tout là-haut. Montons, mère. Mon Dieu ! comme vous vous alarmez vite ! Montons, montons...

On aurait dit que, tout d'un coup, elle avait retrouvé des forces. Elle fit quelques pas sans aide. Pour monter l'escalier, ma mère et moi nous la soutenions. Mais, dans sa chambre, elle fut prise d'un vomissement convulsif qui dura quelques minutes. Les femmes commençaient à la déshabiller.

— Va-t'en, Tullio, va-t'en, je t'en prie, dit-elle. Tu reviendras me voir après. Mère va rester avec moi. Ne te tourmente point...

Je sortis. Je me tins dans une des chambres contiguës, assis sur un divan, pour attendre. J'écoutais le pas des femmes de service, affairées ; je me rongerais d'impatience : « Quand pourrai-je rentrer ? Quand pourrai-je me trouver seul avec elle ? Je la veillerai, je passerai toute la nuit à son chevet. Dans quelques heures peut-être elle se calmera, elle se sentira bien. Je lui caresserai les cheveux, et peut-être réussirai-je à l'endormir. Qui sait si, dans cet assoupissement qui n'est ni la veille ni le sommeil, elle ne dira pas : « Viens. » — J'avais une confiance étrange dans l'efficacité de mes caresses. J'espérais encore que cette nuit-là pourrait avoir une douce

fin. Et, comme toujours, au milieu des angoisses que me donnait la pensée des souffrances de Juliane, l'image sensuelle prenait des contours déterminés, devenait une vision claire et persistante. « *Pâle comme sa chemise*, à la lueur de la lampe qui brûle derrière les rideaux de l'alcôve, elle s'éveille après un premier sommeil très court, elle me regarde de ses yeux mi-clos, languissante, et elle murmure : — Viens dormir, toi aussi... »

Frédéric entra.

— Eh bien, dit-il affectueusement, il paraît que ce n'est rien. J'ai causé dans l'escalier avec miss Edith. Veux-tu descendre pour manger un morceau ? En bas, la table est prête...

— Non, je n'ai pas faim pour le moment. Plus tard peut-être... J'attends qu'on me rappelle.

— Si l'on n'a pas besoin de moi, je m'en vais.

— Va donc, Frédéric ; je descendrai tout à l'heure.

Merci.

Je le suivis du regard, pendant qu'il s'éloignait. Et, cette fois encore, la vue du bon frère m'inspira un sentiment de confiance ; cette fois encore, je sentis que mon cœur se dilatait.

Trois minutes environ passèrent. L'horloge à balancier qui était en face de moi contre la muraille les mesura de son tic tac. Les aiguilles marquaient dix heures trois quarts. Comme je me levais avec impatience pour aller vers la chambre de Juliane, ma mère entra, toumée, en disant à voix basse :

— Elle est calmée. Ce qu'il lui faut maintenant, c'est du repos. Pauvre enfant !

— Puis-je entrer ? demandai-je.

— Oui, va ; laisse-la reposer.

Comme je faisais un mouvement pour sortir, ma mère me rappela.

— Tullio !

— Que veux-tu, mère ?

Elle parut hésiter.

— Dis-moi... Depuis le temps de l'opération, as-tu parlé au docteur ?

— Oui, quelquefois... Pourquoi ?

— Et il t'a rassuré sur le danger...

Elle était hésitante.

— ... sur le danger que pourrait faire courir à Juliane une nouvelle grossesse ?

Je n'avais point parlé au docteur et je ne savais que répondre. Dans mon trouble, je répétais :

— Pourquoi ?

Elle hésitait encore.

— Tu ne t'es point aperçu que Juliane est enceinte ?

Frappé comme d'un coup de massue en pleine poitrine, je ne saisis pas d'abord la vérité.

— Enceinte ! balbutiai-je.

Ma mère me prit les mains.

— Eh bien, Tullio ?

— Je ne savais pas...

— Mais tu me fais peur. Le docteur a donc...

— Oui, le docteur...

— Viens, Tullio ; assieds-toi.

Et elle me fit asseoir sur le divan. Elle me regardait avec effroi, attendant que je parlasse. Pendant quelques secondes, bien qu'elle fût là sous mes yeux, je cessai de la voir. Puis, soudainement, une lumière brutale m'éclaira l'esprit et le drame m'apparut.

Où trouvais-je la force de résister ? Qui me conserva

la raison ? Sans doute je puisai dans l'excès même de la douleur et de l'horreur le sentiment héroïque qui me sauva.

A peine eus-je recouvré la sensibilité physique et la perception des objets extérieurs, à peine eus-je vu ma mère qui m'examinait de près avec anxiété, je compris qu'avant tout il fallait rassurer ma mère.

Je dis :

— Je ne savais pas... Juliane ne m'a parlé de rien. Je ne me suis aperçu de rien... C'est une surprise... Oui, le docteur croit encore à quelque danger... Voilà pourquoi la nouvelle me fait cette impression... Tu sais, Juliane est si faible maintenant... Pourtant le docteur n'a rien signalé de très grave... L'opération a bien réussi... Nous verrons... Nous l'appellerons, nous le consulterons...

— Oui, oui, cela est indispensable.

— Mais toi, mère, es-tu sûre de la chose ? Juliane peut-être te l'a confessée ? Ou bien...

— Tu sais, je m'en suis aperçue moi-même. Il est impossible de s'y tromper. Jusqu'aux deux ou trois derniers jours, Juliane niait, ou, du moins, prétendait qu'elle n'était pas certaine... Sachant combien tu t'inquiètes aisément, elle m'avait prié de ne t'en rien dire encore. Mais moi, j'ai voulu t'avertir... Tu connais Juliane : elle prend si peu de soin de sa santé ! Vois : depuis qu'elle est ici, on dirait qu'au lieu d'aller mieux, elle empire de jour en jour, tandis qu'autrefois une semaine de campagne suffisait pour la faire reflourir. Te souviens-tu ?

— Oui, c'est vrai.

— En pareil cas, on ne prend jamais trop de pré-

cautions. Il faut que tu écrives immédiatement au docteur Vébesti.

— Oui, immédiatement.

Et, comme je me sentais incapable de me dominer davantage, je me levai et j'ajoutai :

— Je vais chez elle.

— Va ; mais ce soir laisse-la reposer, laisse-la tranquille. Moi, je descends et je remonte.

— Merci, mère.

Et j'effleurai son front de mes lèvres.

— Cher fils ! murmura-t-elle en s'éloignant.

Je m'arrêtai sur le seuil de la porte opposée, je me retournai, je vis disparaître cette douce figure encore droite, si noble dans sa robe noire.

Et j'eus une sensation indescriptible, pareille sans doute à celle que j'aurais eue si toute la maison s'était effondrée d'un coup de foudre. En moi, autour de moi, tout s'écroula, s'abîma irrésistiblement.

Qui n'a pas entendu parfois sortir de la bouche d'un infortuné une phrase comme celle-ci : « En une heure, j'ai vécu dix ans. » C'est quelque chose d'inconcevable. Eh bien, moi, je le comprends. Durant les courtes minutes de cet entretien, en apparence paisible, avec ma mère, n'ai-je pas vécu plus de dix ans ? L'accélération de la vie intérieure de l'homme est le plus prodigieux et le plus épouvantable phénomène qu'il y ait au monde.

Que fallait-il donc faire ? Il me venait des envies folles de fuir au loin dans la nuit, ou de courir vers mon appartement pour m'y renfermer, pour y rester seul à contempler ma ruine, à en reconnaître toute l'étendue. Mais je sus résister. C'est en cette nuit que se révéla la supériorité de ma nature. Je sus affranchir de l'atroce supplice quelques-unes de mes facultés les plus viriles. Et je réfléchis : « Il faut absolument qu'aucun de mes

actes ne paraisse singulier et inexpllicable, ni à ma mère, ni à mon frère, ni à personne de cette maison. »

Je m'arrêtai devant la porte de la chambre de Juliane, impuissant à réprimer le tremblement physique qui me secouait. Mais un bruit de pas que j'entendis dans le corridor me fit entrer avec résolution.

Miss Edith sortait de l'alcôve, sur la pointe des pieds. Elle me fit signe de ne pas faire de bruit, me dit à voix basse :

— Elle va s'endormir.

Et elle s'en alla, fermant doucement la porte derrière elle.

La lampe brûlait, suspendue au centre de la voûte, avec une clarté tranquille et égale. Sur un siège était posé le manteau amarante ; sur un autre siège, le corset de satin noir, le corset qu'aux Lilas Juliane avait ôté pendant ma brève absence ; sur un autre siège, la robe grise, la même qu'elle avait portée avec tant de distinction dans l'élégante forêt des lilas fleuris. La vue de ces objets me bouleversa si fort que j'eus de nouveau un élan pour fuir. Mais je me dirigeai vers l'alcôve, j'écartai les rideaux ; je vis le lit, je vis sur l'oreiller la tache sombre des cheveux, mais non pas le visage ; je vis le relief du corps pelotonné sous les couvertures. A mon esprit se présenta la vérité brutale dans sa plus ignoble réalité. « Elle a été possédée par un autre ; elle porte dans les flancs la semence d'un autre. » Et une série d'odieuses images physiques défila sous les yeux de mon âme, ces yeux que je n'avais pas le pouvoir de fermer. Et ce furent, non pas seulement les images de la chose accomplie, mais encore celles de la chose qui devait avoir lieu nécessairement. Je fus forcé de voir, avec

une inexorable précision, ce qu'il allait advenir de Juliane, mon Rêve ! mon Idéal ! déformée par un ventre énorme, grosse de l'enfant de l'adultère...

Qui aurait pu imaginer un châtement plus cruel ? Et tout était vrai, tout était *certain* !

Quand la douleur surpasse les forces, on cherche instinctivement dans le doute une atténuation momentanée de l'intolérable souffrance ; on pense : « Peut-être me trompé-je, peut-être mon malheur n'est-il pas tel qu'il me paraît, peut-être cet excès de douleur est-il sans raison. » Et, pour prolonger le répit, on applique son intelligence perplexe à acquérir une notion plus exacte de la réalité. Mais moi, je n'eus pas un seul instant de doute, je n'eus pas un seul instant d'incertitude.

Il m'est impossible d'expliquer le phénomène qui se produisit dans ma conscience, devenue d'une lucidité extraordinaire. Il semblait que, spontanément, par un processus secret réalisé dans la sphère obscure de l'être intérieur, tous les indices inaperçus qui avaient rapport à l'horrible chose se fussent coordonnés pour former une notion logique, complète, conséquente, définitive, irréfutable ; et, maintenant, cette notion se manifestait tout d'un coup, surgissait dans ma conscience avec la rapidité d'un morceau de liège qui, cessant d'être retenu au fond de l'eau par des liens cachés, viendrait flotter à la surface et y demeurerait insubmersible. Tous les indices, toutes les preuves étaient là, en ordre. Je n'avais nul effort à faire pour les rechercher, pour les choisir, pour les grouper. Des faits insignifiants, lointains, s'éclairaient d'une lumière nouvelle ; des lambeaux de vie récente reprenaient leur couleur. L'aversion inaccou-

tumée de Juliane pour les fleurs, pour les odeurs, ses troubles étranges, ses nausées mal dissimulées, ses pâleurs subites, cette espèce de préoccupation continue entre les deux sourcils, l'immense fatigue de certaines attitudes ; et encore les pages marquées de l'ongle dans le livre russe, le reproche du vieillard au comte Bésoukhov, la question suprême de la petite princesse Lisa, et ce geste par lequel Juliane m'avait ôté le livre des mains ; et puis les scènes des Lilas, les larmes, les sanglots, les phrases ambiguës, les sourires sibyllins, les ardeurs presque lugubres, la volubilité de langage presque folle, l'évocation de la mort, tous les indices se groupaient autour des paroles de ma mère, gravées au centre de mon âme.

Ma mère avait dit : « *Il est impossible de s'y tromper. Jusqu'aux deux ou trois derniers jours, Juliane niait ou, du moins, prétendait qu'elle n'était pas certaine... Sachant combien tu t'inquiètes aisément, elle m'avait prié de ne t'en rien dire...* » La vérité ne pouvait pas être plus évidente. Ainsi, désormais, tout était *certain* !

J'entrai dans l'alcôve, je m'approchai du lit. Les rideaux retombèrent derrière moi ; la lumière devint plus faible. L'anxiété m'ôta la respiration et tout mon sang s'arrêta dans mes artères, lorsque j'arrivai au chevet et que je me penchai pour voir de plus près la tête de Juliane, presque cachée par le drap. Je ne sais ce qui aurait eu lieu si, en ce moment, elle avait relevé le visage et parlé.

Dormait-elle ? Le front seul, jusqu'aux sourcils, était à découvert.

Je restai là quelques minutes, debout, dans l'attente. Mais dormait-elle ? Elle était immobile, couchée sur le

flanc. La bouche, cachée par le drap, ne faisait entendre aucun bruit de respiration. Le front seul, jusqu'aux sourcils, était à découvert.

Quelle contenance aurais-je prise si elle s'était aperçue de ma présence ? L'heure était mal choisie pour interroger, pour s'expliquer. Si elle avait soupçonné que je savais tout, à quelles extrémités ne se serait-elle point portée pendant la nuit ? J'aurais donc été contraint de simuler une tendresse naïve, j'aurais dû affecter une parfaite ignorance, persister dans l'expression du sentiment qui, quatre heures auparavant, m'avait dicté, aux Lilas, les plus douces paroles. « Ce soir, ce soir, dans ton lit... Tu verras comme je te tiendrai bien. Je t'endormirai. Toute la nuit tu dormiras sur mon cœur... »

En promenant autour de moi mes regards égarés, je découvris sur le tapis les escarpins menus et luisants, sur le dossier d'un siège les longs bas de soie cendrée, les jarretières de satin, un autre objet d'une élégance secrète, toutes choses dont mes yeux d'amant s'étaient déjà délectés dans les intimités récentes. Et la jalousie des sens me mordit si furieusement que ce fut miracle si je me retins de me jeter sur Juliane, de la réveiller, de lui crier les paroles absurdes et grossières que m'inspirait cette rage soudaine.

Je me retirai en chancelant, je sortis de l'alcôve. Je pensai avec un aveugle effroi : « Comment cela finira-t-il ? »

Je me disposais à partir. « Je descendrai, je dirai à ma mère que Juliane dort, que son sommeil est très calme ; je lui dirai que j'ai aussi besoin de repos. Je me réfugierai dans mon appartement. Et, demain matin... »

Mais je restais en place, perplexe, incapable de franchir le seuil, assailli de mille craintes. Je me retournai vers l'alcôve par un mouvement brusque, comme si j'avais senti un regard sur moi. Il me parut que les rideaux ondulaient; mais ce fut une méprise. Et pourtant, à travers les rideaux, quelque chose comme une ombre magnétique venait me pénétrer, quelque chose contre quoi j'étais sans résistance. Je rentrai dans l'alcôve avec un frisson.

Juliane était toujours couchée dans la même attitude. Dormait-elle? Le front seul, jusqu'aux sourcils, était à découvert.

Je m'assis près du chevet et j'attendis. Je regardais ce front pâle comme le drap, délicat et pur comme une hostie, ce front de *sœur* que tant de fois mes lèvres avaient religieusement baisé, que tant de fois avaient baisé les lèvres de ma mère. On n'y découvrirait aucune trace de souillure : à le voir, il était toujours le même. Et rien au monde désormais ne pouvait effacer la tache que voyaient sur cette pâleur les yeux de mon âme !

Certains mots que j'avais prononcés dans l'exaltation de l'ivresse me revinrent à la mémoire : « Je te veillerai, je lirai sur ton visage les rêves que tu rêveras. » Je pensai encore : « Elle répétait à tout moment : — Oui, oui. » Je me demandai à moi-même : « Quelle est la vie qu'elle vit intérieurement? Quels sont ses projets? Qu'a-t-elle résolu? » Et je regardais son front. Et, cessant de considérer ma propre douleur, j'appliquai toutes mes forces à me figurer sa douleur, à comprendre sa douleur.

Certes, son désespoir, à elle, devait être affreux, sans

trêve, sans limite. Mon châtimeut était aussi son châtimeut, et peut-être un châtimeut plus effroyable encore pour elle que pour moi. Là-bas, aux Lilas, dans l'allée, sur le banc, dans la maison, elle avait certainement senti la sincérité de mes paroles, elle avait certainement lu sur ma physionomie la sincérité, elle avait cru à l'immensité de mon amour.

« ... Tu étais dans ma maison, pendant que je te cherchais au loin. Oh ! dis-moi, cet aveu ne vaut-il point toutes tes larmes ? Ne souhaiterais-tu point d'en avoir versé davantage, davantage encore pour acheter cette certitude ?

— Oui, davantage encore !...

Voilà ce qu'elle avait répondu, avec un soupir qui, vraiment, m'avait paru divin. « *Oui davantage encore !* »

Elle aurait voulu avoir versé d'autres larmes, elle aurait voulu avoir souffert un autre martyre pour prix de cet aveu ! Et, lorsqu'elle voyait à ses pieds, plus passionné que jamais, l'homme si longtemps perdu et pleuré, lorsqu'elle voyait s'ouvrir devant elle un paradis inconnu, elle s'était sentie impure, elle avait eu la sensation physique de son impureté, elle avait dû soutenir ma tête sur son sein rendu fécond par la semence d'un autre ! Ah ! il est vraiment incompréhensible que ses larmes ne m'aient point ulcéré le visage, que j'aie pu les boire sans m'empoisonner !

Je revécus toute notre journée en un instant ; je revis tous les jeux de physionomie, même les plus fugitifs, qui avaient paru sur le visage de Juliane depuis notre entrée aux Lilas ; je les compris tous. Une grande lumière s'était faite en moi. « Oh ! quand je lui parlais de demain, quand je lui parlais de l'avenir !... Que

d'épouvantes devait avoir pour elle ce mot *demain* sortant de mes lèvres ! » Et ma mémoire me rappela le court dialogue que nous avons eu au seuil du balcon, en face du cyprès. Elle avait répété tout bas avec un faible soupir : « Mourir ! » Elle avait parlé de mort prochaine. Elle avait demandé : « Que ferais-tu si tu me voyais mourir soudainement ? Si, par exemple, *demain* j'étais morte ? » Plus tard, dans notre chambre, elle s'était écriée en se serrant contre moi : « Non, non, Tullio ; il ne faut point parler de *l'avenir*... Pense à aujourd'hui, à l'heure qui passe ! » De tels actes, de telles paroles ne trahissaient-ils pas une résolution de mort, un dessein tragique ? Il était évident qu'elle avait résolu de se tuer, qu'elle se tuerait, peut-être cette nuit même, avant le *demain* inéluctable, puisqu'il n'y avait point pour elle d'autre ressource.

Quand eut cessé l'effroi qui me vint de la pensée du péril imminent, je réfléchis en moi-même : « Quelles seraient les plus graves conséquences, celles de la mort de Juliane, ou celles de sa conservation ? Puisque la ruine est sans remède et l'abîme sans fond, une catastrophe immédiate vaut peut-être mieux que la prolongation indéfinie du drame épouvantable. » Et mon imagination me faisait assister aux phases de cette maternité nouvelle, me faisait voir le nouvel être procréé, l'intrus qui porterait mon nom, qui serait mon héritier, qui usurperait les caresses de ma mère, de mes filles, de mon frère. « Assurément, il n'y a que la mort qui puisse interrompre le cours fatal de ces événements. Mais le suicide resterait-il secret ? Par quel moyen Juliane se donnerait-elle la mort ? S'il était prouvé que la mort a été volontaire, que penseraient ma mère et mon frère ? Quel coup ce

serait pour ma mère ! Et Marie ? Et Nathalie ? Et que ferais-je moi-même de mon existence ? »

La vérité est que je ne parvenais point à concevoir ma propre existence sans Juliane. J'aimais la pauvre créature même dans son impureté. Sauf cette attaque soudaine de colère qu'avait provoquée en moi la jalousie charnelle, je n'avais encore ressenti contre elle aucune émotion, ni de haine, ni de rancune, ni de mépris. Nulle pensée de vengeance ne m'avait traversé l'âme. Au contraire ; j'avais pour elle une compassion profonde. J'acceptais, depuis l'origine, toute la responsabilité de sa chute. Un sentiment fier et généreux me soutint, m'exalta : « Elle a su courber la tête sous mes coups, elle a su se taire, elle m'a donné l'exemple du courage viril, de l'abnégation héroïque. Maintenant, c'est mon tour. Je dois lui rendre la pareille. Je dois la sauver à tout prix. » Et cette noblesse d'âme, ce bon mouvement me venaient d'elle.

Je m'approchai pour la regarder. Elle restait toujours immobile, dans la même attitude, avec le front à découvert. Je pensai : « Est-ce qu'elle dort ? Et si, au contraire, elle faisait semblant de dormir pour éloigner tout soupçon, pour faire croire qu'elle est calme, pour qu'on la laisse seule ? Assurément, si son projet est de ne pas vivre jusqu'à demain, elle cherche par tous les moyens à en favoriser l'exécution. Elle simule le sommeil. Si son sommeil était réel, il ne serait pas si tranquille, si égal, avec les nerfs surexcités comme elle les a. Il faut que je la secoue... » Mais j'hésitai. « Si, vraiment, elle dormait ? Parfois, après une grande dépense de force nerveuse, même au milieu des plus rudes anxiétés morales, on dort d'un sommeil de plomb semblable à une syncope.

Oh ! puisse ce sommeil durer jusqu'à demain ! Et demain, puisse-t-elle se lever rétablie, assez forte pour supporter l'explication devenue entre nous inévitable ! » Je regardais fixement ce front pâle comme le drap, et, en me penchant un peu plus, je remarquai qu'il se mouillait. Une goutte de sueur perlait au sourcil. Et cette goutte me suggéra l'idée de la sueur froide qui dénonce l'action des poisons narcotiques. J'eus le brusque éclair d'un soupçon. « La morphine ! » Instinctivement, mon regard courut à la table de nuit, de l'autre côté du chevet, pour y chercher la fiole marquée de la petite tête noire, symbole connu de la mort.

Il y avait sur cette table une carafe d'eau, un verre, un chandelier, un mouchoir, quelques épingles qui brillaient ; c'était tout. Je fis un examen rapide et complet de l'alcôve. Une angoisse me serrait à la gorge. « Juliane a de la morphine ; elle en a toujours une certaine quantité à l'état liquide pour ses injections. Je suis sûr qu'elle a eu l'idée de s'en servir pour s'empoisonner. Où a-t-elle caché la petite fiole ? » J'avais, gravée dans les pupilles, l'image de cette petite fiole de verre que j'avais vue entre les mains de Juliane, revêtue de l'étiquette sinistre dont les pharmaciens font usage pour indiquer un toxique. Mon imagination exaltée me suggéra : « Et si elle avait déjà bu?... Cette sueur... » Je tremblais sur mon siège et je sentais en moi l'agitation d'un débat rapide. « Mais quand ? Mais comment ? Elle n'est jamais restée seule. — Il suffit d'un instant pour vider une fiole. — Mais, sans doute, elle n'aurait pas manqué de vomir... — Et cet accès de vomissement convulsif, tout à l'heure, quand elle est arrivée à la maison ? Préméditant le suicide, elle avait sans doute emporté la morphine avec elle. N'est-il

pas possible qu'elle l'ait vue avant d'arriver à la Badiola, en voiture, dans l'ombre? Effectivement, elle a empêché Frédéric d'aller chercher le médecin... » Je connaissais mal les symptômes de l'empoisonnement par la morphine. Dans mon ignorance, ce front blanc et mouillé, cette immobilité parfaite m'atterraient. J'étais sur le point de la secouer. « Mais si je me trompe? Elle s'éveillera, et qu'aurai-je à lui dire? » Il me semblait que la première parole, que le premier regard échangés entre nous devaient me produire un effet extraordinaire, d'une violence imprévisible, inimaginable. Il me semblait que je n'aurais pas l'énergie de me dominer, de dissimuler, et qu'en me regardant elle devinerait aussitôt que je savais tout. Et alors?

Je tendis l'oreille, espérant et redoutant la venue de ma mère. Et puis (je n'aurais pas tremblé si fort en soulevant le bord d'un linceul funèbre pour revoir les traits d'une personne défunte) je découvris lentement le visage de Juliane.

Elle ouvrit les yeux.

— Ah! c'est toi, Tullio?

Elle avait sa voix naturelle. Et moi, chose inattendue, je pouvais parler.

— Tu dormais? lui dis-je, en évitant de la regarder dans les yeux.

— Oui, je m'étais assoupie.

— Alors je t'ai réveillée... Pardon... je voulais te découvrir la bouche. Je craignais que ta respiration ne fût gênée... que la couverture ne t'étouffât...

— Oui, c'est vrai. J'ai chaud maintenant, trop chaud... Ote une des couvertures, je te prie.

Et je me levai pour l'alléger d'une couverture. Il m'est

impossible de définir l'état de conscience où j'étais en accomplissant ces actes, en prononçant et en entendant ces paroles, en assistant à ces incidents, qui arrivaient d'une manière aussi naturelle que s'il n'y avait rien eu de changé, que si Juliane et moi nous avons été inconscients et irréprochables, que si, autour de nous, il n'y avait point eu l'adultère, le désenchantement, le remords, la jalousie, la peur, la mort, toutes les atrocités humaines, dans la paix de cette alcôve.

Elle me demanda :

— Il est très tard ?

— Non, il n'est pas encore minuit.

— Mère s'est couchée ?

— Non, pas encore.

Après une pause :

— Et toi... tu ne vas pas te coucher ? Tu dois être las...

Je ne sus que répondre. Devais-je répondre que je restais ? lui demander la permission de rester ? lui répéter les paroles tendres que j'avais prononcées sur le fauteuil, dans *notre* chambre, aux Lilas ? Mais, si j'étais resté, comment aurais-je passé la nuit ? Là, sur le siège, à veiller, ou bien dans le lit, près d'elle ? Quelle conduite aurais-je tenue ? Aurais-je pu feindre jusqu'au bout ?

Elle reprit :

— Tullio, il vaut mieux que tu t'en ailles... pour ce soir... Je n'ai plus besoin de rien : je n'ai besoin que de repos. Si tu restais... cela ne vaudrait rien... Pour ce soir, il vaut mieux t'en aller, Tullio.

— Mais tu pourrais avoir besoin...

— Non. Et puis, en tout cas, Christine couche à côté.

— Je m'étendrai sur le canapé avec une couverture...

— Pourquoi veux-tu te faire du mal ? Tu es très fatigué : cela se voit sur ton visage... Et puis, si je te savais là, je ne dormirais point. Sois bon, Tullio ! Demain matin, de bonne heure, tu viendras me voir. Maintenant, nous avons besoin de repos tous les deux, d'un repos complet...

Elle avait la voix faible et caressante, sans aucune intonation insolite. Sauf son insistance à me persuader de partir, aucun indice n'accusait chez elle la funeste préoccupation. Elle paraissait abattue, mais calme. De temps à autre, elle fermait les yeux, comme si le sommeil lui eût alourdi les paupières. Que faire ? La quitter ? Mais c'était précisément son calme qui m'épouvantait. Un pareil calme ne pouvait lui venir que de la fermeté de sa résolution. Que faire ? Tout considéré, ma présence même pendant la nuit aurait été inutile. Elle aurait pu sans nulle difficulté mettre à exécution son projet, si elle l'avait préparé et s'en était procuré le moyen. Ce moyen était-il vraiment la morphine ? Et où tenait-elle la fiole cachée ? Sous l'oreiller ? Dans le tiroir de la table de nuit ? Comment la chercher ? Il aurait fallu découvrir tout, dire à l'improviste : « Je sais que tu veux te tuer. » Mais quelle scène s'en serait suivie ! Il n'aurait plus été possible de garder le secret sur le reste. Et quelle nuit alors que cette nuit-là !

Tant de perplexités épuisaient mon énergie, la dissolvaient. Mes nerfs se détendaient. La fatigue physique s'aggravait rapidement. Tout mon organisme arrivait à cet état de défaillance extrême où les fonctions de la volonté sont sur le point d'être suspendues, où les actions et les réactions cessent de se correspondre

ou cessent de s'achever. Je me sentais incapable de résister plus longtemps, de lutter, d'accomplir n'importe quel acte utile. Le sentiment de ma faiblesse, le sentiment de la fatalité de ce qui arrivait et de ce qui allait arriver encore me paralysaient ; mon être semblait frappé d'une torpeur soudaine. J'éprouvais un aveugle besoin de me dérober encore à la dernière et obscure conscience de mon être. Enfin, toutes mes angoisses aboutirent à cette pensée désespérée : « Advienne que pourra ; moi aussi, j'ai la ressource de la mort. »

— Oui, Juliane, dis-je, je te laisse en paix. Dors. Nous nous reverrons demain.

— Tu ne tiens plus debout !

— Non, c'est vrai, je ne tiens plus debout... Adieu. Bonne nuit !

— Tu ne me donnes pas un baiser, Tullio ?

Un frisson de répugnance instinctive me courut par le corps. J'hésitai.

En ce moment, ma mère entra.

— Comment ! tu es réveillée ? s'écria ma mère.

— Oui, mais je me rendors tout de suite.

— J'ai été voir les fillettes. Nathalie ne dormait pas. Vite, elle m'a demandé : « Maman est-elle de retour ? » Elle voulait venir...

— Pourquoi ne dis-tu point à Edith de me l'amener ? Est-ce qu'Edith est déjà au lit.

— Non.

— Adieu, Juliane, interrompis-je.

Et je m'approchai, et je me penchai pour embrasser la joue qu'elle m'offrait en se soulevant un peu sur le coude.

— Adieu, mère, je vais me coucher. Mes yeux se ferment de sommeil.

— Et tu ne prends rien ? Frédéric est encore en bas à t'attendre...

— Non, mère ; je n'en ai pas envie. Bonsoir.

J'embrassai aussi ma mère sur la joue. Et je sortis en toute hâte, sans jeter un regard à Juliane ; je rassemblai le peu de forces qui me restaient, et, à peine le seuil franchi, je me mis à courir vers mon appartement, par crainte de tomber avant d'avoir atteint la porte.

Je me jetai sur mon lit à plat ventre. J'étais agité de ce spasme qui précède les grandes crises de larmes, lorsque l'étranglement de l'angoisse va se desserrer, lorsque la contraction va se détendre. Mais le spasme se prolongeait, et les larmes ne venaient pas. C'était une horrible souffrance. Un poids énorme me pesait sur tous les membres, un poids que je sentais, non pas à la surface, mais au dedans, comme si mes os et mes muscles étaient devenus de plomb massif. Et mon cerveau pensait encore ? Et ma conscience restait vigilante !

« Non, je ne devais pas la quitter. Non, je ne devais pas consentir à m'en aller ainsi. C'est sûr ; quand ma mère se sera retirée, elle se tuera. Oh ! le son de sa voix, quand elle a exprimé le désir de revoir Nathalie !... » Une hallucination s'empara de moi, subite. Ma mère sortait de la chambre. Juliane s'asseyait sur son lit, se mettait aux écoutes. Puis, certaine enfin d'être seule, elle prenait dans le tiroir de la table de nuit la bouteille de morphine ; elle n'hésitait pas une seconde, elle la vidait d'un trait avec un geste résolu, rentrait sous ses couvertures, se couchait sur le dos pour attendre... La

vision imaginaire du cadavre acquit une telle intensité que, comme un homme en démente, je me levai, je fis trois ou quatre fois le tour de la chambre, me heurtant contre les meubles, trébuchant dans les tapis, faisant des gestes d'effroi. J'ouvris une fenêtre.

La nuit était tranquille, emplie d'un coassement de grenouilles monotone et continu. Les étoiles tremblaient. L'Ourse brillait en face, très distincte. Le temps coulait.

Je restai quelques minutes au balcon, dans l'attente, les yeux fixés sur la grande constellation qui, pour ma vue trouble, avait l'air de se rapprocher. Je ne savais pas vraiment ce que j'attendais. Je m'égarais. J'avais un sentiment singulier du vide de ce ciel immense. A l'improviste, pendant cette sorte d'arrêt irrésolu, comme si, dans la profondeur de l'inconscience, je ne sais quel effluve obscur eût agi sur mon être, surgit spontanément la question que je n'avais pas encore bien comprise : « *Qu'avez-vous fait de moi ?* » Et la vision du cadavre, un instant écartée, reparut devant mes yeux.

Mon horreur fut telle que, sans savoir ce que je voulais faire, je me retournai, je sortis brusquement, je me dirigeai vers la chambre de Juliane.

Je rencontrai miss Edith dans le corridor.

— D'où venez-vous, Edith ? lui demandais-je.

Je m'aperçus que mon aspect la stupéfia.

— J'ai conduit Nathalie chez Madame, qui voulait la voir ; mais j'ai dû l'y laisser. Il n'a pas été possible de la décider à regagner son lit. Elle a pleuré si fort que Madame a consenti à la garder près d'elle. Espérons que Marie ne se réveillera point...

— Ah ! alors...

Le cœur me battait si violemment que je ne pouvais parler avec suite.

— Alors, Nathalie est restée dans le lit de sa mère ...

— Oui, monsieur.

— Et Marie ... Allons voir Marie.

L'émotion me suffoquait. Pour cette nuit, Juliane était sauvée. Il n'était pas possible qu'elle pensât à mourir cette nuit, avec la fillette près d'elle. Par miracle, l'affectueux caprice de l'enfant avait sauvé la mère. « Que Dieu la bénisse ! » Avant de regarder Marie qui dormait, je regardai le lit vide, où restait imprimé un petit creux. Il me venait d'étranges velléités de baiser l'oreiller, de sentir si le creux était encore tiède. La présence d'Edith me gênait. Je me tournai vers Marie, je me penchai en retenant mon souffle, je la contemplai longuement je recherchai une à une les ressemblances connues qu'elle avait avec moi, je comptai presque les veines délicates qui transparaissaient à la tempe, à la joue, à la gorge. Elle dormait sur le côté, la tête renversée en arrière, de sorte que toute la gorge était découverte sous le menton relevé. Les dents, menues comme des grains de riz mondé, montraient leur blancheur dans la bouche mi-close. Les cils, longs comme ceux de la mère, mettaient dans la cavité des yeux une ombre qui s'étendait jusqu'au haut des pommettes. Une délicatesse de fleur précieuse, une finesse extrême distinguaient ces traits enfantins, où je *sentais* couler mon sang subtilisé.

Avais-je jamais, depuis la naissance de ces deux créatures, avais-je jamais éprouvé pour elle un sentiment aussi profond, aussi doux et aussi triste ?

J'eus peine à m'arracher de là. J'aurais voulu m'as-

soir entre les deux petits lits et reposer ma tête sur le bord de celui qui était vide, pour attendre *demain*.

— Bonsoir, Edith, dis-je en sortant.

Et ma voix tremblait ; mais elle ne tremblait plus de la même manière.

Aussitôt arrivé dans ma chambre, je me jetai de nouveau à plat ventre sur mon lit. Et, enfin, j'éclatai en sanglots éperdus.

Quand je m'éveillai du sommeil lourd et pour ainsi dire brutal qui, à un moment de la nuit, m'avait écrasé tout à coup, j'eus peine à ressaisir la notion exacte de la réalité.

Mais bientôt mon esprit, débarrassé des exaltations nocturnes, revit en face cette réalité froide, nue, implacable. Qu'étaient mes récentes angoisses en comparaison de l'épouvante qui m'envahit alors ? Il fallait vivre ! Et cela me faisait le même effet qu'une coupe profonde qu'on m'aurait présentée en me disant : « Si tu veux boire, si tu veux vivre aujourd'hui, il faut exprimer dans cette coupe, jusqu'à la dernière goutte, le sang de ton cœur. » Une répugnance, un dégoût, une répulsion indéfinissables m'assaillirent dans le plus intime de mon être. Et pourtant il fallait vivre ; il fallait, ce matin-là encore, accepter la vie. Mais, par-dessus tout, il était nécessaire d'*agir*.

Le rapprochement que je fis en moi-même entre ce réveil réel et celui que j'avais rêvé et espéré la veille aux Lillas, contribua encore à me révolter. « Il est impossible, pensai-je, que j'accepte une telle situation ; il est impossible que je me lève, que je m'habille, que je sorte d'ici, que je revoie Juliane, que je lui parle, que je continue à dissimuler devant ma mère, que j'attende le moment propice pour un entretien définitif, que dans cet entretien j'établisse les conditions de nos rapports futurs. Cela est impossible. Mais alors ? Détruire d'un seul coup et radicalement tout ce qui souffre en moi... me délivrer, m'évader... *Il n'y a pas autre chose.* » Et, en considérant la facilité de l'acte, en imaginant la rapidité de l'exécution, la détente de l'arme, l'effet immédiat de la balle, l'obscurité qui suivrait, j'éprouvai par tout le corps un frisson bizarre, angoissé, mêlé pourtant d'une sensation de soulagement, presque de douceur. « *Il n'y a pas autre chose.* » Et, malgré le tourment que me donnait l'anxiété de savoir, je pensai avec soulagement que je n'aurais plus rien de rien à savoir, que cette anxiété même cesserait instantanément qu'en somme tout serait fini.

J'entendis frapper à la porte, et la voix de mon frère cria :

— Tu n'es pas encore levé, Tullio ? Puis-je entrer ?

— Entre, Frédéric.

Il entra.

— Sais-tu qu'il est plus de neuf heures...

— Je me suis endormi tard, et j'étais très fatigué.

— Comment vas-tu ?

— Comme cela...

— Mère est levée. Elle m'a dit que Juliane se trouve

assez bien. Veux-tu que je t'ouvre la fenêtre ? Ce matin, le temps est merveilleux.

Il ouvrit la fenêtre. Un flot d'air frais inonda la chambre ; les rideaux se gonflèrent comme deux voiles ; dans le vide, on aperçut l'azur.

— Tu vois !

La vive lumière découvrit sans doute sur mon visage les signes de ma détresse ; car il ajouta :

— Tu as donc aussi été malade cette nuit ?

— Je crois que j'ai eu un peu de fièvre...

Frédéric me regardait de ses yeux bleus limpides ; et, en ce moment, il me sembla que j'avais sur l'âme tout le fardeau des mensonges et des dissimulations futures. Oh ! s'il avait su !

Mais, comme toujours, sa présence mit en fuite la lâcheté qui commençait à m'abattre. Une énergie factice, comme celle que donne une gorgée de cordial, me remit d'aplomb. Je pensai : « Comment se conduirait-il à ma place ? » Mon passé, mon éducation, l'essence même de ma nature, démentaient toute probabilité d'une pareille occurrence ; mais, du moins, il y avait ceci de certain : dans le cas d'un malheur, semblable ou dissemblable, il aurait tenu, lui, la conduite d'un homme fort et charitable, il aurait affronté héroïquement la douleur, il aurait préféré au sacrifice d'autrui le sacrifice de lui-même.

— Fais que je sente, dit-il en s'approchant.

Et il me toucha le front avec la paume de la main, me tâta le pouls.

— Te voici débarrassé, ce me semble. Mais comme ton pouls est inégal !

— Laisse-moi me lever, Frédéric ; il est tard.

— Aujourd'hui, après midi, je vais au bois de l'Assoro. Si tu voulais venir, je ferais seller Orlando pour toi. Te rappelles-tu le bois ? Quel malheur que Juliane soit indisposée ! Autrement, nous l'emmènerions avec nous. Elle verrait les meules en feu.

Quand il nommait Juliane, il semblait que sa voix devenait plus affectueuse, plus douce et pour ainsi dire plus fraternelle. Oh ! s'il avait su !

— Au revoir, Tullio. Je vais à mon travail. Quand commenceras-tu à m'aider ?

— Aujourd'hui même, demain, quand tu voudras.

Il se mit à rire.

— Quelle ardeur ! Mais suffit ; je te verrai à l'œuvre. Au revoir, Tullio.

Il sortit, de son pas allègre et franc, parce qu'il était toujours stimulé par le précepte inscrit sur le cadran solaire : *Hora est benefaciendi*.

XIII

Il était dix heures quand je quittai ma chambre. En cette matinée d'avril, la grande lumière qui inondait la Badiola par les fenêtres et les balcons ouverts me rendait timide. Comment porter le masque sous une lumière semblable ?

Avant d'entrer dans l'appartement de Juliane, je voulus voir ma mère.

— Tu t'es levé tard, dit-elle en m'apercevant. Comment vas-tu ?

— Bien.

— Tu es pâle.

— Je crois avoir eu un peu de fièvre cette nuit. Mais maintenant cela est passé.

— Tu as vu Juliane ?

— Pas encore.

— Elle a voulu se lever, la chère fille ! Elle dit qu'elle ne se sent plus de rien ; mais elle a une figure...

— Je vais chez elle.

— Il faut ne pas négliger d'écrire au docteur. N'écoute point Juliane. Ecris aujourd'hui même.

— Tu lui as dit... que je *sais* ?

— Oui, je lui ai dit que tu *sais*.

— J'y vais, mère.

Je la laissai devant ses grandes armoires de noyer parfumées d'iris, où deux femmes entassaient le beau linge de la lessive, luxe de la maison Hermil. Marie, dans la chambre du piano, prenait sa leçon avec miss Edith, et les gammes chromatiques se succédaient, rapides et égales. Pierre passait, le plus fidèle des serviteurs, blanchi, un peu courbé, portant un plateau chargé de cristaux qui résonnaient parce que ses bras tremblaient de vieillesse. Toute la Badiola, inondée d'air et de lumière, avait un aspect de joie tranquille. Il y avait je ne sais quel sentiment de bonté répandu partout : quelque chose comme le sourire subtil et inextinguible des dieux Lares.

Jamais ce sentiment, ce sourire ne m'avaient pénétré si profondément dans l'âme. Et cette grande paix, cette grande bonté enveloppaient l'ignoble secret que Juliane et moi nous étions condamnés à garder intérieurement sans en mourir !

— Et maintenant ? pensai-je, au comble de l'angoisse, errant dans le corridor comme un étranger qui s'est perdu, incapable de diriger mes pas vers le lieu redouté, comme si mon corps eût imposé aux impulsions de ma volonté un refus d'obéissance. Et maintenant ? Elle sait que je connais la vérité. Entre nous désormais toute dissimulation est inutile. La nécessité s'impose de nous regarder en face, de parler de l'effroyable chose. Mais il

n'est pas possible que la rencontre ait lieu ce matin. Les conséquences en sont imprévoyables ; et, maintenant plus que jamais, il faut, il faut absolument qu'aucun de nos actes ne paraisse singulier et inexplicable, ni à ma mère, ni à mon frère, ni à personne de cette maison. Mon trouble d'hier soir, mes inquiétudes, mes tristesses peuvent s'expliquer par la préoccupation du péril que la grossesse fait courir à Juliane ; mais logiquement, aux yeux d'autrui, une telle préoccupation doit me rendre plus tendre avec elle, plus zélé, plus empressé que jamais. Aujourd'hui, ma prudence doit être extrême. Aujourd'hui, je dois, coûte que coûte, éviter une scène avec Juliane. Aujourd'hui, je dois fuir l'occasion de rester en tête à tête avec elle. Mais il faut aussi que je trouve sur-le-champ un moyen de lui faire comprendre le sentiment qui détermine mon attitude à son égard, l'intention qui dirige ma conduite. Et si elle persistait dans la volonté de se tuer ? Si elle n'en avait différé l'exécution que de quelques heures ? Si elle épiait déjà le moment opportun ?

Cette crainte coupa court à mes retards et me poussa à l'action. Je ressemblais à ces soldats orientaux qu'on pousse au combat à coups de trique.

Je me dirigeai vers la chambre du piano. En me voyant, Marie interrompit ses exercices et courut vers moi, légère et joyeuse, comme vers un libérateur. Elle avait la grâce, l'agilité, la légèreté des créatures qui ont des ailes. Je l'enlevai dans mes bras pour l'embrasser.

— M'emmenes-tu ? demanda-t-elle. Je suis lasse. Voilà une heure que miss Edith me retient ici... Je n'en puis plus. Emmène-moi avec toi, dehors. *Let us take a walk before breakfast.*

— Où ?

— *Where you please, it is the same to me.*

— Allons d'abord voir ta maman...

— Oui, hier, vous avez été aux Lilas, et nous, nous sommes restées à la Badiola. C'est toi, toi tout seul qui n'as pas consenti, puisque maman voulait bien. Méchant ! *We should like to go there. Tell me how you amused yourselves...*

Dans cette langue qui n'était pas la sienne, elle chantait comme un oiseau, délicieusement. Ce babillage sans trêve tenait compagnie à mon angoisse, tandis que nous allions vers l'appartement de Juliane. J'hésitais ; mais Marie frappa à la porte en criant :

— Maman !

Sans soupçonner ma présence, Juliane vint ouvrir elle-même. Elle me vit. Elle eut un violent sursaut, comme si elle avait vu un fantôme, un spectre, une chose terrifiante.

— C'est toi ? balbutia-t-elle, d'une voix si basse que je l'entendis à peine.

Et, pendant qu'elle parlait, ses lèvres se décolorèrent. Après le sursaut, elle était subitement devenue plus rigide qu'un hermès.

Et là, sur le seuil, nous nous regardâmes, nous nous dévisageâmes ; durant un instant, nos âmes mêmes se fixèrent l'une l'autre. A l'entour, tout disparut ; entre nous, tout fut dit, tout fut compris, tout fut décidé, dans l'espace d'une seconde.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Je ne sais pas bien, je ne me rappelle pas bien. Je me souviens que, durant quelque temps, j'eus de ce qui arrivait une conscience pour ainsi dire intermittente, avec une succession de courtes

éclipses. C'était, ce me semble, un phénomène analogue à celui qui résulte de l'affaiblissement de l'attention volontaire chez certains malades. Je perdais la faculté d'être attentif ; je ne voyais plus, je ne saisisais plus le sens des mots, je ne comprenais plus. Puis, un moment après, je recouvrais cette faculté, j'examinais autour de moi les choses et les personnes, je redevenais attentif et conscient.

Juliane était assise, et elle tenait Nathalie sur ses genoux. Moi aussi, j'avais pris un siège. Et Marie allait d'elle à moi, de moi à elle, avec une mobilité incessante, babillant sans arrêt, agaçant sa sœur, nous adressant quantité de demandes auxquelles nous ne répondions que par un signe de tête. Ce bavardage remuant remplissait notre silence. Dans l'un des lambeaux de phrases que je perçus, Marie disait à sa sœur :

— Ah ! cette nuit, tu as couché avec maman ? C'est vrai ?

Et Nathalie :

— Oui, parce que je suis petite.

— Oh ! tu sais, la nuit prochaine, ce sera mon tour. N'est-ce pas, maman ? Prends-moi dans ton lit, la nuit prochaine...

Juliane ne souriait pas, se taisait, restait absorbée. Elle avait sur les genoux Nathalie, qui lui tournait les épaules et dont elle entourait la taille de ses bras ; ses mains jointes reposaient dans le giron de la fillette, plus blanches que la petite robe blanche sur laquelle elles reposaient, effilées, douloureuses, si douloureuses qu'à elles seules elles me révélaient une immensité de tristesse. Juliane se tenait penchée, et, comme la tête de Nathalie effleurait son menton, elle semblait en

presser les boucles de ses lèvres ; de sorte que, quand je lui jetais un regard, je ne voyais point l'expression de ses yeux, mais toujours je voyais ses paupières baissées et un peu rougies, et toujours j'en étais troublé intérieurement, comme si au travers j'avais distingué la fixité des pupilles qu'elles recouvraient.

Attendait-elle que je lui dise quelque chose ? Montait-il à cette bouche cachée des paroles inexprimables ?

Lorsque enfin, par un effort, je fus parvenu à vaincre cet état d'inertie où s'étaient succédé d'extraordinaires alternatives de lucidité et d'obscurcissement, je dis, sur le ton que j'aurais eu, je crois, en continuant un entretien commencé, en ajoutant de nouvelles paroles à des paroles déjà dites, je dis avec lenteur :

— Mère veut que j'avertisse le docteur Vébesti. Je lui ai promis d'écrire. J'écrirai.

Elle ne releva point les paupières ; elle demeura muette. Marie, dans sa profonde inconscience, la regarda avec surprise ; puis elle me regarda aussi.

Je me levai pour sortir.

— Aujourd'hui, après déjeuner, j'irai au bois de l'Assoro avec Frédéric. Nous verrons-nous ce soir au retour ?

Elle ne fit aucun mouvement pour répondre. Alors je répétai, d'une voix qui signifiait mille choses sous-entendues :

— Nous verrons-nous ce soir au retour ?

Ses lèvres, entre les boucles de Nathalie, laissèrent échapper comme un soupir :

— Oui.

XIV

Dans la violence de mes agitations multiples et contraires, dans le premier tumulte de la douleur, sous la menace des périls imminents, je n'avais pas eu encore le loisir de songer à l'Autre. D'ailleurs, dès le début, je n'avais pas conçu même l'ombre d'un doute sur la justesse de mon soupçon d'autrefois. Dans mon esprit, l'Autre avait pris immédiatement la figure de Philippe Arborio, et, au premier élan de jalousie charnelle qui m'avait assailli dans l'alcôve, c'est son image abominable qui s'était accouplée à celle de Juliane en une série d'horribles visions.

Maintenant, tandis que Frédéric et moi nous chevauchions vers la forêt, le long de cette rivière tortueuse contemplée si douloureusement pendant l'après-midi du Samedi-Saint, l'Autre chevauchait avec nous. Entre mon frère et moi s'interposait l'image de Philippe Arborio, vivifiée par ma haine, animée par ma haine d'une vie

si intense que, en la regardant avec une *sensation réelle*, j'éprouvais un spasme physique, quelque chose de semblable à ce frémissement sauvage que j'avais ressenti plus d'une fois sur le terrain, en face d'un adversaire dépouillé de sa chemise, au signal de l'attaque.

La présence de mon frère augmentait extraordinairement mon mal. Comparée à Frédéric, la figure de cet homme, si fine, si nerveuse, si féminine, se rapetissait, s'appauvissait, devenait pour moi méprisable et ignoble. Sous l'influence du nouvel idéal de force et de simplicité virile que m'inspirait l'exemple de mon frère, non seulement je haïssais, mais je méprisais cet être compliqué et équivoque, qui appartenait cependant à ma propre race et qui avait en commun avec moi plusieurs particularités de sa constitution cérébrale, ainsi que ses œuvres d'art en portaient témoignage. Je me l'imaginai sur le type d'un de ces personnages littéraires, affecté des plus tristes maladies de l'esprit, fourbe, perfide, cruellement curieux, stérilisé par l'habitude de l'analyse et de l'ironie froide, sans cesse occupé à convertir en notions claires et glaciales les passions de l'âme les plus chaudes et les plus spontanées, accoutumé à considérer toute créature humaine comme un sujet de pure spéculation psychologique, incapable d'amour, incapable d'une action généreuse, d'une abnégation, d'un sacrifice, endurci dans le mensonge, émoussé par le dégoût, lascif, cynique, lâche.

Voilà l'homme qui avait séduit Juliane, mais qui certainement ne l'avait pas aimée. La *manière* n'apparaissait-elle point jusque dans la dédicace écrite sur la garde du *Secret*, dans cette dédicace emphatique, seul document connu de moi qui eût trait aux relations passées

entre le romancier et ma femme ? Prendre d'assaut la « Tour d'ivoire », corrompre un caractère dont l'opinion publique vantait l'incorruptibilité, expérimenter une méthode de séduction sur un sujet si rare, c'était une entreprise difficile mais pleine d'attraits, digne en tout d'un artiste raffiné, de l'abstracteur de quintessence psychologique qui avait écrit *la Vraie Catholique* et *Angelica Doni*.

A mesure que je réfléchissais davantage, les faits m'apparaissaient dans leur plus laide crudité. Certainement Philippe Arborio avait fait la connaissance de Juliane pendant une de ces crises où la femme dont on dit « qu'elle a de l'âme », après avoir souffert une longue abstinence, se sent émue d'aspirations poétiques, de désirs indéfinis, de vagues langueurs : toutes choses qui ne sont que les masques dont se déguisent les grossières impulsions de l'appétit sexuel. Philippe Arborio, avec son expérience, avait deviné l'état physique spécial de la femme dont il voulait jouir, et il s'était servi de la méthode la mieux appropriée et la plus sûre : c'est-à-dire qu'il avait parlé d'idéal, de régions supérieures, d'alliance mystique, dans le moment même où ses mains s'occupaient à découvrir d'autres mystères ; bref, il avait combiné des bribes de platonique éloquence avec une galante prise de possession. Et Juliane, la *Turris Eburnea*, la grande silencieuse, la créature faite d'or ductile et d'acier, l'Unique, s'était prêtée à ce vieux jeu, s'était laissé prendre à ce vieux piège, avait, elle aussi, obéi à la vieille loi de la fragilité féminine. Et le duo sentimental avait abouti à une copulation que la malchance avait rendue féconde.....

Une horrible ironie me torturait l'âme. Il me semblait

avoir, non pas dans la bouche, mais dans le cœur, la convulsion que provoque cette herbe qui donne la mort en faisant qu'on se pâme de rire.

J'éperonnai mon cheval et je le mis au galop sur la berge de la rivière.

La berge était périlleuse, très étroite dans les coudes, menacée d'éboulements en certains endroits, obstruée en d'autres par les branches de gros arbres tordus, en d'autres encore traversée par d'énormes racines à fleur de terre. J'avais parfaitement conscience du péril auquel je m'exposais ; et, au lieu de serrer la bride, je poussais toujours ma bête, non pas avec l'intention d'aller au-devant de la mort, mais parce que je voulais demander au danger un répit de mon intolérable supplice. Je connaissais déjà l'efficacité d'une telle folie. Dix ans auparavant, très jeune encore, lorsque j'étais attaché à l'ambassade de Constantinople, pour me soustraire à des accès de tristesse produits par les souvenirs d'une passion récente, je pénétrais à cheval, pendant les nuits de lune, dans un de ces cimetières mulsumans pleins de tombes serrées, et je marchais sur la pente des pierres polies en m'exposant mille fois au risque d'une chute mortelle. La mort, montée en croupe avec moi, éloignait tout autre souci.

— Tullio ! Tullio ! me criait de loin Frédéric. Arrête ! Arrête !

Je ne l'écoutais pas. C'est prodige qu'à vingt reprises j'aie évité de me rompre le front contre des branches horizontales. C'est prodige qu'à vingt reprises j'aie empêché mon cheval de se heurter contre un tronc d'arbre. Vingt fois, aux passages difficiles, je vis la chute certaine dans la rivière qui luisait sous mes pieds. Mais,

lorsque j'entendis derrière moi un autre galop, lorsque je m'aperçus que Frédéric me suivait à bride abattue, je m'effrayai pour lui, je serrai violemment le mors, j'arrêtai le pauvre animal, qui se cabra, resta un instant dressé comme pour faire le plongeon dans la rivière, et se rabattit. Je n'avais aucun mal.

— Mais es-tu fou ! me cria Frédéric en me rejoignant, très pâle.

— Je t'ai fait peur ? Pardonne-moi. Je ne croyais pas qu'il y eût de danger. C'était pour essayer le cheval... Et puis je ne pouvais plus le retenir... Il est un peu dur de la bouche...

— Orlando dur de la bouche !

— Tu ne trouves pas ?

Il me regarda fixement, avec une expression d'inquiétude. Je tentai de sourire. Sa pâleur insolite me faisait peine et m'attendrissait.

— Je ne sais comment tu ne t'es pas fracassé la tête contre un arbre ; je ne sais comment tu n'as pas fait la culbute...

— Et toi ?

Pour me suivre, il s'était exposé au même péril, peut-être à un plus grand encore ; car son cheval était plus lourd et il avait dû le lancer à toute bride, par crainte de ne pas me rejoindre à temps. Tous deux, nous considérâmes le chemin parcouru.

— C'est un vrai miracle, dit-il. Se sauver de l'Assoro est presque impossible. Vois donc !

Et, sous nos pieds, nous considérâmes le fleuve mortel. Profond, luisant, rapide, plein de tourbillons et de gouffres, l'Assoro courait entre des berges crayeuses, avec un silence qui le rendait plus sinistre. Le paysage

s'harmonisait avec cet aspect perfide et menaçant. Le ciel, qui, dans l'après-midi, s'était imprégné de vapeurs, blémissait maintenant et s'affaissait avec des réverbérations diffuses, sur un fouillis de broussailles rougeâtres qui résistaient encore au printemps. Les feuilles mortes s'y mêlaient à la végétation des feuilles nouvelles, les ronces sèches aux pousses verdoyantes, les cadavres aux végétaux nouveau-nés, en un inextricable enchevêtrement symbolique. Sur les eaux agitées de la rivière, sur ce hallier disparate, le ciel blémissait, s'affaissait, semblait se dissoudre.

« Une chute imprévue, et j'aurais cessé de penser, j'aurais cessé de souffrir, j'aurais cessé de supporter le poids de ma chair misérable. Mais peut-être aurais-je entraîné mon frère avec moi dans le précipice ; et la vie de mon frère est un modèle de noblesse, mon frère est un Homme. J'ai échappé par miracle, comme il a échappé par miracle. Ma folie lui a fait courir le risque suprême. Avec lui aurait disparu un monde de beauté et de bonté. Quelle est donc la fatalité qui me condamne à être nuisible aux personnes qui m'aiment ? »

Je regardai Frédéric. Il était devenu pensif et grave. Je n'osai pas l'interroger, mais j'eus un poignant remords de lui avoir fait du chagrin. Que pensait-il ? De quelles réflexions s'alimentait son trouble ? Peut-être avait-il deviné que je dissimulais une souffrance inavouable et que l'unique cause qui m'avait poussé à cette course mortelle était l'aiguillon d'une idée fixe.

Nous suivîmes la berge, l'un derrière l'autre, au pas. Puis nous tournâmes par un sentier qui s'enfonçait dans le taillis, et, comme le sentier était assez large, nous recommençâmes à chevaucher l'un à côté de l'autre,

tandis que nos chevaux s'ébrouaient en rapprochant leurs naseaux, comme pour se faire des confidences, et mêlaient l'écume de leurs freins.

Je jetais de temps en temps un coup d'œil sur Frédéric, et, voyant qu'il restait soucieux, je pensais : « Assurément, si je lui révélais la vérité, il ne me croirait pas. Il ne pourrait pas croire à la faute de Juliane, à la souillure de la sœur. Entre son affection et celle de ma mère pour Juliane, je ne saurais vraiment décider quelle est la plus profonde. N'a-t-il pas toujours gardé sur sa table les deux portraits de Juliane et de notre pauvre Constance, réunis comme en un diptyque pour la même adoration ? Ce matin encore, combien sa voix se faisait douce pour la nommer ! » Soudain, par contraste, l'image infâme réapparut, plus hideuse. Le torse entrevu au vestiaire de la salle d'armes gesticulait maintenant dans ma vision. Et, sur cette figure, ma haine opérait comme l'acide nitrique sur la planche de cuivre du graveur : le trait mordu devenait de plus en plus net.

Alors, tandis que j'avais encore dans le sang la surexcitation de la course, par l'effet de cette exubérance de courage physique, de cet instinct de combativité héréditaire qui, si souvent, se réveillait en moi au rude contact des autres hommes, je sentis que je n'aurais pas la force de renoncer à défier Philippe Arborio. « J'irai à Rome, je m'informerai de lui, je le provoquerai n'importe comment, je le contraindrai à se battre, je ferai tout pour le tuer ou pour l'estropier. » Je me l'imaginai poltron. Il me revint à la mémoire une reculade un peu ridicule dont il n'avait pu se défendre à la salle d'armes, lorsqu'il avait reçu en pleine poitrine une botte

du maître. Je me rappelai aussi sa curiosité en me questionnant sur mon duel, cette curiosité puérile qui fait ouvrir de grands yeux à celui qui n'a jamais été sur le terrain. Je me rappelai que, pendant mon assaut, il avait sans cesse tenu les regards fixés sur moi. La conscience de ma supériorité, la certitude de le vaincre m'excitèrent. Dans ma vision, un filet de sang rouge sillonna cette chair pâle et répugnante. Des débris de sensations réelles, éprouvées jadis en face d'autres hommes, concoururent à préciser le spectacle imaginaire où je m'attardais. Et je le vis, dans une ferme lointaine, sanglant et inerte sur une paille, avec deux médecins qui, les sourcils froncés, se penchaient sur lui.

Combien souvent moi, l'idéologue, l'analyste, le sophiste d'une époque de décadence, je m'étais enorgueilli d'être le descendant de ce Raymond Hermil de Panédo qui à la Goulette fit des prodiges de valeur et de férocité sous les yeux de Charles-Quint ! Le développement excessif de mon intelligence et ma *multanimité* n'avaient pu modifier le fonds de ma substance, les stratifications profondes où se conservait l'empreinte de tous les caractères héréditaires de ma race. Chez mon frère, dont l'organisme était équilibré, la pensée s'associait toujours à l'œuvre ; en moi, la pensée prédominait, sans toutefois anéantir les facultés actives qui fort souvent même se déployaient avec une puissance extraordinaire. J'étais, en somme, un violent et un passionné conscient de lui-même, à qui l'hypertrophie de certains centres cérébraux rendait impossible la coordination nécessaire à la vie normale de l'esprit. Je savais m'observer avec une parfaite clairvoyance, et j'avais néanmoins toutes les impulsions indisciplinables des natures primitives. Plus

d'une fois j'avais été tenté par de soudaines suggestions criminelles ; plus d'une fois j'avais eu la surprise de sentir s'insurger spontanément en moi quelque cruel instinct.

— Voici les charbonnières, dit mon frère en mettant son cheval au trot.

On entendait dans la forêt les coups de hache, et on voyait les spirales de fumée monter entre les arbres. La colonie des charbonniers nous salua. Frédéric interrogeait les ouvriers sur l'avancement des travaux, leur donnait des conseils, leur faisait des recommandations, tout en examinant les fours d'un œil expérimenté. Chacun gardait devant lui l'attitude du respect et l'écoutait avec attention. Aux alentours, le travail semblait devenu plus ardent, plus facile, plus gai, comme aussi le crépitement du feu plus efficace. Les hommes couraient à droite ou à gauche pour jeter de la terre là où la fumée sortait en trop grande abondance, pour boucher avec des mottes les trous ouverts par les explosions ; ils couraient, ils poussaient des cris. Le *han!* guttural des bûcherons se mêlait à ces rudes voix. Les environs retentissaient du fracas de quelque arbre tombé. Pendant les moments d'arrêt, on entendait le sifflement des merles. Et la grande forêt immobile contemplait les bûchers auxquels sa vie servait de pâture.

Tandis que mon frère procédait à l'examen des travaux, je m'éloignai en laissant à mon cheval le choix des sentiers inconnus qui bifurquaient dans le taillis. Derrière moi les bruits s'affaiblissaient, les échos mouraient. Un lourd silence descendait des cimes. Je pensais : « Comment faire pour reprendre courage ? Quelle

sera désormais ma vie ? Pourrai-je continuer à vivre dans la maison de ma mère avec mon secret ? Pourrai-je associer mon existence à celle de Frédéric ? Quel homme au monde, quel événement pourra jamais ressusciter dans mon âme une étincelle de foi ? » Le bruit des travaux s'éteignait en arrière ; la solitude devenait complète. « Travailler, pratiquer le bien, vivre pour les autres... *Désormais*, pourrais-je retrouver en ces choses le vrai sens de la vie ? Et n'y a-t-il vraiment que ces choses qui, à l'exclusion du bonheur individuel, permettent de découvrir le vrai sens de la vie ? L'autre jour, pendant que mon frère parlait, je croyais comprendre ses paroles ; je croyais que la *doctrine de vérité* se révélerait à moi par sa bouche. La doctrine de vérité, selon mon frère, réside, non dans les lois, non dans les préceptes, mais simplement et uniquement dans le sens que l'homme donne à la vie. Il me semblait que j'avais bien compris. Mais, tout d'un coup, maintenant, me voici retombé dans les ténèbres ; je suis redevenu aveugle. Je ne comprends plus rien. Quel homme au monde, quel événement pourra jamais me consoler du bien que j'ai perdu ? » Et l'avenir m'apparut effroyable, sans espoir. L'image indécise de l'enfant à naître grandit, s'élargit, comme ces choses horribles et informes qu'on voit quelquefois dans un cauchemar, elle finit par tout envahir. Il ne s'agissait plus d'un regret, d'un remords, d'un souvenir indestructible, de n'importe quelle amertume intérieure : il s'agissait d'un être vivant. Mon avenir était lié à un être qui vivait d'une vie tenace et malfaisante ; il était lié à un étranger, à un intrus, à une créature abominable, contre laquelle non pas seulement mon esprit, mais aussi ma chair, mais tout

mon sang et toutes mes fibres se soulevaient avec une aversion brutale, féroce, implacable jusqu'à la mort, par delà la mort. Je pensais : « Qui aurait pu imaginer un pire supplice pour torturer à la fois l'âme et la chair ? Le plus ingénieusement barbare des tyrans serait incapable d'inventer certaines cruautés sarcastiques qui n'appartiennent qu'au Destin. Il était présumable que la maladie avait rendu Juliane stérile. Fort bien. Elle se donne à un homme, elle commet sa première faute, et elle reste engrossée honteusement, avec autant de facilité qu'une de ces femmes chaudes que les paysans prennent de force derrière un buisson, sur l'herbe, dans un moment de rut. Et c'est précisément à l'heure où les nausées lui viennent que, moi, je me repais de rêves, je m'abreuve d'idéal, je retrouve les ingénuités de mon adolescence, je ne songe qu'à cueillir des fleurs... Oh ! ces fleurs, ces fleurs écoeurantes que je lui offrais si timidement !... Et, après une grande ivresse moitié sentimentale et moitié sensuelle, je reçois l'aimable nouvelle, de qui ? de ma mère ! Et, après la nouvelle, j'ai une crise d'exaltation généreuse, j'accepte de bonne foi un noble rôle, je me sacrifie en silence, comme un héros d'Octave Feuillet ! Quel héroïsme ! » L'ironie me torturait l'âme, me meurtrissait toutes les fibres. Alors, pour la seconde fois, je conçus l'idée folle d'échapper à mon sort.

Je regardai devant moi. Tout près, entre les troncs d'arbres, irréel comme une illusion d'yeux hallucinés, l'Assoro miroitait. « C'est étrange ! » pensai-je avec un frisson bizarre. Jusqu'à ce moment, je ne m'étais pas aperçu que mon cheval, abandonné à lui-même, s'était engagé dans un sentier qui conduisait à la rivière. On aurait presque dit que j'avais subi l'attraction de l'Assoro.

J'hésitai un instant entre deux partis : poursuivre jusqu'à la berge, ou retourner en arrière. Enfin, je m'arrachai à la fascination de l'eau et à ma mauvaise pensée. Je fis faire demi-volte à mon cheval.

Un lourd accablement succédait à la convulsion intérieure. Il me sembla que, tout d'un coup, mon âme était devenue une pauvre chose fanée, froissée, rapetissée, une chose misérable. Je m'amollis; j'eus pitié de moi-même, j'eus pitié de Juliane, j'eus pitié de toutes les créatures sur lesquelles la douleur imprime ses stigmates, qui tremblent sous l'étreinte de la vie comme tremble un vaincu sous la poigne d'un vainqueur impitoyable. « Que sommes-nous ! Que savons-nous ? Que voulons-nous ? Nul n'a jamais obtenu ce qu'il aurait aimé ; nul n'obtiendra jamais ce qu'il aimerait. Nous cherchons la bonté, la vertu, l'enthousiasme, la passion qui remplira notre âme, la foi qui calmera nos inquiétudes, l'idée que nous défendrons de tout notre courage, l'œuvre à laquelle nous nous dévouerons, la cause pour laquelle nous mourrons avec joie. Et le résultat de tant d'efforts est une lassitude vide, le sentiment de la force dépensée en pure perte et du temps qui s'enfuit... » En cet instant, la vie m'apparut comme une vision lointaine, confuse, bizarrement monstrueuse. La démence, l'imbécillité, la pauvreté, la cécité, toutes les maladies, tous les malheurs, l'agitation obscure et continue de forces inconscientes, ataviques et bestiales dans la profondeur de notre substance, les plus hautes manifestations de l'esprit toujours instables, fugitives, nécessairement subordonnées à un état physique, attachées aux fonctions d'un organe, des métamorphoses instantanées produites par une cause imperceptible, par un rien, la

part immanquable d'égoïsme dans les plus nobles actions, l'inutilité de tant d'énergies morales dirigées vers un but incertain, la futilité des amours qu'on croit éternels, la fragilité des vertus qu'on croit inébranlables, la faiblesse des plus robustes volontés, toutes les hontes, toutes les misères m'apparurent en cet instant-là. « Comment est-il possible qu'on vive ? Comment est-il possible qu'on aime ? »

Les haches retentissaient dans la forêt ; un cri bref et sauvage accompagnait chaque coup. Ça et là, dans les clairières, les grands monceaux de bois, en forme de cônes tronqués ou de pyramides quadrangulaires, fumaient. Les colonnes de fumée, épaisses et droites comme des troncs d'arbres, montaient dans l'air sans brise. Pour moi, tout était symbole en cet instant-là.

Je dirigeai mon cheval vers la charbonnière voisine, où j'avais reconnu Frédéric.

Il était descendu de cheval ; il parlait avec un vieillard de haute stature à la barbe rasée.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-il en me voyant. J'avais peur que tu ne te fusses perdu.

— Non, je n'ai pas été bien loin...

— Je te présente Jean de Scordio, un Homme, dit-il en mettant la main sur l'épaule du vieillard.

Je regardai celui qu'il venait de nommer. Un sourire singulièrement doux effleura sa bouche flétrie. Je n'avais jamais vu sous un front humain des yeux aussi tristes.

— Adieu, Jean, et bon courage ! ajouta mon frère, de cette voix qui semblait avoir, par moments, comme certaines liqueurs, la puissance de stimuler le ton vital. Quant à nous, Tullio, reprenons le chemin de la Badiola. Il se fait tard. On nous attend.

Il remonta à cheval. Il salua de nouveau le vieillard. En passant près des fours, il donnait encore quelques avertissements aux ouvriers sur les opérations de la nuit prochaine, où devait avoir lieu le *grand feu*. Nous nous éloignâmes en chevauchant l'un à côté de l'autre.

Le ciel se découvrait sur nos têtes avec lenteur. Les voiles de vapeurs flottaient, se dispersaient, se reformaient, de sorte que l'azur semblait pâlir progressivement, comme si dans sa limpidité se fut répandu et délayé un flot continu de lait. Nous approchions de l'heure précise où, la veille, aux Lilas, j'avais contemplé avec Juliane le jardin ondulant dans une lumière idéale. Autour de nous le taillis commençait à se doré. Les oiseaux chantaient, invisibles.

— As-tu bien observé ce vieillard, Jean de Scordio ? me demanda Frédéric.

— Oui, répliquai-je. Je crois que je n'oublierai jamais ni son sourire, ni ses yeux.

— Ce vieillard est un saint, poursuivit Frédéric. Aucun homme n'a travaillé ni souffert autant que ce vieillard. Il a quatorze fils, et tous, l'un après l'autre, se sont détachés de lui comme les fruits mûrs se détachent de l'arbre. Sa femme, une espèce de furie, est morte. Il est demeuré seul. Ses fils l'ont dépouillé et renié. Toute l'ingratitude humaine s'est acharnée sur lui. Il a éprouvé la perversité, non pas de personnes étrangères, mais de ses propres créatures. Comprends-tu ? Son propre sang s'est envenimé dans des êtres pour lesquels il n'a eu que de l'amour et de la bienfaisance, dans des êtres qu'il n'a pas cessé d'aimer, qu'il ne sait pas maudire, qu'assurément il bénira à l'heure de la mort, quand même ils le laisseraient mourir dans la solitude. N'est-

ce point chose extraordinaire et presque incroyable, cette obstination d'un homme dans la bonté? Et, après tant de souffrances, il conserve encore le sourire que tu lui as vu! *Tu feras bien, Tullio, de ne pas oublier ce sourire...*

Elle approchait, l'heure de l'épreuve, l'heure redoutée et désirée en même temps.

Juliane était prête. Elle avait opposé une ferme résistance au caprice de Marie ; elle avait voulu rester seule dans sa chambre pour m'attendre. « Que lui dirai-je ? Que me dira-t-elle ? Quelle sera mon attitude à son égard ? » Toutes mes préventions, tous mes plans se dispersaient. Il ne me restait qu'une angoisse intolérable. Qui aurait pu prévoir l'issue de l'entretien ? Je ne me sentais maître ni de moi-même, ni de mes paroles, ni de mes actes. Je sentais seulement en moi une fermentation de choses obscures et contraires qui, au moindre heurt, allaient surgir. Jamais comme en ce moment je n'avais eu la conscience claire et désespérée des discordes intestines que me déchiraient, la perception des éléments irréconciliables qui s'agitaient au fond de mon être, qui se terrassaient, qui se détruisaient tour

à tour dans un perpétuel conflit, rebelles à toute domination. Au bouleversement de mon esprit s'ajoutait un trouble particulier de mes sens produit par les images qui, ce jour-là, m'avaient torturé sans trêve. Je le connaissais bien, je ne le connaissais que trop, ce trouble plus efficace que toute autre chose pour remuer dans l'homme les dessous fangeux ; je ne la connaissais que trop, cette basse concupiscence dont rien ne peut nous défendre, cette redoutable fièvre sexuelle qui pendant des mois m'avait tenu enchaîné à une femme méprisée et odieuse, à Thérèse Raffo. Et, à l'heure présente, les sentiments de bonté, de pitié et de force, qui m'étaient nécessaires pour soutenir la confrontation avec Juliane et pour persister dans mon projet primitif, se dissolvaient en moi comme des brouillards mobiles sur un fond de vase, plein de bouillonnements sourds, perfide.

Il n'était pas loin de minuit quand je quittai ma chambre pour me rendre chez Juliane. Tous les bruits avaient cessé. La Badiola reposait dans un profond silence. Je me tins aux écoutes, et il me sembla que j'entendais monter dans ce silence la respiration calme de ma mère, de mon frère, de mes filles, de ces êtres inconscients et purs. Je crus revoir le visage de Marie endormie, tel que je l'avais vu la nuit précédente ; je crus revoir aussi les autres visages, avec, sur chacun d'eux, une expression de repos, de paix, de bonté. Un attendrissement soudain m'envahit. Le bonheur, un moment entrevu la veille, puis éclipsé, jeta dans mon esprit une lueur d'éclair immense. Si rien n'avait eu lieu, si j'étais resté en pleine illusion, quelle nuit que cette nuit-là ! Je serais allé vers Juliane comme vers un être divin. Et qu'aurais-je pu souhaiter de plus doux que ce

silence pour envelopper l'inquiétude de mon amour ?

Je traversai la chambre où, la veille au soir, j'avais reçu de la bouche de ma mère la révélation imprévue. De nouveau j'entendis l'horloge à balancier qui avait marqué l'heure, et, je ne sais pourquoi, ce tic tac invariablement égal accrut mon angoisse. Je ne sais pourquoi, je m'imaginai que je sentais l'angoisse de Juliane répondre à la mienne à travers l'espace qui nous séparait encore, et que les palpitations de nos cœurs s'accéléraient à l'unisson. J'allai droit devant moi, sans plus m'arrêter, sans chercher à étouffer le bruit de ma marche. Je ne frappai point à la porte : j'ouvris et j'entrai. Juliane était debout, appuyée d'une main à l'angle d'une table, immobile, plus rigide qu'un hermès.

Je vois tout encore. Rien à cette heure ne m'échappa ; rien ne m'échappe. Le monde réel s'était complètement évanoui. Il ne subsistait qu'un monde fictif au milieu duquel je haletais d'angoisse, le cœur comprimé, incapable d'articuler une syllabe, et, néanmoins, singulièrement lucide, comme si j'avais été spectateur d'une scène de théâtre. Sur la table brûlait une bougie, qui prêtait une sorte de réalité visible à cette apparence de fiction scénique, parce que la petite flamme mouvante semblait agiter autour d'elle cette vague horreur que les acteurs d'un drame répandent dans l'air ambiant avec leurs grands gestes de désespoir ou de menace.

L'étrange sensation se dissipa lorsque enfin, impuissant à supporter davantage ce silence et l'immobilité marmoréenne de Juliane, je prononçai les premières paroles. Ma voix n'eut point le son que je croyais qu'elle aurait au moment où j'ouvris les lèvres. Sans le vouloir,

je parlai d'une voix douce, tremblante, presque timide.

— Tu m'attendais ?

Elle tenait les paupières baissées. Sans les relever, elle répondit :

— Oui.

Je regardais son bras, ce bras immobile comme un étau et qui semblait se raidir de plus en plus sur la main appuyée à l'angle de la table. Je craignais que ce soutien fragile, sur lequel s'abandonnait tout le corps, ne cédât d'un moment à l'autre, et qu'elle ne tombât comme une masse.

— Tu sais pourquoi je suis venu ? continuai-je avec une lenteur extrême, en m'arrachant du cœur les mots un à un.

Elle se tut.

— Est-ce vrai ? poursuivis-je, est-ce vrai... ce que j'ai appris de ma mère ?

Elle se tut encore. On aurait dit qu'elle rassemblait toutes ses forces. Etrange chose ! Pendant cet intervalle, il ne me paraissait pas absolument impossible qu'elle répondit : « Non. »

Elle répondit, et j'entendis moins le son de ses paroles que je ne les vis se dessiner sur ses lèvres exsangues :

— C'est vrai.

Je reçus en pleine poitrine un choc plus rude peut-être que celui que m'avaient donné les paroles de ma mère. Sans doute, je savais tout, j'avais déjà vécu vingt-quatre heures avec ma certitude ; et pourtant cette confirmation si claire, si précise m'atterra, comme si c'était la première fois que j'avais la révélation de l'irréparable vérité.

— (C'est vrai ! répétai-je instinctivement en me parlant à moi-même, avec une sensation analogue à celle que j'aurais eue si je m'étais retrouvé vivant et conscient au fond d'un abîme.

Alors Juliane releva les paupières et fixa ses pupilles sur les miennes avec une sorte de violence spasmodique.

— Tullio, dit-elle, écoute.

Une suffocation lui coupa la voix dans la gorge.

— Ecoute. Je sais ce que je dois faire. J'étais décidée à tout pour t'épargner l'heure présente ; mais le destin a voulu que je vive jusqu'à cette heure pour souffrir la chose la plus horrible, la chose dont j'avais une terreur folle, ah ! tu m'entends, mille fois plus que de la mort. Tullio, Tullio, ton regard...

Une autre suffocation l'arrêta au moment où sa voix devenait si douloureuse qu'elle me donnait l'impression physique d'un arrachement des fibres les plus secrètes. Je me laissai tomber sur un siège, je me pris la tête dans les mains, j'attendis qu'elle continuât.

— J'aurais dû mourir avant l'heure où nous sommes. Il y a si longtemps que je devais mourir ! Sans doute il eût été préférable que je ne fusse pas venue à la Badiola ; il eût été préférable qu'à ton retour de Venise tu ne m'eusses plus retrouvée. Je serais morte, et tu n'aurais pas connu cette honte ; tu m'aurais regrettée, peut-être adorée toujours. Peut-être serais-je restée à jamais ton grand amour, ton *unique* amour, comme tu disais hier... Je ne craignais pas la mort, tu sais ; je ne la crains pas. C'est la pensée de nos deux fillettes et de notre mère qui m'a fait remettre l'exécution de jour en jour. Et cela a été une agonie, Tullio, une agonie cruelle,

où j'ai consumé, non pas une, mais mille vies. Et je suis encore vivante!

Après une pause, elle ajouta :

— Comment est-il possible qu'avec une santé si misérable j'aie tant de résistance à la douleur ? Cela encore est pour moi une infortune. Songe donc : en consentant à t'accompagner ici, je pensais : « Il est certain que je tomberai malade ; dès mon arrivée, il faudra que je me mette au lit, et je ne me relèverai plus. On croira que je meurs de mort naturelle. Tullio ne saura jamais rien, ne soupçonnera jamais rien. Tout sera fini. » Au contraire, me voici encore sur pieds, et tu sais tout, et tout est perdu sans ressource.

Elle parlait d'une voix basse, très faible, et pourtant déchirante comme un cri aigu et réitéré. Moi, je me serrais les tempes et j'en sentais le battement si fort que j'en avais presque peur, comme si les artères eussent fait craquer la peau et que leur membrane molle et chaude eût adhéré nue à la paroi du crâne.

— Mon unique préoccupation était de te cacher la vérité, non point pour moi, mais pour toi, pour ton salut. Tu ne sauras jamais quelles terreurs m'ont glacée, quelles angoisses m'ont prise à la gorge. Depuis le jour où nous sommes arrivés ici jusqu'à hier, tu as espéré, toi, tu as rêvé, tu as été presque heureux. Mais ma vie, à moi, dans cette maison bénie, aux côtés de ta mère, avec mon secret, peux-tu l'imaginer ? Hier, aux Lilas, pendant que nous étions à table, dans cette causerie si douce qui me torturait, tu m'as dit : « Tu ne savais rien, tu ne t'apercevais de rien. » Oh ! non, cela est faux ; je savais tout, je devinais tout ; et, quand je surprénais la tendresse dans tes yeux, je sentais mon

âme défaillir. Ecoute, Tullio. J'ai dans la bouche la vérité, la vérité pure. Me voici devant toi comme une mourante. Il me serait impossible de mentir. Crois ce que je te dis. Je ne songe point à me disculper, je ne songe point à me défendre. Désormais, tout est fini. Mais je veux te dire une chose, parce qu'elle est vraie. Tu sais quel amour j'ai eu pour toi, depuis le premier jour où nous nous sommes vus. Pendant des années, des années, j'ai eu un dévouement aveugle, et non seulement pendant les années de bonheur, mais aussi pendant les années de misère, alors que ton amour, à toi, s'était fatigué. Tu le sais, Tullio. Toujours tu as pu faire de moi ce que tu as voulu. Toujours tu as trouvé en moi l'amie, la sœur, la femme, l'amante prête à n'importe quel sacrifice pour ton plaisir. Ne va pas croire, Tullio, ne va pas croire que je te rappelle mon long dévouement pour t'accuser. Non, non. Je n'ai pas dans l'âme une seule goutte de fiel contre toi, entends-tu ? pas une seule goutte ! Mais permets qu'à cette heure je te rappelle un dévouement et une tendresse qui ont duré tant d'années, que je te parle d'amour, de la *continuité de mon amour*, sans lacune, tu m'entends ? sans la moindre lacune. Je crois que ma passion pour toi n'a jamais été aussi ardente que durant les dernières semaines. Hier, tu me racontais bien des choses.. Ah ! que ne puis-je, moi, te raconter ma vie de ces derniers jours ! Je savais tout, je devinais tout ; et j'étais contrainte de te fuir. Que de fois j'ai été sur le point de tomber dans tes bras de fermer les yeux et de te laisser me prendre, dans mes moments de faiblesse et de lassitude extrême ! L'autre matin, le matin du samedi, quand tu es entré avec les fleurs, il me sembla

en te regardant que je revoyais l'amoureux *d'autrefois*, à cause de l'ardeur qui t'animait, et de ton sourire, et de ton amabilité, et de la lumière qui éclairait tes yeux. Et tu me fis voir les égratignures de tes mains ! Alors, j'eus un élan pour prendre ces mains, pour les baiser... Où trouvais-je la force de me retenir ? *Je ne me sentais pas digne*. Et je vis dans un éclair tout le bonheur que tu m'offrais avec les épines fleuries, tout le bonheur auquel je devais renoncer pour toujours. Ah ! Tullio, mon cœur est à toute épreuve, puisqu'il a pu se serrer ainsi sans se rompre. J'ai la vie tenace.

Elle prononça cette dernière phrase d'une voix plus soude, avec un accent indéfinissable, mêlé d'ironie et de colère. Je n'osais pas lever le visage et la regarder. Ses paroles me causaient une atroce souffrance, et pourtant je tremblais chaque fois qu'elle s'arrêtait. Je craignais que les forces ne l'abandonnassent subitement, qu'il ne lui fût impossible de continuer. Et j'attendais de sa bouche d'autres confessions, d'autres lambeaux d'âme.

— C'est une grande, une grande erreur, reprit-elle, de n'être pas morte avant ton retour de Venise. Mais la pauvre Marie, mais la pauvre Nathalie, pouvais-je les abandonner ?

Elle hésita un instant :

— Toi non plus, il n'était pas bon peut-être que je te quittasse ainsi... Je t'aurais laissé du remords. Tu aurais été en butte aux accusations du monde. Nous n'aurions pas pu dissimuler avec notre mère... Elle t'aurait demandé : « Pourquoi Juliane a-t-elle voulu mourir ? » Elle serait parvenue à connaître la vérité, que nous lui avons cachée jusqu'à présent... Pauvre sainte femme !

Sa gorge s'étranglait, sa voix s'enrouait, prenait un tremblement de pleurs contenus. Ma gorge aussi se serait du même nœud.

— J'y ai pensé ; et , quand tu as voulu m'amener ici, j'ai pensé encore que je n'étais plus digne d'elle, que je n'étais plus digne de recevoir ses baisers sur le front, d'être appelée sa fille. Mais tu sais combien nous sommes faibles, combien facilement nous nous abandonnons à la force des choses. Je n'avais plus aucun espoir ; je savais que, hors de la mort, il ne restait pour moi aucun refuge ; je savais que, chaque jour, le cercle se rétrécissait davantage. Et pourtant je laissais passer les jours un à un, sans prendre de résolution. Et j'avais un moyen sûr de mourir !

Elle s'arrêta. Obéissant à une impulsion subite, je levai les yeux et la regardai fixement. Un grand frisson la secoua ; et le mal que mon regard lui faisait fut si manifeste que je rabaissai le front et repris ma première attitude.

Jusque-là, elle s'était tenue debout. Elle s'assit.

Il y eut un intervalle de silence.

— Crois-tu, me demanda-t-elle d'un air timide et malheureux, crois-tu que la faute soit grave quand l'âme n'est pas consentante ?

Cette allusion à la *faute* suffit pour remuer instantanément en moi la lie qui s'était reposée, et une sorte d'aigreur amère me monta à la bouche. Un sarcasme involontaire sortit de mes lèvres. Je dis, en affectant de sourire :

— Pauvre âme !...

Ce mot fit paraître sur la figure de Juliane une expression de douleur si intense que j'éprouvai aussitôt

la morsure aiguë du repentir. Je compris qu'il m'eût été impossible de lui porter un coup plus cruel et qu'en ce moment, contre cette créature soumise, l'ironie était la pire des lâchetés.

— Pardonne-moi, dit-elle.

Elle avait l'aspect d'une femme frappée à mort. Et il me sembla que son regard avait exactement la douceur triste, presque enfantine, que j'avais déjà vue aux blessés qu'on arrange dans la civière.

— Pardonne-moi. Hier, toi aussi tu as parlé d'âme... Tu penses maintenant : « *Ces choses-là, les femmes les disent pour obtenir leur pardon.* » Mais je ne cherche pas à me faire pardonner. Je sais que le pardon est impossible, que l'oubli est impossible. Je sais qu'il n'y a plus de ressource. Tu m'entends ? Je ne voulais que me faire pardonner les baisers reçus de ta mère...

Elle parlait toujours d'une voix basse, très faible et pourtant déchirante comme un cri aigu et réitéré.

— Je sentais sur mon front un poids de douleurs si lourd que, non pour moi, Tullio, mais pour ma douleur, seulement pour ma douleur, j'acceptais sur le front les baisers de ta mère. Moi, je n'en étais pas digne ; mais ma douleur les méritait. Tu peux m'accorder mon pardon.

J'eus un mouvement de bonté, de pitié ; mais je n'y céдай pas. Mon regard évitait ses yeux, et je faisais d'énormes efforts pour ne pas me tordre dans des accès convulsifs, pour ne pas me livrer à des actes extravagants.

— Certains jours, je différerais d'heure en heure l'exécution de mon dessein ; la pensée de cette maison, de ce qui ensuite arriverait dans cette maison, m'ôtait

le courage. Voilà comment j'ai fini par perdre jusqu'à l'espérance de pouvoir te cacher la vérité, de pouvoir assurer ton salut ; car, dès les premiers jours, ta mère avait deviné mon état. Te rappelles-tu le jour où j'étais à la fenêtre et où l'odeur des violettes m'incommodait ? C'est alors que ta mère s'est aperçue de quelque chose. Imagine mes terreurs ! Je pensais : « Si je me tue, il apprendra le secret de sa mère. Et qui sait jusqu'où s'étendront les conséquences de la faute que j'ai commise ? » Nuit et jour je me rongais l'âme, pour découvrir le moyen de te sauver. Dimanche, quand tu m'as demandé : « Veux-tu que nous allions mardi aux Lilas ? » j'ai consenti sans réfléchir, je me suis abandonnée au destin, je me suis confiée à la puissance du hasard et de la fortune. J'étais certaine que ce jour-là serait mon dernier jour. Et cette certitude m'exaltait, m'inspirait une sorte de démente. Mais, Tullio, rappelle-toi tes paroles d'hier, et dis-moi si, maintenant, tu comprends mon martyre... Le comprends-tu ?

Elle se pencha, s'allongea vers moi comme pour m'enfoncer dans l'âme sa question douloureuse, et elle tordait ses doigts entrelacés.

— Tu ne m'avais jamais tenu ce langage, tu n'avais jamais eu cette voix. Lorsque, sur le banc, tu m'as demandé : « *Il est trop tard, peut-être ?* » je te regardai et ton visage me fit peur. Pouvais-je te répondre : « *Oui, il est trop tard* » ? Pouvais-je te briser le cœur d'un seul coup ? Que serions-nous devenus ? Alors je pris le parti de m'accorder une dernière ivresse, je m'affolai, je ne vis plus que la mort et ma passion.

Sa voix s'était enrouée étrangement. Je la regardais, et il me semblait que je ne la reconnaissais plus, tant

elle était transfigurée. Une convulsion contractait toutes les lignes de son visage ; sa lèvre inférieure tremblait très fort ; ses yeux brûlaient d'une ardeur fébrile.

— Tu me condamnes ? demanda-t-elle, sur un ton rauque et âpre. Tu me méprises pour ce que j'ai fait hier ?

Elle se couvrit le visage de ses mains. Puis, après une pause, sur un ton indéfinissable qui exprimait le déchirement, la volupté et l'horreur, sur un ton qui lui venait d'on ne sait quelles profondeurs de l'être, elle ajouta :

— Hier soir, *pour ne pas détruire ce qu'il me restait de toi dans le sang*, j'hésitais à prendre le poison.

Ses mains retombèrent. Mais elle secoua sa faiblesse d'un mouvement résolu. Sa voix se raffermir.

— Le destin a voulu que je vive jusqu'à l'heure présente. Le destin a voulu que tu apprennes de ta mère la vérité. De ta mère ! Hier soir, quand tu es rentré dans cette chambre, tu savais tout, et tu n'as rien dit, et, devant ta mère, tu as baisé la joue que je t'offrais. Avant que je meure, permets-moi de te baiser les mains. C'est la seule grâce que j'implore de toi. Maintenant, j'attends tes ordres. Je suis prête à tout. Parle.

Je dis :

— Il est nécessaire que tu vives.

— Impossible, Tullio, s'écria-t-elle, impossible ! As-tu pensé à ce qui arrivera si je vis ?

— J'y ai pensé. Il est nécessaire que tu vives.

— Quelle horreur !

Et elle eut un violent soubresaut, un geste instinctif d'épouvante : peut-être, en ce moment, sentit-elle dans ses entrailles *une autre vie*, celle de l'enfant qui devait naître.

— Ecoute, Tullio. Désormais, tu sais tout ; désormais, le suicide ne peut plus me servir à te cacher ma honte, à m'éviter de comparaître devant toi. Tu sais tout, et nous voici ensemble, et nous pouvons encore nous regarder, nous pouvons encore nous parler ! Il s'agit de bien autre chose. Je ne songe point à éluder ta vigilance pour me donner la mort. Au contraire, je veux que tu m'aides à disparaître le plus naturellement possible, sans éveiller aucun soupçon autour de nous. J'ai deux poisons ; la morphine et le sublimé corrosif. Mais peut-être cela ne vaut-il rien : il est difficile de dissimuler un empoisonnement. Et il faut que ma mort semble involontaire, causée par un accident fortuit, par un malheur. Tu entends ? C'est la seule voie qui conduise au but. Le secret demeurera entre nous...

Elle s'était mise à parler rapidement, avec une expression de fermeté réfléchie, comme si elle eût raisonné pour me convaincre de consentir à un accommodement utile et non pas à un pacte de mort, non pas à une complicité dans l'exécution d'un projet extravagant. Je la laissais aller. Une sorte de fascination singulière me clouait sur place, me contraignait à regarder et à écouter cette créature si fragile, si pâle, si malade, envahie par des flots si impétueux d'énergie morale.

— Ecoute, Tullio. J'ai une idée. Frédéric m'a raconté ta folie de ce soir, le péril que tu as couru sur le bord de l'Assoro. Il m'a tout raconté. Je pensais, tremblante : « Qui sait quelle crise de douleur lui a fait affronter ce péril ? » Puis, en y repensant, il m'a semblé que je comprenais. Ce fut comme une révélation prophétique. Mon âme eut la vision de toutes les douleurs qui t'attendent, douleurs contre lesquelles rien ne pourrait te protéger,

douleurs qui grandiraient de jour en jour, inconsolables, intolérables. Ah ! Tullio, il est certain que tu les as déjà pressenties et que tu prévois aussi ton impuissance à les supporter. Il n'y a qu'un moyen de salut pour toi, pour moi, pour nos âmes, pour notre amour. Oui, laisse-moi dire : *notre amour* ; laisse-moi croire encore à tes paroles d'hier ; laisse-moi répéter que je t'aime à cette heure comme je ne t'ai jamais aimé. Et c'est précisément pour cela, précisément parce que nous nous aimons, qu'il faut que je disparaisse du monde, qu'il faut que tu ne me voies plus.

Une extraordinaire élévation morale rehaussa en cet instant sa voix et toute sa personne. Un grand frisson m'agita ; une illusion fugitive s'empara de mon esprit. Pendant une minute, je crus vraiment que mon amour et l'amour de cette femme allaient de pair, hauts d'une hauteur idéale sans mesure, affranchis de la misère humaine, purs de toute faute, irréprochables. Je retrouvai pour quelques instants la même sensation que j'avais éprouvée au début, lorsque le monde réel m'avait paru complètement évanoui. Puis, comme toujours, le phénomène inévitable eut lieu : cet état de conscience cessa d'être mien, s'objectiva, me devint *étranger*.

— Ecoute, poursuivit-elle en baissant la voix, comme si elle eût craint d'être entendue. J'ai manifesté à Frédéric un grand désir de revoir le bois, les charbonnières, tout le pays. Demain matin, Frédéric n'aura pas le loisir de nous accompagner parce qu'il doit retourner à Casal Caldore. Nous irons tous les deux, seuls. Frédéric m'a dit que je pourrai monter Favilla. Quand nous serons sur la berge... je ferai ce que tu as fait ce matin.

Il arrivera un malheur. Frédéric m'a dit qu'il est impossible de se sauver de l'Assoro... Veux-tu?

Bien qu'il y eût de la suite dans ses paroles, elle semblait en proie à une sorte de délire. Une rougeur inaccoutumée allumait le haut de ses joues ; ses yeux avaient un éclat extraordinaire.

La vision de la rivière sinistre me traversa rapidement l'esprit.

Elle répéta, en se penchant vers moi :

— Veux-tu ?

Je me levai, je lui pris les mains. Je voulais calmer sa fièvre. Un chagrin, une pitié immense m'oppressaient. Et ma voix fut douce, fut bonne, trembla d'émotion affectueuse.

— Pauvre Juliane ! Ne te tourmente pas ainsi. Tu souffres trop ; la douleur t'ôte la raison, pauvre âme ! Il faut avoir beaucoup de courage ; il faut ne plus penser aux choses que tu viens de dire... Pense à Marie, à Nathalie... Moi, j'ai accepté ce châtiement. C'est un châtiement que j'ai bien mérité pour tout le mal que j'ai fait. Je l'accepte ; je le supporterai. Mais il est nécessaire que tu vives. Me promets-tu, Juliane, au nom de Marie, au nom de Nathalie, au nom de la tendresse que tu as pour ma mère, au nom de tout ce que je t'ai dit aux Lilas, me promets-tu de ne chercher d'aucune façon à te donner la mort ?

Elle tenait la tête penchée. Et, tout à coup, dégageant ses mains, elle saisit les miennes et se mit à les baiser avec fureur ; et je sentis sur ma peau la chaleur de sa bouche, la chaleur de ses larmes. Et, comme j'essayais de me dégager, elle tomba de son siège sur les genoux, sans lâcher mes mains, sanglotant, me montrant

un visage bouleversé où les pleurs coulaient en ruisseaux, où la contraction de la bouche révélait l'indicible spasme qui convulsait tout son être.

Et moi, incapable de la relever, incapable de prononcer un mot, suffoqué par un cruel accès d'angoisse, subjugué par la violence du spasme qui contractait cette pauvre bouche blême, oublieux de toute rancune, de tout orgueil, sans autre sentiment que l'aveugle terreur de la vie, sans voir en moi-même et en cette femme terrassée autre chose que la souffrance humaine, l'éternelle misère humaine, le désastre des infractions inévitables, le poids de la chair brute, l'horreur des impitoyables fatalités qui s'attachent aux racines mêmes de notre être et l'infinie tristesse physique de nos amours, je tombai aussi à genoux devant elle, par un instinctif besoin de me prosterner, de prendre la même attitude humble que cette créature qui souffrait et qui me faisait souffrir. Et j'éclatai en sanglots ; et, encore une fois, après si longtemps, nous mêlâmes nos larmes, des larmes brûlantes, hélas ! mais impuissantes à changer notre destin.

XVI

Qui saura jamais traduire par des mots la sensation de stupeur et de sécheresse désolée, qui, chez l'homme, succède aux pleurs versés inutilement, aux paroxysmes d'inutile désespérance? Les pleurs sont un phénomène qui passe; toute crise aboutit à une détente, tout accès est bref; et, ensuite, l'homme se retrouve épuisé, le cœur aride, convaincu plus que jamais de sa propre impuissance, corporellement stupide et triste, avec devant lui l'impassible réalité.

Je cessai le premier de pleurer; je rouvris le premier les yeux à la lumière; je fis le premier attention à ma posture, à celle de Juliane, aux objets environnants. Nous étions toujours à genoux, l'un en face de l'autre, sur le tapis; quelques sanglots la secouaient encore. La bougie brûlait sur la table, et, par moments, sa petite flamme s'agitait et s'inclinait comme sous un souffle de brise. Dans le silence, mon oreille perçut le bruit léger d'une montre

qui était quelque part dans la chambre. La vie coulait, le temps fuyait. Mon âme était vide et solitaire.

Après que la violence de l'émotion fut amortie, après que l'ivresse de la douleur fut dissipée, nos attitudes ne signifiaient plus rien, n'avaient plus de raison d'être. Il fallait me relever, relever Juliane, dire quelque chose, clore définitivement cette scène; mais j'éprouvais pour tout cela une étrange répugnance. Il me semblait que j'étais devenu incapable du moindre effort physique et moral. J'étais dépité d'être là, de subir ces nécessités, de me heurter à ces difficultés, de n'avoir pas la force de quitter ma position. Et une sorte de rancune sourde contre Juliane commença à s'agiter confusément au fond de moi-même.

Je me relevai. Je l'aidai à se relever. Chacun des sanglots qui, de temps à autre, la secouaient encore, faisait grandir en moi cette rancune inexplicable.

Il est donc bien vrai que certains germes de haine se dissimulent au fond de tout sentiment qui unit deux créatures humaines, c'est-à-dire qui rapproche deux égoïsmes ? Il est donc bien vrai que ces germes d'inévitable haine déshonorent toujours nos plus tendres abandons, nos meilleurs élans ? Tout ce qu'il y a de beau dans l'âme porte en soi un germe latent de corruption, est condamné à se corrompre.

Je dis (et je craignais qu'involontairement le ton de ma voix ne fût point assez doux) :

— Sois calme, Juliane. Le moment est venu d'être courageuse. Viens. Assieds-toi. Sois calme. Veux-tu boire un peu d'eau ? Veux-tu respirer des sels ? Réponds.

— Oui, donne-moi un peu d'eau. Tu en trouveras dans l'alcôve, sur la table de nuit.

Dans sa voix, il y avait encore des larmes ; et elle s'essuyait le visage avec un mouchoir, assise sur un divan bas, en face de la grande glace d'une armoire. Elle n'avait pas cessé de sangloter convulsivement.

J'entrai dans l'alcôve pour prendre un verre. J'aperçus le lit dans la pénombre. Il était déjà préparé ; un coin des couvertures était relevé et écarté, une longue chemise blanche était posée près de l'oreiller. Aussitôt mon odorat subtil et vigilant perçut le parfum léger de la batiste, un parfum affaibli d'iris et de violette bien connu de moi. La vue du lit, le parfum familier me troublèrent profondément. Je me hâtai de verser l'eau et je sortis pour porter le verre à Juliane qui attendait.

Elle but quelques gorgées, à petits coups, tandis que que, debout devant elle, j'étais attentif à observer le mouvement de sa bouche.

— Merci, Tullio, dit-elle.

Et elle me rendit le verre encore à moitié plein. Comme j'avais soif, je bus l'eau qui restait. Cette action machinale suffit pour accroître mon trouble. Je m'assis à mon tour sur le divan. Et nous gardâmes le silence, absorbés tous deux dans nos réflexions, séparés seulement par une courte distance.

Le divan avec nos figures se reflétait dans la glace de l'armoire. Nous pouvions apercevoir nos visages sans nous regarder, mais un peu confusément, parce que la lumière était faible et mouvante. Sur le fond vague de la glace, je considérais fixement la silhouette de Juliane qui, dans son immobilité, prenait peu à peu un aspect mystérieux, l'inquiétante fascination de certains portraits de femmes obscurcis par le temps, l'intensité de

vie fictive qu'ont les êtres enfantés par une hallucination. Et il arriva que, petit à petit, cette image éloignée me sembla plus vivante que la personne réelle. Il arriva que, petit à petit, je revis dans cette image la femme caressante, la femme voluptueuse, l'amante, l'infidèle.

Je fermai les yeux. L'Autre surgit. Une de mes visions coutumières se forma.

Je pensais : « Jusqu'ici, elle n'a fait aucune allusion directe à sa chute, aux circonstances de sa chute. Elle n'a prononcé qu'une seule phrase significative : « Crois-tu que la faute soit grave *quand l'âme n'est point consentante* ? » Une phrase ! Et qu'a-t-elle voulu dire ? Il s'agit d'une de ces distinctions subtiles auxquelles on recourt d'ordinaire pour excuser et atténuer toutes les trahisons, toutes les infamies. Mais, en somme, quelle sorte de relation a eu lieu entre elle et Philippe Arborio, outre la relation charnelle indéniable ? Et dans quelles conditions s'est-elle abandonnée ? » Une curiosité atroce me torturait. Mon expérience même me suggérait diverses hypothèses ; ma mémoire retrouvait le souvenir précis de certaines façons particulières de céder qu'avaient employées mes anciennes maîtresses. Les images apparaissaient, se transformaient, se succédaient, nettes et rapides. Je revoyais Juliane telle que je l'avais vue en des jours lointains, seule dans l'embrasure d'une fenêtre, avec un livre sur les genoux, toute languissante, très pâle, ayant l'attitude de quelqu'un qui va s'évanouir ; et une altération indéfinissable, comme si elle s'était fait violence pour étouffer quelque chose, traversait ses yeux trop noirs. L'avait-il surprise en ma maison même, durant un de ces alanguissements ?

Après avoir subi le viol avec une sorte d'inconscience, n'avait-elle, au réveil, éprouvé que de l'horreur et du dégoût pour l'acte irréparable, avait-elle chassé cet homme, avait-elle cessé de le voir? Ou au contraire avait-elle accepté un rendez-vous dans un lieu secret, dans un petit appartement écarté, peut-être dans une de ces banales chambres garnies qui ont été le théâtre de centaines d'adultères ignobles; avait-elle reçu et prodigué toutes les caresses sur le même oreiller, non point en une unique rencontre, mais plusieurs fois, mais plusieurs jours de suite, à des heures convenues, avec la sécurité que lui donnait mon insouciance? Et je revis Juliane devant la glace; en ce jour de novembre; je revis son attitude lorsqu'elle attachait le voile à son chapeau, la couleur de sa robe, et puis sa marche légère « sur le trottoir, du côté du soleil »... Ce matin-là, peut-être, elle allait à un rendez-vous!

Je souffrais une torture sans nom. La fureur de savoir me mettait l'âme au supplice; les images matérielles m'exaspéraient. Ma rancune contre Juliane devenait plus âpre; et le souvenir des voluptés récentes, le souvenir du lit nuptial aux Lilas, *ce qui m'était resté d'elle dans le sang*, alimentait cette sombre flamme. La sensation que me donnait le voisinage du corps de Juliane, un certain frémissement spécial m'avertirent que je venais de tomber en proie à la fièvre bien connue de la jalousie sexuelle et que, pour ne point céder à un emportement odieux, il était indispensable de prendre la fuite.

Mais ma volonté semblait frappée de paralysie; je n'étais plus maître de moi. Je restais là, immobilisé par deux forces contraires, par une répulsion et par une

attraction toutes physiques, par une concupiscence mêlée de dégoût, par un antagonisme obscur que je ne pouvais pas vaincre ; car le combat se livrait dans les régions les plus basses de ma nature animale.

L'Autre, depuis l'instant où il avait surgi dans ma pensée, n'avait pas cessé une minute de m'obséder l'esprit. *Était-ce Philippe Arborio ? Avais-je deviné juste ? Ne me trompais-je point ?*

Brusquement, je me tournai vers Juliane. Elle me regarda. Mais la question subite resta étran­glée dans ma gorge. Je baissai les yeux, je courbai la tête, et, avec le même raidissement spasmodique que j'aurais ressenti en m'arrachant de quelque endroit du corps un lambeau de chair vive, j'osai lui demander :

— Le nom de *cet homme* ?

Ma voix, tremblante et rauque, me faisait mal à moi-même.

A cette demande imprévue, Juliane tressaillit, mais demeura muette.

— Tu ne réponds pas ? insistai-je en m'efforçant de réprimer la colère qui était sur le point de m'envahir, cette colère aveugle, qui déjà, la nuit précédente, avait passé sur mon esprit comme une rafale.

— Ah ! mon Dieu ! gémit-elle avec désespoir ; et elle s'abattit sur le côté, en cachant sa figure dans un coussin. Mon Dieu ! Mon Dieu !

Mais je voulais savoir ; je voulais, à tout prix, lui arracher l'aveu.

— Te souviens-tu, poursuivis-je, te souviens-tu de cette matinée où j'entrai dans ta chambre à l'improvisite, vers les premiers jours de novembre ? Te souviens-tu ? J'entrai sans savoir pourquoi, parce que tu

chantais. Tu chantais l'air d'*Orphée* ; tu t'apprêtais à partir. Te souviens-tu ? Je vis un livre sur ton bureau, je l'ouvris, je lus sur la garde une dédicace... C'était un roman, *le Secret*... Te souviens-tu ?

Elle restait abattue sur le coussin, sans répondre. Je me penchai vers elle. Je tremblais d'un frisson semblable à celui qui précède le froid de la fièvre. J'ajoutai :

— C'est lui peut-être ?

Elle ne répondit point, mais elle se releva avec un élan de désespoir. Elle paraissait affolée. Elle fit le geste de se jeter sur moi, puis s'arrêta en s'écriant :

— Aie pitié ! aie pitié ! Laisse-moi mourir ! Ce que tu me fais endurer est pire que la pire des morts. J'ai tout supporté, je suis capable de supporter tout ; mais cela, non, je ne puis pas, je ne puis pas... Si je vis, ce sera pour nous deux un martyr de toutes les heures, un martyr qui deviendra de jour en jour plus terrible. Et tu me prendras en haine, toute ta haine retombera sur moi. J'en suis sûre, sûre. J'ai déjà senti la haine dans ta voix. Aie pitié ! Laisse-moi mourir !

Elle paraissait affolée. Elle avait un besoin furieux de s'accrocher à moi ; mais, n'osant le faire, elle se tordait les mains pour se maîtriser, avec une convulsion de toute sa personne. Je la saisis par les bras, je l'attirai.

— Ainsi, je ne saurai rien ? lui dis-je, parlant presque sur sa bouche, affolé à mon tour, emporté par un instinct cruel qui rendait mes mains rudes.

— Je t'aime, je t'ai toujours aimé, j'ai toujours été tienne. J'expie par cet enfer une minute de faiblesse, tu entends ? *une minute de faiblesse*... C'est la vérité. Tu ne sens donc pas que c'est la vérité ?...

J'eus encore un instant lucide. Puis j'eus une impulsion aveugle, sauvage, indomptable.

Elle tomba sur le coussin à la renverse. Mes lèvres étouffèrent son cri.

XVII

Que de choses cette violente étreinte avait étouffées !

« Sauvage ! sauvage ! » Je revoyais les larmes silencieuses qui avaient rempli l'orbite des yeux de Juliane ; j'entendais encore le râle qu'elle avait poussé dans le spasme suprême : un râle d'agonisante. Et sur mon âme repassait le flot de cette tristesse comparable à nulle autre tristesse qui, après l'acte, m'avait accablé. « Oh ! un vrai sauvage ! » N'est-ce pas précisément à cette minute que la première suggestion du crime était entrée en moi ? N'est-ce pas dans la fureur de l'acte qu'une intention homicide s'était présentée à ma conscience ?

Et je repensais au mot amer de Juliane : « J'ai la vie tenace. » Ce qui me paraissait surprenant, c'était, non pas la ténacité de sa vie à elle, mais la ténacité de *l'autre vie*, de celle qu'elle portait dans son sein et contre

laquelle je m'exaspérais, contre laquelle je commençais à conspirer.

On ne remarquait point encore dans la personne de Juliane les indices extérieurs de la grossesse. Par conséquent sa grossesse ne devait dater que de quelques mois, trois mois peut-être ou un peu plus. Le lien qui attachait l'enfant à la mère devait être fragile. Comment les violentes émotions de la journée des Lilas et de la nuit suivante, comment les efforts, les spasmes, les convulsions n'avaient-ils pas suffi à provoquer une crise libératrice ? Tout m'était contraire, toutes les circonstances conjuraient contre moi. Et ma haine devenait plus farouche.

Empêcher la naissance de l'enfant, tel était mon secret dessein. Toute l'horreur de notre état venait de la prévision de cette naissance, de la menace de l'intrus. Pourquoi Juliane, au premier soupçon, n'avait-elle pas tenté tous les moyens pour abolir cette grossesse infâme ? Ce qui l'avait arrêtée, était-ce une crainte, une répugnance instinctive de mère ? Avait-elle aussi un cœur maternel pour l'embryon adultérin ?

Et je considérais l'avenir avec une sorte de clairvoyance divinatoire. Juliane donnait le jour à un enfant mâle, unique héritier de notre nom antique. Le fils qui n'était pas mien grandissait sans accident ; il usurpait l'amour de ma mère, de mon frère ; il était caressé, adoré ; on le préférait à Marie et à Nathalie, mes créatures. La force de l'habitude apaisait les remords de Juliane, elle s'abandonnait sans retenue à son sentiment maternel. Et le fils qui n'était pas mien grandissait sous sa protection, entouré de ses soins assidus ; il devenait robuste et beau ; il devenait capricieux comme un petit

despote ; il régnait dans ma maison. Petit à petit, ces visions se particularisaient. Tel ou tel spectacle imaginaire prenait le relief et le mouvement d'une scène réelle ; tel ou tel trait de cette vie fictive s'imprimait si fortement dans ma conscience qu'il y gardait quelque temps tous les caractères d'une réalité effective. Les traits de l'enfant se modifiaient à l'infini ; ses actes, ses gestes, se diversifiaient sans cesse. Tantôt, je me le représentais maigre, pâle, taciturne, avec une grosse tête lourde inclinée sur la poitrine ; tantôt je le voyais tout rose, potelé, gai, babillard, plein de grâces et de câlineries, particulièrement affectueux avec moi, très bon ; tantôt au contraire il était tout nerfs, bilieux, un peu félin, plein d'intelligence et d'instincts malfaisants, dur avec ses sœurs, cruel pour les animaux, incapable de tendresse, indisciplinable. A la longue, cette dernière image prévalut sur toutes les autres, les élimina en s'affirmant, se fixa en un type précis, s'anima d'une vie chimérique intense, finit par prendre un nom : le nom depuis longtemps choisi pour l'héritier masculin, le nom de mon père, Raymond.

Ce petit fantôme pervers était une émanation directe de ma haine, et il avait contre moi une hostilité égale à celle que j'avais contre lui. Il était un ennemi, un adversaire avec qui j'allais engager la lutte. Il était ma victime, et j'étais la sienne. Je ne pouvais lui échapper ; il ne pouvait m'échapper. Nous étions tous deux enfermés dans un cercle d'airain.

Il avait des yeux gris comme Philippe Arborio. Parmi les expressions variées de son regard, une surtout me frappait, en une scène imaginaire qui se reproduisait souvent. Voici cette scène. J'entrais, sans me douter

de rien, dans une chambre noyée d'ombre, pleine d'un étrange silence. Je croyais y être seul. Tout d'un coup, en me retournant, je m'apercevais de la présence de Raymond, dont les yeux gris et mauvais me regardaient avec fixité. Soudain la tentation du crime m'assaillait, si forte que, pour ne pas me jeter sur le petit être maléfique, je prenais la fuite.

XVIII

Entre Juliane et moi le pacte paraissait conclu. Elle vivait. Tous deux nous continuions à vivre, en simulant, en dissimulant. Comme les dipsomanes, nous avions deux vies alternantes : l'une tranquille, faite tout entière de douces apparences, de tendresses filiales, d'affections pures, de complaisances réciproques ; l'autre agitée, fébrile, trouble, incertaine, sans espoir, en proie à l'idée fixe, talonnée toujours par une menace, précipitée vers une catastrophe inconnue.

Il y avait de rares moments où mon âme, se dérochant à l'assaut de tant de choses mauvaises, s'affranchissant du mal qui l'enveloppait comme de mille tentacules, s'élançait avec un désir haletant vers le haut idéal de bonté plus d'une fois entrevu. La mémoire me revenait des singulières paroles que mon frère m'avait dites à la lisière du bois d'Assoro, au sujet de Jean de Scordio : « *Tu feras bien, Tullio, de ne pas oublier ce sourire.* » Et

ce sourire sur la bouche flétrie du vieillard prenait une signification profonde, devenait extraordinairement lumineux, m'exaltait comme la révélation d'une vérité suprême.

Presque toujours, en ces rares moments, je revoyais aussi un autre sourire, celui de Juliane malade sur les oreillers, ce sourire imprévu, qui s'atténuait, s'atténuait sans disparaître. Et le souvenir de la lointaine après-midi tranquille où j'avais enivré d'une ivresse trompeuse la pauvre convalescente aux mains si blanches, le souvenir de la matinée où elle s'était levée pour la première fois et où, au milieu de la chambre, elle m'était tombée dans les bras en riant et en haletant, le souvenir du geste vraiment divin par lequel elle m'avait offert l'amour, l'indulgence, la paix, le rêve, l'oubli, tout ce qu'il y a de beau et tout ce qu'il y a de bon, me donnaient des regrets et des remords infinis, désespérés. La douce et terrible question qu'André Bolkonsky avait lue sur le visage éteint de la princesse Lisa, moi, je la lisais sans cesse sur le visage encore vivant de Juliane : « Qu'avez-vous fait de moi ? » Nul reproche n'était sorti de sa bouche ; elle n'avait pas su, pour amoindrir la gravité de sa faute, m'objecter aucune de mes propres infamies ; elle avait été humble devant son bourreau ; pas une goutte d'amertume n'avait aigri ses paroles. Et pourtant ses yeux me répétaient : « Qu'as-tu fait de moi ? »

Une étrange ardeur de sacrifice m'enflammait tout à coup, me poussait à embrasser ma croix. La grandeur de l'expiation me semblait digne de mon courage. Je me sentais une surabondance de forces, l'âme héroïque, l'intelligence illuminée. En allant vers la sœur douleur

reuse, je pensais : « Je trouverai la bonne parole qui la consolera, je trouverai l'accent fraternel qui adoucira sa douleur, qui relèvera son front. » Mais, dès que j'arrivais en sa présence, je ne pouvais plus parler ; mes lèvres paraissaient scellées d'un sceau infrangible, tout mon être paraissait frappé d'un maléfice. La lumière intérieure s'éteignait subitement, comme sous un vent glacial d'origine inconnue. Et dans les ténèbres commençait à se mouvoir vaguement cette sourde rancune dont j'avais fait trop souvent l'expérience et que j'étais impuissant à réprimer.

C'était le symptôme d'un accès. Je balbutiais quelques mots avec égarement, j'évitais de regarder Juliane dans les yeux, et je m'en allais, je prenais la fuite.

Plus d'une fois aussi il m'arriva de rester. Lorsque la crise devenait insoutenable, je cherchais éperdument la bouche de Juliane ; et c'étaient des baisers prolongés jusqu'à la suffocation, des baisers qui nous laissaient plus rompus, plus tristes, séparés par un plus profond abîme.

« Sauvage ! Sauvage ! » Au fond de ces emportements, il y avait une intention homicide, une intention que je n'osais pas m'avouer à moi-même. Je ne me préoccupais point du péril mortel auquel j'exposais Juliane. Evidemment, au cas où un accident se fût produit, la vie de la mère aurait couru un grand risque. Eh bien, dans ma démente, je ne pensai d'abord qu'à la possibilité de détruire l'enfant. Plus tard seulement, je réfléchis que ces deux vies étaient solidaires, et que, par mes folles entreprises, j'attentais du même coup contre l'une et contre l'autre.

D'ailleurs Juliane, ne m'opposait aucune résistance.

Les larmes silencieuses d'une âme outragée n'emplissaient plus l'orbite de ses yeux. Elle répondait à mon ardeur avec une ardeur presque lugubre. En vérité, elle avait parfois « des sueurs d'agonisante et des aspects de cadavre » qui m'atterraient. Un jour elle me cria, hors d'elle-même, d'une voix qui s'étranglait :

— Oui, oui, tue-moi !

Je compris. Elle espérait la mort, et c'est de moi qu'elle l'attendait.

XIX

C'est chose incroyable combien elle avait d'énergie pour dissimuler devant ceux qui ne savaient pas. Elle réussissait encore à sourire ! Mes craintes connues pour sa santé me fournissaient un prétexte qui justifiait certaines tristesses que je ne réussissais pas à déguiser. Ces craintes, partagées par ma mère et par mon frère, faisaient qu'à la maison la nouvelle grossesse n'était pas fêtée comme les précédentes et qu'on évitait les allusions et les prédictions accoutumées en pareil cas. Cela était un bonheur.

Enfin, le docteur Vébesti arriva à la Badiola.

Sa visite fut rassurante. Il trouva Juliane très affaiblie : il remarqua en elle un peu d'irritabilité nerveuse, un appauvrissement du sang, un trouble général des fonctions nutritives ; mais il affirma que le progrès de la grossesse ne présentait aucune anomalie notable et que, quand on aurait amélioré l'état général, les couches

pourraient s'accomplir dans des conditions normales. En outre, il donna à entendre qu'il avait beaucoup de confiance dans le tempérament exceptionnel de Juliane, dont il avait eu par le passé l'occasion de constater l'extraordinaire force de résistance. Il prescrivit des soins d'hygiène et un régime reconstituant, il approuva le séjour à la Badiola, il recommanda la régularité, l'exercice modéré, la tranquillité d'esprit.

— Je compte spécialement sur vous, me dit-il d'un air sérieux.

Ce fut pour moi une déception. J'avais mis en lui une espérance de salut, et voilà que je la perdais. Avant son arrivée, je nourrissais cette espérance : « S'il déclarait nécessaire, pour préserver la mère, de sacrifier le fils encore informe et non viable ! S'il déclarait nécessaire, pour éviter une catastrophe sûre à l'époque du terme, de recourir aux moyens extrêmes et de supprimer l'enfant !... Juliane serait sauvée, elle guérirait ; et je serais sauvé aussi, je me sentirais renaître. Il me serait possible, je crois, d'oublier presque, ou du moins de me résigner. Le temps cicatrise tant de blessures, et le travail console de tant de tristesses ! Je pourrais, je crois, reconquérir la paix, petit à petit, et m'amender, suivre l'exemple de mon frère, devenir meilleur, devenir un Homme, vivre pour les autres, embrasser la religion nouvelle. Je crois que ma douleur même pourrait m'aider à reconquérir ma dignité. — L'homme à qui il est donné de souffrir plus que les autres est *digne* aussi de souffrir plus que les autres. — N'est-ce point un verset de l'évangile de mon frère ? Il y a donc une élection de douleur. Jean de Scordio, par exemple, est un élu. Posséder un pareil sourire,

c'est posséder un don divin. Je pourrais, je crois, mériter ce don... » Telle avait été mon espérance. Par une contradiction avec ma ferveur expiatoire, j'avais espéré une diminution de châtement !

En fait, alors que je voulais me régénérer par la souffrance, j'avais peur de souffrir, j'avais une peur atroce d'affronter la véritable douleur. Déjà mon âme était à bout de forces ; elle avait beau entrevoir la grande voie et être agitée d'aspirations chrétiennes : elle se dérobaît par un sentier oblique qui menait droit à l'abîme inévitable.

En causant avec le docteur, en montrant un peu d'incrédulité pour ses prévisions rassurantes, en manifestant de l'inquiétude, je trouvai le moyen de lui découvrir ma pensée. Je lui fis entendre qu'à tout prix je désirais écarter de Juliane le péril et que, si cela était nécessaire, je renoncerais sans regret à ce troisième rejeton. Je le priai de me parler en toute franchise.

Il me rassura une seconde fois. Il me déclara que, même dans un cas désespéré, il n'aurait pas recours à l'avortement, parce que, dans les conditions où se trouvait Juliane, une hémorragie serait très pernicieuse. Il me répéta qu'il fallait avant tout favoriser et activer la régénération du sang, reconstituer l'organisme débilité, obtenir par tous les moyens que la mère arrivât au terme naturel de sa grossesse avec des forces restaurées, avec un esprit confiant et tranquille. Il conclut :

— Je crois que votre femme a surtout besoin de consolations morales. Je suis un vieil ami. Je sais qu'elle a beaucoup souffert. Il dépend de vous de relever son courage.

Ma mère, réconfortée, redoubla de tendresse pour Juliane. Elle laissa voir son doux rêve et son pressentiment. C'est un petit-fils qu'elle attendait, un petit Raymond. Elle était sûre, cette fois.

Mon frère aussi attendait Raymond.

Marie et Nathalie adressaient souvent à leur mère, à leur grand'mère et à moi des questions ingénues et gracieuses sur leur compagnon futur.

C'est ainsi que l'amour domestique, exprimé par des présages, des souhaits, des espérances, commençait à envelopper le fruit invisible, l'être qui n'était pas encore formé.

Un jour nous étions restés assis, Juliane et moi, sous les ormes. Ma mère venait de nous quitter. Dans son affectueuse causerie, elle avait nommé Raymond; elle avait même remis en usage un diminutif qui évoquait le souvenir très lointain de mon père mort. Juliane et moi,

nous lui avions répondu par un sourire. Elle avait cru que son rêve était notre rêve et elle nous avait quittés pour nous permettre de rêver à loisir.

C'était l'heure qui suit la chute du soleil, une heure calme et limpide. Sur nos têtes, le feuillage était immobile. De temps à autre, une troupe rapide d'hirondelles fendait l'air avec un bruit d'ailes, avec des cris perçants, comme aux Lilas.

Nous suivîmes des yeux la sainte femme tant qu'on put la voir ; puis nous nous regardâmes, silencieux, consternés. Nous fûmes quelques minutes sans rompre le silence, abattus par l'immensité de notre tristesse. Et alors, avec un effort terrible de tout mon être, faisant abstraction de Juliane, je sentis vivre solitairement à mon côté la petite créature, comme si, en cet instant, nulle autre créature n'eût existé auprès de moi, n'eût existé autour de moi. Et ce ne fut pas une sensation illusoire ; ce fut une sensation réelle et profonde. Un effroi courut dans toutes mes fibres ; j'eus un violent sursaut et je levai les regards au visage de ma compagne, pour dissiper cette sensation d'horreur. Nous nous regardâmes, éperdus, sans savoir que dire ni que faire contre l'excès de notre angoisse. Je voyais sur son visage le reflet de ma détresse, je devinais ma propre physionomie. Mes yeux se portèrent instinctivement sur son sein ; et, lorsque je les en détournai, j'aperçus sur mon visage la même expression de terreur panique que prennent les infirmes affligés d'une infirmité monstrueuse, quand on observe le membre déformé par le mal incurable.

Elle dit à voix basse, après une pause pendant laquelle nous avions essayé tous deux de mesurer notre souffrance sans en découvrir la limite elle dit :

— As-tu pensé que cela pourrait durer la vie entière ?

Je ne desserrai pas les lèvres, c'est en moi-même que se fit entendre la réponse résolue : « Non, cela ne durera point. »

Elle reprit :

— Souviens-toi que, d'un seul mot, tu peux trancher la difficulté, t'affranchir. Je suis prête. Souviens-toi.

Je me tus encore, mais je me pensai : « Non, ce n'est pas toi qui dois mourir. »

Elle reprit d'une voix que la tendresse éplorée rendait tremblante :

— Je ne puis te consoler; il n'y a de consolation ni pour toi ni pour moi; il n'y en aura jamais... As-tu pensé que *quelqu'un* sera toujours entre nous deux ? Si le vœu de ta mère était exaucé... Pense ! Pense !...

Mais mon âme frémissait sous la lueur sinistre d'une idée unique. Je dis :

— Déjà ils l'aiment tous.

J'hésitai. Je jetai sur Juliane un rapide regard. Puis, rabaissant soudain les paupières, courbant la tête, je lui demandai, d'une voix qui s'éteignit entre mes lèvres :

— Et toi, l'aimes-tu ?

— Oh ! quelle question !

Je ne pus m'empêcher d'insister, bien que je souffrisse physiquement comme si on m'eût labouré une plaie vive avec les ongles.

— Tu l'aimes ?

— Non, non ! Je l'ai en horreur !

J'eus un mouvement de joie instinctive, comme si j'avais obtenu, par cet aveu, un assentiment à mon idée

secrète et une sorte de complicité. Mais Juliane m'avait-elle fait une réponse sincère? Ou bien avait-elle fait un mensonge par pitié pour moi?

Je fus assailli du désir cruel et furieux d'insister encore, de la contraindre à une confession longue et complète, de pénétrer jusqu'au fond de son âme. Mais son aspect m'arrêta. Je m'abstins. Je me sentais maintenant sans amertume contre elle, bien qu'elle portât dans son sein la vie sur laquelle était suspendu mon arrêt de mort. J'étais maintenant attiré vers elle par une émotion de reconnaissance. Il me semblait que l'horreur qu'elle avait confessée en frémissant la détachait de la créature qu'elle nourrissait et la rapprochait de moi. J'éprouvais le besoin de lui faire entendre ces choses et d'accroître son aversion contre l'enfant à naître, comme contre un irréconciliable ennemi de nous deux.

Je lui pris une main; je lui dis :

— Tu m'as un peu soulagé. Je t'en remercie. Tu comprends...

Et j'ajoutai, en masquant d'une espérance chrétienne mon intention homicide :

— Il y a une Providence. Qui sait? Le jour de la libération viendra peut-être... Tu me comprends. Qui sait? Prie Dieu.

C'était un présage de mort pour l'enfant à naître; c'était un souhait. Et, en induisant Juliane à prier Dieu qu'il l'exaucât, je la préparais à l'événement funèbre, j'obtenais d'elle une sorte de complicité morale. Je finis par penser :

« Si, à la suite de mes paroles, la suggestion du crime entraînait en elle, et, petit à petit, devenait assez

forte pour l'entraîner?... Certainement il est possible qu'elle se convainque de la nécessité redoutable, qu'elle s'exalte à la pensée de ma délivrance, qu'elle ait un élan d'énergie sauvage, qu'elle accomplisse le sacrifice suprême. N'a-t-elle point encore répété tout à l'heure qu'elle est toujours prête à mourir? Mais sa mort suppose celle de son enfant. Donc, elle n'est point retenue par un préjugé religieux, par la peur du péché; puisqu'elle est prête à mourir, c'est qu'elle est prête à commettre un double crime, et contre elle-même et contre le fruit de ses entrailles. D'autre part, elle est convaincue que son existence sur la terre est utile, indispensable même aux personnes qui l'aiment et qu'elle aime; et elle est aussi convaincue que l'existence du fils qui n'est pas mien fera de notre vie un intolérable supplice. Elle sait encore que nous pourrions nous rapprocher, que nous pourrions peut-être, dans le pardon et dans l'oubli, retrouver quelque douceur, que nous pourrions espérer du temps la guérison de la plaie, si entre elle et moi ne s'interposait point l'intrus. Il suffirait donc qu'elle réfléchit à tout cela pour qu'un vœu inutile, une prière inefficace se convertissent vite en une résolution et en un acte. » Je méditais; elle aussi méditait silencieusement, la tête basse, sans dégager sa main de la mienne tandis que sur nous descendait l'ombre des grands ormes immobiles.

Quelles étaient ses pensées? Son front gardait toujours la pâleur délicate d'une hostie. Avec l'ombre du soir, ne descendait-il point sur elle une autre ombre?

Moi, je voyais Raymond. Mais ce n'était plus sous la forme de l'enfant pervers et félin aux yeux gris; c'était sous la forme d'un misérable petit corps mou et rou-

geâtre, respirant à peine, et que la plus légère pression suffirait à faire mourir.

La cloche de la Badiola sonna le premier coup de l'Angélus. Juliane retira sa main de la mienne et fit le signe de la croix.

XXI

Le quatrième, le cinquième mois passèrent, et la grossesse commença à se développer rapidement. Le corps de Juliane, élancé, souple et flexible, grossissait, se déformait comme celui d'une hydropique. Elle en était humiliée vis-à-vis de moi comme d'une infirmité honteuse. Une souffrance poignante apparaissait sur son visage, quand elle surprenait mes regards fixés sur sa taille alourdie.

Je me sentais accablé, incapable de trainer plus longtemps le fardeau de cette existence misérable. Chaque matin, lorsque j'ouvrais les yeux après un sommeil agité, j'étais vraiment comme si l'on m'eût présenté une coupe profonde en me disant : « Si tu veux boire, si tu veux vivre aujourd'hui, il faut exprimer dans cette coupe, jusqu'à la dernière goutte, le sang de ton cœur. » A chaque réveil, une répugnance, un dégoût, une répulsion indéfinissables m'assaillaient dans le plus intime de mon être. Et pourtant il fallait vivre !

Les jours étaient d'une lenteur cruelle. Le temps ne coulait pas : il tombait goutte à goutte, paresseux et lourd. Et j'avais encore devant moi l'été, une partie de l'automne, une éternité. Je m'efforçais d'imiter mon frère, de l'aider dans la grande œuvre agricole qu'il avait entreprise, de m'enflammer au feu de sa foi. Je restais à cheval des journées entières, comme un *buttero* ; je me fatiguais à un travail manuel, à quelque besogne facile et monotone ; je cherchais à émousser la pointe de ma conscience par un contact prolongé avec les gens de la glèbe, avec les hommes simples et droits, avec ceux à qui les règles morales reçues des ancêtres suffisent pour remplir leur fonction aussi naturellement que les organes corporels remplissent les leurs. J'allai visiter plusieurs fois Jean de Scordio, le saint solitaire ; je voulus entendre sa voix, je voulus l'interroger sur ses infortunes, je voulus revoir ses yeux si tristes et son sourire si doux. Mais il ne causait guère ; il était un peu timide avec moi ; à peine répondait-il par quelques mots vagues ; il n'aimait point à parler de lui-même, il n'aimait point à se plaindre, il n'interrompait point le travail auquel il était occupé. Ses mains osseuses, desséchées, brunies, qui semblaient fondues en bronze vivant, ne s'arrêtaient jamais, ne connaissaient peut-être pas la fatigue. Un jour, je m'écriai :

— Quand donc tes mains se reposeront-elles ?

L'homme intègre regarda ses mains avec un sourire ; il en considéra le dos et la paume, il les tourna au soleil par-dessus et par-dessous. Ce regard, ce sourire, ce soleil, ce geste conféraient à ces grosses mains calleuses une noblesse souveraine. Endurcies sur les instruments d'agriculture, sanctifiées par le bien qu'elles avaient

répandu, par l'immense labeur qu'elles avaient fourni, ces mains, à présent, étaient dignes de porter la palme.

Le vieillard les croisa sur sa poitrine, selon le rite mortuaire des chrétiens, et répondit sans cesser de sourire :

— Bientôt, monsieur, s'il plaît à Dieu. Quand on me les disposera de cette façon, dans le cercueil. Ainsi soit-il.

XXII

Tous les remèdes étaient vains. Le travail ne me soulageait pas, ne me consolait pas, parce qu'il était excessif, inégal, désordonné, fébrile, souvent interrompu par des périodes d'invincible inertie, d'abattement, de sécheresse.

Mon frère m'avertissait :

— Ce n'est point là ce que prescrit la règle. Tu dépenses en une semaine l'énergie de six mois ; puis tu te laisses retomber dans l'indolence ; puis, sans modération, tu recommences à t'exténuer de fatigue. Ce n'est point là ce que prescrit la règle. Il faut que notre œuvre soit calme, concordante, harmonique, pour être efficace. Tu entends ? Il faut que nous nous prescrivions une méthode. Mais tu as le défaut de tous les novices : un excès d'ardeur. Par la suite, tu te calmeras.

Mon frère disait :

— Tu n'as pas encore trouvé ton équilibre. Tu ne sens

pas encore sous tes pieds la *terre ferme*. Mais n'aie pas peur. Tôt ou tard tu parviendras à saisir ta loi. Cela t'arrivera à l'improviste, quand tu t'y attendras le moins, avec le temps.

Il disait encore :

— Cette fois, Juliane te donnera certainement un héritier, Raymond. J'ai déjà pensé au parrain. C'est Jean de Scordio qui tiendra ton fils sur les fonts baptismaux. C'est le plus digne parrain qu'il soit possible de trouver pour lui. Jean lui inspirera la bonté et la force. Lorsque Raymond sera en âge de comprendre, nous lui parlerons de ce noble vieillard. Et ton fils sera ce que nous n'avons pas pu, ce que nous n'avons pas su être nous-mêmes.

Il revenait souvent sur ce sujet, il prononçait souvent le nom de Raymond, il faisait des vœux pour que l'enfant à naître incarnât l'idéal du type humain qu'il avait rêvé, le Modèle. Il ne savait pas que chacune de ses paroles était pour moi un coup de poignard qui exaspérait ma haine, qui rendait mon désespoir plus violent.

Tout le monde conjurait contre moi sans le savoir, tout le monde me frappait à l'envi. Quand j'approchais de quelqu'un des miens, je me sentais anxieux et craintif, comme si j'avais été forcé de me tenir auprès d'une personne qui, ayant en main des armes terribles, n'en aurait connu ni l'usage ni le danger. J'étais dans l'attente continuelle d'une blessure ; pour avoir un peu de trêve, j'étais réduit à chercher la solitude et à fuir loin de mes semblables ; mais, dans la solitude, je me retrouvais face à face avec mon pire ennemi, avec moi-même.

Je me sentais périr secrètement ; il me semblait que

je perdais la vie par tous les pores. Parfois se reproduisaient en moi des états d'âme qui avaient appartenu à la période la plus obscure de mon passé, désormais si lointain. Parfois je ne conservais que le sentiment intime de mon propre isolement parmi les fantômes inertes de toutes choses. Pendant de longues heures, je n'avais pas d'autre sensation que celle du poids continu et écrasant de la vie et celle du petit battement d'une artère dans ma tête.

Puis survenaient les ironies, les sarcasmes contre moi-même, des fureurs soudaines de briser et de détruire, des dérisions impitoyables, des méchancetés féroces, une aigre fermentation de la lie la plus abjecte. Il me semblait que je ne savais plus ce que c'était qu'indulgence, miséricorde, tendresse, bonté. Toutes les bonnes sources intérieures s'obstruaient, se tarissaient comme des fontaines frappées de malédiction. Et alors je ne voyais plus en Juliane que le fait brutal, la grossesse ; je ne voyais plus en moi-même que le personnage ridicule, le mari berné, le stupide héros sentimental d'un mauvais roman. Le sarcasme intérieur n'épargnait aucun de mes actes, aucun des actes de Juliane. Le drame se métamorphosait pour moi en une comédie amère et bouffonne. Rien ne me retenait plus ; tous les liens se brisaient ; il se faisait une violente rupture. Et je me disais : « Pourquoi rester ici à débiter ce rôle odieux ? Je m'en irai, je rentrerai dans le monde, dans ma première vie, dans le libertinage. Je m'étourdirai, je me perdrai. Qu'importe ? Je ne veux pas être ce que je suis, fange dans la fange. Pouah ! »

XXIII

Dans un de ces accès, je résolus de quitter la Badiola, de partir pour Rome, de m'en aller à l'aventure.

J'avais un prétexte tout trouvé. Comme nous n'avions pas prévu une absence aussi longue, nous avions laissé la maison dans un état provisoire. Il était urgent de régler diverses affaires et de prendre des mesures pour que notre absence pût se prolonger sans terme fixe.

J'annonçai mon départ. Je persuadai à ma mère, à mon frère, à Juliane que cela était indispensable; je promis de tout dépêcher en quelques jours. Je fis mes préparatifs.

La veille au soir, fort avant dans la nuit, tandis que je bouclais une valise, j'entendis frapper à la porte de ma chambre. Je dis :

— Entrez !

Et j'eus la surprise de voir entrer Juliane.

— Ah ! c'est toi ?

J'allai à sa rencontre. Elle était un peu haletante, fatiguée peut-être par les escaliers. Je la fis asseoir. Je lui offris une tasse de thé froid avec une mince rondelle de citron, boisson qui lui plaisait jadis et qu'on avait préparée pour moi. A peine y baigna-t-elle ses lèvres, et elle me la rendit. Ses yeux révélaient de l'inquiétude.

Elle finit par dire timidement :

— Ainsi, tu pars ?

— Oui, répondis-je, demain matin, comme tu sais.

Il y eut ensuite un long intervalle de silence. Par les fenêtres ouvertes entraît une délicieuse fraîcheur; les rayons de la pleine lune frappaient sur les appuis; on entendait le chœur chantant des grillons, pareil au son un peu aigre et indéfiniment lointain d'une flûte.

Elle me demanda d'une voix altérée :

— Quand reviendras-tu ? Parle-moi franchement.

— *Je ne sais pas*, répondis-je.

Il y eut une nouvelle pause. Une brise légère soufflait de temps à autre, et les rideaux s'enflaient; chaque souffle apportait jusqu'à nous dans la chambre la volupté de cette nuit d'été.

— Tu m'abandonnes ?

Il y avait dans sa voix une détresse si profonde qu'en moi le nœud de dureté se détendit soudain, et que le regret et la pitié m'envahirent.

— Non, répondis-je; ne crains rien, Juliane. Mais j'ai besoin d'un peu de répit. Je n'en puis plus. Il faut que je respire.

Elle dit :

— Tu as raison.

— Je crois que je reviendrai bientôt, comme je l'ai

promis. Je t'écrirai. Toi aussi, quand tu ne me verras plus souffrir, tu auras peut-être un soulagement.

Elle dit :

— Un soulagement ? Non, jamais.

Un sanglot étouffé frémissait dans sa voix. Elle ajouta aussitôt, avec l'accent d'une angoisse déchirante :

— Tullio, Tullio, dis-moi la vérité ! Est-ce que tu me hais ? Dis-moi la vérité !

Et ses yeux m'interrogeaient, plus angoissés encore que ses paroles. Pendant un instant, on eût dit qu'elle fixait sur moi son âme même. Et ces pauvres yeux grands ouverts, ce front si pur, cette bouche contractée, ce menton amaigri, tout ce frêle visage douloureux qui faisait contraste avec l'ignominieuse difformité inférieure, et ces mains, ces frêles mains douloureuses qui se tendaient vers moi avec un geste de supplication, me firent peine plus que jamais, et m'apitoyèrent, et m'attendrirent.

— Crois-moi, Juliane ; crois-moi une fois pour toutes. Je n'ai nulle rancune contre toi, et jamais je n'en aurai. Je n'oublie pas que je suis ton débiteur ; je n'oublie rien. N'en as-tu pas eu déjà les preuves ? Rassure-toi. Pense maintenant à ta *délivrance*. Et puis... qui sait ? Mais, en tout cas, Juliane, je ne te ferai point défaut. Pour le moment, laisse-moi partir. Peut-être quelques jours d'absence me feront-ils du bien. Je reviendrai plus calme. Le calme sera très nécessaire, par la suite. Tu auras besoin de toute mon aide.

Elle dit :

— Merci. Tu feras de moi ce que tu voudras.

Maintenant, c'était un chant humain qui parvenait jusqu'à nous dans la nuit et qui couvrait le son aigre du

concert champêtre : peut-être un chœur de moissonneurs sur une aire lointaine, aux rayons de la lune.

— Entends-tu ? dis-je.

Nous écoutâmes. On sentait l'haleine de la brise. Toute la volupté de cette nuit d'été venait me remplir le cœur.

— Veux-tu que nous allions nous asseoir sur la terrasse ? demandai-je doucement à Juliane.

Elle consentit, se leva. Nous passâmes dans une chambre voisine, où il n'y avait pas d'autre lumière que celle de la pleine lune. Un grand flot blanc, quelque chose comme un lait immatériel, inondait le plancher. Pour sortir sur la terrasse, elle marchait devant moi, dans ce flot clair, et je pouvais voir son ombre difforme se dessiner en noir dans la clarté.

Ah ! où était la créature mince et souple que j'avais étreinte dans mes bras ? Où était l'amante retrouvée sous les lilas en fleurs, par un midi d'avril ? En une seconde, j'eus le cœur envahi de tous les regrets, de tous les désirs, de tous les désespoirs.

Juliane s'était assise et avait appuyé la tête sur le fer de la balustrade. Son visage, éclairé en plein, était plus blanc que tout ce qui l'entourait, plus blanc que le mur. Elle tenait les paupières mi-closes. Les cils mettaient au haut de sa joue une ombre qui me troublait plus qu'un regard.

Comment aurais-je pu dire un mot ?

Je me tournai vers la vallée, je me penchai sur la balustrade en serrant de mes doigts le fer glacial. Je vis sous moi un énorme amas d'apparences confuses, où je ne distinguais que le miroitement de l'Assoro. Le chant arrivait ou s'interrompait selon le souffle de la brise, et,

dans les pauses, on recommençait à entendre ce son de flûte un peu aigre et indéfiniment lointain. Jamais une nuit ne m'avait paru si pleine de douceur et de tristesse. De l'extrême fond de mon âme s'éleva un cri, très perçant quoiqu'on ne pût l'entendre, vers la félicité perdue.

XXIV

A peine fus-je arrivé à Rome que je me repentis d'y être venu. Je trouvai la ville brûlante, en feu, presque déserte ; et cela me fit peur. Je trouvai, muette comme une tombe, la maison où les objets familiers, les objets que je connaissais le mieux, prenaient un aspect insolite et étrange ; et cela me fit peur. J'eus la sensation de la solitude, d'une épouvantable solitude ; et, néanmoins, je ne me mis pas en quête d'amis, je ne voulus ni me rappeler ni reconnaître personne. J'entrepris seul la chasse de l'homme contre qui me poussait une haine implacable, la chasse de Philippe Arborio.

J'espérais le rencontrer tout de suite dans quelque lieu public. J'allai au restaurant où je savais qu'il avait ses habitudes. Je l'attendis une soirée entière, en pré-méditant la façon dont je le provoquerais. Chaque fois que j'entendais le pas d'un nouvel arrivant, mon sang ne faisait qu'un tour. Mais il ne vint pas. J'interrogeai

les garçons. Depuis longtemps, ils ne l'avaient pas vu.

Je me rendis à la salle d'armes. La salle était vide, noyée dans l'ombre verdâtre que faisaient les persiennes fermées, pleine de cette odeur spéciale qui s'élève des parquets de bois quand on les arrose. Le maître, délaissé par ses élèves, m'accueillit avec de grandes démonstrations d'amabilité. J'écoutai attentivement le récit minutieux des victoires remportées dans les assauts du dernier concours ; puis je lui demandai des nouvelles de quelques-uns de mes amis qui fréquentaient la salle ; enfin je lui demandai des nouvelles de Philippe Arborio.

— Il n'est plus à Rome depuis quatre ou cinq mois, répondit le maître. J'ai ouï dire qu'il est malade d'une maladie nerveuse très grave, et qu'il aura beaucoup de peine à guérir. Je tiens le renseignement du comte Galiffa. Mais je n'en sais pas davantage.

Il ajouta :

— En effet, il était très fatigué. Il n'a pris de moi que quelques leçons. Il redoutait l'assaut ; il ne pouvait pas voir devant ses yeux la pointe de l'épée...

— Galiffa est-il encore à Rome ? dis-je.

— Non, il est à Rimini.

Quelques minutes après, je pris congé.

Cette nouvelle inattendue m'avait donné un coup « Puisse-t-elle être vraie ! » pensai-je. Et je me plus à supposer qu'il s'agissait d'une de ces terribles maladies de la moelle épinière ou de la substance cérébrale qui conduisent un homme jusqu'aux dernières dégradations, à l'idiotisme, aux plus tristes formes de la folie et finalement à la mort. Les notions que j'avais puisées dans des livres scientifiques, les souvenirs d'une visite.

que j'avais faite à un asile d'aliénés, les images, plus précises encore, que m'avait laissées le cas spécial d'un de mes amis, Jules Spinelli, me revenaient maintenant en foule à la mémoire. Et je revoyais le pauvre Spinelli assis sur son grand fauteuil de cuir rouge, pâle d'une pâleur terreuse, avec tous les traits du visage paralysés, avec la bouche tirée et béante, pleine de salivation et d'un bégaiement incompréhensible ; je revoyais le geste qu'il faisait à tout moment pour ramasser dans son mouchoir cette salive intarissable qui lui coulait des coins de la bouche ; je revoyais la figure blonde, fluette et douloureuse de la sœur qui mettait une serviette sous le menton de l'infirme, comme on fait à un bébé, et qui, avec la sonde pharyngienne, lui introduisait dans l'estomac la nourriture qu'il n'était plus capable d'avalier.

« C'est tout bénéfice, pensai-je. Si j'avais un duel avec un adversaire si célèbre, si je le blessais grièvement, si je le tuais, certainement le fait ne passerait pas inaperçu ; il courrait sur toutes les bouches, il serait divulgué, commenté par les journaux. Et peut-être arriverait-il aussi que la cause vraie du duel fût mise en évidence. Au contraire, cette maladie providentielle m'épargne tout danger, tout ennui, tout bavardage. Je puis bien renoncer à une joie sanguinaire, au châtement infligé de ma propre main (et, d'ailleurs, suis-je sûr du résultat ?), lorsque je sais que la maladie paralyse et réduit à l'impuissance l'homme que je déteste. Mais la nouvelle est-elle exacte ? Et s'il ne s'agissait que d'un trouble passager ? » Il me vint une idée heureuse. Je sautai en voiture et je me fis conduire à la librairie de son éditeur. Pendant le trajet, je me représentais mentalement, avec un souhait sincère, les deux perturba-

tions cérébrales les plus terribles pour un homme de lettres, pour un artiste du langage, pour un styliste : l'aphasie et l'agraphie. Et une vision imaginaire m'en représentait les symptômes.

J'entrai dans la librairie. Tout d'abord, je ne distinguai rien : j'avais les yeux encore éblouis par la lumière extérieure. Mais j'entendis une voix nasillarde, à l'accent étranger, qui m'interpellait :

— Monsieur désire... ?

Et j'aperçus derrière le bureau un homme d'un âge indéfinissable, d'un blond fade, sec, blâfard, une espèce d'albinos. Je me tournai vers lui, j'indiquai les titres de plusieurs ouvrages. J'en achetai quelques-uns ; puis je demandai le dernier roman de Philippe Arborio. L'albinos me tendit *le Secret*. Alors, je feignis d'être un admirateur fanatique du romancier.

— Est-ce bien le dernier paru ?

— Oui, monsieur... Il y a un mois ou deux, notre maison en avait annoncé un nouveau : *Turris eburnea*.

— *Turris eburnea* !

Le cœur me bondit.

— Mais je ne pense pas que nous puissions le publier.

— Pourquoi donc ?

— L'auteur est très malade.

— Malade ? Et de quelle maladie ?

— D'une paralysie progressive du bulbe, répliqua l'albinos, en détachant les mots terribles l'un de l'autre, avec une certaine affectation de science.

« Oh ! la maladie de Jules Spinelli ! »

— Alors, le cas est grave ?

— Très grave, fit sentencieusement l'albinos. Monsieur sait que cette paralysie n'a point d'arrêt.

— Mais elle est encore au début ?

— Au début, oui ; mais il n'y a plus de doute sur la nature du mal. La dernière fois qu'il vint ici, je l'ai entendu parler ; et, déjà, il avait de la difficulté à articuler certains mots.

— Ah ! vous l'avez entendu ?

— Oui, monsieur. A certains mots, il avait déjà la prononciation indécise, un peu tremblante...

Je stimulais l'albinos par l'attention extrême, pour ainsi dire admirative, que je prêtai à ses réponses. Je crois qu'il m'aurait volontiers fait connaître les syllabes auxquelles s'était embarrassée la langue du romancier illustre.

— Et où est-il maintenant ?

— Il est à Naples. Les médecins l'ont soumis à un traitement électrique.

— A un traitement électrique ! répétais-je avec une stupeur ingénue, avec une affectation d'ignorance, dans le but de chatouiller la vanité de l'albinos et de prolonger la conversation.

Il est vrai que, dans cette librairie étroite et longue comme un corridor, il coulait un filet de fraîcheur favorable à la causerie. La lumière était douce. Un commis dormait tranquillement sur une chaise, le menton sur la poitrine, à l'ombre d'un globe terrestre. Il n'entrait personne.

Le libraire avait quelque chose de ridicule qui me divertissait, avec sa figure blafarde, sa bouche de rongeur, sa voix nasillante. Et, dans cette paix de bibliothèque, il était fort agréable d'entendre affirmer avec tant d'assurance l'incurable maladie d'un homme abhorré.

— Les médecins ne désespèrent donc pas de le tirer d'affaire? dis-je, pour stimuler l'albinos.

— Impossible.

— Nous devons espérer que cela est possible, pour la gloire des lettres...

— Impossible.

— Mais il me semble que, dans la paralysie progressive, il y a des cas de guérison.

— Non, monsieur, non. Il pourra vivre encore deux, trois, quatre années, mais non pas guérir.

— Et, pourtant, il me semble...

Je ne sais d'où me venaient cette légèreté d'âme à me faire un jeu de mon donneur de nouvelles, cette complaisance curieuse à savourer la cruauté de mon sentiment. Ce qui est certain, c'est que j'y trouvais une jouissance. Et l'albinos, piqué par mes contradictions, monta, sans discuter davantage, sur une petite échelle de bois appliquée contre de hauts rayons. Mince comme il l'était, il ressemblait à un de ces chats vagabonds, décharnés et pelés, qui s'accrochent aux rebords des toits. En montant, il heurta de la tête un cordon tendu d'un coin de la librairie à l'autre et qui servait de reposoir aux mouches. Une nuée de mouches tourbillonna autour de sa tête avec un bourdonnement furieux. Il descendit tenant en main un volume : l'autorité à produire en faveur de la mort. Et les mouches implacables descendaient avec lui.

Il me montra le titre. C'était un traité de pathologie spéciale.

— Monsieur va voir.

Il feuilleta les pages. Comme le volume n'était pas coupé, il écarta du doigt deux feuillets réunis et, bra-

quant ses yeux blanchâtres, il lut à l'intérieur : « *Le pronostic de la paralysie bulbaire progressive est défavorable...* » Il ajouta :

— Monsieur est-il convaincu maintenant ?

— Oui. Mais quel malheur ! Une intelligence si rare !

Les mouches ne s'apaisaient pas. Elles faisaient toutes ensemble un bourdonnement agaçant. Elles attaquaient l'albinos, moi, le commis qui dormait sous le globe terrestre.

— Quel âge *avait-il* ? demandai-je, en me trompant involontairement sur le temps du verbe, comme si je parlais d'un mort.

— Qui, monsieur ?

— Philippe Arborio.

— Trente-cinq ans, je crois.

— Si jeune !

J'avais une étrange envie de rire, une puérile envie de rire au nez de l'albinos et de le laisser en plan, stupéfait. C'était une excitation très singulière, un peu convulsive, jamais ressentie, indéfinissable. J'avais l'esprit secoué par quelque chose de semblable à cette hilarité bizarre et incoercible qui nous saisit parfois dans les incohérences surprenantes d'un rêve. Le traité était resté ouvert sur le banc, et je me penchai pour examiner une vignette qui représentait une figure humaine tordue par une grimace atroce et grotesque : « *Hémiatrophie gauche de la face* ». Les mouches, implacables, bourdonnaient sans répit.

Mais il me vint une autre préoccupation. Je demandai :

— L'éditeur n'a pas encore reçu le manuscrit de la *Turris eburnea* ?

— Non, monsieur. Nous avons annoncé le livre ; mais il n'en existe que le titre.

— Le titre seulement ?

— Oui, monsieur. Et, de fait, l'annonce a été supprimée.

— Merci. Je vous prie d'envoyer ces livres chez moi dans la journée.

Je donnai mon adresse et je sortis.

Sur le trottoir, j'eus une sensation bizarre d'égarement. Il me semblait que j'avais laissé derrière moi un lambeau de vie artificielle, factice, fausse. Ce que j'avais fait, ce que j'avais dit, ce que j'avais éprouvé, et la figure de l'albinos, et sa voix, et son geste, tout me paraissait artificiel, prenait l'inexistence d'un rêve, le caractère d'une impression reçue, non pas du contact de la réalité, mais d'une lecture récente.

Je montai en voiture, je revins à la maison. La sensation vague se dissipa. Je me recueillis pour réfléchir. Je m'assurai que tout était réel, indubitable. Spontanément, des images de l'infirmes se formèrent en moi, copiées sur celles que me fournissait le souvenir du pauvre Spinelli. Et je fus piqué d'une curiosité nouvelle. « Si j'allais à Naples pour le voir ? » Je me représentais le spectacle pitoyable de cet homme intellectuel, dégradé par la maladie, bégayant comme un idiot. Je n'éprouvais plus aucune joie. Toute l'exaltation de ma haine était tombée ; une tristesse profonde m'accablait. En somme, la ruine de cet homme n'avait aucune influence sur ma propre situation, ne réparait point ma propre ruine. Il n'y avait rien de changé, ni en moi, ni dans ma situation actuelle, ni dans mes prévisions d'avenir.

Et je réfléchis au titre annoncé du livre de Philippe Arborio : *Turris eburnea*. Les doutes se pressèrent en

foule dans mon esprit. S'agissait-il d'une rencontre toute fortuite avec le terme de la dédicace que je connaissais ? Ou bien, au contraire, l'écrivain avait-il eu l'intention de créer un type littéraire à l'image de Juliane Hermil, de raconter son aventure récente et personnelle ? Le problème torturant se posa de nouveau. Quelles avaient été les péripéties de cette aventure, depuis l'origine jusqu'au dénouement ?

Et je crus entendre encore les paroles criées par Juliane pendant la nuit inoubliable : « Je t'aime, je t'ai toujours aimé, j'ai toujours été tienne ; j'expie par cet enfer une minute de faiblesse, tu m'entends ? *une minute de faiblesse.* C'est la vérité. Tu ne sens donc pas que c'est la vérité ? »

Hélas ! que de fois nous croyons sentir la vérité dans une voix qui ment ! Rien ne peut nous défendre de cette duperie. Mais, si ce que j'avais senti dans la voix de Juliane était la vérité pure, alors elle avait donc réellement été surprise pendant une langueur physique, dans ma maison même ? et elle avait subi le viol avec une sorte d'inconscience ? et, au réveil, elle n'avait éprouvé que de l'horreur et du dégoût pour l'acte irréparable, et elle avait chassé cet homme, elle ne l'avait pas revu ?

Cette supposition, en effet, n'était contredite en rien par les apparences ; et même, les apparences donnaient à supposer que, depuis longtemps, entre Juliane et lui, la rupture était complète et définitive.

« Dans ma propre maison ! » répétais-je. Et, dans cette maison muette comme une tombe, dans ces chambres désertes et étouffantes, j'étais poursuivi par l'obsession de l'image.

Que faire ? Rester encore à Rome en attendant que la folie fit explosion dans mon cerveau, au milieu de ce brasier, sous la rage de la canicule ? Partir pour la mer, pour la montagne, aller boire l'oubli dans le monde, aux rendez-vous élégants de la saison d'été ? Réveiller en moi le voluptueux de jadis, me mettre en quête d'une autre Thérèse Raffo, d'une frivole maîtresse quel conque ?

Deux ou trois fois je m'attardai au souvenir de la *Biondissima*, bien qu'elle fût entièrement sortie de mon cœur, et même, pendant une longue période, de ma mémoire. « Où peut-elle être ? Est-elle encore liée avec Eugène Egano ? Qu'éprouverais-je en la revoyant ? » Ce n'était qu'une vaine curiosité. Je m'aperçus que mon désir unique, profond, invincible était de retourner là-bas, dans ma maison de douleur, à mon supplice.

Je pris avec le plus grand soin les mesures néces-

saires. Je fis une visite au docteur Vébesti, je télégraphiai mon retour à la Badiola, et je hâtai mon départ.

L'impatience me dévorait ; une anxiété aiguë me poignait, comme si j'étais allé au-devant de choses nouvelles et extraordinaires. Le voyage me parut interminable. Etendu sur les coussins, oppressé par la chaleur, suffoqué par la poussière qui pénétrait à travers les interstices du wagon, tandis que le roulement monotone du train se mariait au chant monotone des cigales sans assoupir mon ennui, je pensais aux événements prochains, je considérais les possibilités futures, j'essayais de scruter la grande ombre. Le *père* était mortellement atteint. Quel sort était réservé au *fil*s ?

XXVI

Rien de nouveau à la Badiola. Mon absence avait été très courte. On fêta mon retour. Le premier regard de Juliane m'exprima une gratitude infinie.

— Tu as bien fait de revenir vite, me dit ma mère avec un sourire. Juliane n'avait plus de repos. Maintenant, nous espérons que tu ne nous quitteras plus.

Elle ajouta, en faisant allusion à son état :

— Ne remarques-tu point de progrès ? Et, à propos, t'es-tu souvenu des dentelles ? Non ? Quel oublieux !

Ainsi, dès les premières minutes, mon supplice recommençait.

Aussitôt que je fus seul avec Juliane, elle me dit :

— Je n'espérais pas que tu reviendrais si vite. Comme je te suis reconnaissante !

Dans son attitude, dans sa voix, il y avait de la timidité, de l'humilité, de la tendresse. Jamais je n'avais été aussi frappé du contraste entre son visage et le reste de

sa personne. Sur ce visage, il y avait, continuellement visible pour moi, une expression particulière de chagrin qui trahissait la révolte continuelle de cette femme contre la grosse honteuse et déshonorante dont son corps était affligé. Cette expression ne l'abandonnait en aucune circonstance; elle transparaissait visiblement à travers la diversité d'autres expressions fugitives, qui, quelle qu'en fût la force, ne parvenaient pas à l'effacer; elle était fixe et adhérente, et elle m'apitoyait, et elle m'ôtait mes rancunes. et elle me voilait le fait brutal, trop évident désormais aux heures d'ironique perspicacité.

— Qu'as-tu fait ces jours-ci? lui dis-je.

— Je t'ai attendu. Et toi?

— Rien. J'ai désiré revenir.

— Pour moi? demanda-t-elle, timide et humble.

— Oui, pour toi.

Elle ferma à demi les paupières, et une lueur de sourire trembla sur son visage. Je sentis que je n'avais jamais été aimé comme en cet instant-là.

Après une pause, elle dit en me regardant avec des yeux humides :

— Merci.

L'accent, le sentiment exprimé me rappelèrent un autre *merci*, celui qu'elle avait prononcé autrefois, le matin de sa convalescence, le matin de mon premier crime.

XXVII

Je recommençai donc à la Badiola ma vie obsédante et invariablement triste, sans aucun épisode notable, tandis que les heures se traînaient sur le cadran solaire, aggravées par la lourde monotonie du chant des cigales qui grillotaient sur les ormes. *Hora est benefaciendi.*

Et, en mon esprit, alternèrent les effervescences habituelles, les inerties habituelles, les sarcasmes habituels, les vaines aspirations habituelles, les habituelles crises contradictoires, l'abondance et la sécheresse. Et, plus d'une fois, considérant cette chose grise, neutre, médiocre, fluide et omnipotente qu'est la vie, je pensai : « Qui sait ? L'homme est, par-dessus tout, un animal qui s'adapte. Il n'y a turpitude ni douleur dont il ne finisse par s'accommoder. Peut-être qu'à la longue je trouverai aussi un accommodement. Qui sait ? »

Je me stérilisais à force d'ironie. « Qui sait si le fils de Philippe Arborio ne sera pas, comme on dit, *tout mon*

portrait. Alors, l'accommodement n'en serait que plus facile. » Je repensais à la méchante envie de rire qui m'était venue un jour que, en présence des époux légitimes, j'avais entendu dire d'un bébé dont je savais sûrement qu'il était adultérin : « C'est tout à fait son père ! » Et, en réalité, la ressemblance était frappante, par l'effet de cette loi mystérieuse que les physiologistes nomment *hérédité par influence*. Cette loi fait que, parfois, le fils ressemble, non pas à son père ou à sa mère, mais à l'homme qui a eu avec la mère des rapports antérieurs. Une femme mariée en secondes noces, trois ans après la mort du premier mari, met au monde des fils qui ont tous les traits du mari défunt et qui ne ressemblent pas du tout à celui qui les a engendrés.

« Il pourrait donc se faire que Raymond portât mon empreinte et parut être un Hermil authentique, pensais-je. Il pourrait se faire qu'on me félicitât chaudement d'avoir avec tant de vigueur imprimé à l'Héritier le sceau de ma race ! Et si l'attente de ma mère, de mon frère était déçue ? Si Juliane donnait le jour à une troisième fille ? »

Cette probabilité me tranquillisait. Il me semblait que j'aurais eu moins de répulsion pour cette nouvelle fille et que, peut-être, je serais même parvenu à la supporter. Avec le temps, elle se serait éloignée de chez moi, elle aurait pris un autre nom, elle serait entrée dans une autre famille.

Cependant, plus le terme se rapprochait et plus mon impatience s'exaspérait. J'étais las d'avoir toujours sous les yeux cette taille, qui grossissait, grossissait démesurément. J'étais las de me débattre toujours dans la même agitation stérile, parmi les mêmes craintes et

les mêmes perplexités. J'aurais voulu que les événements se précipitassent, qu'une catastrophe quelconque éclatât. N'importe quelle catastrophe était préférable à cette agonie.

Un jour, mon frère demanda à Juliane :

— Combien de temps faudra-t-il encore ?

Elle répondit :

— Encore un mois.

Je pensai : « Si l'histoire de la *minute de faiblesse* est vraie, elle doit connaître le jour précis de la conception. »

Nous étions en septembre. L'été tirait à sa fin. On approchait de l'équinoxe d'automne, l'époque la plus charmante de l'année, cette époque qui porte en soi une sorte d'ivresse aérienne émanée des raisins mûrs. L'enchantement me pénétrait petit à petit, m'amollissait l'âme, m'inspirait parfois un besoin de tendresses furieuses ou de délicates expansions. Marie et Nathalie passaient de longues heures avec moi, seules avec moi, soit dans mon appartement, soit dehors à la campagne. Je ne les avais jamais aimées d'un amour aussi profond, aussi pressé. De leurs yeux, doucement imprégnés de pensées à peine conscientes, descendait par moments sur mon esprit un rayon de paix.

XXVIII

Un jour, j'étais en quête de Juliane à travers la Badiola. C'était aux premières heures de l'après-midi. Comme je ne l'avais trouvée ni dans sa chambre ni nulle part, j'entrai dans l'appartement de ma mère. Les portes étaient ouvertes ; on n'entendait ni bruits ni voix ; les rideaux légers palpitaient aux fenêtres ; par le vide des baies, on apercevait la verdure des ormes. Entre les murailles aux tons clairs tout respirait le repos et la paix.

J'avançai vers ce sanctuaire avec précaution. Je marchais doucement, pour ne pas déranger ma mère, au cas où elle se serait assoupie. J'écartai les portières et, sans franchir le seuil, je tendis la tête. Je perçus en effet la respiration d'une personne endormie ; je vis ma mère qui dormait sur un fauteuil au coin de la fenêtre ; je vis, par-dessus le dossier d'un autre fauteuil, les cheveux de Juliane. J'entrai.

Elles étaient l'une en face de l'autre, et il y avait

entre elles une table basse chargée d'une corbeille pleine de bonnets en miniature. Ma mère tenait encore entre ses doigts un de ces bonnets où brillait une aiguille. Le sommeil était venu lui courber le front dans l'activité du travail. Elle dormait, le menton sur la poitrine ; elle rêvait peut-être. L'aiguillée de fil blanc n'était employée qu'à moitié ; mais, dans son rêve, elle cousait peut-être un fil plus précieux.

Juliane dormait aussi ; mais sa tête s'abandonnait sur le dossier, et ses mains étaient allongées sur les bras du fauteuil. Dans la douceur du sommeil, ses traits s'étaient détendus ; mais sa bouche gardait un pli de détresse, un nuage d'affliction ; demi-close, elle laissait entrevoir un peu de la gencive exsangue ; mais, à l'attache du nez, entre les sourcils, il restait une petite ride creusée par la grande douleur. Et son front était moite ; une goutte de sueur coulait lentement sur sa tempe. Et ses mains, plus blanches que la mousseline d'où elles sortaient, semblaient, par leur seule pose, avouer une immense lassitude. Ce qui me frappa, ce fut bien moins l'expression morale de sa personne que l'aspect de son ventre, où vivait maintenant un être complet. Et je fis abstraction de cette expression, je fis abstraction de Juliane elle-même ; et, de nouveau, je sentis vivre solitairement à mon côté la petite créature comme si, en cet instant, nulle autre créature n'eût vécu autour de moi. Et, de nouveau, ce fut, non pas une sensation illusoire, mais une sensation réelle et profonde. Un effroi courut dans toutes mes fibres.

Je détournai les yeux ; et je revis entre les doigts de ma mère le bonnet où brillait l'aiguille, je revis dans la corbeille toutes ces dentelles légères, tous ces rubans

roses et bleus qui tremblaient au souffle de la brise. Mon cœur se serra si fort que je crus m'évanouir. Que de tendresse révélai-ent ces mains de ma mère perdue dans son rêve, ces mains posées sur la jolie chose blanche destinée à couvrir la tête du fils qui n'était pas mien !

Je restai là quelques minutes. Ce lieu était le vrai sanctuaire de la maison, le Saint des Saints. Sur un mur pendait le portrait de mon père, à qui Frédéric ressemblait beaucoup ; sur un autre, le portrait de Constance, qui ressemblait un peu à Marie. Les deux figures, existant de cette existence supérieure que donne aux chers défunts le souvenir de ceux qui les ont aimés, avaient les yeux magnétiques et obsédants, des yeux qui semblaient voir partout. D'autres reliques des deux défunts sanctifiaient cette retraite. Il y avait, dans un angle, sur un socle, enfermé entre des lames de cristal, couvert d'un crêpe noir, le masque moulé sur le cadavre de l'homme que ma mère avait aimé d'un amour plus fort que la mort. Et cependant cet intérieur n'avait rien de lugubre. Il y régnait une paix souveraine, qui, de là, semblait se propager dans toute la maison, comme la vie se propage du cœur, par une expansion rythmique.

XXIX

Je me rappelle la promenade que je fis aux Lilas, avec Marie, Nathalie et miss Edith, par une matinée un peu brumeuse. Et le souvenir aussi en est brumeux, voilé, indistinct, comme celui d'un long rêve déchirant et doux.

Le jardin n'avait plus ni ses myriades de grappes bleuâtres, ni son exquise forêt de fleurs, ni son triple parfum harmonieux comme une musique, ni son allégresse étalée, ni les cris continus de ses hirondelles. Il n'était égayé que par les voix et les courses des deux fillettes inconscientes. Déjà beaucoup d'hirondelles étaient parties, et le reste allait partir. Nous étions arrivés à temps pour saluer la dernière troupe.

Tous les nids étaient abandonnés, déserts, sans vie. Plusieurs étaient rompus, et, sur les débris de l'argile, de pauvres petites plumes tremblotaient. La dernière troupe, rassemblée sur le toit, le long des gouttières,

attendait encore quelques compagnes dispersées. Les émigrantes se tenaient en file sur le rebord de la chancelle, présentant les unes le bec et les autres le dos, de sorte que les petites queues fourchues et les petites poitrines blanches alternaient. Et, pendant cette attente, elles jetaient leurs appels dans l'air calme. Et, de minute en minute, par deux, par trois, les retardataires arrivaient. Et l'heure du départ était proche. Les appels cessaient. Un regard languissant du soleil tombait sur la maison close, sur les nids vides. Rien n'était plus triste que ces pauvres petites plumes mortes qui, çà et là, tremblotaient, prisonnières de l'argile.

Comme soulevée par un coup de vent soudain, par une rafale, la troupe s'enleva avec un grand frémissement d'ailes, monta en l'air comme une trombe, demeura un instant perpendiculaire au-dessus de la maison ; puis, sans hésitation, comme s'il y avait eu devant elle un chemin tracé, elle prit sa route en masse compacte, s'éloigna, se fondit dans le ciel, disparut.

Marie et Nathalie, montées sur un banc, se haussaient sur la pointe des pieds pour suivre plus longtemps les fugitives du regard, et tendaient les bras, et criaient :

— Adieu, adieu, adieu, petites hirondelles !

De tout le reste, je n'ai qu'un souvenir indistinct, comme d'un rêve.

Marie voulut entrer dans la maison. J'ouvris la porte moi-même. C'est ici, sur ces trois marches, que Juliane m'avait suivi, furtive, légère comme une ombre, et m'avait enlacé, et avait chuchoté : « Entre, entre ! » Dans le vestibule, le nid pendait encore parmi les grotesques de la voûte. « Maintenant je suis à toi, toute,

toute ! avait-elle murmuré sans me lâcher le cou ; et, par un mouvement sinueux, elle était venue sur ma poitrine et avait rencontré ma bouche. Le vestibule était muet, les escaliers étaient muets ; le silence régnait dans toute la maison. C'est ici que j'avais entendu le bourdonnement sourd et lointain, pareil à celui que gardent dans la profondeur de leurs replis certains coquillages. Mais, maintenant, le silence ressemblait à celui d'une tombe. Et ce lieu était la sépulture de mon bonheur.

Marie et Nathalie babillaient sans trêve, ne cessaient point de me poser des questions, se montraient curieuses de tout, allaient ouvrir les tiroirs des commodes, les armoires. Miss Edith les suivait en les surveillant.

— Regarde, regarde ce que j'ai trouvé ! cria Marie en accourant vers moi.

Elle avait trouvé au fond d'un tiroir un bouquet de lavande et un gant. C'était un gant de Juliane, taché de noir à la pointe des doigts ; sur le revers, près de l'ourlet, il portait cette inscription encore lisible : « *Les mûres, 27 janvier 1880. Souvenir !* » Dans un éclair, ma mémoire me représenta nettement l'épisode des mûres, un des épisodes les plus heureux de notre premier bonheur, un fragment d'idylle.

— C'est un gant de maman ? demanda Marie. Rends-le-moi, rends-le-moi. Je veux le lui rapporter moi-même...

De tout le reste je n'ai qu'un souvenir indistinct, comme d'un rêve.

Calixte, le vieux gardien, vint me parler. Il me parla de mille choses, et je ne compris presque rien. A plusieurs reprises il répéta le souhait :

— Un garçon, un beau garçon, et que Dieu le bénisse ! Un beau garçon !

Quand nous fûmes dehors, Calixte ferma les portes.

— Et ces nids, ces bienheureux nids ? dit-il en secouant sa belle tête blanche.

— Calixte, il ne faut pas y toucher.

Tous les nids étaient déserts, vides, sans vie. Leurs dernières habitantes s'en étaient allées. Un regard languissant du soleil descendait sur la maison close, sur les nids solitaires. Il n'y avait rien de plus triste que ces pauvres petites plumes mortes qui, çà et là, tremblotaient, prisonnières de l'argile.

XXX

Le terme approchait. La première moitié d'octobre était passée. Le docteur Vébesti avait été averti. Les suprêmes douleurs pouvaient survenir d'un jour à l'autre.

Mon anxiété croissait d'heure en heure, devenait intolérable. Souvent j'étais assailli par des crises de folie pareilles à celle qui m'avait bouleversé sur le bord de l'Assoro. Je fuyais loin de la Badiola, je restais de longues heures à cheval, je contraignais Orlando à sauter les haies et les fossés, je le lançais au galop dans des sentiers périlleux. Nous revenions, le pauvre animal et moi, ruisselants, harassés, toujours saufs.

Le docteur Vébesti arriva. Tout le monde, à la Badiola eut un soupir de soulagement ; la confiance, l'espoir, reparurent. Juliane seule ne retrouva point le courage, et, plus d'une fois, je surpris dans ses yeux le passage d'une sinistre pensée, la sombre lueur d'une idée fixe, l'horreur d'un lugubre pressentiment.

Les douleurs de l'enfantement commencèrent ; elles durèrent un jour entier, avec quelques intermittences de repos, tantôt plus fortes et tantôt plus faibles, tantôt supportables et tantôt déchirantes. Elle se tenait debout, appuyée à une table, adossée à une armoire, serrant les dents pour ne pas crier ; ou bien elle s'asseyait dans un fauteuil et y restait presque immobile, le visage entre les mains, poussant par moments un gémissement étouffé ; ou encore elle changeait sans cesse de place, allait d'un angle à l'autre, s'arrêtait ici ou là pour étreindre convulsivement dans ses doigts le premier objet venu. Le spectacle de sa souffrance me mettait à la torture. Je n'y résistais pas, je quittais la chambre, je m'éloignais pour quelques instants ; puis je rentrais, presque malgré moi, comme par une attraction magnétique ; et je m'hypnotisais à la regarder souffrir, sans pouvoir lui dire une parole réconfortante.

— Tullio, Tullio ! Quelle horrible chose ! Oh ! quelle horrible chose ! Jamais je n'ai tant souffert, jamais, jamais !

La nuit tombait. Ma mère, miss Edith, le docteur étaient descendus dans la salle à manger. Nous étions restés seuls, Juliane et moi. On n'avait pas encore apporté les lampes. Dans la chambre entrait le crépuscule violacé d'octobre ; de temps à autre le vent secouait les vitres.

— A mon aide, Tullio, à mon aide ! cria-t-elle dans l'égarément du spasme, les bras tendus vers moi, me regardant de ses yeux dilatés dont le blanc avait une blancheur extraordinaire, en cette pénombre qui lui rendait le visage livide.

— Dis, dis, que puis-je faire pour t'aider ? balbu-

tiais-je, éperdu, ne sachant que faire, lui caressant les cheveux sur les tempes avec un geste où j'aurais voulu mettre une puissance surnaturelle. Dis, dis ! Comment faire ?

Elle ne se lamentait plus ; elle me regardait, elle m'écoutait, comme oublieuse de sa douleur, comme saisie de surprise, stupéfiée sans doute par le son de ma voix, par l'expression de mon effarement et de mon angoisse, par le tremblement de mes doigts sur ses cheveux, par la tendresse désolée de ce geste inefficace.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? dit-elle sans cesser de me regarder, comme pour ne perdre aucun indice de mon émotion. Tu me pardonnes tout ?

Et, s'exaltant de nouveau, elle s'écria :

— Il faut que tu m'aimes ! il faut que maintenant tu m'aimes beaucoup, parce que demain je n'y serai plus, parce que cette nuit je mourrai ; ce soir peut-être je serai morte. Et tu te repentirais de ne m'avoir pas aimée, de ne m'avoir pas accordé mon pardon. Oh ! oui, tu te repentirais...

Elle semblait si sûre de mourir qu'une terreur soudaine me glaça.

— Il faut que tu m'aimes ! Vois donc. Peut-être que tu n'as pas cru ce que je t'ai dit une nuit ; peut-être que tu ne me crois pas encore ; mais tu me croiras certainement, quand je n'y serai plus. Alors la lumière se fera dans ton esprit, alors tu comprendras la vérité ; et tu te repentiras de ne pas m'avoir assez aimée, de ne pas m'avoir accordé mon pardon...

Les sanglots lui nouèrent la gorge et la suffoquèrent.

— Sais-tu pourquoi j'ai regret de mourir ? Parce que je meurs sans que tu saches combien je t'ai aimé...

combien je t'ai aimé *après*, surtout... Oh ! quel châti-
ment ! Méritais-je de finir ainsi ?

Elle se cacha la face dans les mains. Mais aussitôt elle se découvrit, et, très pâle, me fixa. Une idée plus terrible encore paraissait l'avoir foudroyée.

— Et si je mourais, balbutia-t-elle ; si, en mourant, je *donnais la vie*...

— Tais-toi !

— Tu comprends...

— Tais-toi, Juliane !

J'étais plus brisé qu'elle. La terreur m'avait terrassé et ne me laissait pas même la force d'émettre un mot de consolation, d'opposer à ces imaginations de mort une parole vivifiante. Moi aussi j'étais sûr de l'atroce dénouement. Dans l'ombre violette, mes regards croisaient les regards de Juliane ; et, sur ce pauvre visage exténué, je crus reconnaître les symptômes de l'agonie, les symptômes d'une dissolution déjà commencée et inévitable. Elle ne put étouffer une espèce de hurlement qui n'avait rien d'humain, et elle se cramponna à mon bras.

— A mon aide, Tullio, à mon aide !

Elle serrait fort, très fort, mais pas assez fort à mon gré ; car j'aurais voulu sentir ses ongles m'entrer dans les chairs, par besoin furieux d'une torture physique qui me mit en communion avec ses tortures. Et elle, le front pressé contre mon épaule, continuait à pousser son hurlement. C'était ce timbre qui rend notre voix méconnaissable dans l'excès de la souffrance corporelle, ce timbre qui égale l'homme qui souffre à la bête qui souffre : la lamentation instinctive de toute chair endolorie, animale ou humaine.

De temps à autre, elle retrouvait la parole pour répéter :

— A mon aide !

Et elle me communiquait les violentes secousses de son déchirement. Et je sentais le contact de ce ventre où le petit être maléfique s'insurgeait contre la vie de sa mère, implacablement, sans répit. Un flot de haine monta des plus profondes racines de mon être, afflua jusqu'à mes mains dans une impulsion homicide. Cette impulsion venait avant son heure ; mais la vision du crime déjà consommé m'illumina intérieurement comme un éclair. « Tu ne vivras point ! »

— Ah ! Tullio, Tullio ! Etouffe-moi ! Fais-moi mourir ! Je ne puis plus, je ne puis plus, tu m'entends, non, je ne puis plus, je ne veux plus souffrir.

Elle criait, farouche, promenant autour d'elle des yeux de folle, comme pour chercher quelque chose ou quelqu'un dont elle pourrait obtenir l'aide que j'étais impuissant à lui donner.

— Calme-toi, Juliane, calme-toi !... Le moment est peut-être venu. Courage ! Prends ce siège. Courage, ma chère âme ! Un peu de patience ! Me voici près de toi. N'aie pas peur.

Et je courus à la sonnette.

— Le médecin ! Le médecin ! Qu'il vienne immédiatement !

Juliane ne se lamentait plus. Tout à coup elle avait paru cesser de souffrir, ou du moins de s'apercevoir de son mal, dans le saisissement d'une pensée nouvelle. Il était visible qu'elle considérait en elle-même quelque chose, qu'elle s'absorbait dans une réflexion. J'eus à peine le temps de remarquer ce changement instantané.

— Ecoute, Tullio. Si j'étais prise de délire...

— Que dis-tu ?

— Si, ensuite, dans la fièvre, j'étais prise de délire, si je mourais en délirant...

— Eh bien ?

Elle avait un tel accent de terreur, ses réticences étaient si désolées, que je me mis à trembler comme une feuille, pris d'une sorte de panique, sans comprendre encore où elle voulait en venir.

— Eh bien ?

— Ils seront tous là, ils m'entoureront... Si, dans le délire, je venais à parler, si je *révéla*s... Tu comprends ? Tu comprends ? Ce serait assez d'un mot. Et, dans le délire, on ne sait pas ce qu'on dit. Tu devrais...

En ce moment, ma mère, le docteur et l'accoucheuse arrivèrent.

— Ah ! docteur, soupira Juliane, je croyais mourir.

— Courage, courage ! fit le docteur de sa voix cordiale. Il n'y a pas de danger. Tout ira bien.

Et il me regarda.

— Votre mari, reprit-il en souriant, me semble plus malade que vous.

Et il m'indiqua la porte.

— Allez, allez. Vous n'avez rien à faire ici.

Je rencontrais les yeux de ma mère, inquiets, effrayés, compatissants.

— Oui, Tullio, dit-elle. Il vaut mieux t'en aller. Frédéric est en bas à t'attendre.

Je regardai Juliane. Sans se préoccuper des autres, elle fixait sur moi des yeux brillants, animés d'un éclat extraordinaire. Il y avait dans ces yeux toute la passion d'une âme au désespoir.

— Je ne bougerai pas de la chambre voisine, déclarai-je avec résolution, sans détacher mes regards de Juliane.

En me retournant pour sortir, j'aperçus l'accoucheuse qui disposait les oreillers sur le lit de douleur, sur le lit de misère ; et je frissonnai, comme sous un souffle de mort.

Ce fut entre quatre et cinq heures du matin. Les douleurs s'étaient prolongées jusque-là, avec quelques intervalles de répit. Vers trois heures, sur le divan où j'étais assis dans la chambre contiguë, le sommeil m'avait gagné à l'improviste. Christine m'éveilla ; elle me dit que Juliane voulait me voir.

Dans l'étourdissement du réveil, les yeux encore troubles de somnolence, je sautai sur pieds.

— J'ai dormi ? Qu'est-il donc survenu ? Juliane...

— Ne vous effrayez pas, monsieur. Il n'est rien survenu. Les douleurs se sont calmées. Venez voir, s'il vous plait.

J'entrai, et mes regards coururent aussitôt vers Juliane.

Elle était soutenue sur des oreillers, pâle comme sa chemise, presque sans vie. Je rencontrai immédiatement ses yeux, parce qu'ils étaient tournés vers la

porte, dans l'attente de ma venue. Et ses yeux me semblèrent plus larges, plus profonds, plus creusés, sertis d'un plus grand cercle d'ombre.

— Tu vois, dit-elle d'une voix expirante, c'est toujours la même chose.

Et ses regards ne me quittèrent plus. Et ses yeux disaient, comme ceux de la princesse Lisa : « J'espérais que tu me viendrais en aide ; mais tu ne m'aides pas, toi non plus ! »

— Où est le docteur ? demandai-je à ma mère, qui paraissait triste et préoccupée.

Elle m'indiqua une porte. J'y allai, j'entrai. Je vis le docteur près d'une table sur laquelle étaient divers médicaments, une trousse noire, un thermomètre, des bandages, des compresses, des flacons, plusieurs tubes de formes spéciales. Le docteur tenait dans les mains un tube élastique auquel il adaptait une sonde ; et il donnait des instructions à Christine en baissant la voix.

— Eh bien, lui demandai-je brusquement, qu'y a-t-il ?

— Rien d'alarmant pour l'heure.

— Et tous ces préparatifs ?

— Par précaution.

— Mais cette agonie durera-t-elle longtemps encore ?

— C'est la fin.

— Parlez franc, je vous en prie. Prévoyez-vous un malheur. Parlez franc.

— A l'heure qu'il est, rien n'annonce un danger grave. Néanmoins, j'ai peur d'une hémorragie, et je prends mes précautions. Je l'arrêterai. Ayez confiance en moi, et soyez calme. J'ai remarqué que votre pré-

sence agite beaucoup Juliane. Dans la courte période de la crise finale, elle a besoin de toutes les forces qui lui restent. Il faut absolument que vous vous éloigniez. Promettez-moi de m'obéir. Vous rentrerez quand je vous rappellerai.

Un cri vint jusqu'à nous.

— Les douleurs recommencent, dit-il. Nous y sommes. Par conséquent, du calme !

Et il se dirigea vers la porte. Je le suivis. Nous nous approchâmes de Juliane. Elle me saisit le bras, et son étreinte fut comme une morsure. Il lui restait donc encore tant de force ?

— Courage ! Courage ! Nous y sommes. Tout ira bien. N'est-ce pas, docteur ? balbutiai-je.

— Oui, oui. Il n'y a pas de temps à perdre. Laissez, Juliane, laissez votre mari sortir de la chambre.

Elle regarda le docteur et moi de ses yeux dilatés. Elle lâcha mon bras.

— Courage ! répétai-je en suffoquant.

Je mis un baiser sur son front moite de sueur, et je me détournai pour partir.

— Ah ! Tullio ! cria-t-elle derrière moi.

Et ce cri déchirant signifiait : « Je ne te reverrai plus. »

Je fis un mouvement pour revenir vers elle.

— Sortez, sortez ! ordonna le docteur, avec un geste impérieux.

Je consentis à obéir. Quelqu'un ferma la porte derrière moi. Je restai quelques minutes debout, aux écoutes ; mais mes genoux vacillaient, mais le battement de mon cœur dominait tout autre bruit. Je me jetai sur le divan, je mis entre mes dents mon mouchoir, je me plongeai la face dans un coussin. Moi aussi je souffrais

un déchirement physique qui devait ressembler à celui d'une amputation mal faite et très lente. Les hurlements m'arrivaient à travers la porte; et, à chacun de ces hurlements, je me disais : « Cette fois, c'est le dernier. » Dans les intervalles, j'entendais un murmure de voix féminines : c'était sans doute ma mère et l'accoucheuse qui l'encourageaient. Il y eut un hurlement plus aigu, plus inhumain que les autres. « Cette fois, c'est le dernier ! » Et je sautai sur pieds, saisi de terreur.

Je ne pouvais faire un pas. Plusieurs minutes s'écoulèrent : un temps incalculable. Pareilles à de brusques éclairs, des pensées, des images me sillonnèrent le cerveau. « Est-il né ? Et si elle était morte ? Et s'ils étaient morts tous les deux, la mère et l'enfant ? Non, non. Il est certain qu'elle est morte, et qu'il vit. Mais on n'entend pas vagir. Pourquoi ? L'hémorragie, le sang... » Je crus voir un lac rouge, et, au milieu, Juliane agonisante. Je domptai la terreur qui me raidissait et je m'élançai vers la porte. J'ouvris, j'entrai.

J'entendis aussitôt la voix du docteur qui me criait avec rudesse :

— N'approchez pas ! Ne la troublez pas ! Voulez-vous donc la tuer ?

Juliane avait l'apparence d'une morte ; elle était plus pâle que son oreiller, immobile. Ma mère se penchait sur elle pour poser une compresse. De grandes taches de sang rougissaient le lit ; des taches de sang baignaient le parquet. Le docteur, avec un soin calme et précis, préparait une lotion interne ; ses sourcils étaient froncés, mais ses mains ne tremblaient pas. Un bassin d'eau bouillante fumait dans un coin ; Christine versait l'eau

d'une cruche dans un second bassin où elle tenait un thermomètre plongé. Une autre femme emportait dans la chambre voisine un paquet de ouate. Il y avait dans l'air une odeur d'ammoniaque et de vinaigre.

Les moindres détails de cette scène, embrassée d'un seul coup d'œil, s'imprimèrent en moi d'une façon indélébile.

— A 50 degrés, dit le docteur en se tournant vers Christine. Attention !

Comme je n'entendais point de vagissements, je cherchais autour de moi. Il manquait *quelqu'un* dans cette chambre.

— Et le bébé ? demandai-je tout tremblant.

— Il est là, dans l'autre pièce, répondit le docteur. Allez le voir, et restez-y.

Je lui montrai Juliane avec un geste de désespoir.

— Soyez sans crainte. Christine, donnez l'eau.

J'entrai dans l'autre pièce. Mes oreilles saisirent un vagissement très faible, à peine perceptible. Je vis sur une couche de ouate un petit corps rougeâtre, violacé par endroits, et que les mains sèches de l'accoucheuse frictionnaient au dos et à la plante des pieds.

— Venez, venez, monsieur ; venez voir, dit l'accoucheuse, en continuant de frictionner. Venez voir le beau garçon. Il ne respirait point ; mais, maintenant, tout danger est passé. Regardez le beau garçon !

Elle retourna le bébé, le coucha sur le dos, me montra son sexe.

— Regardez !

Elle souleva le bébé et l'agita en l'air. Les vagissements devinrent un peu plus forts.

Mais j'avais dans les yeux une scintillation étrange,

qui m'empêchait de bien voir ; j'avais dans tout mon être je ne sais quoi d'étrangement obtus, qui m'ôtait la perception exacte de toutes ces choses réelles et brutales.

— Regardez ! répéta encore l'accoucheuse en reposant sur l'ouate le bébé qui vagissait.

Il vagissait fort, maintenant. Il respirait, il vivait ! Je me penchai sur ce petit corps palpitant, qui sentait le lycopode ; je me penchai pour le mieux voir, pour l'examiner, pour reconnaître la ressemblance odieuse. Mais le petit visage bouffi, encore un peu livide, aux globes oculaires saillants, à la bouche gonflée, au menton dévié, ce visage difforme n'avait presque pas figure humaine et ne m'inspira que du dégoût.

— A l'instant de sa naissance, balbutiai-je, il ne respirait point...

— Non, monsieur. Un peu d'apoplexie...

— Comment cela ?

— Il avait le cordon entortillé autour du cou. Peut-être aussi le contact du sang noir...

Elle parlait sans se distraire des soins qu'elle donnait au bébé. Et moi, je regardais ces mains sèches qui lui avaient sauvé la vie et qui, maintenant, avec une adresse délicate, enveloppaient le cordon ombilical dans un petit linge enduit de beurre.

— Julie, donne-moi le linge...

Et, en emmaillotant le bébé, elle ajouta :

— Pour lui, du moins, il n'y a plus rien à craindre. Que Dieu le bénisse !

Et ses mains expertes prirent la petite tête molle, comme pour la modeler. Le bébé vagissait de plus en plus fort ; il vagissait avec une sorte de rage, agitant

tous ses membres, conservant toujours son apparence apoplectique, sa rougeur d'un violet sale, son aspect de chose dégoûtante. Il vagissait de plus en plus fort, comme pour me donner une preuve qu'il était bien vivant, comme pour me provoquer, pour m'exaspérer.

Il vivait, il vivait. Mais la mère ?

Brusquement, je rentrai dans l'autre chambre, hors de moi.

— Tullio !

C'était la voix de Juliane, aussi faible que celle d'une agonisante.

En dix minutes à peu près, le courant continu d'eau à une haute température avait arrêté l'hémorragie. L'accouchée reposait maintenant sur son lit, dans l'alcôve. Il faisait grand jour.

J'étais assis à son chevet ; je la considérais silencieusement, douloureusement. Elle ne dormait point ; mais l'extrême faiblesse lui ôtait tout mouvement, toute expression de vie, la faisait paraître inanimée. Considérant sa funèbre pâleur de cire, j'avais la vision persistante de ces taches de sang, de tout ce pauvre sang répandu qui avait trempé les draps, traversé les matelas, rougi les mains du chirurgien. « Tout ce sang, qui le lui rendra ? » J'ébauchais un geste instinctif pour la toucher, parce qu'il me semblait qu'elle devait être devenue froide comme la glace. Mais j'étais retenu par la crainte de la troubler. Plus d'une fois, pendant ma contemplation continue, sous le coup d'une peur sou-

daine, je fis le mouvement de me lever pour aller chercher le docteur. Pendant que je méditais, je roulais entre mes doigts une petite touffe de coton, je l'effilais avec soin ; et, de temps à autre, poussé par une inquiétude invincible, je l'approchais des lèvres de Juliane avec des précautions infinies ; l'ondoiement des fils me servait à mesurer la force de la respiration.

Elle était étendue sur le dos, et un oreiller bas lui soutenait la tête. Dans le cadre des cheveux châtain, un peu relâchés, les traits de son visage s'affinaient, prenaient plus parfaitement les tons de la cire. Elle avait une chemise serrée autour du cou, serrée autour des poignets ; et ses mains reposaient à plat sur le drap, si pâles qu'elles ne se distinguaient du lin que par l'azur de leurs veines. Une bonté surnaturelle emanait de cette pauvre créature blême et immobile, une bonté qui pénétrait tout mon être, qui me comblait le cœur. Et on eût dit qu'elle répétait encore : « Qu'as-tu fait de moi ? » Sa bouche décolorée, aux angles tombants, révélatrice d'une mortelle lassitude, cette bouche aride, tordue par tant de convulsions, martyrisée par tant de cris, semblait me répéter toujours : « Qu'as-tu fait de moi ? »

J'examinais la maigreur de ce corps, qui formait à peine un relief sur le plan du lit. Puisque l'événement avait eu lieu, puisque enfin elle s'était délivrée de cet horrible fardeau, puisque enfin l'*autre vie* s'était détachée de sa vie pour toujours, je ne sentais plus s'élever en moi aucun mouvement instinctif de répulsion, aucun nuage soudain de rancune, rien qui pût troubler ma tendresse et ma pitié. Je n'éprouvais plus à son égard qu'une effusion de tendresse immense et de pitié immense,

comme pour la meilleure et la plus malheureuse des créatures humaines. Toute mon âme maintenant était suspendue à ces pauvres lèvres qui, d'un moment à l'autre, auraient pu rendre le dernier soupir. En regardant cette pâleur, je pensais avec une sincérité profonde : « Combien je serais heureux si je pouvais transfuser dans ses veines la moitié de mon propre sang ! »

J'entendais le tic tac léger d'une montre posée sur la table de nuit ; j'avais la sensation que le temps fugitif s'écoulait en minutes égales, et je pensais : « Il est vivant ! » La fuite du temps me causait une anxiété singulière, très différente de celle que j'avais ressentie en d'autres occasions, indéfinissable.

Je pensais : « Il est vivant, et il a une vie tenace. A l'instant de sa naissance, il ne respirait point ; lorsque je l'ai vu, il avait encore sur le corps tous les signes de l'asphyxie. Si les soins de l'accoucheuse ne l'avaient pas sauvé, il ne serait plus maintenant qu'un petit cadavre livide, une chose inoffensive, négligeable, oubliable peut-être. Je n'aurais à me préoccuper que de la guérison de Juliane ; je ne quitterais plus cette chambre, je serais le plus assidu et le plus doux des infirmiers ; je réussirais à réaliser la transfusion de la vie, à accomplir le miracle par la force de l'amour. Il serait impossible qu'elle ne guérisse pas. Elle ressusciterait petit à petit, régénérée, avec un sang nouveau. Elle paraîtrait une créature nouvelle, affranchie de toute impureté. Nous nous sentirions purifiés l'un et l'autre, dignes l'un de l'autre, après une expiation si longue et si douloureuse. La maladie, la convalescence relégueraient le triste souvenir dans un lointain indéfini. Et moi, je m'efforcerais d'effacer de son âme jusqu'à l'ombre du souvenir ; je

m'efforcerais de lui procurer le parfait oubli dans l'amour. Tout autre amour humain semblerait frivole en comparaison du nôtre, après cette grande épreuve. » Je m'exaltais dans la splendeur presque mystique de ce rêve d'avenir, tandis que, sous mon regard fixe, le visage de Juliane prenait une sorte d'immatérialité, une expression de bonté surnaturelle, comme si elle était déjà détachée du monde, comme si, avec ce grand flot de sang, elle avait rejeté tout ce qui se trouvait encore d'amertume et d'impureté dans sa substance, comme si la présence de la mort n'avait laissé subsister de son être qu'une pure essence spirituelle. La muette question ne me frappait plus comme une blessure, ne me semblait plus terrifiante : « Qu'as-tu fait de moi ? » Je répondais : « N'es-tu point devenue, par mon œuvre, *la sœur de la Douleur* ? La souffrance n'a-t-elle point élevé ton âme à une hauteur vertigineuse, d'où il lui a été donné de voir le monde sous un jour extraordinaire ? Ne me dois-tu point la révélation de la vérité suprême ? Qu'importent nos erreurs, nos chutes, nos fautes, si nous sommes parvenus à arracher un voile de nos yeux, si nous sommes parvenus à mettre en liberté ce qu'il y a de moins bas dans notre substance misérable ? Nous obtiendrons la plus haute joie à laquelle puissent sur terre prétendre les élus : avoir conscience de renaître. »

Je m'exaltais. L'alcôve était silencieuse, l'ombre pleine de mystère ; le visage de Juliane prenait pour moi un aspect surhumain ; et ma contemplation avait quelque chose de solennel, parce que je sentais dans l'air le voisinage de la mort invisible. Toute mon âme était suspendue à ces lèvres pâles, qui, d'un moment à l'autre auraient pu rendre le dernier soupir. Et ces lèvres se

contractèrent, émirent un gémissement. La contraction douloureuse altéra les lignes du visage, y persista pendant quelques instants. Les plis du front se creusèrent, la peau des paupières eut un frémissement léger, une ligne blanche apparut entre les cils.

Je me penchai sur la malade. Elle ouvrit les yeux, et les referma aussitôt. Il semblait qu'elle ne m'eût pas vu ; les yeux n'avaient pas eu de regard ; on aurait dit des yeux d'aveugle. Était-il survenu une amaurose anémique ? Avait-elle été soudainement atteinte de cécité ?

Je m'aperçus qu'il entraît du monde dans la chambre. « Plaise à Dieu que ce soit le docteur ! » Je sortis de l'alcôve ; et, en effet, je vis le docteur, ma mère et l'accoucheuse, qui entraient avec précaution. Christine les suivait.

— Elle repose ? me demanda le docteur à voix basse,

— Elle se plaint. Qui sait ce qu'elle souffre encore ?

— Elle a parlé ?

— Non.

— Il ne faut l'agiter d'aucune manière ; souvenez-vous-en.

— Tout à l'heure, elle a ouvert les yeux une seconde. On aurait dit qu'elle ne voyait pas.

Le docteur entra dans l'alcôve, après nous avoir fait signe de rester en arrière. Ma mère me dit :

— Viens. C'est l'heure de renouveler les compresses. Viens vite. Allons voir le petit Raymond. Frédéric est en bas.

Elle me prit une main. Je me laissai conduire.

— Il s'est endormi, continua-t-elle. Il dort d'un sommeil tranquille. La nourrice arrivera aujourd'hui, dans la soirée.

Quelque triste et inquiète qu'elle fût à cause de l'état de Juliane, elle avait un sourire dans les yeux en parlant du bébé ; tout son visage s'illuminait de tendresse.

Par ordre du docteur, on avait choisi pour Raymond une chambre distante de celle de l'accouchée, une grande pièce bien aérée, qui gardait mille souvenirs de notre enfance. La première chose que je vis en entrant, ce fut, autour du berceau, Frédéric, Marie et Nathalie, tous trois penchés et attentifs à contempler le petit dormeur. Frédéric se retourna et me demanda, avant toute autre chose :

— Comment va Juliane ?

— Mal.

— Elle ne repose pas ?

— Elle souffre.

Malgré moi, je répondais presque durement. Une sorte de sécheresse m'avait tout à coup envahi l'âme. Mon seul sentiment était une aversion indomptable et indissimulable contre l'intrus, une irritation et une impatience de la torture que les gens m'affligeaient sans le savoir. En dépit de mes efforts, je ne parvenais pas à feindre. Donc, nous étions autour du berceau, moi, ma mère, Frédéric, Marie et Nathalie, à contempler le sommeil de Raymond.

Il était serré dans les langes et avait la tête couverte d'un bonnet garni de dentelles et de rubans. Le visage apparaissait moins bouffi, mais encore rougeâtre, et les joues luisaient comme l'épiderme d'une plaie récemment cicatrisée. Un peu de bave coulait aux coins de la bouche close ; les paupières sans cils, enflées aux bords, recouvraient des globes oculaires saillants ; la racine du nez, encore difforme, était marquée d'une meurtrissure.

— Mais à qui ressemble-t-il ? dit ma mère. Je ne parviens pas à trouver une ressemblance.

— Il est trop jeune, dit Frédéric. Il faut attendre quelques jours.

A deux ou trois reprises, ma mère me regarda; puis elle regarda le bébé, comme pour mieux comparer les physionomies.

— Non, dit-elle. C'est, je crois, à Juliane qu'il ressemble le plus.

— Pour l'instant, interrompis-je, il ne ressemble à personne. Il est horrible. Tu ne vois donc pas ?

— Horrible ? Il est très beau. Regarde cette masse de cheveux.

Et, des doigts, elle souleva le bonnet, doucement, doucement, elle découvrit le crâne encore mou, sur lequel étaient collés quelques cheveux bruns.

— Grand'mère, laisse-moi toucher, supplia Marie en étendant la main vers la tête de son frère.

— Non, non. Voudrais-tu le réveiller ?

Ce crâne avait l'apparence d'une cire un peu ramollie par la chaleur, onctueuse, noirâtre, et il semblait que le plus léger attouchement y aurait laissé une trace. Ma mère le recouvrit, puis se baissa pour mettre sur le front un baiser d'une délicatesse infinie.

— Moi aussi, grand'mère ! supplia Marie.

— Oui, mais doucement, pour l'amour de Dieu !

Le berceau était trop haut.

— Soulève-moi, dit Marie à Frédéric.

Frédéric la souleva dans ses bras ; et je vis la belle bouche rose de ma fille s'apprêter au baiser avant de parvenir à effleurer le front, je vis ses longues boucles pleuvoir sur la blancheur des langes.

Frédéric aussi déposa son baiser, puis me regarda. Mais je ne souris point.

— Et moi ! Et moi !

C'était Nathalie qui s'accrochait au rebord du berceau.

— Doucement, pour l'amour de Dieu !

Frédéric la souleva à son tour. Et je vis de nouveau les longues boucles pleuvoir sur la blancheur des langes, dans le tendre mouvement qu'elle fit pour se pencher. Ce spectacle m'avait pétrifié, et mon regard exprimait certainement la sombre émotion qui m'obsédait. Ces baisers de lèvres à moi si chères n'avaient pas ôté à l'intrus son aspect de chose répugnante ; ils me l'avaient, au contraire, rendu plus odieux. Je sentais qu'il me serait impossible de toucher cette chair étrangère, de me plier à un acte quelconque d'apparent amour paternel. Ma mère m'observait avec inquiétude.

— Tu ne l'embrasses pas ? me demanda-t-elle.

— Non, mère, non. Il a fait trop de mal à Juliane. Je ne puis lui pardonner...

Et je me reculai avec un mouvement instinctif, avec un mouvement de manifeste dégoût. Ma mère resta un moment stupéfaite, sans parole.

— Mais que dis-tu, Tullio ? Est-ce la faute de ce pauvre bébé ? Sois juste !

Assurément, ma mère avait remarqué la sincérité de mon aversion. Je ne réussissais pas à me contraindre. Tous mes nerfs se révoltaient.

— Impossible maintenant, impossible... Laisse-moi, mère. Cela passera.

J'avais la voix rude et résolue. J'étais tout frémissant. Ma gorge s'était nouée ; les muscles de mon visage se contractaient. Après tant d'heures de crise violente,

tout mon être avait besoin de se détendre. Je crois qu'une grande explosion de sanglots m'aurait fait du bien ; mais le nœud était trop serré.

— Tu me chagrines beaucoup, Tullio, dit ma mère.

— Ainsi, tu exiges que je l'embrasse ? éclatai-je, hors de moi.

Et je m'approchai du berceau, je me penchai sur le bébé, je l'embrassai.

Le bébé s'éveilla ; il se mit à vagir, faiblement d'abord, puis avec une sorte de fureur croissante. J'observai que la peau de son visage prenait une teinte plus rouge et se plissait sous l'effort, tandis que sa langue blanchâtre tremblotait dans la bouche béante. Bien que je fusse au comble de l'exaspération, je reconnus l'erreur commise. Je sentis que les regards de Frédéric, de Marie, de Nathalie étaient fixés sur moi, intolérablement.

— Pardon, mère, balbutiai-je. Je ne sais plus ce que je fais ; je n'ai plus ma raison. Pardonne-moi.

Elle avait enlevé le bébé du berceau et elle le tenait sur ses bras, sans réussir à le calmer. Les vagissements me frappaient de coups aigus, me déchiraient.

— Sortons, Frédéric.

Je sortis en hâte. Frédéric me suivit.

— Juliane est très mal. Je ne comprends pas qu'en ce moment on puisse penser à autre chose qu'à elle, dis-je, comme pour me justifier. Tu ne l'as pas vue. On dirait qu'elle va mourir.

Pendant quelques jours, Juliane chancela entre la vie et la mort. Sa faiblesse était si grande que le plus léger effort était suivi d'une faiblesse. Elle devait rester constamment sur le dos, dans une complète immobilité. La moindre tentative pour se soulever provoquait des symptômes d'anémie cérébrale. Rien ne venait à bout de vaincre les nausées qui la prenaient, d'alléger le poids qui écrasait sa poitrine, d'éloigner le bourdonnement qu'elle entendait sans interruption.

Je restai jour et nuit à son chevet, toujours en éveil, soutenu par une énergie infatigable dont je m'étonnais moi-même. J'employai toutes les puissances de ma propre vie à soutenir cette vie qui menaçait de s'éteindre. Il me semblait que, de l'autre côté du chevet, la mort était aux aguets, prête à profiter du moment opportun pour ravir sa proie. Parfois, il m'arrivait d'avoir la sensation réelle que je me transfusais dans le corps débile

de la malade, que je lui communiquais un peu de ma force, que je donnais une impulsion à son cœur épuisé. Jamais les misères de la maladie ne m'inspirèrent la moindre répugnance, le moindre dégoût ; jamais aucun objet matériel n'offensa la délicatesse de mes sens. Mes sens, très surexcités, n'étaient attentifs qu'à percevoir les plus petits changements dans l'état de la malade. Avant qu'elle prononçât une parole, avant qu'elle fit un signe, je devinais son désir, son besoin, le degré de sa souffrance. Par divination, sans que le médecin m'eût suggéré quoi que ce fût, j'étais parvenu à découvrir des moyens nouveaux et ingénieux de soulager une de ses douleurs, de calmer une de ses crises. Seul, je savais lui persuader de manger, lui persuader de dormir. Je recourais à tous les stratagèmes de la prière et de la caresse pour lui faire avaler quelques gorgées de cordial ; je la pressais tant qu'enfin, incapable de résister davantage, elle devait se résoudre à l'effort salutaire, triompher de la nausée. Et il n'y avait rien pour moi de plus doux que le sourire imperceptible avec lequel elle se soumettait à ma volonté. Ses moindres actes d'obéissance me donnaient au cœur une commotion profonde. Quand elle disait, de sa voix si faible : « Est-ce bien comme cela ? Suis-je sage ? » ma gorge se serrait, mes yeux se voilaient.

Elle se plaignait souvent d'un battement douloureux aux tempes, qui ne lui laissait point de trêve. Et moi, je passais sur ses tempes l'extrémité de mes doigts, pour magnétiser sa douleur. Je lui caressais les cheveux doucement, doucement, pour l'endormir. Quand je m'apercevais qu'elle dormait, sa respiration me donnait la sensation illusoire que j'étais soulagé, comme si le

bienfait du sommeil se fût étendu jusqu'à moi. Devant ce sommeil, j'éprouvais une émotion religieuse, j'étais envahi d'une ferveur vague, j'avais besoin de croire à l'existence de quelque être supérieur, omnivoyant, omnipotent, pour lui adresser mes vœux. Il montait spontanément du fond de mon âme des préludes de prière selon la formule chrétienne. Quelquefois, l'éloquence intérieure m'exaltait jusqu'au sommet de la vraie Foi. En moi se réveillaient toutes les tendances mystiques que m'avait transmises une longue série d'ancêtres catholiques.

Pendant que se déroulait mon oraison intérieure, je contemplais la dormeuse. Elle était toujours aussi pâle que sa chemise. La transparence de sa peau m'aurait permis de compter les veines sur ses joues, sur son menton, sur son cou. Je la contemplais comme si j'avais eu l'espoir de surprendre les effets bienfaisants de ce repos, la lente diffusion du sang nouveau engendré par la nourriture, les premiers signes avant-coureurs de la guérison. J'aurais voulu, par une faculté surnaturelle, assister à la mystérieuse élaboration réparatrice qui s'accomplissait dans ce corps affaibli. Et je m'obstinais à espérer :
« Quand elle s'éveillera, elle se sentira plus forte. »

On eût dit qu'elle éprouvait un grand soulagement lorsqu'elle tenait ma main dans ses mains de glace. Quelquefois, elle me la prenait, la mettait sur l'oreiller, y posait sa joue avec un geste enfantin, et, dans cette position, elle s'assoupissait petit à petit. Pour ne pas la réveiller, j'avais la force de maintenir longtemps, longtemps mon bras dans une immobilité qui était une torture.

Il lui arrivait de dire :

— Pourquoi ne dors-tu point ici, près de moi ? Tu ne dors jamais.

Et elle m'obligeait à appuyer ma tête sur son oreiller.

— Dormons !

Je faisais semblant de m'endormir, pour lui donner le bon exemple. Mais, quand je rouvrais les yeux, je rencontrais ses yeux grands ouverts et fixés sur moi.

— Eh bien ! m'écriais-je, que fais-tu ?

— Et toi ? répliquait-elle.

Dans ses yeux, il y avait une expression de bonté si tendre que je sentais mon cœur se fondre. Je tendais les lèvres et je la baisais sur les paupières.

Elle voulait me rendre le même baiser, puis elle répétait :

— Dormons, maintenant.

Et un voile d'oubli descendait sur notre infortune, quelquefois.

Souvent ses pauvres pieds étaient gelés. Je les tâtais sous les couvertures, et ils me semblaient de marbre. Elle-même disait :

— Ils sont morts.

Ils étaient décharnés, si menus que je pouvais presque les tenir dans ma main. Ils me faisaient grand pitié. Pour eux, je chauffais moi-même le morceau de laine sur le brasero, je ne me lassais pas de leur donner mes soins. J'aurais voulu les attiédir de mon haleine, les couvrir de baisers. A cette pitié nouvelle se mêlaient de lointains souvenirs d'amour, des souvenirs du temps heureux où, par une habitude qui ressemblait à un vœu, je me réservais exclusivement le privilège de les chauffer le matin et de les déchausser le soir de mes propres mains, en me mettant à genoux devant elle.

Un jour, après de longues veilles, j'étais si fatigué qu'un sommeil irrésistible me surprit, juste au moment

où j'avais les mains sous les couvertures et où j'enveloppais dans l'étoffe chaude les petits pieds *morts*. Ma tête s'inclina et je m'endormis dans cette attitude.

Lorsque je m'éveillai, je vis dans l'alcôve ma mère, mon frère et le docteur, qui me regardaient en souriant. Je restai confus.

— Pauvre fils ! Il est à bout de forces, dit ma mère, en rajustant mes cheveux avec un de ses gestes les plus tendres.

Et Juliane :

— Emmène-le, mère. Emmène-le, Frédéric.

— Non, non, je ne suis pas fatigué, répétais-je ; je ne suis pas fatigué.

Le docteur annonça son départ. Il déclara que l'accouchée était hors de danger, en voie d'amélioration certaine. Il fallait, par tous les moyens, continuer d'activer la régénération du sang. Son collègue Jemma de Tussi, avec qui il avait conféré et s'était trouvé d'accord, poursuivrait la cure, d'ailleurs très simple. Il avait moins de confiance dans les remèdes que dans l'observation rigoureuse des diverses règles d'hygiène et de régime qu'il avait prescrites.

— En vérité, ajouta-t-il en me désignant, je ne pouvais souhaiter un infirmier plus intelligent, plus vigilant, plus dévoué. Il a fait des miracles, et il en fera encore. Je pars tranquille.

Il me sembla que le cœur me sautait à la gorge et m'étouffait. L'éloge inattendu de cet homme grave, en présence de ma mère et de mon frère, me causa une émotion profonde ; ce fut pour moi une extraordinaire récompense. Je regardai Juliane et je vis que ses yeux s'étaient emplis de larmes. Et, sous mon regard, elle

éclata tout à coup en sanglots. Je fis pour me contenir un effort surhumain, mais je n'y réussis pas ; il me sembla que mon âme se fondait. J'avais dans la poitrine toutes les bontés du monde, toutes ensemble, en cette heure inoubliable.

XXXIV

Juliane allait recouvrant ses forces de jour en jour, avec lenteur. Mon assiduité ne faiblissait pas. Je me prévalais même des déclarations faites par le docteur Vebesti pour redoubler de vigilance, pour ne pas permettre qu'un autre me remplaçât, pour résister à ma mère et à mon frère qui me conseillaient le repos. Désormais, mon corps avait pris l'habitude de la rude discipline et ne se fatiguait presque plus. Ma vie entière était enfermée entre les murailles de cette chambre, dans l'intimité de cette alcôve, dans le cercle où respirait la chère malade.

Comme elle avait besoin d'un calme absolu, comme elle devait parler peu pour éviter la fatigue, je m'ingéniais à écarter de son lit jusqu'aux personnes de la famille. L'alcôve demeurait donc isolée du reste de la maison. Pendant des heures et des heures, nous étions en tête à tête, Juliane et moi. Et, accablée comme elle l'était par le mal, attentif comme je l'étais à mon pieux devoir,

il nous arrivait parfois d'oublier notre malheur, de perdre la notion du réel, de ne garder aucune autre conscience que celle de notre immense amour. Parfois, il me semblait qu'au delà des rideaux rien n'existait plus, tant était grande la concentration de tout mon être sur la malade. Rien ne venait me rappeler l'effroyable chose. Je voyais devant moi une sœur qui souffrait, et mon unique souci était d'alléger sa peine.

Trop souvent, ces voiles d'oubli furent brutalement déchirés. Ma mère parla de Raymond. Les rideaux s'ouvrirent pour donner passage à l'intrus.

Ma mère l'apporta dans ses bras. J'étais présent, et je sentis que j'avais dû pâlir, parce que tout mon sang reflua vers mon cœur. Et Juliane, quel sentiment éprouva-t-elle ?

Je considérais ce visage rougeâtre, gros comme un poing d'homme, à demi caché par les broderies du bonnet ; et, avec une aversion féroce qui annulait dans mon âme toute autre émotion : « Comment faire, pensais-je, pour me délivrer de toi ? Pourquoi n'es-tu point mort étouffé ? » Ma haine était sans bornes ; elle était instinctive, aveugle, indomptable, je pourrais dire charnelle ; car il me semblait qu'elle avait son siège dans ma chair, qu'elle surgissait de tous mes fibres, de tous mes nerfs, de toutes mes veines. Rien ne pouvait la dompter, rien ne pouvait la détruire. Il suffisait que l'intrus fût là, n'importe à quelle heure, n'importe en quelle circonstance, pour qu'aussitôt il se produisit en moi une sorte d'anéantissement, pour que je tombasse sous l'empire d'une seule et unique passion : ma haine contre lui.

Ma mère dit à Juliane :

— Regarde. En quelques jours, comme il a déjà changé ! Il te ressemble plus qu'à Tullio ; mais il ne ressemble guère ni à l'un ni à l'autre. Il est trop petit encore. Nous verrons plus tard... Veux-tu lui donner un baiser ?

Elle approcha des lèvres de la malade le front du bébé. Quel sentiment Juliane éprouva-t-elle ?

Le bébé se mit à pleurer. J'eus la force de dire à ma mère, sans amertume :

— Emporte-le, je t'en prie. Juliane a besoin de repos, et ces secousses lui font beaucoup de mal.

Ma mère sortit de l'alcôve. Les vagissements s'affaiblirent mais continuèrent à me causer la même sensation de déchirure douloureuse, la même envie de courir et de l'étrangler pour ne plus les entendre. Nous les perçûmes quelque temps encore pendant qu'ils s'éloignaient. Lorsque enfin ils eurent cessé, le silence me parut horrible ; il s'abattit sur moi comme un éboulement, il m'écrasa. Mais, au lieu de m'attarder à ma douleur, je pensai aussitôt que Juliane avait besoin de secours.

— Ah ! Tullio, Tullio, ce n'est pas possible...

— Tais-toi, Juliane ! Tais-toi, si tu m'aimes ! Je t'en prie, tais-toi !

Ma voix, mon geste étaient suppliants. Toute l'irritation de ma haine était tombée ; je ne souffrais plus que de sa souffrance, je ne craignais plus que le dommage causé à la malade, le heurt qu'elle recevait de cette vie si fragile.

— Si tu m'aimes, tu ne dois penser à rien qu'à ta guérison. Vois-moi ! Je ne pense qu'à toi, je ne souffre que pour toi. Il faut que tu ne te tourmentes plus ; il

faut que tu t'abandonnes toute à ma tendresse, pour guérir...

De sa voix faible et tremblante elle dit :

— Mais qui sait ce que tu éprouves dans le secret du cœur ? Pauvre âme !

— Non, non, Juliane, ne te tourmente point ! Je ne souffre que pour toi et parce que je te vois souffrir. J'oublie tout, quand tu souris. Quand tu te sens bien, je suis heureux. Tu dois donc guérir si tu m'aimes ; tu dois être calme, obéissante, patiente. Quand tu seras guérie, quand tu seras plus forte, alors... *qui sait ?* Dieu est bon.

Elle murmura :

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous !

« De quelle façon ? pensai-je. En faisant que l'intrus meure. » Ainsi, nous étions d'accord pour former un souhait de mort ; ainsi la mère elle-même ne voyait pas d'autre ressource que la destruction de son enfant. Oui, c'était la seule ressource. Et ma mémoire me rappela le bref dialogue que, dans une soirée lointaine, nous avions eu sous les ormes ; elle me rappela la confession douloureuse. « Mais, maintenant qu'il est né, le hait-elle encore ? Peut-elle éprouver une sincère aversion contre la chair de sa chair ? Prie-t-elle Dieu sincèrement de reprendre le fruit de ses propres entrailles ? » Je me rappelai encore la folle espérance qui m'était venue comme un éclair dans la nuit tragique. « Si la suggestion du crime entraînait en elle et peu à peu devenait assez forte pour l'entraîner ? » Pendant une seconde, n'avais-je pas eu l'idée d'une tentative criminelle manquée, lorsque j'avais vu l'accoucheuse frictionner sur le dos et sous la plante des pieds le petit corps violacé du bébé

évanoui ? Mais cette idée aussi avait été une idée folle. Certainement, Juliane n'aurait jamais osé...

Et je regardais ses mains posées à plat sur le drap, si pâles qu'elles ne se distinguaient du lin que par l'azur de leurs veines.

Un chagrin étrange m'obsédait, maintenant que l'état de la malade s'améliorait de jour en jour. Au fond du cœur, je ne voyais pas s'enfuir sans un vague regret les jours tristes et gris passés dans l'alcôve, alors que la monotonie sombre de la pluie s'étendait autour de nous sur la campagne automnale. Ces matinées, ces soirées, ces nuits, quelque désolées qu'elles fussent, avaient leur grave douceur. Chaque jour, mon œuvre de charité m'apparaissait plus belle ; une abondance d'amour m'inondait l'âme et submergeait parfois mes noires pensées, me procurait parfois l'oubli de l'effroyable chose, éveillait en moi quelque illusion consolante, quelque rêve indéfini. Enfermé dans cette alcôve, j'éprouvais parfois un sentiment semblable à celui qu'on éprouve dans l'ombre des chapelles solitaires : je me sentais en un refuge contre les violences de la vie, contre les occasions de pécher. Parfois, il me semblait que la légère cloison des

rideaux me séparait d'un abîme. J'étais assailli par des peurs soudaines de l'inconnu ; autour de moi, dans la nuit, j'écoutais le silence de la maison entière et avec les yeux de l'âme, je voyais au fond d'une chambre lointaine, à la lumière d'une lampe, le berceau où dormait l'intrus, le chéri de ma mère, mon héritier. J'étais secoué par un grand frisson d'horreur, et je restais longtemps saisi d'épouvante sous la lueur sinistre d'une pensée unique. Les rideaux me séparaient d'un abîme.

Mais, maintenant que l'état de Juliane s'améliorait de jour en jour, les raisons me manquaient pour prolonger l'isolement ; et, peu à peu, le trantran de la vie domestique envahissait la chambre paisible. Ma mère, mon frère, Marie, Nathalie, miss Edith entraient beaucoup plus souvent, restaient beaucoup plus longtemps. Raymond s'imposait à la tendresse maternelle. Il n'était plus possible ni à Juliane ni à moi de l'éviter. Il fallait lui prodiguer les baisers, les sourires. Il fallait feindre et dissimuler avec art, endurer les cruautés raffinées que le hasard amenait, périr à petit feu.

Nourri d'un lait sain et substantiel, entouré de soins infinis, Raymond perdait peu à peu son premier aspect de chose répugnante, commençait à grossir, à blanchir, à prendre des formes plus nettes, à tenir ses yeux gris bien ouverts. Mais tous ses mouvements m'étaient odieux, depuis le sucement de ses lèvres appliquées au mamelon jusqu'à l'agitation incertaine de ses petites mains. Jamais je ne pus lui reconnaître une grâce, une gentillesse ; jamais je n'eus pour lui une pensée qui ne fût pas haineuse. Quand j'étais contraint de le toucher, quand ma mère l'offrait à mes embrassements, il me courait sur toute la peau le même frisson d'horreur que m'aurait donné le

contact d'un animal immonde. Toutes mes fibres se révoltaient, et la violence que je me faisais me mettait au désespoir.

Chaque jour m'apportait un nouveau supplice, et ma mère était mon grand bourreau. Une fois, en rentrant à l'improviste dans la chambre, et en écartant les rideaux de l'alcôve j'aperçus sur le lit le bébé posé à côté de Juliane. Personne n'était là ; nous nous trouvions tous les trois réunis sans témoins. Le bébé, serré dans ses langes blancs, dormait d'un sommeil tranquille.

— C'est mère qui l'a laissé, balbutia Juliane.

Je m'enfuis comme un fou.

Une autre fois, Christine vint m'appeler. Je la suivis dans la chambre du berceau. Ma mère y était, assise avec le bébé nu sur ses genoux.

Le bébé, se sentant libre, agitait les jambes et les bras, tournait les yeux de côté et d'autre, s'enfonçait les doigts dans la bouche en bavant. Aux poignets, aux chevilles, derrière les genoux, sur le bas-ventre, la chair s'arrondissait en bourrelets, couverte de poudre de riz. Les mains de ma mère caressaient avec délices ces membres mignons, m'en signalaient une à une toutes les particularités, s'attardaient sur cette peau qu'un bain récent avait polie et lustrée. Et on aurait dit que c'était pour le bébé une jouissance.

— Tâte, tâte comme il est déjà ferme, disait-elle en m'invitant à le toucher.

Et je fus obligé de le toucher.

— Pèse comme il est lourd.

Et je fus obligé de le soulever, de sentir ce petit corps tiède et flasque palpiter entre mes mains, envahies par un tremblement qui n'était pas de tendresse.

— Regarde !

Et ma mère, en souriant, pinça entre le pouce et l'index les petits seins de cette poitrine délicate qui enfermait la vie tenace de l'être malfaisant.

— Amour, amour, amour de sa grand'mère ! répétait-elle en chatouillant du doigt le menton du bébé, qui ne savait pas rire encore.

La chère tête grise, qui s'était déjà penchée pour la même caresse sur deux berceaux bénis, un peu plus blanche maintenant, se penchait avec inconscience sur le fils d'un autre, sur l'intrus. Je m'imaginai qu'elle ne s'était pas montrée aussi tendre pour Marie, pour Nathalie, pour les vraies créatures de mon sang.

Elle voulut l'emballoter elle-même. Elle lui fit sur le ventre le signe de la croix.

— Mais tu n'es pas encore chrétien

Et se tournant vers moi :

— Voici le moment venu de fixer le jour du baptême.

XXXVI

Le docteur Jemma, chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, un beau vieillard enjoué, apporta pour présent matinal à Juliane un bouquet de chrysanthèmes blancs.

— Oh ! mes fleurs de prédilection ! dit Juliane. Merci ! Elle prit le bouquet, y arrêta longuement ses regards, y plongea ses doigts effilés ; et il y avait une triste analogie entre sa pâleur et la pâleur des fleurs d'automne. C'étaient des chrysanthèmes aussi larges que des roses épanouies, touffus, pesants ; ils avaient une couleur de chair malade, exsangue, presque morte, la blancheur livide qui couvre les joues des petites mendiante engourdis par le froid. Quelques-uns étaient imperceptiblement veinés de violet, d'autres tiraient un peu sur le jaune, avec des tons exquis.

— Tiens, me dit-elle. Mets-les dans l'eau.

C'était au matin ; c'était en novembre ; nous venions

à peine de dépasser l'anniversaire du jour néfaste dont ces fleurs rappelaient le souvenir.

Que ferai-je sans Eurydice?...

Pendant que je mettais dans un vase les chrysanthèmes blancs, l'air d'*Orphée* chanta en ma mémoire. Dans mon esprit réapparurent certains fragments de la scène singulière qui avait eu lieu l'année précédente; et je revis Juliane dans cette lumière tiède et dorée, dans ce parfum si suave, au milieu de tous ces objets empreints de grâce féminine, où le fantôme de la mélodie ancienne semblait mettre la palpitation d'une vie secrète, répandre l'ombre de je ne sais quel mystère. Ces fleurs n'avaient-elles pas réveillé en elle aussi quelque souvenir?

Une tristesse mortelle pesait sur mon âme, une tristesse d'amant inconsolable. L'Autre se représenta, et ses yeux étaient gris comme ceux de l'intrus.

Le docteur me dit, de l'alcôve :

— Vous pouvez ouvrir la fenêtre. Il est bon que la chambre soit très aérée, qu'il y entre beaucoup de soleil.

— Oh! oui, oui, ouvre! s'écria la malade.

J'ouvris. En ce moment, ma mère entra avec la nourrice qui portait Raymond. Je restai entre les rideaux, je me penchai sur l'appui, je regardai la campagne. Derrière moi, j'entendais les voix familières.

Nous arrivions à la fin de novembre; déjà l'été des Morts était passé. Une grande clarté vide s'étendait sur la campagne humide, sur le profil noble et paisible des coteaux. Il semblait qu'à travers les cimes confuses des plants d'oliviers circulait une vapeur d'argent. Ça et là, quelques filets de fumée blanchissaient au soleil. La brise apportait par intervalles le léger bruissement des

feuilles tombantes. Le reste n'était que paix et silence.

« Pourquoi, pensais-je, a-t-elle chanté ce matin-là ? Pourquoi, en l'entendant, ai-je éprouvé ce trouble ? Elle me paraissait *une autre femme*. Était-elle donc amoureuse de lui ? A quel état de son âme correspondait cette effusion insolite ? Elle chantait, parce qu'elle aimait. Peut-être aussi que je me trompe. Mais je ne saurai jamais la vérité. » Ce n'était plus la trouble jalousie des sens, c'était un chagrin plus noble qui s'élevait du fond de mon âme. Je pensais : « Quel souvenir a-t-elle gardé de lui ? Ce souvenir l'a-t-il souvent tourmentée ? Le fils est un lien vivant. Elle retrouve en Raymond quelque chose de l'homme à qui elle a appartenu ; elle retrouvera des ressemblances plus précises. Il est impossible qu'elle oublie le père de Raymond, et peut-être l'a-t-elle sans cesse devant les yeux. Qu'éprouverait-elle, si elle le savait condamné ? »

Et je m'arrêtai à imaginer les progrès de la paralysie, à me former de l'état de cet homme un tableau intérieur copié sur celui que me fournissait le souvenir du pauvre Spinelli. Je le revoyais assis sur son grand fauteuil de cuir rouge, pâle d'une pâleur terreuse, avec tous les traits du visage raidis, avec la bouche tirée et béante, pleine de salivation et d'un bégaiement incompréhensible ; je revoyais le geste qu'il faisait à tout moment pour ramasser dans son mouchoir cette salive intarissable qui lui coulait des coins de la bouche...

— Tullio !

C'était la voix de ma mère. Je me retournai, j'allai vers l'alcôve.

Juliane était couchée sur le dos, très abattue, silen-

cieuse. Le docteur examinait sur la tête du bébé un commencement de croûte de lait.

— C'est entendu ; nous ferons le baptême après-demain, dit ma mère. Le docteur croit que Juliane devra garder le lit quelque temps encore.

— Comment la trouvez-vous, docteur ? demandai-je au vieillard en désignant la malade.

— Il me semble qu'il y a un peu d'arrêt dans l'amélioration, répliqua-t-il en secouant sa belle tête blanche. Je la trouve faible, très faible. Il faut augmenter l'alimentation, se forcer un peu...

Juliane l'interrompit pour dire, en me regardant avec un sourire très las :

— Il m'a ausculté le cœur.

— Eh bien ? demandai-je, en me tournant brusquement vers le vieillard.

Je crus voir passer une ombre sur son front.

— C'est un cœur parfaitement sain, se hâta-t-il de répondre. Il n'a besoin que de sang... et de tranquillité. Allons, allons, du courage ! Comment va l'appétit ce matin ?

L'anémique fit un mouvement des lèvres qui exprimait le dégoût. Elle avait les yeux fixés sur la fenêtre ouverte, où se découpait un carré de ciel exquis.

— La journée est froide, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle avec une sorte de timidité, en ramenant ses mains sous les couvertures.

Et on vit qu'elle frissonnait.

XXXVII

Le jour suivant, nous allâmes, Frédéric et moi, faire visite à Jean de Scordio. C'était la dernière après-midi de novembre. Nous allâmes à pied, en traversant les labours.

Nous cheminions silencieux et pensifs. Le soleil déclinait lentement à l'horizon. Une impalpable poussière d'or flottait dans l'air calme au-dessus de nos têtes. La terre humide avait une couleur d'un brun vigoureux, un aspect d'énergie tranquille, et, pour ainsi dire, une conscience paisible de sa vertu. Des sillons montait un souffle visible, pareil à celui qu'exhalent les narines des bœufs. Sous la lumière molle, les objets blancs prenaient une extraordinaire blancheur, une candeur de neige. Une vache dans le lointain, la chemise d'un laboureur, une toile étendue, les murailles d'une métairie resplendissaient comme à la clarté de la pleine lune.

— Tu es triste, me dit Frédéric avec douceur.

-- Oui, mon ami, très triste. Je n'ai plus d'espoir.

Il y eut encore un long silence. Des volées d'oiseaux s'élevaient des broussailles, avec un frémissement d'ailes. Jusqu'à nous arrivait, amorti, le tintement des clochettes d'un troupeau lointain.

— De quoi désespères-tu ? me demanda mon frère avec la même bonté.

— Du salut de Juliane, et aussi du mien.

Il se tut ; il ne prononça pas un seul mot de consolation. Peut-être subissait-il intérieurement l'étreinte de la douleur.

— J'ai un pressentiment, poursuivis-je. Juliane ne se relèvera pas.

Il se tut. Nous passâmes par un sentier bordé d'arbres, et les feuilles tombées craquaient sous nos pieds ; et, aux endroits où il n'y avait pas de feuilles, le sol, comme s'il eût été miné de cavités souterraines, avait un résonnement sourd.

— Lorsqu'elle sera morte, ajoutai-je, qu'est-ce que je deviendrai ?

Une épouvante soudaine fondit sur moi, une sorte de terreur panique ; et je regardai mon frère qui se taisait en fronçant les sourcils, je regardai autour de moi la muette désolation de cette journée. Jamais je n'avais eu aussi nettement qu'alors la sensation du vide effroyable de la vie.

— Non, non, Tullio, dit mon frère. *Juliane ne peut pas mourir.*

C'était une affirmation vaine, sans valeur aucune en face de l'arrêt du Destin. Et cependant il avait prononcé ces mots avec une simplicité qui me donna une secousse, tant elle me parut extraordinaire. C'est ainsi que, parfois, les enfants prononcent à l'improviste des paroles inat-

tendues et graves qui nous frappent en plein cœur, et on dirait qu'une voix fatidique parle par leurs bouches inconscientes.

— Tu lis donc dans l'avenir ? lui demandai-je sans ombre d'ironie.

— Non ; mais j'ai ce pressentiment, et j'y crois.

Cette fois encore, il me vint de mon bon frère un éclair de confiance ; cette fois encore, grâce à lui, je sentis se relâcher un peu le cercle de fer qui me meurtrissait le cœur. Mais ce ne fut qu'un court répit. Pendant le reste du chemin, il me parla de Raymond.

Lorsque nous fûmes près du lieu où habitait Jean de Scordio, Frédéric aperçut dans un champ la haute figure du vieillard.

— Regarde ! Le voici. Il fait les semailles. Nous lui apportons l'invitation à une heure solennelle.

Nous approchâmes. Mon tremblement intérieur était aussi fort que si j'avais été sur le point de commettre une profanation. N'allais-je pas, en effet, profaner une belle et grande chose ? N'allais-je pas solliciter la paternité spirituelle de ce vieillard vénérable pour l'enfant de l'adultère ?

— Vois, quelle noble figure ! s'écria Frédéric en s'arrêtant et en désignant le semeur. Il n'a que la taille d'un homme, et pourtant on dirait un géant.

Pour regarder, nous nous arrêtâmes derrière un arbre, à la limite du champ. Jean, attentif à son ouvrage, ne nous avait pas encore aperçus.

Il avançait dans le champ droit devant lui, avec une lenteur mesurée. Sa tête était couverte d'un bonnet de laine verte et noire, avec deux oreillères qui descendaient le long des joues, à l'antique mode phrygienne.

Un petit sac blanc, attaché au cou par une lanière de cuir, lui pendait devant la ceinture, plein de grain. De la main gauche, il tenait le sac ouvert et, de la main droite, il prenait la semence et la répandait. Son geste était large, vigoureux et sûr, cadencé d'un rythme égal. Le grain, s'envolant de son poing, brillait un instant dans l'air avec des étincelles d'or et retombait en pluie égale sur les sillons humides. Le semeur avançait avec lenteur, enfonçant ses pieds nus dans la terre qui cédait sous ses pas, la tête haute dans la sainteté de la lumière. Son geste était large, vigoureux et sûr. Toute sa personne était simple, sacrée et grandiose.

Nous entrâmes dans le champ.

— Salut, Jean ! s'écria Frédéric en allant à la rencontre du vieillard. Bénie soit ta semence ! Béni soit ton pain futur !

— Salut, répétais-je à mon tour.

Le vieillard quitta son ouvrage et se découvrit la tête.

— Jean, il faut te couvrir, si tu veux que nous restions couverts, dit Frédéric.

Le vieillard se couvrit en souriant, confus, presque intimidé. Il demanda d'un air modeste :

— A quoi dois-je tant d'honneur ?

Je répondis d'une voix que je m'efforçai de rendre ferme :

— Je suis venu pour te prier de tenir mon fils au baptême.

Le vieillard me regarda avec surprise ; puis il regarda mon frère. Sa confusion s'accrut. Il murmura :

— Vous me faites trop d'honneur !

— Eh bien, quelle est ta réponse ?

— Je suis à tes ordres. Que Dieu te récompense

de l'honneur que tu me fais aujourd'hui ! Que Dieu soit loué de cette joie qu'il accorde à ma vieillesse ! Puissent les bénédictions du ciel descendre sur ton fils !

— Merci, Jean.

Et je lui tendis la main. Et je vis que ses yeux profonds et tristes se mouillaient de tendresse. Mon cœur se gonfla d'une angoisse immense.

Le vieillard me demanda :

— Quel nom lui donnes-tu ?

— Raymond.

— Le nom de ton père, d'heureuse mémoire. C'était un Homme, et vous lui ressemblez.

Mon frère dit :

— Tu es seul pour semer ton grain ?

— Seul, oui. Je l'épands et je le recouvre.

Et il montra la herse, le hoyau, qui reluisaient sur la terre brune. A l'entour, on voyait les semences non recouvertes encore, les bons germes des épis futurs.

Mon frère dit :

— Continue. Nous te laissons à ton ouvrage. Tu viendras demain matin à la Badiola. Au revoir, Jean. Que Dieu bénisse tes semailles !

Nous serrâmes l'un après l'autre cette main infatigable, sanctifiée par la semence qu'elle répandait, par le bien qu'elle avait répandu. Le vieillard fit un mouvement pour nous accompagner jusqu'au sentier ; mais il s'arrêta et dit, non sans hésitation :

— Accordez-moi une faveur, je vous en prie.

— Parle, Jean.

Il ouvrit le sac suspendu à son cou.

— Prenez une poignée de grain et jetez-la sur mes sillons.

Je plongeai le premier la main dans le froment, j'en pris autant que je pus, je l'épandis. Mon frère fit comme moi.

— Et maintenant, voici ce que je vous dis, continua Jean de Scordio d'une voix émue, en contemplant la terre ensemencée. Dieu veuille que mon filleul soit bon comme le pain qui naîtra de cette semence. Ainsi soit-il !

XXXVIII

Le matin suivant, la cérémonie du baptême s'accomplit sans fête et sans pompe, eu égard à l'état de Juliane. Le bébé fut porté à la chapelle par la communication intérieure. Ma mère, mon frère, Marie, Nathalie, miss Edith, l'accoucheuse, la nourrice, le chevalier Jemma y assistèrent. Moi, je restai au chevet de la malade.

Une lourde somnolence l'accablait. La respiration sortait avec peine de sa bouche entr'ouverte, aussi pâle que la plus pâle des roses fleuries à l'ombre. L'ombre régnait dans l'alcôve. Je pensais en la regardant : « Je ne la sauverai donc pas ? J'avais éloigné la mort ; mais voici que la mort retourne. S'il ne se produit pas un changement rapide, elle mourra certainement. Tant que j'ai réussi à tenir Raymond loin d'elle, tant que j'ai réussi par ma tendresse à lui donner un peu d'illusion et un peu d'oubli, il semblait qu'elle voulût guérir. Mais, depuis qu'elle voit son fils, depuis que le sup-

plice a recommencé, elle empire de jour en jour, elle perd plus de sang que si l'hémorragie continuait encore. J'assiste à son agonie. Elle ne m'écoute plus, elle ne m'obéit plus comme auparavant. De qui lui viendra la mort ? De *lui*. C'est lui, c'est lui sûrement qui la tuera. » Un flot de haine monta des racines les plus profondes de mon être, et je le sentis qui affluait tout entier à mes mains avec une impulsion homicide. Je vis le petit être malfaisant qui se gonflait de lait, qui prospérait en paix, à l'abri de tout danger, au milieu de soins infinis. « Ma mère l'aime plus que Juliane ! Ma mère s'occupe de lui plus que de cette pauvre mourante ! Oh ! je le ferai disparaître, à tout prix. Il le faut ! » Et la vision du crime déjà consommé passa en moi comme un éclair : la vision du petit mort en maillet, du petit cadavre innocent dans le cercueil. « Le baptême sera son viatique. Les bras de Jean le porteront... »

Une curiosité subite me vint. Le spectacle douloureux m'attira. Juliane était encore assoupie. Je sortis avec précaution de l'alcôve ; je sortis de la chambre ; j'appelai Christine et je la laissai en garde ; puis, d'un pas rapide, je me dirigeai vers la tribune, suffoqué par l'angoisse.

La petite porte était ouverte. J'aperçus un homme agenouillé devant la grille ; et je reconnus Pierre, le vieux serviteur fidèle, celui qui m'avait vu naître et qui avait assisté à mon baptême. Il se leva, non sans quelque peine.

— Reste, reste, Pierre, dis-je tout bas, en posant une main sur son épaule pour le forcer de se remettre à genoux.

Et je m'agenouillai près de lui, j'appuyai le front contre la grille, je regardai en bas dans la chapelle. Je percevais tout, avec une netteté parfaite ; j'entendais les formules du rituel.

Déjà la cérémonie était commencée. Je sus de Pierre que le bébé avait déjà reçu le sel. L'officiant était le curé de Tussi, don Gregorio Artese. Il récitait en ce moment le *Credo* avec le parrain, l'un à haute voix et l'autre répétant à voix basse. Jean soutenait le bébé sur son bras droit, de cette main qui, la veille, avait semé le froment. Sa main gauche posait sur la blancheur des rubans et des dentelles. Et ces mains osseuses, desséchées, brunies, qui paraissaient coulées en bronze vivant, ces mains durcies sur les instruments aratoires, sanctifiées par le bien qu'elles avaient répandu, par l'œuvre immense qu'elles avaient fournie, occupées maintenant à soutenir ce petit enfant, avaient une délicatesse et une sorte de timidité si charmante que je ne pouvais en détacher mes regards. Raymond ne pleurerait pas ; il remuait sans cesse sa bouche, pleine d'une bave liquide qui lui coulait du menton sur la bavette brodée.

Après l'exorcisme, le curé mouilla son doigt avec de la salive et toucha les petites oreilles roses en prononçant la parole miraculeuse :

— *Ephpheta.*

Ensuite, il toucha les narines en disant :

— *In odorem suavitatis...*

Ensuite, il trempa le pouce dans l'huile des catéchumènes, et, tandis que Jean tenait l'enfant couché sur le dos, il lui fit une onction en forme de croix au haut de la poitrine ; et, lorsque Jean l'eut retourné

sur le ventre, il lui fit une onction entre les omoplates, en forme de croix, en disant :

— *Ego te linio oleo salutis in Christo Jesu Domino Nostro...*

Puis, avec une petite touffe de coton, il essuya la place des onctions.

Il ôta alors l'étole violette, couleur de deuil et de tristesse, et revêtit l'étole blanche, en signe de joie, pour annoncer que la tache originelle allait être effacée. Et il appela Raymond par son nom, en lui adressant les trois questions solennelles. Le parrain répondit :

— *Credo, credo, credo.*

La chapelle avait une sonorité singulière. Un rayon de soleil, entrant par une des hautes fenêtres ovales, venait frapper sur le pavé une dalle de marbre qui recouvrait les sépultures profondes où plusieurs de mes ancêtres dormaient en paix. Ma mère et mon frère se tenaient debout derrière Jean, l'un à côté de l'autre. Marie et Nathalie se haussaient sur la pointe des pieds pour parvenir à voir le bébé, curieuses, souriant de temps à autre, chuchotant entre elles. Ces chuchotements faisaient que, parfois, Jean se retournait un peu, avec un geste indulgent où apparaissait toute l'ineffable tendresse que ce vieillard avait pour les enfants et qui débordait de son grand cœur d'aïeul abandonné.

— *Raymunde, vis baptizari ?* demanda l'officiant.

— *Volo,* répondit le parrain, répétant le mot qu'on lui avait soufflé.

Le clerc présenta le bassin d'argent, où luisait l'eau baptismale. Ma mère ôta le bonnet du bébé, pendant que le parrain le présentait à plat ventre pour recevoir l'ablution. La tête ronde, sur laquelle je pus distinguer

les éruptions blanchâtres de la croûte de lait, se trouva pendante au-dessus du bassin. Et le curé, après avoir puisé l'eau dans un petit vase, la versa par trois fois sur cette tête en faisant chaque fois le signe de la croix.

— *Ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*

Raymond se mit à vagir avec force; plus fort encore pendant qu'on lui essayait la tête. Et, lorsque Jean le releva, je vis son visage rougi par l'afflux du sang et par l'effort, plissé par les contractions de la bouche, taché d'un peu de blanc jusque sur le front. Et, comme toujours, les vagissements me causèrent la même sensation de déchirure douloureuse, la même exaspération de colère. Rien en lui ne m'irritait autant que cette voix, que ce miaulement obstiné qui pour la première fois m'avait donné un coup si cruel dans la lugubre matinée d'octobre. C'était pour mes nerfs un heurt intolérable.

Le prêtre trempa le pouce dans le saint-chrême et oignit le front du néophyte, en récitant la formule du rituel, que couvraient les vagissements. Ensuite il lui mit la robe blanche, symbole de l'Innocence.

— *Accipe vestem candidam...*

Ensuite il donna au parrain le cierge béni.

— *Accipe lampadem ardentem...*

L'Innocent s'apaisa. Ses yeux se fixèrent sur la petite flamme qui tremblotait au sommet du long cierge peint. Jean de Scordie portait le nouveau chrétien sur le bras droit et, de la main gauche, il tenait le symbole du feu divin, dans une attitude simple et grave, en regardant le prêtre qui récitant la formule. Il dépassait les assistants de toute la tête. A l'entour, il n'y avait

rien d'une blancheur aussi pure que le blanc de ses cheveux, pas même la robe de l'Innocent.

— *Vade in pace, et Dominus sit tecum...*

— *Amen.*

Ma mère prit l'Innocent des bras du vieillard, le serra sur son cœur, l'embrassa. Mon frère l'embrassa aussi. Tous les assistants, l'un après l'autre, l'embrassèrent.

Près de moi, Pierre était encore à genoux et pleurait. Bouleversé, éperdu, je me relevai brusquement, je sortis, je franchis les corridors à la course, j'entrai à l'improviste dans la chambre de Juliane.

Christine me demanda avec frayeur, en baissant la voix :

— Qu'est-il donc arrivé, monsieur ?

— Rien, rien. Est-elle éveillée ?

— Non, monsieur. Je crois qu'elle dort.

J'écartai les rideaux, j'entrai doucement dans l'alcôve. D'abord, je n'aperçus dans l'ombre que la blancheur de l'oreiller. Je m'approchai, je me penchai. Juliane avait les yeux ouverts et me regardait fixement. Peut-être mon aspect lui fit-il deviner toutes mes angoisses ; mais elle ne dit pas un mot. Elle referma les yeux, comme pour ne plus jamais les rouvrir.

A partir de ce jour commença la dernière et vertigineuse période de la folie lucide qui devait me conduire au crime. A partir de ce jour commença la préméditation du moyen le plus facile et le plus sûr pour faire mourir l'Innocent.

Ce fut une préméditation froide, ingénieuse, incessante, qui absorba toutes mes facultés intérieures. L'idée fixe me possédait absolument, avec une force et une ténacité incroyables. Tout mon être s'agitait dans une crise suprême ; et l'idée fixe, claire, rigide, sans déviation, me dirigeait vers le but comme si j'eusse glissé sur un rail d'acier. Ma perspicacité semblait être triplée. Rien ne m'échappait, ni en moi ni hors de moi. Ma circonspection n'eut pas une seule minute de relâchement. Je ne dis rien, je ne fis rien qui pût éveiller un soupçon, provoquer une surprise. Je simulai, je dissimulai, sans trêve, et non seulement vis-à-vis de

ma mère, de mon frère et de tous ceux qui ne savaient pas, mais encore vis-à-vis de Juliane.

Avec Juliane, j'affectai la résignation, l'apaisement, parfois même une sorte d'oubli. Je m'étudiai à éviter les moindres allusions à l'intrus. Je cherchai de toutes les manières à l'encourager, à lui inspirer de la confiance, à obtenir qu'elle observât les prescriptions qui devaient lui rendre la santé. Je multipliai mes empressements. Je voulus avoir pour elle des tendresses si profondes, si oubliieuses du passé, qu'elles lui permissent de retrouver encore à la vie ses saveurs les plus fraîches et les plus pures. J'eus de nouveau la sensation que mon être se transfusait dans le corps de la malade, que je lui communiquais un peu de ma force, que je donnais une impulsion à son cœur épuisé. C'était moi, semblait-il, qui, de jour en jour, la poussais à vivre et lui insufflais une vigueur artificielle, en attendant l'heure tragique et libératrice. Je me répétais à moi-même : « Demain ! » Et demain arrivait, passait, disparaissait ; sans que l'heure eût sonné. Je me répétais : « Demain ! »

J'étais convaincu que de la mort de l'enfant dépendait le salut de la mère. J'étais convaincu que, après la suppression de l'intrus, elle serait guérie. Je pensais : « Il serait impossible qu'elle ne guérisse point. Elle ressusciterait petit à petit, régénérée, avec un sang nouveau. Elle semblerait une créature nouvelle, affranchie de toute impureté. Nous nous sentirions purifiés tous deux, dignes l'un de l'autre, après une expiation si longue et si douloureuse. La maladie, la convalescence relégueraient le triste souvenir dans un lointain indéfini. Et je m'efforcerais d'effacer de son âme jusqu'à l'ombre du souvenir ; j'en m'efforcerais de lui donner le parfait oubli

dans l'amour. Tout autre amour humain paraîtrait frivole en comparaison du nôtre, après cette grande épreuve. » La vision de l'avenir me brûlait d'impatience ; l'incertitude me devenait intolérable ; le crime m'apparaissait exempt d'horreur. Je me reprochais amèrement les perplexités où m'attardait un excès de prudence ; mais nul éclair n'avait encore illuminé mon cerveau ; je n'avais pas réussi à trouver le *moyen sûr*.

Il fallait que Raymond semblât mourir de mort naturelle. Il fallait que le médecin lui-même n'eût pas une lueur de soupçon. Des diverses *méthodes* que j'examinai, aucune ne me parut satisfaisante, praticable. Et cependant, tandis que j'attendais l'éclair révélateur, la trouvaille lumineuse, je me sentais attiré vers la victime par une étrange fascination.

Souvent, j'entrais à l'improviste dans la chambre de la nourrice, avec une palpitation si forte que je craignais qu'elle n'entendit les battements de mon cœur. Elle s'appelait Anna ; c'était une femme de Montegorgo Paulsola, issue d'une grande race de robustes montagnards. Parfois, elle avait l'apparence d'une Cybèle de cuivre à qui l'on aurait ôté sa couronne de tours. Elle était vêtue à la mode de son pays : cotte rouge à mille plis droits et symétriques, corsage noir brodé d'or d'où pendaient deux manches longues où elle passait rarement les bras. Sa tête, sur une chemise très blanche, se dressait bistrée ; mais la blancheur des yeux et la blancheur des dents l'emportaient en intensité sur la blancheur neigeuse de la toile. Les yeux, d'un éclat d'émail, demeuraient toujours presque immobiles, sans regards, sans rêverie, sans pensée. La bouche était

large, entr'ouverte, taciturne, éclairée par une barrière de dents égales et bien plantées. Les cheveux, si noirs qu'ils avaient des reflets violâtres, divisés sur un front bas, se terminaient en deux tresses roulées derrière les oreilles comme des cornes de bélier. Elle demeurait presque continuellement assise, avec dans les bras l'enfant qui tétait, en une attitude sculpturale, ni triste ni joyeuse.

J'entrais. D'ordinaire, la chambre était dans l'ombre. Je voyais la tache blanche que faisaient les langes de Raymond sur les bras de cette femme bronzée et puissante, qui me fixait de ses yeux d'idole inanimée, sans parole et sans sourire.

Quelquefois, je restais à regarder l'enfant qui tétait, pendu à la mamelle arrondie, d'un ton singulièrement clair en comparaison du visage et rayée de veines bleuâtres. Il tétait, tantôt doucement et tantôt fortement, tantôt sans appétit et tantôt avec une avidité soudaine. La joue molle suivait le mouvement des lèvres, la gorge palpait à chaque aspiration, le nez disparaissait presque sous la pression de la mamelle gonflée. Je m'imaginai voir le bien-être se répandre dans ce corps tendre avec le flot du lait frais, sain et substantiel. Je m'imaginai qu'à chaque nouvelle gorgée la vitalité de l'intrus devenait plus tenace, plus résistante, plus malfaisante. J'éprouvais un sourd chagrin à observer qu'il grandissait, qu'il florissait, qu'il ne portait aucun indice d'infirmité, sauf ces croûtes blanchâtres, légères et inoffensives. Je pensais : « Toutes les agitations, toutes les souffrances de la mère, lorsqu'elle le portait encore dans son sein, ne lui ont donc pas fait de mal ? Ou bien a-t-il réellement quelque vice organique, qui ne s'est pas manifesté

encore, mais qui, par la suite, pourra se développer et le faire mourir? »

Un jour que je l'avais trouvé démailloté dans son berceau, je surmontai ma répugnance; je le palpai, je l'examinai des pieds à la tête, j'appliquai l'oreille sur sa poitrine pour lui ausculter le cœur. Il ramenait ses petites jambes, puis les étendait avec force; il agitait ses mains, couvertes de fossettes et de plis; il enfonçait dans sa bouche ses doigts terminés par des ongles minuscules, dont le bout faisait saillie en un petit cercle clair. Des bourrelets de chair s'arrondissaient mollement aux poignets, aux chevilles, derrière les genoux, sur les cuisses, sur les aines, sur le bas-ventre.

Plusieurs fois aussi je le contemplai pendant qu'il dormait, je le contemplai longuement, en pensant et repensant au *moyen*, distrait par la vision intérieure du petit mort en maillot étendu dans le cercueil, parmi les couronnes de chrysanthèmes blancs, entre quatre cierges allumés. Il avait le sommeil très calme; il reposait sur le dos, serrant son pouce dans son poing fermé. Par moment, ses lèvres humides faisaient le geste de téter. Si l'innocence de ce sommeil m'allait au cœur, si l'acte inconscient de ces lèvres m'apitoyait, je me disais à moi-même, comme pour me raffermir dans ma résolution: « Il *doit* mourir. » Et je me représentais les souffrances déjà endurées pour lui, les souffrances récentes, celles qui se préparaient, et tant d'affection qu'il usurpait au détriment de mes enfants à moi, et l'agonie de Juliane, et toutes les menaces que recélait l'orage mystérieux suspendu sur nos têtes. De cette manière, je rallumais ma volonté homicide, je confirmais l'arrêt de condamnation du dormeur. Dans un

coin, dans l'ombre, la gardienne se tenait assise, la femme de Montegorgo, taciturne, immobile, pareille à une idole; et la blancheur de ses yeux, la blancheur de ses dents rivalisait d'éclat avec les grands cercles d'or de ses oreilles.

Un soir, c'était le 14 décembre, je revenais avec Frédéric à la Badiola, lorsque nous aperçûmes devant nous, dans l'avenue, un homme que nous reconnûmes être Jean de Scordio.

— Jean ! cria mon frère.

Le vieillard s'arrêta. Nous approchâmes.

— Bonsoir, Jean. Quoi de nouveau ?

Le vieillard souriait, timide, embarrassé, comme si nous l'eussions pris en faute.

— Je venais, balbutia-t-il, je venais... pour mon filleul.

Il était tout honteux. On aurait dit qu'il allait demander pardon de sa hardiesse.

— Tu voudrais le voir ? lui demanda Frédéric à voix basse, comme pour lui faire une proposition confidentielle, certain d'avoir compris le sentiment doux et triste qui remuait le cœur de cet aïeul abandonné.

— Non, non... je venais seulement pour demander...

— Ainsi, tu ne veux pas le voir ?

— Non... oui... Ce serait peut-être trop de dérangement... à cette heure...

— Allons, conclut Frédéric en le prenant par la main comme un enfant. Viens le voir.

Nous rentrâmes. Nous montâmes jusqu'à la chambre de la nourrice.

Ma mère y était. Elle sourit à Jean avec bonté, et nous avertit de ne pas faire de bruit.

— Il dort, dit-elle.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta avec inquiétude :

— Aujourd'hui, dans la soirée, il a toussé un peu.

Cette nouvelle me troubla, et mon trouble fut si manifeste que ma mère crut devoir me rassurer en ajoutant :

— Très peu, tu sais ; à peine, à peine ; une affaire de rien.

Déjà Frédéric et le vieillard s'étaient approchés du berceau, et, à la lumière de la lampe, ils regardaient le petit dormeur. Le vieillard s'était penché, et à l'entour il n'y avait rien d'une blancheur aussi pure que le blanc de ses cheveux.

— Embrasse-le, chuchota Frédéric.

Il se releva, regarda ma mère, me regarda d'un air indécis ; puis il passa sa main sur sa bouche, sur son menton, où la barbe n'était pas rasée de frais.

Et, tout bas, il dit à mon frère, avec qui il était plus libre :

— Si je l'embrasse, ma barbe le piquera, et certainement il va s'éveiller.

Mon frère, qui voyait que le pauvre vieillard délaissé mourait d'envie d'embrasser le bébé, l'encouragea d'un geste. Et alors cette grosse tête chenue se pencha sur le berceau, doucement, doucement, doucement.

Quand nous fûmes seuls dans la chambre, ma mère et moi, devant le berceau où Raymond dormait encore avec ce baiser au front, elle me dit, tout émue :

— Pauvre vieux ! Sais-tu qu'il vient presque tous les soirs ? Mais il se cache pour venir. Je le tiens de Pierre, qui l'a vu rôder autour de la maison. Le jour du baptême, il s'est fait indiquer du dehors la fenêtre de cette chambre, sans doute pour venir la regarder... Pauvre vieux ! Comme il me fait peine !

J'écoutais la respiration de Raymond. Elle ne me parut pas changée. Son sommeil était tranquille.

Je dis :

— Il a donc toussé aujourd'hui ?

— Oui, un peu, Tullio... Mais ne t'inquiète pas.

— Il a pris froid peut-être ?

— Il me semble impossible qu'il ait pris froid, avec tant de précautions !

Un éclair me traversa le cerveau. Un grand tremblement intérieur m'assailit à l'improviste. Tout à coup, la présence de ma mère me devint insupportable. Je me troublai, je me décontenançai, j'eus peur de me trahir. L'idée interne jetait en moi de telles lueurs qu'une crainte me vint : « Il doit en transparaître quelque chose sur mon visage. » Cette crainte était vaine; mais je ne parvenais pas à me maîtriser. Je fis un pas en avant, je me penchai sur le berceau.

Ma mère s'aperçut de quelque chose; mais elle l'interpréta en ma faveur, puisqu'elle ajouta :

— Comme tu t'effrayes ! N'entends-tu pas combien sa respiration est calme ? Ne vois-tu pas combien son sommeil est paisible ?

Mais, malgré les paroles qu'elle prononçait, il y avait de l'inquiétude dans sa voix, et elle ne réussissait pas à me cacher son appréhension.

— Tu as raison, ce ne sera rien, répondis-je en me faisant violence. Tu restes ici ?

— Oui, jusqu'au retour d'Anna.

— Moi, je sors.

Je m'en allai. J'allai chez Juliane. Elle m'attendait. Tout était prêt pour son diner, que j'avais coutume de partager avec elle, afin que la malade trouvât sa petite table moins triste et que mon exemple et mes instances la décidassent à manger. Dans mes actes, dans mes paroles, je me montrai excessif, un peu exalté, hors de mon assiette. J'étais en proie à une surexcitation bizarre dont j'avais une exacte conscience; mais, capable de me surveiller, je ne l'étais pas de me modérer. Contre mon habitude, je bus deux ou trois verres du vin de Bourgogne prescrit à Juliane. Je voulus aussi lui en

faire boire quelques gorgées de plus qu'à l'ordinaire.

— Tu te sens un peu mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

— Si tu es obéissante, je te promets que tu te lèveras pour Noël. Il y a dix jours encore. En dix jours, si tu veux, tu reprendras des forces. Bois encore une gorgée, Juliane !

Elle me regardait avec une surprise mêlée de curiosité, en faisant effort pour me prêter toute son attention. Peut-être était-elle déjà lasse, peut-être ses paupières commençaient-elles à s'alourdir. Depuis quelque temps, l'attitude élevée recommençait à provoquer chez elle des symptômes d'anémie cérébrale.

Elle mouilla ses lèvres dans le verre que je lui tendais.

— Dis-moi, continuai-je, où te plairait-il de passer ta convalescence ?

Elle sourit faiblement.

— Au bord de la mer ? Veux-tu que j'écrive à Aric pour qu'il nous trouve une villa ? Si la villa Ginosa était libre ! Tu te souviens ?

Elle sourit plus faiblement encore.

— Tu es lasse ? Ma voix te fatigue peut-être ?...

Je m'aperçus qu'elle était sur le point de perdre connaissance. Je la soutins, j'ôtai les oreillers qui la relevaient, je la mis à son aise en lui rabaissant la tête, je la secourus par les moyens ordinaires. Bientôt, elle parut reprendre ses sens ; et elle murmura, comme dans un rêve :

— Oui, oui, partons...

Une inquiétude étrange m'obsédait. Tantôt, c'était comme une jouissance, comme un accès de joie confuse. Tantôt, c'était comme une impatience exaspérante, une frénésie insupportable. Tantôt, c'était comme un besoin de voir quelqu'un, d'aller à la recherche de quelqu'un, de parler, de m'épancher. Tantôt, c'était comme un besoin de solitude, un besoin de courir m'enfermer dans un lieu sûr où je serais seul avec moi-même, où je verrais clair dans mon âme, où je pourrais suivre le développement de mon idée, examiner et étudier tous les détails de l'événement prochain, faire mes préparatifs. Ces mouvements divers et contradictoires, et d'autres mouvements encore, innombrables, indéfinissables, inexplicables, se succédaient impétueusement dans mon âme, avec une extraordinaire accélération de ma vie intérieure.

L'éclair qui avait traversé mon cerveau, ce rayon de

lumière sinistre, semblait avoir illuminé tout d'un coup un état de conscience préexistant quoique plongé dans l'obscurité, semblait avoir réveillé une couche profonde de ma mémoire. Je sentais que c'était un *souvenir* ; mais, quelques efforts que je fisse, je n'arrivais pas à ressaisir les origines de ce souvenir ni à en découvrir la nature. Sans nul doute, je me *souvenais*. Était-ce le souvenir d'une lecture ancienne ? Avais-je trouvé dans un livre la description d'un cas analogue ? Ou bien quelqu'un m'avait-il un jour raconté ce cas comme ayant eu lieu dans la vie réelle ? Ou bien encore cette sensation de *souvenir* était-elle illusoire, n'était-elle que l'effet d'une mystérieuse association d'idées ? Ce qui est sûr, c'est qu'il me semblait que le *moyen* m'avait été suggéré par une personne étrangère. Il me semblait que, tout à coup, quelqu'un était venu me tirer de mes perplexités en me disant : « *Voici comment il faut faire, comment cet autre a fait dans ta situation.* » Qui était *cet autre* ? Certainement, je devais l'avoir connu d'une manière quelconque. Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne parvenais pas à le détacher de moi-même, à me le rendre objectif. Il ne m'est pas possible de définir avec exactitude le singulier état de conscience où je me trouvais. J'avais la notion complète d'un fait dans toutes les circonstances de son développement ; en d'autres termes, j'avais la notion d'une série d'actes par où un homme avait passé pour mettre à exécution un certain projet. Mais cet homme, mon prédécesseur, m'était inconnu, et je ne pouvais associer à cette notion les images qui y étaient relatives sans me mettre moi-même à la place de cet homme. C'était donc moi que je voyais accomplissant ces actes spéciaux déjà accomplis par

un autre, imitant la conduite tenue par un autre dans un cas semblable au mien. Le sentiment de la spontanéité initiale me faisait déraut.

Quand je sortis de la chambre de Juliane, je passai quelques minutes dans l'incertitude, en parcourant les corridors à l'aventure. Je ne rencontrai personne. Je me dirigeai vers la chambre de la nourrice ; j'écoutai à la porte ; j'entendis ma mère qui parlait à voix basse. Je m'éloignai.

Peut-être n'avait-elle point quitté le berceau ? Peut-être le bébé avait-il eu un accès de toux plus grave ? Je connaissais bien le catarrhe bronchial des nouveau-nés cette maladie terrible, à la marche insidieuse. Je me souvins du danger qu'avait couru Marie dans le troisième mois après sa naissance, je me souvins de tous les symptômes. Au début, Marie aussi avait éternué plusieurs fois, toussé légèrement ; elle avait montré une forte tendance au sommeil. « Qui sait ? pensai-je. Si j'attends, si je ne me laisse pas entraîner, peut-être *le bon Dieu* interviendra-t-il à temps, et je serai sauvé. » Je revins sur mes pas ; j'écoutai de nouveau ; j'entendis encore la voix de ma mère ; j'entrai.

— Eh bien, comment va Raymond ? demandai-je, sans dissimuler mon émoi.

— Il va bien. Il est calme ; il n'a plus toussé ; la respiration est régulière, la chaleur naturelle. Regarde : il a pris le sein.

En effet, ma mère me parut rassurée, tranquillisée.

Anna, assise sur le lit, donnait à téter au bébé, qui buvait avidement ; et, par moments, dans l'aspiration, ses lèvres faisaient un petit bruit. Anna avait le visage

penché, les yeux fixés sur le parquet, une immobilité de bronze.

La petite flamme oscillante de la lampe jetait des reflets et des ombres sur sa cotte rouge.

— Ne fait-il pas trop chaud ici ? dis-je, parce que j'éprouvais un peu de suffocation.

Réellement, la chambre était très chaude. Dans un coin, au-dessus d'un brasero, on avait mis chauffer un maillot, quelques langes. On percevait aussi un ronflement d'eau bouillante. De temps à autre, on percevait le grincement des vitres sous les coups du vent qui sifflait et mugissait.

— Entends-tu comme la bise fait furie ? murmura ma mère.

Je devins inattentif à tous les autres bruits. J'écoutai le vent avec un intérêt anxieux. Quelques frissons me coururent dans les os, comme si un filet de ce froid m'eût pénétré. J'allai vers la fenêtre. En ouvrant un des volets intérieurs, les doigts me tremblaient. J'appuyai le front contre la vitre glacée, et je regardai dehors ; mais la buée soudainement produite par mon haleine m'empêchait de rien voir. Je levai les yeux et j'aperçus à travers la vitre supérieure le scintillement d'un ciel étoilé.

— Le temps est découvert, dis-je, en quittant l'embrasement de la fenêtre.

J'avais en moi l'image de la nuit homicide, claire comme le diamant, tandis que mes yeux couraient vers Raymond, pendu encore à la mamelle.

— Juliane a-t-elle mangé ce soir ? me demanda ma mère avec un accent d'amour.

— Oui, répliquai-je sans douceur.

Et je pensai :

« Dans toute la soirée, tu n'as pas trouvé une minute pour aller la voir ! Ce n'est pas la première fois que tu la négliges. Tu as donné ton cœur à Raymond. »

Le matin suivant, le docteur Jemma examina le bébé et déclara qu'il était parfaitement sain. Il n'attacha aucune importance au fait de la toux signalé par ma mère. Puis, tout en souriant de cet excès de soins et d'alarmes, il recommanda les précautions pendant ces journées de froid vif, il conseilla une extrême prudence pour les lavages et le bain.

J'étais présent, tandis qu'il parlait de ces choses devant Juliane ; et deux ou trois fois mes yeux rencontrèrent les siens, dans des éclairs fugitifs.

Donc, la *Providence* ne venait point à mon aide. Il fallait agir ; il fallait profiter du moment opportun, hâter l'événement. Je me décidai. J'attendis le soir, pour commettre le crime résolu.

Je ramassai ce qui me restait encore d'énergie ; j'aiguisai ma perspicacité, j'étudiai toutes mes paroles, tous mes actes. Je ne dis rien, je ne fis rien qui pût

éveiller un soupçon, provoquer un étonnement. Ma circonspection ne se relâcha pas une seconde. Je n'eus pas un instant de faiblesse sentimentale. Ma sensibilité intérieure était comprimée, étouffée; et mon esprit concentrait tout ce qu'il avait de facultés utiles pour préparer les voies à la solution d'un problème matériel, qui se posait ainsi : réussir dans la soirée, à rester seul avec l'intrus pendant quelques minutes, sous certaines conditions précises de sécurité.

Au cours de la journée, j'entrai plusieurs fois dans la chambre de la nourrice. Anna était toujours à son poste, gardienne impassible. Si je lui adressais quelque question, elle me répondait par monosyllabes. Elle avait une voix gutturale, d'un timbre singulier. Son silence, son inertie m'irritaient.

Le plus souvent, elle ne s'éloignait qu'à l'heure de ses repas ; mais, le plus souvent aussi, elle était remplacée par ma mère, ou par miss Edith, ou par Christine, ou par quelque autre femme de service. Dans ce dernier cas, j'aurais pu aisément me débarrasser du témoin en lui donnant un ordre. Mais il restait toujours le danger que quelqu'un survint à l'improviste au moment décisif. Et, de plus, j'étais à la merci du hasard, puisque je n'avais pas la faculté de choisir moi-même la remplaçante. Ce soir-là, comme depuis plusieurs soirs, ce serait vraisemblablement ma mère. D'ailleurs, il me semblait impossible de prolonger indéfiniment mon espionnage et mes angoisses, de me tenir aux aguets pendant un temps illimité, de vivre dans l'attente continuelle de l'heure funeste.

Tandis que j'étais en cette perplexité, miss Edith entra avec Marie et Nathalie : deux petites Grâces, ani-

mées par la course en pleine air, enveloppées dans leurs manteaux de zibeline, avec le capuchon de la pelisse relevé sur les cheveux, les mains gantées, les joues vermillonnées par le froid. Dès qu'elles m'aperçurent, elles se jetèrent sur moi, joyeuses et légères, et pendant quelques minutes la chambre fut pleine de leur babillage.

— Tu sais, ils sont arrivés, les montagnards, m'annonça Marie. Ce soir, la neuvaine commencera dans la chapelle. Si tu voyais la crèche que Pierre a construite ! Tu sais, grand'mère nous a promis un arbre de Noël. N'est-ce pas, miss Edith ? Il faudra le mettre dans la chambre de maman... Maman sera guérie pour Noël, n'est-ce pas ? Oh ! fais qu'elle soit guérie !

Nathalie s'était arrêtée pour regarder Raymond, et, de temps en temps, elle riait des grimaces du bébé, qui agitait sans cesse les jambes comme pour se débarrasser de ses langes. Il lui vint un caprice.

— Je veux le prendre dans mes bras !

Et elle insista bruyamment pour l'avoir. Elle recueillit toutes ses forces pour porter ce fardeau, et sa figure devint grave, comme quand elle jouait à la maman avec sa poupée.

— A mon tour, maintenant ! cria Marie.

Et l'odieux petit frère passa de l'une à l'autre sans pleurer. Mais, à un certain moment, tandis que Marie le promenait sous la surveillance de miss Edith, il perdit l'équilibre et faillit échapper aux mains qui le tenaient. Edith le rattrapa, le reprit, le rendit à la nourrice, qui paraissait profondément absorbée, très loin des personnes et des choses environnantes.

Je dis, en poursuivant ma secrète pensée :

— Ainsi, c'est ce soir que commencera la neuvaine?...

— Oui, oui, ce soir.

Je regardais Anna, qui parut secouer sa torpeur et prêter une attention insolite à la conversation.

— Combien y a-t-il de montagnards?

— Cinq, répondit Marie, qui semblait minutieusement informée de tout. Deux cornemuses, deux chalumeaux et un fifre.

Et elle se mit à rire, en répétant le dernier mot vingt fois de suite pour agacer sa sœur.

— Ils viennent de ta montagne, dis-je en me tournant vers Anna. Il y en a peut-être un de Montegorgo...

Ses yeux avaient perdu leur dureté d'émail, s'étaient animés, avaient pris un éclat mouillé et triste. Tout son visage altéré exprimait visiblement une émotion extraordinaire. Alors je compris qu'elle souffrait et que son mal était le mal du pays.

XLIV

Le soir approchait. Je descendis à la chapelle, je vis les préparatifs de la neuvaine : la crèche, les fleurs, les cierges de cire vierge. Je sortis, sans savoir pourquoi; je regardai la fenêtre de la chambre de Raymond. Je marchai de long en large à pas rapides sur la pelouse, dans l'espoir de dompter mon tremblement convulsif, le transissement aigu qui me pénétrait les os, les spasmes qui contractaient mon estomac vide.

C'était un crépuscule glacial, aux reflets d'acier, pour ainsi dire tranchant. Une lividité verdâtre s'étendait sur l'horizon lointain, au fond de la vallée couleur de plomb où s'encaissait l'Assoro tortueux. La rivière luisait, solitaire.

Un effroi soudain m'envahit. Je pensai :

« Ai-je peur ? »

Il me semblait qu'un témoin invisible m'observait l'âme. J'éprouvais le même malaise que causent

parfois des regards trop fixes, magnétiques. Je pensai :

« Ai-je peur ? De quoi ? D'accomplir l'acte, ou d'être découvert ? »

Je m'effrayais des ombres des grands arbres, de l'immensité du ciel, des lueurs de l'Assoro, de toutes les voix confuses de la campagne. L'*Angelus* sonna. Je rentrai, ou plutôt je m'enfuis, comme si j'avais eu quelqu'un à mes trousses.

Je rencontrai ma mère dans le corridor, qui n'était pas encore éclairé.

— D'où viens-tu, Tullio ?

— Je suis sorti, j'ai fait un tour de promenade.

— Juliane t'attend.

— A quelle heure commence la neuvaine ?

— A six heures.

Il était cinq heures un quart. J'avais donc devant moi trois quarts d'heure. Il fallait faire attention.

— J'y vais, mère.

Après quelques pas, je la rappelai.

— Frédéric n'est pas revenu ?

— Non.

Je montai dans la chambre de Juliane. Elle m'attendait. Christine préparait la petite table.

— Où as-tu été si longtemps ? me demanda la pauvre malade avec une nuance de reproche.

— J'ai été là-bas, avec Marie et Nathalie... J'ai visité la chapelle.

— Oui, c'est ce soir que commence la neuvaine, murmura-t-elle tristement, d'un air découragé.

— Peut-être entendras-tu d'ici la musique ?

Elle demeura quelques instants pensive. Je crus voir qu'elle était très triste, d'une de ces tristesses languis-

santes qui indiquent que le cœur est gonflé de larmes, que les yeux ont besoin de pleurer.

— A quoi songes-tu ? demandai-je.

— Je me souviens de mon premier Noël à la Badiola. Et toi, t'en souviens-tu ?

Elle était tendre et émue ; et elle sollicitait ma tendresse, elle s'abandonnait à moi pour être caressée, pour être bercée, pour que je soulageasse son cœur et que je busse ses larmes. Je connaissais bien ses douleurs nonchalantes, ses chagrins vagues. Mais je pensais anxieusement : « Il ne faut pas que je favorise cette disposition et que je me laisse circonvenir. Le temps fuit. Si je me laisse prendre, je ne pourrai plus me séparer d'elle. Si elle pleure, je ne pourrai plus m'éloigner. Il faut que je reste maître de moi. Le temps se précipite. Qui gardera Raymond ? Sûrement, ce ne sera point ma mère. Ce sera la nourrice, sans doute. Tous les autres se réuniront dans la chapelle. Je mettrai Christine ici. Il n'y aura aucun danger. L'occasion est aussi favorable que possible. Il faut que, dans vingt minutes, je sois libre. »

J'évitai d'exciter la malade ; je feignis de ne pas la comprendre, je ne répondis pas à ses effusions, je tâchai de détourner son attention sur des objets matériels. Je fis en sorte que Christine ne nous laissât point seuls comme les soirs d'intimité ; je m'occupai du dîner avec un empressement excessif.

— Pourquoi, ce soir, ne manges-tu point avec moi ? me demanda-t-elle.

— Je ne puis rien prendre maintenant ; je me sens indisposé. Toi, mange quelque chose, je t'en prie.

En dépit de mes efforts, je ne réussissais pas à

dissimuler entièrement l'anxiété qui me dévorait. A plusieurs reprises elle me regarda, avec l'intention manifeste de pénétrer mes sentiments. Puis, tout à coup, elle s'assombrit, elle devint taciturne. A peine toucha-t-elle quelques mets, à peine mouilla-t-elle ses lèvres dans le verre. Alors, pour m'en aller, je rassemblai tout mon courage. Je feignis d'avoir entendu le roulement d'une voiture. Je tendis l'oreille. Je dis :

— C'est sans doute Frédéric qui rentre. J'ai besoin de le voir tout de suite. Permets que je descende un moment. Christine restera près de toi.

Je vis que son visage s'altérait, comme quand on va éclater en sanglots. Mais, sans attendre son consentement, je sortis en hâte; et pourtant j'eus soin de réitérer à Christine de rester là jusqu'à mon retour.

Aussitôt dehors, force me fut de m'arrêter pour vaincre l'étranglement de l'angoisse. Je pensai : « Si je ne parviens pas à maîtriser mes nerfs, tout est perdu. » Je me mis aux écoutes, mais je n'entendis que le bourdonnement de mes artères. J'avançai dans le corridor jusqu'aux escaliers sans rencontrer personne. La maison était silencieuse. Je pensai : « Déjà ils sont tous dans la chapelle, même les domestiques. Il n'y a rien à craindre. » J'attendis encore deux ou trois minutes, pour me remettre. Pendant ces deux ou trois minutes, l'excitation de mon esprit tomba. J'eus un étrange également. Il me passa dans la tête des idées vagues, insignifiantes, étrangères à l'acte que j'allais accomplir. Je comptai machinalement les balustres du balcon.

« C'est sûrement Anna qui est restée. La chambre de Raymond n'est pas loin de la chapelle. La musique annoncera le commencement de la neuvaine.

Je me dirigeai vers la porte. Comme j'y arrivais, j'entendis le prélude des cornemuses. J'entrai sans hésitation. J'avais deviné juste.

Anna était debout, près de sa chaise, dans une attitude si vivante qu'immédiatement je devinai qu'elle venait de bondir sur pied en entendant les cornemuses de sa montagne, le prélude de la pastorale antique.

— Il dort ? demandai-je.

De la tête, elle fit signe que oui.

Les sons continuaient, voilés par l'éloignement, doux comme dans un rêve, un peu grêles, soutenus, prolongés. Les voix claires des chalumeaux modulaient la mélodie naïve et inoubliable sur l'accompagnement des cornemuses.

— Va à la neuvaine, toi aussi, lui dis-je. C'est moi qui resterai. Depuis quand s'est-il endormi ?

— Tout à l'heure.

— Va, va donc à la neuvaine.

Ses yeux brillèrent.

— Je puis y aller ?

— Oui. Je reste.

Je lui ouvris moi-même la porte, et je la refermai derrière elle. Je courus vers le berceau sur la pointe des pieds ; je me penchai pour mieux voir. L'Innocent dormait dans ses langes, serrant les pouces dans ses petits poings fermés. A travers le tissu des paupières, l'iris de ses yeux gris était visible pour moi. Mais je ne sentis s'élever du fond de mon être aucun élan aveugle de haine ni de colère. Mon aversion contre lui fut moins impétueuse que par le passé. Je n'éprouvai plus cette impulsion que plus d'une fois j'avais senti courir jusqu'à l'extrémité de mes mains, prêtes à n'importe quelle

violence criminelle. J'obéis uniquement à l'impulsion d'une volonté froide et lucide ; j'eus une parfaite conscience de mes actes.

Je retournai vers la porte, je la rouvris, je m'assurai que le corridor était désert. Je courus à la fenêtre. Ma mémoire me rappela ce que j'avais entendu dire à ma mère ; j'eus l'esprit traversé du soupçon que Jean de Scordio pourrait se trouver en bas sur la pelouse. J'ouvris la croisée avec des précautions infinies. Une colonne d'air glacé m'enveloppa. Je me penchai sur l'appui pour explorer les environs. Je ne vis aucune forme suspecte ; je n'entendis que les ondulations musicales de la neuvaïne. Je me retirai, je m'approchai du berceau, je triomphai par un effort de la violence de ma répugnance, je comprimai mon angoisse. Je pris le bébé doucement, doucement ; je le maintins loin de mon cœur, qui battait trop fort ; je le portai à la fenêtre ; je l'exposai à l'air qui devait le faire périr.

Ma tête ne s'égara point ; aucun de mes sens ne s'obscurcit. Je vis les étoiles du ciel qui oscillaient, comme si, dans les régions supérieures, un coup de vent les eût secouées ; je vis les mouvements, illusoire mais terrifiants, que la lumière mobile de la lampe mettait dans les plis de la portière ; j'entendis distinctement la reprise de la pastorale, les aboiements éloignés d'un chien. Un tressaillement du bébé me fit sursauter. Il s'éveillait.

Je pensai : « Voici qu'il va pleurer. Combien s'est-il écoulé de temps ? Une minute peut-être, pas même une minute. Une impression si courte suffira-t-elle pour qu'il meure ? Est-il frappé à mort ? » Le bébé agita les bras devant lui, tordit la bouche, l'ouvrit ; il tarda un

peu à pousser son vagissement, qui me parut changé, plus chétif, plus chevrotant ; mais c'était peut-être parce qu'il ne résonnait pas dans le même milieu et parce que je l'avais toujours entendu dans un endroit clos. Ce vagissement chétif, chevrotant m'emplit d'épouvante, me donna soudain une peur folle. Je courus au berceau, j'y déposai le bébé. Je revins pour fermer la fenêtre ; mais, avant de la fermer, je me penchai sur l'appui, je scrutai l'ombre du regard. Je ne vis rien que les étoiles. Je fermai. Tout talonné que j'étais par la terreur panique, j'évitai de faire du bruit. Et, derrière moi, le bébé pleurait, pleurait plus fort. « Suis-je sauvé ? » Je courus à la porte, je regardai dans le corridor, je tendis l'oreille. Le corridor était désert ; il n'y passait que l'ondulation lente de la musique.

« Ainsi, je suis sauvé. Qui pourrait m'avoir vu ? » Puis je repensai à Jean de Scordio, et, en regardant la fenêtre, j'eus encore une inquiétude. « Mais non ; il n'y avait personne en bas. J'ai regardé à deux reprises. » Je me rapprochai du berceau, j'arrangeai le corps du bébé, je le couvris avec soin, je m'assurai que chaque chose était à sa place. Son contact me donnait maintenant une répugnance invincible. Il pleurait, pleurait. Que faire pour l'apaiser ? J'attendis.

Mais ce vagissement continu dans cette grande chambre solitaire, cette plainte inarticulée de la victime ignorante me déchirait si atrocement que, incapable de résister davantage, je me levai pour me soustraire un peu à ma torture. Je sortis dans le corridor ; je fermai à demi la porte derrière moi ; je restai dehors en observation. La voix du bébé m'arrivait à peine, à peine,

se confondant avec l'ondulation lente de la musique. Les sons continuaient, voilés par l'éloignement, doux comme dans un rêve, un peu grêles, soulevés, prolongés. Les voix claires des chalumeaux modulaient la naïve mélodie sur l'accompagnement des cornemuses. La pastorale inondait la grande maison paisible, parvenait peut-être jusqu'aux chambres les plus reculées. Est-ce que Juliane entendait? Que pensait, que sentait Juliane? Pleurait-elle?

Je ne sais pourquoi, il m'entra dans le cœur cette certitude : « Elle pleure. » Et la certitude fit naître une vision intense, qui engendra une sensation réelle et profonde. Les pensées et les images qui me traversaient le cerveau étaient incohérentes, fragmentaires, absurdes, composées d'éléments qui ne se correspondaient pas, impossibles à fixer, de nature énigmatique. La peur de la folie m'envahit; je me demandai : « Combien de temps s'est-il écoulé? » Et je constatai que j'avais entièrement perdu la notion du temps.

La musique cessa. Je pensai : « Les dévotions sont finies. Anna va remonter. Ma mère viendra peut-être. Raymond ne pleure plus ! » Je rentrai dans la chambre; je jetai un regard autour de moi pour m'assurer qu'il ne restait aucune trace du crime. Je m'approchai du berceau, non sans une vague crainte de trouver le bébé sans vie. Il dormait, couché sur le dos, serrant les pouces dans ses petits poings fermés. « Il dort ! C'est incroyable. On dirait qu'il n'est rien survenu. » Ce que j'avais fait me parut prendre l'irréalité d'un rêve. J'eus comme une lacune subite de pensées, un intervalle vide, durant cette attente.

Dès que je reconnus dans le corridor le pas lourd de

la nourrice, j'allai à sa rencontre. Ma mère ne l'accompagnait pas. Je lui dis, sans la regarder en face :

— Il dort toujours.

Et je m'éloignai rapidement. J'étais sauvé !

Depuis ce moment, mon esprit fut accablé d'une sorte d'inertie stupide, peut-être parce que j'étais épuisé, à bout de forces, incapable d'un nouvel effort. Ma conscience perdit sa lucidité terrible, mon attention se relâcha, ma curiosité n'égala point l'importance des événements qui s'accomplissaient. En fait, mes souvenirs sont confus, rares, composés d'images peu distinctes.

Dans la soirée je retournai à l'alcôve, je revis Juliane, je restai quelque temps à son chevet. J'éprouvais une grande fatigue à parler. Je lui demandai, en la regardant au fond des yeux :

— Tu as pleuré ?

Elle répondit :

— Non.

Mais elle était plus triste qu'auparavant. Elle était pâle comme sa chemise. Je lui demandai :

— Qu'as-tu ?

Elle répondit :

— Rien. Et toi ?

— Je ne me sens pas bien ; j'ai si mal à la tête !...

Une immense lassitude m'accablait ; tous les membres me pesaient. J'inclinai la tête sur le coin de l'oreiller ; je restai quelques minutes dans cette position, sous le poids d'un chagrin indéfini. J'eus un sursaut en entendant la voix de Juliane qui disait :

— Tu me caches quelque chose.

— Non, non. Pourquoi ?

— Parce que je *sens* que tu me caches quelque chose.

— Non, non ; tu te trompes.

— Je me trompe.

Elle se tut. J'appuyai de nouveau la tête sur le coin de l'oreiller. Quelques minutes plus tard, elle me dit à l'improviste :

— Tu vas *le* voir souvent.

Je me relevai pour la regarder, saisi de crainte.

— Et c'est volontairement que tu vas *le* voir, que tu le recherches, ajouta-t-elle. Je le sais. Aujourd'hui encore...

— Eh bien ?

— Cela me fait peur, me fait peur pour toi. Je te connais. Tu te tourmentes, tu y vas pour te tourmenter, pour te ronger le cœur... Je te connais. J'ai peur. Non, non, tu n'es pas résigné ; tu ne peux pas être résigné. Ne me trompe point, Tullio. Ce soir encore, tout à l'heure, tu y as été...

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, je le *sens*.

Mon sang s'était glacé.

— Voudrais-tu que ma mère se doutât de quelque chose ? Voudrais-tu qu'elle remarquât mon aversion ?

Nous parlions à voix basse. Elle avait l'air effrayé, elle aussi. Et moi, je pensais : « Voici ma mère ; elle va entrer, toute bouleversée, en criant : Raymond se meurt ! »

Ce furent Marie et Nathalie qui entrèrent avec miss Edith. Et l'alcôve s'égayait de leur babillage. Elles parlèrent de la chapelle, de la crèche, des cierges, des cornemuses, avec mille détails.

Je quittai Juliane pour regagner ma chambre, sous prétexte de mal de tête.

Quand je fus sur mon lit, la fatigue me terrassa presque aussitôt. Je dormis profondément, pendant de longues heures.

La lumière du jour me retrouva calme, dans un état d'indifférence étrange, d'insouciance inexplicable. Personne n'était venu interrompre mon sommeil ; par conséquent, il n'était rien arrivé d'extraordinaire. Les événements de la veille m'apparaissaient irréels et très lointains. Je sentais une lacune énorme entre mon moi actuel et mon être antérieur, entre ce que j'étais et ce que j'avais été. Il y avait discontinuité entre la période passée et la période présente de ma vie psychique. Et je ne faisais aucun effort pour me recueillir, pour comprendre ce phénomène bizarre. J'avais de la répugnance pour toute espèce d'activité ; je cherchais à me maintenir dans cette sorte d'apathie factice qui recouvrait l'obscur développement de toutes mes agitations précédentes ; j'évitais de m'examiner, pour ne pas réveiller les choses qui paraissaient mortes, qui paraissaient ne plus faire partie de mon existence réelle. Je ressemblais un peu à

ces malades qui, ayant perdu la sensibilité d'une moitié du corps, se figurent qu'ils ont à côté d'eux, dans leur lit, un cadavre.

Mais Frédéric vint frapper à ma porte. Quelle nouvelle m'apportait-il ? Sa présence me donna une secousse.

— Hier soir, nous ne nous sommes point vus, dit-il. Je suis rentré tard. Comment vas-tu ?

— Ni bien ni mal.

— Tu souffrais de la tête, hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui, et c'est pourquoi je me suis couché de bonne heure.

— Ce matin, tu es vert. Ah ! mon Dieu ! quand verrons-nous la fin de ces afflictions ? Tu ne vas pas bien, **Juliane** garde toujours le lit, et je viens de rencontrer grand'mère tout effarée parce que cette nuit **Raymond** a toussé.

— Il a toussé ?

— Oui. Il ne s'agit sans doute que d'un léger refroidissement ; mais, selon son habitude, grand'mère exagère...

— Le médecin est venu

— Pas encore. Mais on dirait que tu es plus troublé que maman.

— Tu sais, quand il s'agit de bébés, toutes les craintes sont justifiables. Un rien suffit...

Il me regardait de ses limpides yeux bleus ; et j'en avais peur, j'en avais honte.

Quand il fut parti, je sautai à bas du lit. « Ainsi, pensai-je, les effets commencent ; ainsi, il n'y a plus de doute. Mais combien de temps lui reste-t-il à vivre ?... Peut-être aussi ne mourra-t-il pas... Ne pas mourir !

Oh ! non, cela est impossible. L'air était glacé, coupait la respiration. » Et je revis en moi-même le bébé respirant, je revis sa petite bouche mi-close, la fossette de sa gorge.

XLVI

Le docteur disait :

— Il n'y a aucun motif d'inquiétude. Il s'agit d'un très léger refroidissement. Les bronches sont libres.

Il se pencha de nouveau sur la poitrine nue de Raymond, pour l'ausculter.

— Il n'y a pas le moindre engorgement. Vous pouvez vous en assurer vous-même en approchant l'oreille, ajouta-t il en se tournant vers moi.

A mon tour, j'appuyai l'oreille sur la fragile poitrine, j'en sentis la tiédeur caressante.

— En effet...

Et je regardai ma mère, qui tremblait d'anxiété de l'autre côté du berceau.

Les symptômes ordinaires de la bronchite faisaient défaut. Le bébé était tranquille ; il avait, à de longs intervalles, quelques légers accès de toux ; il prenait le sein aussi souvent que d'habitude ; son sommeil était

profond et égal. Moi-même, trompé par les apparences, je doutais. « Ma tentative a donc été inutile. Il paraît qu'il ne doit pas mourir. Comme il a la vie tenace ! » Et je sentis renaître ma vieille rancune contre lui, plus aiguë. Son aspect calme et rose m'exaspéra. J'avais donc souffert toutes ces angoisses, je m'étais exposé à ce péril pour rien ! A ma colère sourde se mêlait une sorte de stupeur superstitieuse causée par l'extraordinaire ténacité de cette vie. « Je crois que je n'aurai pas le courage de recommencer. Et alors ? C'est moi qui serai sa victime, et je ne pourrai pas lui échapper. » Le petit fantôme pervers, l'enfant bilieux et félin, plein d'intelligence et d'instincts mauvais, me réapparut ; de nouveau il me fixa de ses durs yeux gris, avec un air de provocation. Et les scènes terribles dans l'ombre des chambres désertes, les scènes créées jadis par mon imagination hostile, se représentèrent à moi, prirent de nouveau le relief, le mouvement, tous les caractères de la réalité.

C'était une journée pâle, qui faisait pressentir la neige. L'alcôve de Juliane me sembla encore un refuge. L'intrus ne devait pas quitter sa chambre, ne pouvait pas venir me persécuter au fond de cette retraite. Je m'abandonnai tout à ma tristesse, sans chercher à la cacher.

Je pensais, en regardant la pauvre malade : « Elle ne guérira point, elle ne se relèvera point. » Les étranges paroles de la soirée précédente me revenaient à la mémoire, me troublaient. Sans nul doute, l'intrus était un bourreau pour elle comme pour moi ; sans nul doute, il s'imposait exclusivement à sa pensée ; et c'était de cela qu'elle mourait petit à petit. Un poids si lourd sur un cœur si faible !

Avec l'incohérence des images qui se déroulent dans un rêve, je revoyais en esprit divers fragments de ma vie antérieure. Je me souvins d'une autre maladie, d'une lointaine convalescence. Je m'attardai à recomposer ces fragments, à reconstruire cette période si charmante et si douloureuse pendant laquelle j'avais semé le germe de mon infortune. La blancheur diffuse de la lumière me remettait en mémoire cette molle après-midi que nous avions passée, Juliane et moi, à lire le livre de poésie, penchés ensemble sur la même page, suivant la même ligne des yeux. Et, sur la marge, je revoyais son index effilé, le trait de son ongle.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste.

Je lui avais saisi le poignet ; j'avais lentement courbé la tête jusqu'à effleurer de mes lèvres le creux de sa main ; j'avais murmuré : « Toi... tu pourrais donc oublier ? » Et elle m'avait fermé la bouche en prononçant son grand mot : « Silence ! »

Je revivais ce lambeau de vie sous forme de sensation réelle et profonde. Et je continuais, je continuais à revivre mon passé ; j'arrivais au matin où elle s'était levée pour la première fois, au matin terrible ; j'entendais sa voix riieuse et entrecoupée ; je revoyais le geste de l'offrande, je la revoyais elle-même dans le fauteuil après le coup imprévu, je revoyais ce qui avait suivi. Pourquoi mon âme ne pouvait-elle plus détacher d'elle-même ces images ? Il ne servait à rien de se lamenter ; non, à rien. « *Il était trop tard.* »

— A quoi penses-tu ? me demanda Juliane, qui, jusqu'alors, peut-être, durant mon silence, n'avait souffert que de ma tristesse.

Je ne lui cachai pas mes pensées. Et elle, d'une voix qui lui sortait du plus profond du cœur, faible, mais plus pénétrante qu'un cri, murmura :

— Oh ! j'avais les cieux pour toi dans mon âme.

Après une longue pause, pendant laquelle, sans doute, elle avait refoulé dans son cœur des larmes qui ne jaillissaient pas, elle dit encore :

— Maintenant, je ne puis plus te consoler. Il n'y a de consolation ni pour toi ni pour moi ; il n'y en aura jamais... Tout est perdu.

Je dis :

— Qui sait ?

Et nous nous regardâmes. Il était manifeste qu'en cet instant nous pensions tous deux à la même chose : à la mort possible de Raymond.

Après avoir hésité une seconde, je voulus lui demander, en faisant allusion à la conversation que nous avons eue un soir sous les ormes :

— As-tu prié Dieu ?

Ma voix tremblait très fort.

Elle répondit (je l'entendis à peine) :

— Oui.

Et elle ferma les yeux, se tourna sur le côté, enfonça la tête dans l'oreiller, se ramassa, se pelotonna sous les couvertures, comme si un grand froid l'eût transie.

Dans la soirée, j'allai voir Raymond. Je le trouvai sur les bras de ma mère. Il me parut un peu plus pâle ; mais il était encore très tranquille, il respirait bien. On ne remarquait aucun symptôme suspect.

-- Il vient seulement de se réveiller, me dit ma mère.

-- Et cela t'inquiète ?

— Oui, parce qu'il n'a jamais dormi si longtemps.

Je regardais fixement le bébé. Sous le front semé de légères croûtes blanchâtres, les yeux gris étaient sans vivacité. Il remuait incessamment les lèvres, comme pour mâchonner. A un moment, il vomit sur sa bavette un peu de lait grumeux.

— Oh ! non, non, cet enfant n'est pas bien, s'écria ma mère en secouant la tête.

— Mais a-t-il toussé ?

Comme pour répondre à ma question, Raymond se mit à tousser.

— Tu entends !

C'était une petite toux enrouée, que n'accompagnait aucun bruit des organes internes. Elle cessa tout de suite.

Je pensai : « Il faut attendre. » Mais, à mesure que ressuscitait en moi le funeste pressentiment, mon aversion contre l'intrus diminuait, mon irritation s'apaisait. Je m'apercevais que mon cœur demeurerait serré et misérable, incapable d'un transport de joie.

Je me souviens de ce soir-là comme du soir le plus triste que j'aie jamais passé durant le cours de ma fatale histoire.

Supposant que Jean de Scordio pouvait être dans le voisinage, je sortis de la maison et j'avançai dans l'avenue où mon frère et moi nous l'avions rencontré la fois précédente. Dans la clarté du crépuscule, il y avait l'annonce de la première neige. Le long des files d'arbres s'étendait un tapis de feuilles. Les branches nues et sèches tailladaient le ciel.

Je regardais devant moi, avec l'espérance d'apercevoir la silhouette du vieillard. Je pensais à la tendresse de ce vieillard pour son filleul, à cet amour sénile et désolé, à ces grosses mains calleuses et rugueuses que j'avais vu s'anoblir et trembler sur la blancheur des langes. Je pensais : « Comme il pleurerait ! » Je voyais le petit mort en maillot étendu dans le cercueil, parmi les couronnes de chrysanthèmes blancs, entre quatre cierges allumés, et Jean qui pleurerait, à genoux. « Ma mère pleurera, sera au désespoir. Toute la maison tombera dans le deuil. Noël sera funèbre. Et Juliane, que fera-t-elle quand je comparaitrai sur le seuil de l'alcôve, au pied du lit, et que je lui annoncerai : Il est mort ! »

J'étais arrivé au bout de l'avenue. Je regardai ; je ne vis personne. La campagne se noyait silencieusement dans l'ombre ; un feu rougissait sur la colline, très loin. Je revins sur mes pas, seul. Tout à coup, quelque chose de blanc me trembla devant les yeux, disparut. C'était la première neige.

Ce soir-là, pendant que j'étais au chevet de Juliane, j'entendis de nouveau les cornemuses qui continuaient la neuvième, à la même heure.

La soirée passa, la nuit passa, la matinée suivante passa. Il n'arriva rien d'extraordinaire. Mais le médecin, dans la visite faite au bébé, ne cacha pas qu'il existait un catarrhe des muqueuses nasales et des grosses bronches : une indisposition légère, sans aucune gravité. Néanmoins, je m'aperçus qu'il cherchait à dissimuler une certaine inquiétude. Il donna diverses instructions, recommanda la plus grande prudence, promit de revenir dans la journée. Ma mère n'avait plus de repos.

En entrant dans l'alcôve, je dis à Juliane, tout bas, sans la regarder au visage :

— Il va plus mal.

Et nous gardâmes un long silence. Par moments, je me levais et j'allais à la fenêtre pour regarder la neige. Je tournais dans la chambre, en proie à une anxiété insupportable. Juliane, la tête enfoncée dans l'oreiller, était presque toute cachée sous les couvertures. Quand je

m'approchais, elle ouvrait les yeux et me jetait un regard rapide, où je ne pouvais rien lire.

— Tu as froid ?

— Oui.

Mais la chambre était tiède. Je revenais sans cesse à la fenêtre pour regarder la neige, la campagne blanche, sur laquelle continuait la tombée lente des flocons. Il était deux heures après midi. Que se passait-il dans la chambre du bébé ? Rien d'extraordinaire, à coup sûr, puisqu'on ne venait pas m'appeler. Mais mon anxiété croissait si fort, que je résolus d'aller voir. J'ouvris la porte.

— Où vas-tu ? me cria Juliane en se soulevant sur le coude.

— Je vais *là-bas* un moment. Je reviens tout de suite. Elle restait soulevée sur le coude, très pâle.

— Tu ne veux pas ? demandai-je.

— Non. Reste près de moi.

Elle ne se laissait pas retomber sur l'oreiller. Un effroi étrange lui altérait le visage ; ses yeux erraient avec inquiétude, comme à la poursuite d'une ombre mobile. Je m'approchai, je la recouchai moi-même, je l'arrangeai dans son lit, je touchai son front, je lui demandai avec douceur :

— Qu'as-tu, Juliane ?

— Je ne sais pas ; j'ai peur...

— De quoi !

— Je ne sais pas. Ce n'est pas ma faute ; je suis malade, je suis comme cela.

Mais ses yeux, au lieu de se fixer sur moi, continuaient à errer.

— Que cherches-tu ? Tu vois quelque chose ?

— Non, rien.

Je lui touchai encore le front. Il avait une chaleur normale. Mais mon imagination commençait à se troubler.

— Tu vois, je ne te quitte point, je reste près de toi.

Je m'assis, j'attendis. Mon âme était dans cet état de suspension anxieuse qui accompagne l'attente d'un événement prochain. J'avais la certitude qu'on allait venir m'appeler. Je dressais l'oreille au plus léger bruit. De temps à autre j'entendais, sonner dans la maison les sonnettes. J'entendis le roulement sourd d'une voiture sur la neige. Je dis :

— C'est probablement le médecin.

Juliane ne souffla mot. J'attendis. Il s'écoula un temps indéterminable. Tout à coup, j'entendis un bruit de portes qui s'ouvraient, un résonnement de pas qui s'approchaient. Je sautai sur pieds. Et, au même instant, Juliane se souleva.

— Qu'y a-t-il ?

Mais je savais déjà ce qu'il y avait, je savais jusqu'aux paroles précises que me dirait la personne qui allait entrer.

Christine entra. Elle paraissait bouleversée, mais cherchait à dissimuler son agitation. Elle balbutia, sans s'avancer jusqu'à moi, mais en s'adressant à moi du regard :

— Monsieur permet que je lui dise un mot ?

Je sortis de l'alcôve.

— Qu'y a-t-il ?

Elle répondit tout bas :

— Le petit va mal. Que Monsieur se dépêche.

— Juliane, je sors un instant. Je te laisse Christine.

Je reviens tout de suite.

Je sortis. J'arrivai en courant dans la chambre de Raymond.

— Ah ! Tullio, le petit se meurt ! cria ma mère au désespoir, courbée sur le berceau. Regarde ! regarde !

Je me courbai aussi sur le berceau. Il était survenu un changement rapide, inattendu, en apparence inexplicable, effrayant. Le mignon visage avait pris une couleur de cendre, les lèvres avaient blêmi, les yeux s'étaient flétris, ternis, éteints. La pauvre créature semblait être sous l'action d'un poison violent.

Ma mère me racontait, d'une voix entrecoupée :

— Il y a une heure, il était presque bien. Sans doute il toussait ; mais c'était tout. Je me suis éloignée, j'ai laissé Anna dans la chambre. Je croyais que je le retrouverais endormi ; il paraissait avoir sommeil... Je reviens, et je le vois dans cet état. Touche-le : il est presque froid !

Je lui touchai le front, la joue. Effectivement, la température de la peau avait baissé.

— Et le médecin ?

— Il n'est pas encore venu. Je l'ai envoyé chercher.

— Il fallait prendre une voiture.

— Oui. Cyriaque est parti.

— Avec un cheval ? Tu es certaine ? Il n'y a pas de temps à perdre.

Ce n'était point simulation de ma part. J'étais sincère. Je ne pouvais laisser cet innocent mourir ainsi sans secours, sans faire une tentative pour le sauver. Devant cet aspect presque cadavérique, alors que mon crime était sur le point de se consommer, la pitié, le remords, la douleur m'étreignirent l'âme. En attendant le médecin,

je n'étais pas moins affolé que ma mère. Je sonnai. Un domestique se présenta.

— Cyriaque est-il parti ?

— Oui, monsieur.

— A pied ?

— Non, monsieur ; avec le cabriolet.

Frédéric survint, haletant.

— Qu'est-il arrivé ?

Ma mère, toujours courbée sur le berceau, s'écria :

— Le bébé se meurt !

Frédéric accourut, regarda :

— Il étouffe, dit-il. Vous ne voyez pas ? Il ne respire plus.

Et il saisit l'enfant, le tira du berceau, le souleva, le secoua.

— Non ! non ! Que fais-tu ? Tu vas le tuer ! cria ma mère.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et une voix annonça :

— Le médecin.

Le docteur Jemma entra.

— J'allais arriver ; j'ai rencontré le cabriolet. Qu'y a-t-il ?

Sans attendre la réponse, il s'approcha de mon frère, qui tenait encore Raymond dans ses bras ; il le lui prit, l'examina, se rembrunit.

— Du calme, dit-il, du calme ! Il faut le démailloter.

Et il le posa sur le lit de la nourrice, il aida ma mère à lui ôter ses langes.

Le petit corps nu apparut. Il avait la même couleur terreuse que le visage. Les extrémités pendaient, flasques, inertes. La main grasse du médecin palpa la peau en divers endroits.

— Faites-lui quelque chose, docteur ! suppliait ma mère. Sauvez-le !

Mais le médecin semblait irrésolu. Il tâta le poulx, appuya l'oreille sur la poitrine, murmura :

— Un vice du cœur... Impossible.

Il demanda :

— Mais comment ce changement est-il survenu ? A l'improviste ?

Ma mère voulut lui raconter comment ; mais, avant de finir, elle éclata en sanglots. Le médecin se décida à tenter quelque chose ; il tâcha de secouer la torpeur où le bébé était plongé ; il tâcha de le faire crier, de provoquer un vomissement, de stimuler un mouvement respiratoire énergique. Ma mère le regardait, debout, et de ses yeux grands ouverts coulait un ruisseau de larmes.

— Juliane est-elle avertie ? me demanda mon frère ?

— Non, je ne crois pas... Elle soupçonne peut-être... Peut-être Christine... Reste ici, toi. Je cours voir, et je reviens.

Je regardai l'enfant dans les mains du médecin ; je regardai ma mère. Je sortis de la chambre, je courus chez Juliane. Devant la porte je m'arrêtai. « Que lui dirai-je ? Lui dirai-je la vérité ? » J'entrai ; je vis que Christine se tenait dans l'embrasure de la fenêtre ; je pénétrai dans l'alcôve, dont les rideaux maintenant étaient fermés. Juliane était pelotonnée sous les couvertures. Quand je me fus approché d'elle, je m'aperçus qu'elle tremblait comme d'un frisson de fièvre.

— Juliane, me voici, c'est moi.

Elle se découvrit, tourna vers moi son visage, me demanda à voix basse :

— Tu viens *de là-bas* ?

— Oui.

— Dis-moi tout.

Je m'étais penché sur elle, et nous nous parlions de près, à voix basse.

— Il va mal.

— Très mal ?

— Oui, très mal.

— Il est mourant ?

— Qui sait ? Peut-être.

D'un mouvement subit, elle dégagea ses bras et s'enlaça à mon cou. Ma joue pressait la sienne ; et je la sentais trembler, je sentais la maigreur de sa pauvre poitrine malade. Et, tandis qu'elle m'étreignait, j'avais dans l'esprit la vision sinistre de la chambre lointaine ; je voyais le bébé aux yeux flétris, éteints, opaques, aux lèvres livides ; je voyais couler les larmes de ma mère. Il n'y avait aucune joie dans cet enlacement. Mon cœur était serré ; mon âme se sentait désespérée et *seule*, ainsi penchée sur l'abîme obscur de cette autre âme.

XLIX

Quand la nuit tomba, Raymond ne vivait plus. Tous les signes d'un empoisonnement aigu par l'acide carbonique apparaissaient sur ce petit corps devenu cadavre. La face mignonne était livide et plombée ; le nez s'était effilé ; les lèvres avaient pris une teinte d'un bleu sombre ; on entrevoyait un peu de blancheur opaque sous les paupières encore mi-closes ; sur une cuisse, près de l'aîne, on distinguait une tache rougeâtre. Il semblait que la décomposition fût déjà commencée, tant était lamentable l'aspect de cette chair enfantine qui, quelques heures auparavant, toute rose et tendre, avait été caressée par les doigts de ma mère.

A mes oreilles bourdonnaient les cris, les sanglots, les paroles affolées que proférait ma mère, tandis que Frédéric et les femmes l'entraînaient dehors.

— Que personne ne le touche ! Que personne ne le

touche ! C'est moi qui veux le laver, qui veux l'emmailoter... c'est moi...

Plus rien. Les cris avaient cessé. Par moments, on entendait un battement de portes. J'étais là, seul. Il y avait bien aussi le médecin dans la chambre ; mais j'étais seul. Quelque chose d'extraordinaire survenait en moi ; mais je n'y voyais pas encore clair.

— Allez, me dit le médecin doucement, en me touchant l'épaule. Allez, quittez cette chambre.

Je fus docile ; j'obéis. Je m'éloignais avec lenteur par le corridor, quand je sentis de nouveau qu'on me touchait. C'était Frédéric ; il m'embrassa. Je ne pleurai point ; je n'éprouvai point de forte émotion ; je ne compris point les paroles qu'il prononçait. Pourtant, j'entendis qu'il nommait Juliane.

— Conduis-moi chez Juliane, lui dis-je.

Je mis mon bras sous le sien ; je me laissai conduire comme un aveugle.

Lorsque nous fûmes devant la porte :

— Laisse-moi, lui dis-je.

Il me serra le bras fortement, puis me laissa. J'entrai seul.

Dans la nuit, le silence de la maison était sépulcral. Une lumière brûlait dans le corridor. Je marchai vers cette lumière comme un somnambule. Quelque chose d'extraordinaire survenait en moi ; mais je n'y voyais pas encore clair.

Je m'arrêtai, averti par une sorte d'instinct. Une porte était ouverte ; une lueur filtrait à travers la portière abaissée. Je franchis le seuil, j'écartai la portière, je m'avançai.

Le berceau était au milieu de la chambre, entre quatre cierges allumés, tendu de blanc. Mon frère assis d'un côté, Jean de Scordio de l'autre, faisaient la veillée. La présence du vieillard ne me causa aucune surprise. Il me parut naturel qu'il fût là ; je ne demandai rien ; je ne dis rien. Je crois que, comme ils me regardaient, je leur adressai un léger sourire. Je ne sais pas si, vraiment, mes lèvres sourirent ; mais j'en

eus l'intention, comme pour signifier : « Ne vous mettez pas en peine de moi, ne cherchez pas à me consoler. Vous voyez, je suis calme. Nous pouvons nous taire. »

Je fis quelques pas ; j'allai me mettre au pied du berceau, entre les deux cierges. Au pied de ce berceau, j'apportai une âme craintive, humble, faible, totalement dépouillée de ses passions d'autrefois. Mon frère et le vieillard n'avaient pas quitté leur place ; mais pourtant je me sentais seul.

Le petit mort était vêtu de blanc : de la même robe avec laquelle on l'avait baptisé, à ce qu'il me sembla. Le visage et les mains seulement étaient à découvert. La bouche mignonne, dont les vagissements avaient tant de fois exaspéré ma haine, restait maintenant immobile sous un sceau mystérieux. Le silence qui régnait sur cette bouche mignonne régnait aussi en moi, régnait autour de moi. Et je regardais, je regardais.

Alors, dans le silence, il se fit une grande lumière intérieure au centre de mon âme. *Je compris*. Ce que ni la parole de mon frère ni le sourire du vieillard n'avaient été assez efficaces pour me révéler, la petite bouche muette de l'Innocent me le révéla en une seconde. *Je compris*. Et alors, je fus assailli d'un besoin terrible de confesser mon crime, de publier mon secret, de déclarer en présence de ces deux hommes : « C'est moi qui l'ai assassiné ! »

Tous deux me regardaient ; et je m'aperçus qu'ils étaient tous deux inquiets de moi et de mon attitude devant le cadavre, qu'ils attendaient tous deux avec angoisse la fin de mon immobilité. Alors, je dis :

— Savez-vous qui a tué cet innocent ?

Dans le silence, ma voix eut une sonorité si étrange

qu'elle ne me parut pas reconnaissable à moi-même ; il me sembla que cette voix n'était pas la mienne. Et une terreur subite me glaça le sang, me raidit la langue, m'obscurcit la vue. Et je me mis à trembler. Et je sentis que mon frère me soutenait, me tâtait le front. J'avais dans les oreilles un bourdonnement si fort que ses paroles m'arrivaient indistinctes, par lambeaux. Je compris qu'il me croyait l'esprit dérangé par un violent accès de fièvre et qu'il cherchait à m'emmener dehors. Je me laissai emmener.

Il me conduisit dans ma chambre en me soutenant. La terreur me dominait encore. A la vue d'une bougie qui, sur la table, brûlait solitaire, je tressaillis ; je ne me souvenais pas de l'avoir laissée allumée.

— Déshabille-toi, mets-toi au lit, me dit Frédéric en m'attirant par les mains avec tendresse.

Il me fit asseoir sur le lit, me tâta encore le front.

— Ecoute. Ta fièvre augmente. Commence à te déshabiller. Allons, allons !

Avec une tendresse qui me rappelait celle de ma mère, il m'aidait à me dévêtir. Il m'aida à me coucher. Assis à mon chevet, il me tâtait le front de temps à autre, pour sentir ma fièvre ; et, comme il s'apercevait que je tremblais encore, il me demandait :

— Tu as très froid ? Tes frissons ne cessent point ? Veux-tu que je te couvre davantage ? As-tu soif ?

Tout frissonnant, je réfléchissais : « Si j'avais parlé ! Si j'avais eu la force de poursuivre ! Est-ce moi, positivement moi, qui, de mes lèvres, ai prononcé ces paroles ? Est-ce positivement moi ? Et si Frédéric, en y repensant, en approfondissant, venait à concevoir un doute ? J'ai demandé : — Savez-vous qui a tué cet innocent ? — Rien

de plus. Mais n'avais-je pas l'aspect d'un assassin qui avoue ? En y repensant, Frédéric ne manquera pas de se poser la question : — Que voulait-il dire ? Contre qui dirigeait-il cette accusation étrange ? — Et mon exaltation lui semblera louche. Le médecin... Il faudrait qu'il pensât : — Peut-être a-t-il voulu faire allusion au médecin. — Et il faudrait qu'il eût quelque preuve nouvelle de mon exaltation, qu'il continuât à me croire l'esprit dérangé par la fièvre, dans un état de délire intermittent. » Pendant que je raisonnais ainsi, des images rapides et claires me traversaient l'esprit, avec une évidence de choses réelles et tangibles. « J'ai la fièvre, et très forte. Si le vrai délire survenait, si je révélais mon secret inconsciemment ! »

Je me surveillais avec une angoisse épouvantée.

Je dis :

— Le médecin, le médecin... n'a pas su...

Mon frère se pencha sur moi, me tâta encore le front avec inquiétude, poussa un soupir.

— Ne te tourmente point, Tullio. Calme-toi.

Et il alla mouiller un linge dans l'eau froide, l'appliqua sur ma tête brûlante.

Le défilé des images rapides et claires continuait. Je revoyais l'agonie du bébé avec une terrible intensité de vision. Il était agonisant dans son berceau. Il avait le visage couleur de cendre, d'une teinte si blême qu'au-dessus des sourcils les croûtes de lait paraissaient jaunes. La lèvre inférieure, déprimée, ne se voyait plus. De temps à autre, il soulevait ses paupières, qui s'étaient légèrement estompées de violet, et on eût dit que les iris y adhéraient parce qu'ils en suivaient le mouvement ascendant et se perdaient dessous en ne laissant voir

que le blanc opaque. De temps à autre, le râle étouffé s'interrompait. A un certain moment, le médecin disait, comme pour faire une suprême tentative :

— Vite ! vite ! Transportons le berceau près de la fenêtre, au grand jour. Place ! place ! Le petit a besoin d'air. Faites place.

Mon frère et moi, nous transportions le berceau, qui semblait être un cercueil. Mais, à la lumière, le spectacle était plus affreux encore, sous cette froide lumière blanche de la neige répandue. Et ma mère s'écriait :

— Mais il meurt ! Voyez, voyez : il meurt ! Sentez : il n'a plus de pouls !

Et le médecin :

— Non, non. Il respire. Tant qu'il y a du souffle, il y a de l'espoir. Courage !

Et il introduisait entre les lèvres livides du mourant une cuillerée d'éther. Après quelques secondes, le mourant rouvrait les yeux, tournait en haut les pupilles, poussait un vagissement faible. Un léger changement survenait dans son teint. Ses narines palpaient.

Et le médecin :

— Ne voyez-vous pas ? Il respire. Jusqu'à la fin, il faut espérer.

Et il agitait l'air au-dessus du berceau avec un éventail ; puis il pressait avec le doigt le menton du bébé pour lui desserrer les lèvres, pour lui ouvrir la bouche. La langue, collée au palais, s'abaissait comme un clapet ; et j'entrevois les mucosités filantes qui s'allongeaient entre le palais et la langue, la matière blanchâtre accumulée dans la gorge. Un mouvement convulsif relevait vers le visage les menottes devenues violettes, particulièrement aux paumes, aux plis des phalanges, aux

ongles : mains déjà cadavéreuses que ma mère touchait à tout moment. Le petit doigt de la main droite restait toujours écarté des autres doigts, avait en l'air un léger tremblement. Et rien n'était plus lamentable.

Frédéric cherchait à persuader ma mère de quitter la chambre. Mais elle, penchée sur le visage de Raymond jusqu'à le toucher presque, épiait les moindres indices. Une de ses larmes tombait sur la tête adorée. Vite, elle l'essuyait avec son mouchoir ; mais elle s'apercevait que, sur le crâne, la fontanelle s'était affaissée, déprimée.

— Regardez, docteur ! criait-elle avec épouvante.

Et mes yeux se fixaient sur le crâne mou, semé de croûtes de lait, jaunâtre, pareil à un morceau de cire au milieu duquel on aurait fait un creux. Toutes les sutures étaient visibles. La veine temporale, bleuie, se perdait sous les croûtes.

— Regardez, regardez !

L'énergie vitale, réveillée un instant par le moyen artificiel de l'éther, s'évanouissait. Le râle venait de prendre une sonorité caractéristique ; les petites mains tombaient le long des flancs, inertes ; le menton se rétractait davantage ; la fontanelle devenait plus profonde et ne battait plus. Tout à coup, le mourant semblait faire un effort. Vite, le docteur lui soulevait la tête. Et il sortait de la petite bouche violacée un peu de liquide blanchâtre. Mais, dans l'effort fait pour vomir, la peau du front s'était tendue, et, à travers l'épiderme, on voyait apparaître les taches brunes d'un épanchement. Ma mère jetait un cri.

— Allons, allons. Viens avec moi, lui répétait mon frère en essayant de l'entraîner.

— Non, non, non !

Et le médecin donnait une autre cuillerée d'éther. Et l'agonie se prolongeait, la torture se prolongeait. Les petites mains se soulevaient encore ; les doigts remuaient vaguement ; entre les paupières mi-closes, les iris apparaissaient, puis disparaissaient par un mouvement rétrograde, pareilles à deux petites fleurs fanées, à deux petites corolles qui se refermeraient avec un recroquevillement flasque.

Le soir tombait, et l'innocent agonisait toujours. Sur les vitres de la fenêtre, il y avait comme une clarté d'aube ; et cette aube montait de la blancheur de la neige luttant contre les ténèbres.

— Il est mort, il est mort ! criait ma mère, qui n'entendait plus le râle et qui voyait apparaître autour du nez une tache livide.

— Non, non ! Il respire.

On avait allumé une bougie ; une des femmes la tenait, et la petite flamme jaune vacillait au pied du berceau. Brusquement, ma mère découvrait le petit corps pour le palper.

— Il est froid, tout froid !

Les jambes s'étaient détendues ; les pieds étaient devenus violacés. Rien n'était plus lamentable que ce pauvre petit haillon de chair morte, devant cette fenêtre qui s'emplissait d'ombre, sous la lumière de cette bougie.

Mais, encore une fois, un son indescriptible, qui n'était ni un vagissement, ni un cri, ni un râle, sortait de cette petite bouche presque bleue, avec un peu de bave blanchâtre. Et ma mère, comme une folle, se jetait sur le petit cadavre.

Je revoyais tout cela, les yeux fermés. Et, quand j'ouvrais les yeux, je revoyais tout encore, avec une intensité incroyable.

— Cette bougie ! Ote cette bougie ! criai-je à Frédéric, en me soulevant sur ma couche, terrifié par la mobilité de la petite flamme pâle. Ote cette bougie !

Frédéric alla la prendre, et la posa derrière un paravent. Puis il revint à mon chevet, me fit recoucher, changea le linge froid sur mon front.

Par moments, dans le silence, j'entendais ses soupirs.

Le jour suivant, bien que je fusse dans un état de faiblesse et de prostration extrêmes, je voulus assister à la bénédiction religieuse, au convoi, à toute la cérémonie.

Le mignon cadavre était déjà enfermé dans son petit cercueil blanc recouvert d'une lame de cristal. Il avait sur le front une couronne de chrysanthèmes blancs ; il tenait un chrysanthème blanc dans ses mains jointes ; mais rien n'égalait la blancheur de cire de ces mains menues, où les ongles seuls étaient restés violets.

Il y avait là Frédéric, Jean de Scordio, moi et quelques domestiques. Les quatre cierges brûlaient en pleurant. Le prêtre entra, vêtu de l'étole blanche, suivi des clercs qui portaient l'aspersoir et la croix sans bâton. Nous nous agenouillâmes tous. Le prêtre aspergea la bière d'eau bénite en disant :

— *Sit nomen Domini...*

Puis il récita le psaume :

— *Laudate, pueri, Dominum...*

Frédéric et Jean de Scordio se relevèrent, prirent le cercueil. Devant eux, Pierre ouvrait les portes. Je le suivis. Derrière moi venaient le prêtre, les clercs, quatre domestiques, avec des cierges allumés. En parcourant les corridors silencieux, nous arrivâmes à la chapelle, tandis que le prêtre récitait le psaume :

— *Beati immaculati...*

Lorsque la bière entra dans la chapelle, le prêtre dit :

— *Hic accipiet benedictionem a Domino...*

Frédéric et le vieillard déposèrent la bière sur le petit catafalque, au milieu de la chapelle. Nous nous agenouillâmes tous. Le prêtre récita d'autres psaumes. Ensuite il fit l'invocation pour que l'âme de l'Innocent fût appelée au ciel. Puis, il aspergea de nouveau la bière avec de l'eau bénite. Il sortit, suivi des clercs.

Alors nous nous relevâmes. Tout était déjà prêt pour la sépulture. Jean de Scordio prit le léger cercueil sur ses bras, et ses yeux se fixèrent sur le cristal. Frédéric descendit le premier dans le caveau, et le vieillard descendit derrière lui, portant le cercueil. Je descendis le dernier avec un domestique. Personne ne parlait.

La chambre sépulcrale était vaste, toute de pierre grise. Dans les murailles étaient creusées des niches, les unes déjà closes par des dalles de pierre, les autres béantes, profondes, pleines d'ombre, attendant leur proie. D'un cintre pendaient trois lampes alimentées d'huile d'olive, et elles brûlaient paisiblement, dans l'air humide et lourd, avec de petites flammes minces et jamais éteintes.

— Ici, dit mon frère.

Et il désigna une niche ouverte, située sous une autre

niche déjà close par une dalle. Sur cette dalle était gravé le nom de Constance, dont les lettres jetaient des lueurs confuses.

Alors, pour nous permettre de contempler encore une fois le petit mort, Jean de Scordio étendit les bras qui portaient le cercueil. Et nous le regardâmes. A travers le cristal, ce petit visage livide, ces petites mains jointes, et cette robe, et ces chrysanthèmes, et toutes ces choses blanches paraissaient infiniment lointaines, intangibles, comme si le couvercle diaphane de ce cercueil sur les bras de ce grand vieillard eût laissé entrevoir par une fente un lambeau d'un mystère surnaturel, terrible et doux.

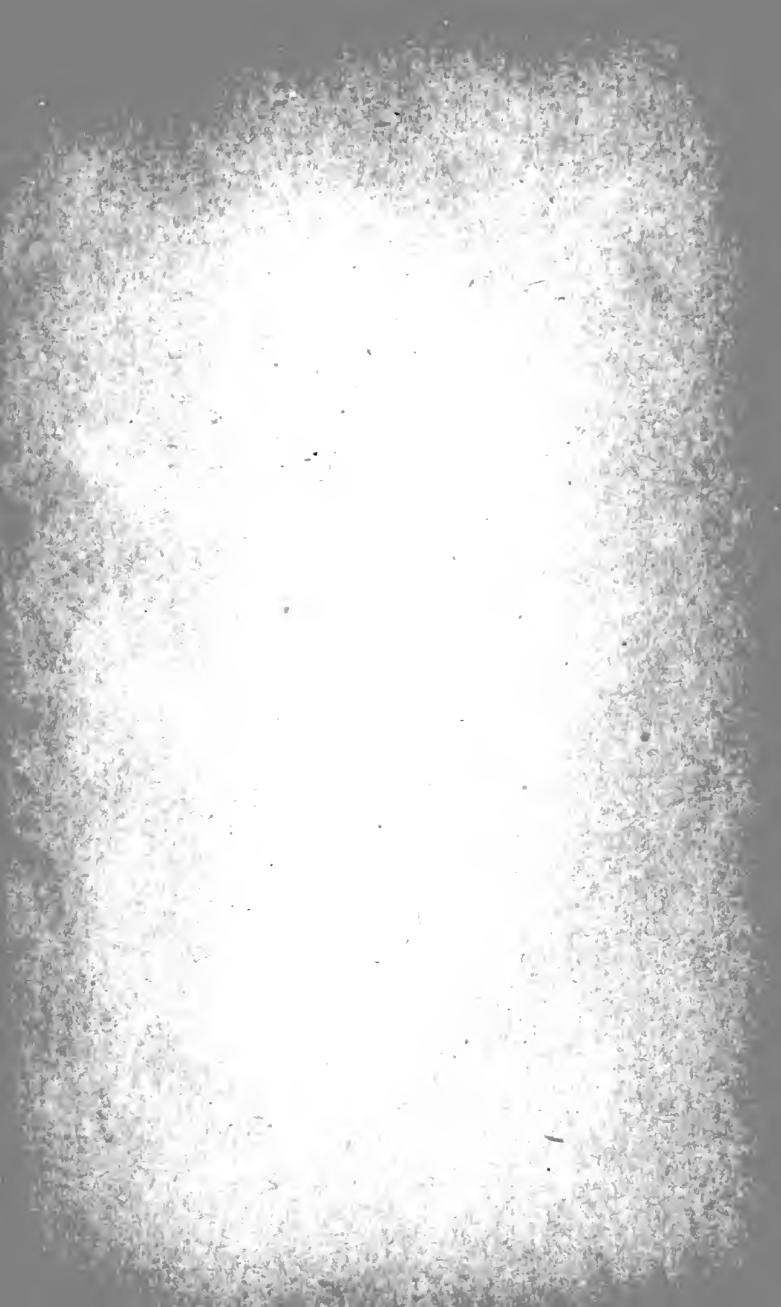
Personne ne parlait. Il semblait que personne ne res pirait plus.

Le vieillard se tourna vers la niche mortuaire, se courba, déposa le cercueil, le poussa doucement vers le fond. Puis il s'agenouilla et resta quelques minutes immobile.

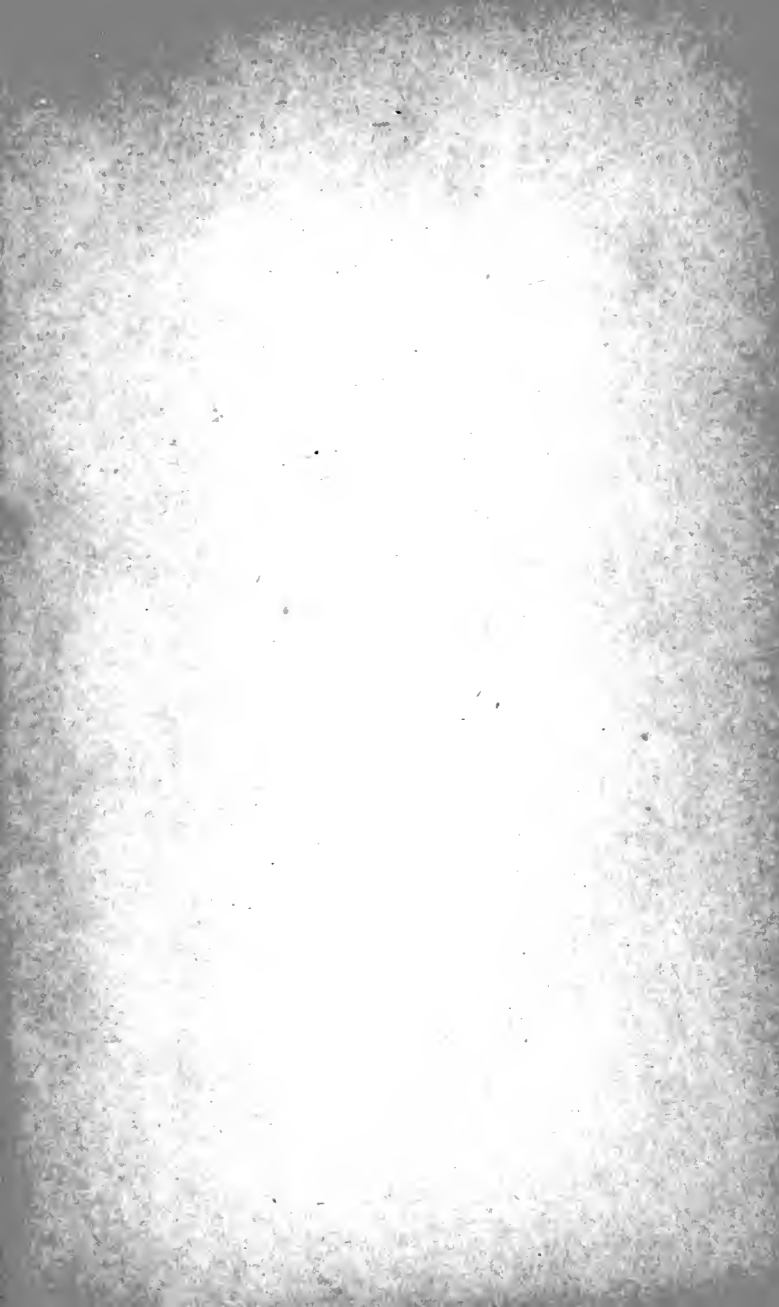
Au fond, le cercueil déposé faisait une vague blancheur. Sous les lampes, la tête chenue du vieillard était lumineuse, ainsi penchée à la limite de l'Ombre.

Francavilla al mare : Avril-Juillet 1891.

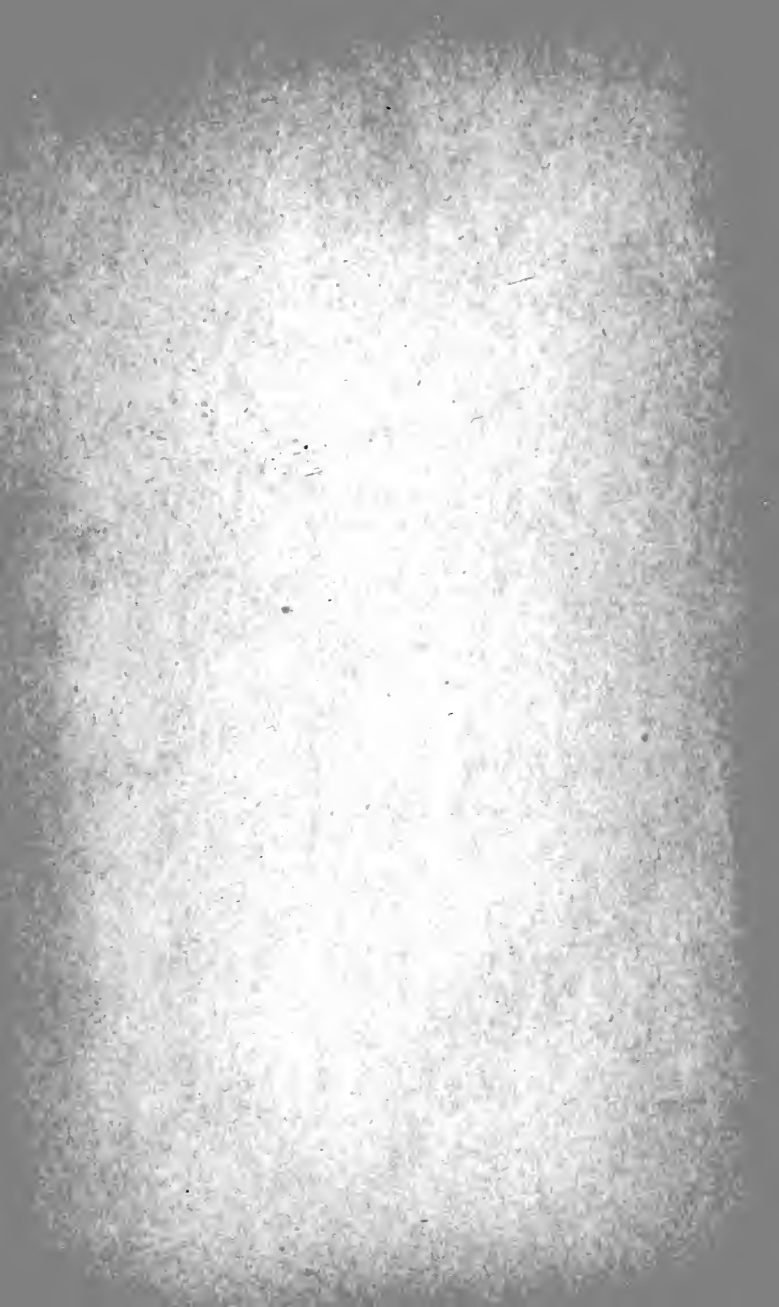
FIN

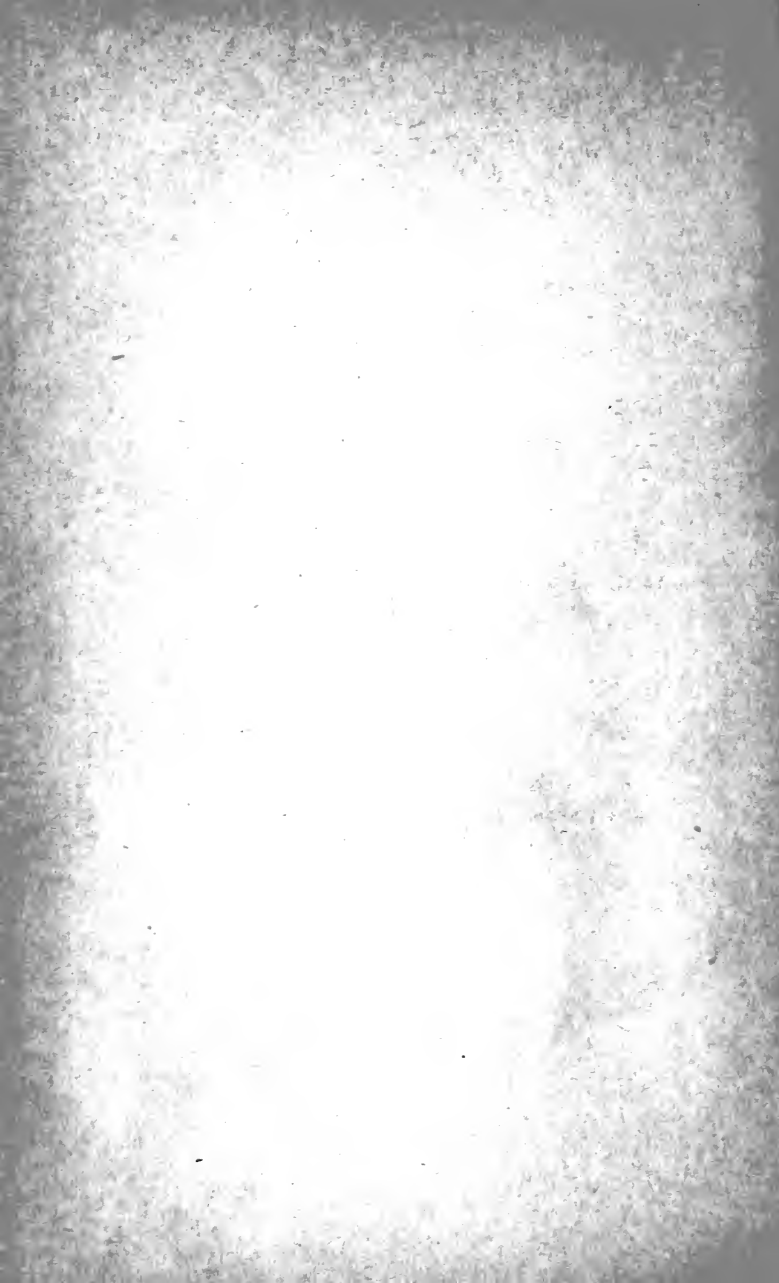
















PQ
4803.
.I52

Annunzio, Gabriele d'
1863-1938.
L'intrus

